NAZIONALE
BIBLIOTECA
1
33 -B
29
VITT. EMANUELE
ROMA

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

7.89 15.987

VINGT ANS D'EXIL

PAR

MARCO ANTONIO

ANCIEN ÉMIGRÉ VÉNITIEN

PARIS

BAUDRY, LIBRAIRIE EUROPÉENNE

DRAMARD-BAUDRY ET Cie, SUCCESSEURS

12, RUE BONAPARTE

—

1868

Digitized by Google

VINGT ANS D'EXIL

Digitized by Google

10005 — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

Digitized by Google

VINGT ANS D'EXIL

PAR

MARCO ANTONIO

ANCIEN ÉMIGRÉ VÉNITIEN

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE IN ROMA

PARIS

BAUDRY, LIBRAIRIE EUROPÉENNE

DRAMARD-BAUDRY ET Cie, SUCCESSEURS

12, RUE BONAPARTE

1868

Droits de propriété et de traduction réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

VINGT ANS D'EXIL.

Je n'écris pas l'histoire d'une époque ; je n'en ai pas tous les éléments. Je n'écris pas une autobiographie ; je ne veux ni ne dois raconter au public ma vie privée, dévoiler les replis secrets de mon âme. Je n'écris pas non plus un roman : ma narration sera tout historique. Cependant l'on pourra appliquer à quelques-uns des récits que je vais faire, le fameux dicton que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. On trouvera le canevas de plusieurs romans dans ces pages écrites à la hâte en une langue qui n'est pas la mienne : un peintre pourra y trouver aussi deux ou trois beaux sujets pour ses tableaux. On sera tenté de ne pas ajouter foi à ce que je vais dire sur Constantinople : j'en appelle au témoignage de quelques anciens émigrés italiens qui ont passé plusieurs années en Orient. J'espère que les lecteurs voudront

Digitized by Google

bien prendre de l'intérêt surtout au récit de mes aventures en 1862, lorsque j'ai tâché d'unir dans une seule idée les peuples soumis à l'Autriche et à la Turquie, et de les mettre d'accord pour une action commune contre leurs oppresseurs.

Si j'étais jeune et n'avais pas mis la main à des œuvres d'un genre bien différent, peut-être écrirais-je les mystères de Constantinople : je les connais à fond. Si j'étais jeune et si je possédais encore dans toute leur plénitude mes forces physiques, peut-être n'écrirais-je pas des livres, mais je me vouerais encore à la cause sacrée de la délivrance des peuples, dont j'ai été un infatigable champion, et j'entreprendrais de nouvelles pérégrinations pour exercer mon apostolat. Maintenant j'ai bien autre chose à faire qu'à écrire des romans ou à agiter des peuples soumis au joug étranger. Je recherche, peut-être l'ai-je enfin trouvé, ce qu'était l'hyacinthe des anciens ; j'ai à proposer une nouvelle version d'un passage obscur de Nicandre, qui m'a mis sur la voie de la grande découverte. J'ai à analyser les vingt mots sanscrits signifiant *anacarde*, un fruit de l'Inde, pour trouver l'étymologie de ce mot, à la place de tout ce qu'on lit d'inexact là-dessus dans les dictionnaires. Je me suis adonné à des études sérieuses et ardues de philologie comparée ou, pour mieux dire, j'ai repris depuis quelque temps ces études que j'avais quittées à vingt-trois ans. Cela fait un étrange contraste avec ma vie passée de conspirateur, d'agitateur, qui n'est peut-être qu'interrompue, mais qui pourrait être aussi finie à jamais.

Les études auxquelles je me suis consacré, m'ôtent le temps et la volonté de donner même à cette partie de ma biographie tout le développement dont elle serait susceptible. Je pourrais au moins doubler l'étendue de cet écrit, auquel je ne sais quel nom donner, *mémoires*, *apologie* ou *révélations*. Mon but principal est d'opposer à des passages inexacts de quelques livres historiques publiés en France, sous l'inspiration d'un de mes compatriotes, une narration exacte et vraie, et à des assertions défavorables pour moi le récit d'une vie pure et consacrée pendant vingt ans à la cause de la liberté. Sans mettre en doute la bonne foi de ceux qui ont écrit ces pages, je montrerai de quelles passions violentes était animé celui qui les a dictées, ces passions ayant survécu à la lutte qui les avait excitées. Je devrai apporter quelque sévérité dans le jugement que je vais prononcer sur un homme pour lequel on a eu en France une véritable vénération, et qui en partie la méritait. La vérité avant tout. Pas d'idoles !... Celles-ci demandent, exigent des victimes.... Pas d'idoles, je le répète, et pas de victimes !

Quelque ami timide m'avait conseillé de me taire, comme si le temps de parler n'était pas encore venu. Je me suis déjà tu trop longtemps; je me suis tu pendant vingt ans ! D'autres qui avaient été, comme moi, blessés par ces *histoires*, se sont tus aussi et pour cause : l'intérêt de la patrie exigeait ce silence. L'un d'eux a parlé dernièrement, mais après vingt ans aussi, et lorsque Venise était déjà délivrée. Quelqu'un de ces citoyens vénitiens gravement accusés à Paris, est mort; quelqu'autre ne peut se servir, pour se défendre,

Digitized by Google

de ce puissant instrument de publicité, la langue française... Oui, il est juste que cette langue universelle, qui a été l'organe de l'accusation, soit aussi celui de la défense. Pour ôter, du moins en partie, ce qu'une apologie peut avoir d'ennuyeux, de monotone, de personnel, je ferai des révélations importantes, je raconterai quelques anecdotes curieuses, quelques aventures qui sont vraies, quoiqu'elles puissent paraître aussi étranges que des romans ; je parlerai des pays que j'ai visités et de quelques hommes que j'ai connus. Enfin j'exposerai des aperçus nouveaux, qui m'appartiennent, sur des questions d'une importance vitale pour la France, pour l'Europe.

Je ne signe pas mon nom en toutes lettres. Je veux continuer de vivre obscur en France, ainsi que je l'ai fait pendant une année et demie. Ces pages sont destinées aussi à mes compatriotes, aux Vénitiens. Là-bas, sur les Lagunes, il n'est pas nécessaire que ma signature soit écrite en entier. Je ne suis rien moins que célèbre, mais je ne suis pas non plus inconnu dans ma ville natale.

Si j'étais mort pour la patrie, comme quelques-uns de mes concitoyens également frappés par les accusations auxquelles je réponds, ou si j'avais fait quelque grande chose pour la liberté des peuples, je n'aurais pas besoin d'apologie. Surtout dans ce dernier cas, des faits connus, historiques, seraient la meilleure des apologies. J'ai beaucoup souffert pendant vingt ans pour la cause de la liberté. J'ai eu de nobles idées, des conceptions hardies, dont la réalisation eût été très-utile à l'Italie et à d'autres pays. Si j'avais atteint mon but, j'aurais aussi

Digitized by Google

ma petite place dans l'histoire. Malheureusement je n'ai pas réussi : on verra dans la suite que ce ne fut pas faute de dévouement et de courage. Je n'ai recueilli de tant de sacrifices, que la conscience d'avoir fait mon devoir. Il est vrai que quelques-unes des idées que j'ai semées et dont j'ai failli devenir le martyr, feront bien leur chemin dans le monde. Que mon nom ne soit pas illustre, peu m'importe ; mais il m'importe beaucoup qu'il ne soit pas couvert de honte. Ils seront bien nommés tôt ou tard ces citoyens de Venise, auxquels on a fait allusion dans des *histoires* publiées en France et où ils sont cruellement flétris.

Ne pouvant opposer un fait historique important aux calomnies qu'on m'a lancées, à moi comme à d'autres, à ces calomnies que, malheureusement, dans mon pays, les partis se jetaient à la face en 1848, j'y oppose le récit de ma vie, une vie orageuse et pleine d'aventures autant qu'honnête et pure. On trouvera dans cet écrit des détails très-curieux et peu connus sur l'histoire de Venise en 1848-49. Il y a eu pendant de longues années, parmi les émigrés vénitiens, sans une entente préalable, une espèce de conspiration du silence pour cacher une partie de notre histoire durant cette époque. Seul ici, perdu dans cette foule immense, enseveli pendant une année et demie au milieu de mes dictionnaires grecs, sanscrits, arméniens, etc., j'avais presque tout oublié et m'étais fait oublier. Plus d'un en lisant ce livre s'écriera : comment ! il n'est pas mort, bien mort cet homme ?... Il tressaille encore sous son linceul ! » Les paroles fausses et cruelles que l'on a dictées sur mon compte à d'honorables écrivains et que j'ai lues depuis un mois à

peine, et les exagérations des orateurs de la place Saint-Marc, au 22 mars 1868, m'ont forcé à rompre enfin mon silence. Lorsqu'on aura lu le dernier mot de cet écrit, tout homme honnête et impartial dira : Marco Antonio avait à la fois le droit et le devoir de parler.

I

J'étais jeune en novembre 1846 ; j'avais vingt-quatre ans. Je venais de reprendre à l'université de Padoue mon cours de droit, que j'avais interrompu pour vivre en homme de lettres. J'avais un but : c'était de prendre l'initiative d'un mouvement national parmi cette jeunesse généreuse ou, pour mieux dire, de préparer une occasion de le faire et d'offrir cette occasion à quelque patriote qui eût plus d'autorité que moi.

J'avais donc quitté les études philologiques que j'ai toujours aimées, pour me faire étudiant en droit. Beaucoup d'autres étudiants venaient chez moi prendre des leçons de langue française.... oui, de langue française.... Il nous arrivait souvent de parler de choses bien étrangères à la grammaire de Goudar et de mettre de côté le *Télémaque* pour nous entretenir du grand peuple qui compte le *Télémaque* parmi ses livres classiques (1).

Digitized by Google

J'eus alors plusieurs fois l'occasion de voir l'illustre homme de lettres Nicolò Tommaseo que je connaissais. Il venait à Padoue se concerter avec M. le comte Leoni, excellent et modeste patriote, sur la manière de commencer l'agitation nationale. Tommaseo n'avait pas seulement des intentions, des velléités, comme d'autres. Il avait un projet qu'il réalisa dans la suite : celui de demander à l'Autriche l'application équitable des lois sur la presse, qu'elle avait données elle-même. Quelque mauvaises qu'elles fussent, elles étaient pourtant préférables au caprice des censeurs, qui les avaient remplacées. C'est à Tommaseo qu'appartient l'honneur d'avoir, le premier, préparé et proposé l'agitation légale dans la Vénétie en 1847. Si cette idée existait alors dans l'esprit de Manin, elle était vague, indéterminée, à l'état d'embryon.

L'occasion que je cherchais, se présenta (1847). Le recteur de l'université de Padoue, homme savant et modeste, S. Melan, venait de mourir. Je proposai aux étudiants de lui faire de magnifiques funérailles, et à Tommaseo, qui avait été son élève et son ami, de prononcer son éloge funèbre. Cela devait avoir lieu dans la salle *de la Ragione*, la plus vaste du monde. Deux mille jeunes gens s'y seraient réunis : le reste allait de soi. Heureusement la police n'était pas assez clairvoyante ; elle laissait faire. La réussite du projet était assurée, lorsque quelques professeurs s'y opposèrent : tout avorta. Quelques mois après, des indiscrétions furent commises, des révélations furent faites, et je dus me réfugier en Toscane.

C'est en Toscane que, pendant l'automne de 1847, j'ai

publié un ouvrage, dont une partie était en prose et l'autre en vers, avec le titre *Pie IX et l'Italie.*

Je n'ai plus d'exemplaires de mon livre : le dernier que j'avais, a été brûlé à Constantinople dans un incendie où j'ai failli être brûlé aussi. Mais cet ouvrage se trouve dans quelque bibliothèque de l'Italie. C'était surtout dans la préface, une longue préface, que je soutenais les droits de ma patrie, en stigmatisant la tyrannie autrichienne et annonçant une prochaine révolution à Venise.

Je vais citer quelques-uns des vers que je mettais alors dans la bouche des Vénitiens.

. . . . . .
Animosi, costanti, gagliardi
Siamo sorti dai sonni codardi,
Tutti uniti in un solo voler.
Date i brandi :... son salde le braccia....
Si vedrà se ci trema la mano !
. . . . . .
Vil chi disse « a Venezia son vili.... »
. . . . . .
Redivivo è l'antico valor.
Siam nepoti di lor che a Lepanto
Han fiaccato la possa turchesca :
Fiaccheremo la possa tedesca;
Non indegni degli avi sarem.
. . . . . .
. . . . . tornati
Son, Venezia, quei grandi tuoi dì.

« Nous nous sommes éveillés du lâche sommeil. Nous avons le courage, la constance, la force. Nous sommes tous unis dans un seul vouloir. — Que l'on nous donne des armes. Nos bras sont valides. On verra bien si notre main tremble ! — Lâche celui

qui a dit : « Les Vénitiens sont des lâches.... » Elle a reparu l'ancienne bravoure vénitienne. — Nous sommes les descendants de ceux qui ont abattu la puissance turque à Lépante : nous abattrons la puissance autrichienne. Nous ne serons pas indignes de nos ancêtres. — Venise, tes grands jours sont revenus. »

L'amour de la patrie avait fait de moi pendant un instant un *vates* dans le double sens du mot.

On trouvera à la fin de ce volume d'autres vers choisis parmi ceux que j'ai publiés alors. Je vais seulement rapporter ici les suivants :

Spenta non è d'anime belle e grandi
Questa di grandi e belle alme nutrice
A' più longinqui liti e a dieci e quattro
Secoli nota....
Non pochi cuori la magnanim' ira
Serbano per lo dì del gran riscatto,
E le memorie di speranza altrici.
La vaga sposa dell' Adriaco mare
A dì migliori agogna.

« Venise ne manque pas de belles et grandes âmes. Elle a été célèbre, pendant quatorze siècles, pour avoir donné le jour à de grands citoyens. Plusieurs cœurs gardent une noble colère pour le jour du rachat; ils gardent aussi les souvenirs du passé, dont se nourrit l'espoir de l'avenir. La belle épouse de la mer Adriatique soupire après de meilleurs jours. »

Plusieurs journaux toscans (1847-48) parlèrent de mon ouvrage. *La Riforma* en fit le sujet d'un long article élogieux. La Farina, célèbre patriote italien, dit dans l'*Alba*, après que Manin fut entré dans l'action, que j'avais énergiquement défendu les Vénitiens contre

l'accusation d'incapacité et de lâcheté, et que mon livre était à la fois une défense de Venise et un symptôme de sa résurrection, de même que les premiers actes publics de mon compatriote, de Manin.

Voici ce que Tommaseo m'écrivit une année après. Ceci a été publié dans la suite :

« En 1847, lorsqu'il n'était pas sans danger, même en Toscane, de lever la voix contre l'Autriche, vous avez défendu, dans des vers élégants et hardis à la fois, le vénérable nom de Venise, qui était alors conspué presque par tout le monde, et vous avez prophétisé (*vaticinato*) sa prochaine et glorieuse résurrection. Tout bon citoyen doit vous en être reconnaissant. »

En effet, j'ai publié mon livre en 1847, lorsque Cantu disait au Congrès des savants : « On ne peut rien espérer de Venise, car elle est habituée et résignée à la domination étrangère.... » De Boni publiait alors en Suisse un journal avec le titre *Così la penso*. « Nous venons de recevoir, dit-il, des lettres de Venise. Elles annoncent qu'une grande tristesse y règne. On dit que le théâtre de la *Fenice* ne sera pas ouvert cette année. » C'était un amer persiflage!... Ni les conservateurs, ni les libéraux avancés d'aujourd'hui, ni les hommes d'autres partis, ne prévoyaient le prochain réveil de Venise. Presque tout le monde, comme le dit Tommaseo, insultait son nom.

Il est juste que l'histoire garde le souvenir de ces belles paroles prononcées par Manin : « Croyez-moi, dit-il à quelqu'un qui avait peu d'estime pour les Vénitiens, vous ne connaissez pas la population de Venise. On l'a toujours mal jugée. Je me vante de la connaître. C'est

là mon seul mérite. » J'ai dit et publié les mêmes choses avant Manin ou en même temps que lui. C'est que moi aussi je connaissais bien le peuple vénitien. Tout entier à l'étude et fort peu content des hommes, je vivais en solitaire. On ne m'a jamais vu dans les sociétés brillantes, jamais au fameux café Florian. Je suis resté quatre mois de suite sans parler.... Mais souvent je me mêlais au peuple; j'avais bien observé que la haine contre l'Autrichien était profondément enracinée en lui. J'ai bien connu notre peuple, qui a été grand en 1848-49 et qui le deviendra encore.

Oui, le peuple de Venise autrefois si méconnu et que j'ai été le premier à défendre, est destiné à devenir grand. Il est capable d'égaler, de dépasser même tout autre peuple, non-seulement dans les vertus civiques, mais aussi dans les arts, surtout dans ceux qui ont fait la gloire de nos ancêtres. J'étais ému en voyant tant de Français et d'étrangers de toutes les nations admirer les chefs-d'œuvre des verreries et des mosaïques vénitiennes présentés à l'Exposition universelle par M. Salviati. C'est un excellent citoyen, un avocat qui s'est fait verrier et mosaïste pour restaurer un art national qui avait péri. Il s'est trouvé à Venise, je ne dirai pas des ouvriers, mais des artistes pour enfanter ces merveilles.

Même lorsque le sentiment national paraissait sommeiller chez nous, les vers de Berchet, les articles de Mazzini circulaient imprimés ou manuscrits, et étaient lus avec avidité. Même alors Venise donna quelques champions à la cause italienne. Je citerai parmi les autres M. Toffoli, un modeste bourgeois, presque un

ouvrier, qui fut ministre en 1848. En 1831, il avait combattu dans les Romagnes, où il fut blessé.

D'après quelques exagérateurs Venise aurait été morte en 1847. Un homme aurait paru, un avocat, Manin, qui lui aurait dit : « Lève-toi et marche. » Rien de plus faux que cela. Venise n'avait pas besoin de thaumaturges : elle était vivante, bien vivante. Je l'avais annoncé plusieurs mois avant que Manin ne commençât son œuvre : *c'est là mon seul mérite.* Bien avant que cet avocat, se tenant dans les bornes assez peu dangereuses d'une stricte légalité, ne devînt agitateur, démagogue (2), deux autres Vénitiens, deux soldats, deux frères étaient allés à la mort bras dessus bras dessous en chantant : « Bello é sfidar la morte Gridando libertà. » *C'est beau de braver la mort en s'écriant « vive la liberté.* » Cela avait frappé la jeunesse vénitienne comme une secousse électrique : c'est alors que la résurrection se fit, si résurrection il y a eu. Les Bandiera, en 1844, comme, après 1849, les Canal, les Zambelli, les Scarsellini, ne se rattachent pas à l'école de Manin, mais à une autre école trop calomniée. Ces martyres n'ont pas été perdus : il est sorti de chaque goutte de ce noble sang un défenseur de la liberté vénitienne, italienne.

Il tardait aux jeunes gens de Venise de suivre l'exemple des autres villes italiennes, qui avaient fait et souffert pour la liberté plus que notre ville natale. La jeunesse vénitienne avait été élevée dans l'amour de la liberté par le martyre de grands patriotes italiens, par les œuvres d'écrivains illustres et par l'apostolat que Tommaseo a exercé chez nous pendant plusieurs années. Si la génération de 1848 a fait quelque chose

pour le pays, elle en est redevable en partie à Tommaseo, qui par son enseignement écrit et oral et par son exemple l'avait préparée au temps des épreuves. Un chef manquait, un homme d'action, qui pût devenir, pendant quelques instants, la personnification de ce peuple. Ce chef fut Manin : c'est là un titre de gloire pour lui. S'il était mort à l'Arsenal le 22 mars 1848, sa gloire serait pure autant qu'impérissable.

J'avais deviné la mission de Manin peut-être avant que lui-même n'en eût entièrement conscience. Je disais dans une note de mon livre qu'il était un citoyen éminent, et de qui la patrie pouvait le plus attendre. Je disais aussi dans mes vers qu'il était le plus éloquent des Vénitiens. Alors un certain nombre de personnes, en Vénétie et en Lombardie, le connaissaient et l'estimaient : ailleurs il était presque inconnu. C'est moi le premier qui ai fait retentir son nom par mes écrits hors du royaume Lombardo-Vénitien.

C'est moi aussi le premier qui ai annoncé que le fameux cri *Vive Saint Marc* allait retentir de nouveau. En 1847, un soir je tenais ce propos dans un café de Lucques; tout le monde me riait au nez. C'est alors que je déclarai que j'allais prendre le nom de Marc.... Voilà pourquoi depuis 1847 je m'appelle *Marco-Antonio* au lieu d'*Antonio* tout court.

Voici quelques autres vers tirés de mon ouvrage publié en 1847.

. . . . . Talora,
Generoso Milano, è ver, tu scuoti
La tua catena e d'acre sal lombardo
Tu lo straniero arcerier cospergi.

Ma che val ? La catena infranger dèi
E picchiar lo straniero.

« Généreux Milan, il est vrai, tu secoues parfois ta chaîne et tu saupoudres d'âcre sel lombard le geôlier étranger.... A quoi bon cela ?... Il faut briser cette chaîne ; il faut rosser ce geôlier. »

On sait que les Milanais ont bien brisé leurs fers en 1848 et qu'ils ont bien rossé leurs geôliers !

Enfin je citerai aussi ces vers :

I lieti dì son prossimi,
Sospir di tanti vati,
I dì che le profetiche
Arpe hanno già narrati,
In cui d'Italia i figli
Di unanimi consigli
Faranno unito e libero
D'Italia il sacro suol.
Forse cadrem ;... ma vindici
Un suol di sangue rosso
A squadre a squadre genera.
. . . . . .
Per un caduto mille
Sorgeranno....

« Les jours heureux approchent, les jours après lesquels tant de poëtes ont soupiré et que les harpes prophétiques ont déjà racontés, ces jours pendant lesquels les enfants de l'Italie seront d'accord pour délivrer et unir le sol sacré de la patrie.... Peut-être nous tomberons.... Mais un sol rougi de sang engendre des légions de vengeurs.... Pour un combattant qui tombera, d'autres se lèveront par milliers. »

C'est dans le même livre que j'annonçais les symptômes d'une prochaine révolution à Vienne, et que je

prévoyais les crises que la monarchie des Habsbourg allait traverser. Mais l'Autriche mourante, disais-je, appellera à son aide la Russie. *L'Austria moribonda chiamerà in ajuto la Russia.* C'est ce que j'écrivais en 1847!

Pendant que je parlais et écrivais ainsi, que faisaient mes compatriotes à Venise et dans toute la Vénétie?... Le peuple frémissait dans sa haine pour l'étranger; il était prêt à suivre, à idolâtrer, à déifier le premier homme qui eût osé se montrer, quelque médiocre qu'il fût. Les meilleurs patriotes, ceux qui allaient prendre l'initiative du mouvement, se recueillaient, se concertaient, se préparaient à remplir leur mission : ils se taisaient encore. Plusieurs de ceux qui sont à présent de grands personnages, chevaliers des Saints Maurice et Lazare, sénateurs, députés, hauts fonctionnaires, professeurs d'Université, etc., rampaient aux pieds des Autrichiens ou se tenaient recoquillés sur eux-mêmes.

C'est de l'histoire!

Place aux Italianissimes après le 22 mars 1848!... Place surtout aux Italianissimes après Solférino et Sadowa!... Place aux ouvriers qui sont arrivés après la dernière heure, à ceux qui recueillent où d'autres ont semé.... L'État et le budget, le budget surtout, en grande partie, sont à eux.

C'est de l'histoire!

II

Au mois de novembre 1847, je demandai une audience à Léopold II. Ce brave homme qui n'eut d'autre tort que d'être meilleur archiduc autrichien que grand-duc toscan, me reçut parfaitement bien. Je lui offris mon livre et lui décrivis les symptômes du prochain mouvement dans la Lombardie, dans la Vénétie, à Vienne même.

« Je vous conseille, lui dis-je, de vous mettre hardiment à la tête du mouvement italien. Je suis républicain unitaire, mais si la monarchie unitaire est une nécessité pour l'Italie, je l'accepte. Pour mieux dire, moi, ainsi que la plupart des libéraux italiens, je suis disposé à tout accepter pour le moment, pourvu que l'étranger soit chassé. S'il doit y avoir un roi d'Italie, j'aime que ce soit vous-même plutôt que tout autre. Votre nom est pur; c'est là un immense avantage : sachez en profiter. Donnez tout de suite une constitution démocratique, dépassez en libéralisme tous les autres princes italiens. Si vous ne réussissez pas, du moins, ayant rendu des services à l'Italie, vous ne serez pas emporté par la tourmente révolutionnaire qui approche, et peut-être pourrez-vous

agrandir vos États. Armez ; appelez au ministère Guerrazzi....

— Comment! s'écria-t-il en m'interrompant.... Ce mauvais sujet de Guerrazzi !... Je sais bien comment tout cela finira. Charles-Albert *porterà via tutto* (emportera tout).

— Le prince italien, repris-je, qui emportera tout, sera celui qui se montrera le plus fort, le plus libéral, le plus honnête.

— Ce sont là, dit Léopold, de bien beaux projets..... Mais il est impossible de les réaliser sans faire la guerre. Je suis un prince pacifique ;... je ne veux pas de guerre, non, non..... Savez-vous, monsieur, que vous êtes bien hardi de venir, vous, un jeune homme, votre livre à la main, m'annoncer à moi, prince de la maison d'Autriche, une prochaine révolution à Venise, une prochaine crise à Vienne, et me proposer de donner la main à des rebelles !.... On pourrait vous persécuter..... Ne craignez rien de moi, mais soyez prudent. »

Il m'offrit un petit rouleau qui contenait quelques monnaies d'or..... « C'est pour votre livre, dit-il, pour l'exemplaire de votre livre que vous venez de m'offrir. Vous êtes un homme de lettres. Vous devez bien vivre de votre travail. »

Je refusai en lui disant : « Je suis venu vous donner respectueusement des conseils ; je ne suis pas venu vous les vendre. »

Cette conversation qui fait honneur au cœur et, jusqu'à un certain point, à l'intelligence aussi de ce malheureux prince, est textuelle. Montanelli, à qui je l'avais

alors racontée, ne voulut pas ajouter foi à cette curieuse phrase *Carlo Alberto porterà via tutto*. Il m'accusa presque de l'avoir inventée. Ensuite, au camp des volontaires, il me demanda excuse et voulut m'embrasser. Léopold II ne s'était pas trompé : si ce n'a pas été Charles-Albert, ç'a été son fils, qui *ha portato via tutto*.

Voici une anecdote. Montanelli, qui avait proposé la Constituante italienne, était devenu ministre en Toscane. Un jour Léopold II le pria de vouloir bien lui expliquer ce que c'était qu'une Constituante; il écrivit sous la dictée de son ministre et médita longuement ses paroles. Deux jours après il s'enfuit de la Toscane. Ce prince qui sous un extérieur simple et débonnaire cachait beaucoup de finesse, avait bien compris que si la Constituante s'était réunie, Charles-Albert aurait fini par *tout emporter*. En effet, si Guerrazzi et Manin ne s'y étaient opposés, l'unité, probablement l'unité monarchique, se serait faite en Italie depuis 1848-49, et d'une manière bien plus utile aux intérêts du peuple italien qu'elle ne s'est réalisée de dix à vingt ans plus tard.

. . . . . .

J'étais donc absent de ma patrie lorsqu'éclata la révolution que j'avais annoncée ; je ne pus y prendre part. Après être resté pendant quelque temps parmi les volontaires toscans, je me rendis à Venise pour exprimer au président de la nouvelle république le désir qu'avaient beaucoup d'entre eux, de prendre part à la défense de la Vénétie.

C'est le 10 avril 1848 que j'eus une entrevue avec Manin. Je lui montrai mon livre. Il me remercia d'avoir parlé de lui.

« Dans combien de jours ces Toscans pourraient-ils être ici? me dit-il.

— Dans huit ou dix jours.

—Hé bien, monsieur, reprit-il, dans huit ou dix jours il n'y aura plus un seul Autrichien en Italie. »

En vain lui fis-je observer que les Autrichiens occupaient encore les forteresses de Mantoue et de Vérone. Je tâchai en vain de lui démontrer, l'histoire à la main, que l'Autriche avait réussi d'autres fois à réparer ses désastres.

Il coupa court à la conversation en disant que je n'entendais rien à la politique.

L'histoire est là pour montrer lequel de nous deux n'entendait rien à la politique.

Ensuite il me raconta ce qu'il avait fait pendant les grands jours de la révolution, insistant avec complaisance sur ce récit. Il avait raison, car cela était bien beau !

« Je vous assure, me dit-il, qu'après avoir crié à la porte de l'Arsenal *Vive l'Italie*, *Vive Pie IX*, j'eus un moment d'hésitation avant de crier *Vive la République* (*de Venise*). J'étais le seul de cet avis parmi ceux qui avaient conspiré avec moi contre l'Autriche.... Enfin je criai « *Vive la République.* » Tout le monde fit écho. Depuis ce moment, je sens que le maître de la situation à Venise, c'est moi.

— J'aurais mieux aimé, lui dis-je, proclamer un gouvernement provisoire. En proclamant une république on se mettait en conflit avec Charles-Albert et son parti, en général avec tous les monarchistes d'Italie. En proclamant la république de Venise, ou de la Vé-

nétie, l'on se faisait des ennemis de Mazzini et de tout le parti unitaire.

— Monsieur, me dit-il en m'interrompant, je vois bien que vous n'êtes plus Vénitien.

— Comment! répondis-je. Je suis autant que vous-même un enfant de Venise. Pourquoi me dites-vous cela, monsieur le président?

— C'est, dit-il, se ravisant et souriant avec finesse, que vous ne savez plus parler le dialecte vénitien... Vous parlez le toscan.

— J'avoue, repris-je, que pendant un séjour de six mois en Toscane, j'ai un peu oublié notre beau dialecte. J'avoue aussi que j'ai plus de facilité à exprimer certaines idées élevées en italien qu'en vénitien. »

Après quelques autres répliques, il me congédia brusquement en me répétant que je n'entendais rien à la politique.

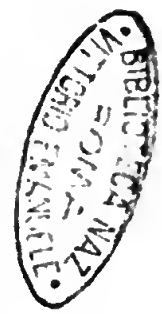
Ce fut la première et la dernière entrevue que j'eus avec Manin. Il y aurait eu de la témérité de ma part à vouloir lui imposer mes idées; je n'aurais pu d'ailleurs adopter servilement les siennes.

J'ai raconté dans le temps à Tommaseo, qui était ministre aussi, la réponse de Manin relativement aux volontaires toscans. Il s'en est souvenu, je l'espère, lorsqu'il a écrit l'histoire de Venise en 1848-49. On dit que cette histoire, qui ne sera publiée qu'après la mort de l'auteur, est très-sévère pour Manin.... Je me rappelle que Tommaseo était fâché, que je le priai de s'interposer pour assurer le succès de ma mission, et qu'il me répondit : « C'est inutile; je n'y peux rien.

Cela ne me regarde pas; je n'y peux rien. Adressez-vous à d'autres. »

Je m'en allai le cœur gros et prévoyant des malheurs. Je m'étais aperçu que la discorde divisait les membres les plus influents du gouvernement; que le président n'était rien moins qu'un politique clairvoyant et qu'il ne souffrait pas d'opposition. Je m'étais aperçu aussi que j'allais avoir un ennemi dans celui dont j'avais annoncé la glorieuse mission.

Quelques jours après, M. Toscanelli, aujourd'hui député, arriva à Venise, pour faire à Manin, lui aussi, de la part des volontaires toscans, les mêmes propositions que je lui avais faites: il en reçut la même réponse. Ni lui ni moi n'eûmes le courage d'aller porter cette réponse à nos amis. Toscanelli entra dans l'armée vénitienne, où il fit brillamment son devoir. Moi j'entrai dans l'artillerie de la garde nationale de Venise, qui joua un beau rôle pendant le siége.



Avant d'aller plus loin, il est peut-être à propos d'exprimer mon opinion sur Manin et de tracer son portrait. J'ai tâché de me dépouiller de toute rancune personnelle contre lui et d'apprécier avec justice ses belles qualités, en blâmant sans animosité ses défauts et m'efforçant de le juger comme si je n'étais pas un de ses contemporains. Je suis sûr que le jugement qui sera porté sur lui par la postérité, ne s'éloignera pas beaucoup du mien.

Daniel Manin a rendu de grands services à notre pays au commencement de sa carrière politique. C'était un ouvrier de la dernière heure. Tandis que d'autres pa-

triotes italiens *col senno e colla mano*, au fond des prisons, dans l'exil, sur les champs de bataille, sur l'échafaud, agissaient ou souffraient pour la patrie, il était resté tranquille à Venise, avocat et bon père de famille. Sa vie politique commença à quarante-deux ans. Tout ce que certain historien a raconté de contraire, ne justifie pas cette longue abstention. Dans tous les cas cela a bien peu d'importance en comparaison des services rendus à la patrie depuis leur jeunesse par une foule de bons patriotes italiens. Lorsque Manin est entré dans l'action, il a montré de l'énergie, du courage comme agitateur. Il est vrai de dire que le plus obscur *carbonaro* avait risqué bien plus que lui. Il a eu des moments très-heureux. Il a été très-honnête dans l'administration de l'argent public. Cet homme, qui était médiocre, s'est par moments élevé, pour ainsi dire, au-dessus de lui-même. C'étaient des miracles de son patriotisme qui était immense. Après ces instants, qui ont été aussi rapides que beaux, il s'est affaissé et le vieil homme a reparu en lui. Ce vieil homme n'était rien moins que grand. J'ai entendu une comparaison entre Manin et l'un des plus grands hommes qui aient honoré un pays, un siècle, l'humanité, avec Washington. Cette comparaison est une irrévérence.

Comme orateur, il était sec, saccadé, incisif; il n'avait rien de grand, rien d'ample. Ses qualités oratoires naturelles n'étaient pas perfectionnées par l'étude. Quelquefois il a été très-heureux, noble autant que simple, en parlant aux foules.

A Venise et surtout en France, on a beaucoup exagéré la personnalité de Manin, que l'histoire réduira à ses

Digitized by Google

vraies proportions. Son talent n'était pas à la hauteur de sa mission et de son ambition. L'histoire dira que c'était un homme borné autant qu'opiniâtre. Il s'appropriait les idées d'autrui; il réussissait à faire croire qu'elles étaient écloses de son cerveau et finissait par le croire lui-même. Il a suivi Nazari, il a suivi Tommaseo, il a suivi les officiers de marine qui s'étaient emparés de l'Arsenal; il a suivi Cavour, par lequel il se faisait remorquer, tout en ayant l'air de marcher en tête. Il n'a eu que deux idées à lui : la proclamation de la république de Venise en 1848 et la politique expectante en 1848-49. C'étaient deux fautes.

La prison où Manin n'est resté que peu de jours, était bien moins triste que celles où ont gémi tant d'autres patriotes, comme Silvio Pellico. La prison de Pellico même l'était moins que celle de Rossaroll, condamné à perpétuité pour conspiration contre le roi de Naples. Il fallait entendre Rossaroll raconter cela sur la place Saint-Marc, le soir, lorsqu'il s'entretenait avec ses amis après avoir récité son chapelet, car il récitait son chapelet tous les soirs, ce héros. Il disait que sa mère le lui avait appris, et qu'il avait suivi cette habitude pendant douze ans dans son cachot.... Tout le monde respectait ce qu'on appelait ses faiblesses.

L'exil de Manin a été triste sans doute. Pour qui l'exil n'est-il pas triste? Il a beaucoup souffert, surtout en voyant souffrir sa pauvre fille. La nature s'était plu à jeter dans cette frêle enveloppe une étincelle divine, peut-être une étincelle de génie. Cette martyre, ainsi que l'appelait son père, donna la mesure de ce que

peuvent souffrir, dans cette vallée de pleurs, un souffle vivifiant et un peu de matière vivifiée accouplés ensemble par une loi fatale, avant de rompre cette malheureuse union.

Les douleurs propres de l'exil ont été moindres pour Manín, que pour la plupart des émigrés. Les vingt mille francs dont la ville de Venise lui fit cadeau avant son départ, bien petit cadeau en comparaison de ses services, et les trente mille francs, que des amis généreux lui donnèrent, dit-on, comme prix de sa bibliothèque, n'ont pu lui suffire pour vivre splendidement à Paris pendant huit ou neuf ans. Son genre de vie était modeste. Mais du moins n'a-t-il pas connu la *dura paupertas*, et n'a-t-il pas été réduit, comme d'autres, à demander l'aumône aux passants, plutôt que de demander pardon à l'empereur d'Autriche. Il n'a pas été réduit, comme quelqu'un que je connais, à tendre la main, brisé par les terribles fièvres de marais, gagnées à Malghera et dans les environs de Rome.

Prison et exil ont été pour Manin un piédestal trop démesuré pour sa petite personne!

Manin avait la soif du pouvoir absolu sans avoir rien de ce qu'il faut pour l'exercer, excepté la volonté tenace et le verbe impérieux; sans avoir, par exemple, l'instruction étendue et la profonde connaissance des hommes et des choses que possède quelqu'autre qui a aussi le goût et l'habitude du pouvoir absolu. Cet homme que le pauvre peuple a tant aimé, était modéré, né modéré. Un Italien républicain unitaire qui eût aussi quelques idées sociales, même celles qui sont

appliquées maintenant en France sous l'Empire, était pour lui, en 1848-49, un objet d'horreur autant ou presqu'autant qu'un Autrichien. Il voulait commander, commander seul et atteindre ce but coûte que coûte. Il ne recula devant autre chose que devant la guerre civile en 1849, avec l'ennemi aux portes. S'il avait été vainqueur, il n'aurait régné que sur des ruines.

Je vais raconter une anecdote qui suffit pour faire juger un homme. Quelques jours après la délivrance de Venise, une révolte éclata dans une caserne. C'étaient des soldats qui avaient servi l'Autriche et qui demandaient à retourner dans leurs foyers. Ils voulaient voir Manin. Celui-ci engagea l'un de ses collègues, un ministre, à aller à sa place. Le ministre le pria d'aller avec lui. « C'est Manin, disait-il, que l'on demandait. Lui, il n'avait pas assez d'autorité pour calmer les esprits. » Après quelques répliques, Manin se lève et lui dit avec un geste énergique : « Comment! vous ne voulez pas aller? Je vous l'ordonne (*velo impongo*).... » Le bon patriote alla seul. Il avait fait déjà ses preuves de courage; il en fit cette fois aussi.

Venise avait changé de maître. Au lieu d'avoir pour maître un Autrichien, elle avait un enfant des Lagunes.

Si Manin traitait de la sorte un collègue, d'un caractère doux, qui ne lui portait pas ombrage, qui ne lui faisait opposition que dans une question où la politique n'était nullement mêlée, qu'aurait-il fait envers des jeunes gens qui eussent osé combattre, quoique légalement, sa politique?

Digitized by Google

En France, Manin s'est composé un rôle et l'a joué avec une habileté immense. Tout l'aida à le faire, jusqu'à ses malheurs de famille, jusqu'à la maladie de sa pauvre fille. Cet homme qui ne savait rien, excepté son code qu'il savait bien, réussit en France, à l'aide de quelques lectures superficielles, à se donner l'air d'un homme profond. On ne connaît pas assez mes compatriotes ici. Les Vénitiens sont très-polis, très-cérémonieux, mais très-fins aussi. Cette aménité de manières qui leur est propre (je parle des autres Vénitiens, pas de moi-même), se joint chez eux à une sagacité profonde. Là-dessus Manin était bien le Vénitien le plus vénitien que j'aie connu. Il avait bien étudié les Français, leurs bons côtés et leurs côtés faibles. Il savait que lorsqu'une idée s'empare de ce peuple, aucun autre ne saurait faire de plus grandes choses pour la servir. Il savait aussi qu'à Paris on aime beaucoup les poseurs : il posa, il posa savamment. Il s'est servi de sa perspicacité et de l'influence qu'il avait acquise, pour le bien de sa patrie, suivant sa manière de voir, et pour l'agrandissement de sa renommée ; il a très-bien fait. Il s'en est servi aussi pour rapetisser ou décrier ses anciens adversaires ; il a très-mal fait.

M. Legouvé a dit que Manin a été, à Paris, le représentant de Venise malheureuse, esclave, ainsi que les *zentilomeni* l'ont été autrefois de Venise florissante et puissante. M. Legouvé a été heureux dans cette comparaison, autant qu'il l'a été peu dans l'autre entre Manin et Washington.

L'ancien président de la République a dignement représenté Venise en France, tout en apportant dans

cette représentation quelqu'appareil, un peu de mise en scène. Il s'est drapé dans son modeste habit d'émigré, ainsi que les *zentilomeni* se drapaient dans leurs splendides robes d'ambassadeurs. Il a voulu, il a su créer un engouement pour lui. Il a bien pu dire « *Sublimi feriam sidera vertice.* » On dit que ces exagérations ont servi la cause italienne.

Le défaut capital de Manin fut celui-ci : il était implacable envers ses adversaires anciens ou nouveaux ; il manquait de magnanimité. Parmi tous les hommes politiques que j'ai connus, le plus magnanime est Garibaldi. Celui qui l'était le moins, ce fut Manin ; pour mieux dire, il ne l'a jamais été.

Pendant la campagne du Tyrol, en 1866, au jour anniversaire d'Aspromonte, plusieurs officiers garibaldiens se rendirent chez le général pour lui présenter leurs respects et leurs souhaits.

« Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire aujourd'hui ? » dit Garibaldi à ces officiers. Ils lui rappelèrent cette date, ce nom fatal.

« Ma foi, je l'avais oublié, » dit le général.

Tous ceux qui ont connu Manin, amis et ennemis, doivent reconnaître que sa mémoire était bien meilleure que celle de l'homme tombé à Aspromonte.

Le 22 mars 1868, sur la place Saint-Marc, un orateur a exalté Daniel Manin au-dessus de tous les saints ; il a dit que cet homme était la vertu personnifiée... Il l'a de cette façon égalé à Jésus.. Cette comparaison était non-seulement une profanation, mais aussi une absurdité. Entre Jésus, l'homme au sublime pardon, et cet homme qui n'a jamais pardonné, il y a un abîme.

Digitized by Google

Je conçois pourtant qu'on ait de l'indulgence pour les fautes de Manin : on verra dans la suite lesquelles ont été les plus funestes au pays. Ses grandes qualités, il les devait à lui-même : ses défauts, en grande partie, à son temps ou à son inexpérience dans le maniement de la chose publique. Il n'y était préparé ni par des études théoriques ni par l'exercice du pouvoir dans une position subalterne. Il avait été lancé tout à coup au sommet de la pyramide sociale : la tête lui tourna. Malheureusement les hommes qui ont vécu longtemps tranquilles sous une tyrannie, s'ils cessent d'être des sujets soumis, ont une tendance à devenir des maîtres impérieux. C'est la nature humaine !

Du respect donc, du respect pour l'ombre de Manin et, jusqu'à un certain point, de l'indulgence pour ses fautes. Voilà l'épilogue de mon jugement (3).

Mais il est d'autres hommes sur lesquels j'appelle la sévérité, toute la sévérité des contemporains et de la postérité : ce sont les mauvais conseillers qui l'ont entouré. Quelques-uns d'entre eux sont morts, quelqu'autre survit. Pour eux tous l'histoire doit être impitoyable.

Il ne faut pas s'étonner que le peuple de Venise ait gardé une aussi grande vénération pour Manin. D'abord est-ce que ce peuple peut oublier les services rendus par lui à la patrie, au commencement, je le répète, de sa carrière politique ? En outre, il faut observer que l'enthousiasme est, pour ainsi dire, contagieux. Le 22 mars 1868, les anciens adversaires de Manin, qui étaient nombreux, ont été gagnés par cette contagion et ont tout oublié pour ne se souvenir que de l'homme du 22 mars 1848.

Moi-même qui ai eu tant à me plaindre de lui, si j'avais été là, sur la place Saint-Marc, probablement j'aurais été aussi gagné par cette contagion.... Quelle pitié que de voir toute une famille rentrer dans la patrie, rentrer de l'exil enfermée dans des cercueils !

Il faut ajouter que partout la foule a besoin d'idoles et se fait des idoles de ces hommes forts qui savent la dominer. Presque jamais ce ne sont ceux qui aiment le mieux le peuple. En outre la foule chez nous n'est pas à même de juger les fautes immenses que Manin a commises. Malheureusement son éducation politique est encore à faire.

Pourtant les Français distingués qui ont accompagné les dépouilles de Manin à Venise, ont pu observer l'apathie des populations italiennes depuis le Mont-Cenis jusqu'à Vérone. Cela a dû leur apprendre une chose. Manin en 1848-49 et jusqu'à ses dernières années a été plus Vénitien qu'Italien. L'indifférence de la majorité du peuple italien pour lui est son châtiment.

Digitized by Google

III

Après avoir ressaisi le pouvoir en août 1848, Manin adopta une politique qu'il appela *expectante* et que l'on aurait pu appeler *politique d'isolement.*

Je vais dire ce que Manin et ses amis entendaient par *politique expectante.*

Il fallait avant tout, selon eux, s'armer pour chasser les Autrichiens, qui avaient occupé de nouveau la Lombardie et la Vénétie, excepté Venise. Chaque État italien devait se préparer pour atteindre ce but. Au moment de l'action, tous ces États, excepté peut-être Naples, se seraient naturellement trouvés d'accord, car ils étaient tous intéressés à l'expulsion de l'étranger. Sans doute Venise, qui était le plus faible d'entre eux, ne pouvait prendre l'initiative. Elle devait se préparer en faisant d'immenses sacrifices et attendre. Voilà ce qu'était la politique expectante.

Il est vrai que ces armements auraient pu se faire tout de suite après les premiers triomphes, hélas! bien passagers. Alors les charges en auraient été partagées entre toutes les provinces de la Vénétie. C'est alors, en avril, en mai 1848, que l'on aurait dû aussi réunir l'assemblée de la Vénétie et faire un emprunt. La politique

du gouvernement, c'est-à-dire de Manin, avait été pitoyable : pas d'assemblée, pas d'emprunts; des armements insuffisants.... Manin croyait que tout cela aurait été superflu. Au 20 avril il ne devait pas rester un seul Autrichien en Italie : c'étaient là ses prévisions! Pour être fidèle à la vérité historique, je dois dire qu'il y avait au conseil des ministres une minorité composée de Tommaseo, Camerata et Toffoli, qui ne partageait pas les illusions de Manin. Cette minorité proposa des mesures qui auraient probablement sauvé le pays. Elle fut impuissante.

Il fallait donc réparer, à l'aide des ressources d'une seule ville, toutes les fautes immenses qu'on avait commises. Le patriotisme des Vénitiens devait pourvoir à tout. Il est vrai que Venise s'unissant à quelque autre État italien, n'aurait eu qu'une partie comparativement minime de ces charges à supporter. Mais Manin en avait autrement décidé. Venise devait rester seule, attendre les événements, tout en s'armant et se disposant à une résistance héroïque. Elle était inexpugnable. D'après le chef du gouvernement, elle n'aurait cessé de l'être que dans un seul cas; si quelque démagogue, homme privé ou représentant du peuple, eût proposé et prêché une *politique d'union* à quelque autre état italien, eût combattu la *politique d'isolement*. On réservait pour cet ennemi public toutes les foudres dont le pouvoir était armé.

Lorsqu'il n'y aurait plus eu d'Autrichiens en Italie, les États italiens se seraient entendus sur la forme politique à donner au pays, sur les attributions de la Diète italienne. Manin n'allait pas au delà d'une Diète

semblable à celle de l'ancienne Confédération germanique : il était l'ennemi aussi bien de l'État fédératif de Gioberti, que de l'État unitaire de Mazzini.

Le chef du triumvirat qui gouvernait Venise, ne s'était pas aperçu que, pour chasser l'étranger, il fallait auparavant réunir toutes les forces de la nation sous une seule direction suprême, réunir au moins le plus de forces qu'il était possible. Le problème de la forme politique à donner à l'Italie, n'était pas le dernier qu'il y eût à résoudre : au contraire, c'était le premier. Tous les partis auraient dû faire des concessions et des sacrifices en vue d'un accord commun. Il fallait avant tout créer un pouvoir central, dont la principale attribution aurait été celle de commander toutes les forces nationales de terre et de mer. Au moment où la guerre fut de nouveau déclarée à l'Autriche, en 1849, il n'y avait pas même de ligue entre les États italiens. L'ennemi nous attaqua l'un après l'autre et nous subjugua tous. Si nous avions formé à temps le faisceau romain, nous eussions été invincibles.

Manin avait conçu un projet absurde. Je fus très-affligé lorsque Zennari, le secrétaire général du gouvernement, m'en parla pour la première fois. J'étais alors attaché, comme secrétaire particulier, au bon Zennari, mon ancien maître. Manin ne comptait pas sur un triomphe prochain de la cause italienne. Il voulait sauver au moins l'indépendance de Venise comme ville hanséatique. Il ne comprenait pas que l'Autriche aurait renoncé à toutes les provinces vénètes plutôt qu'à Venise elle-même.

On a dit que Manin voulait devenir doge de Venise.

Digitized by Google

C'était là en effet une grande tentation pour un plébéien qui portait le nom du dernier gentilhomme revêtu de cette dignité. Il aurait été beau de devenir le premier doge d'une république nouvelle!

Quelle différence entre ces deux Manin, Ludovic et Daniel!... Ludovic avait été un patricien faible, nul, qui avait laissé périr sa patrie. Il tremblait au bruit du canon. Daniel était le citoyen intrépide qui avait joué un rôle glorieux dans la renaissance de Venise, qui avait bravé les persécutions et la mort dans cette œuvre sainte. Ludovic avait été le Manin *dai zecchini* (aux sequins), à qui l'on avait appliqué cette cruelle raillerie *omnia per pecuniam facta sunt* (4).... Daniel était le brave avocat, le fils de ses œuvres. C'est au père de celui-ci que Ludovic avait donné, aux fonts baptismaux, son nom, un nom destiné à devenir aussi glorieux qu'il avait été méprisable.

La tentation, je le répète, était grande.... Il eût été beau de rétablir le lustre d'un ancien nom historique, de porter dignement ce manteau ducal qu'un homonyme avait laissé tomber dans la boue. Il y avait pourtant quelque chose de plus beau.... C'était de résister à cette tentation.

Je ne dis pas que Manin se proposât ce but, qu'il lui sacrifiât les intérêts de l'Italie, de Venise même. Cette opinion fut pourtant très-accréditée dans le temps. Je n'ai pas assez d'arguments pour prouver cela ni pour le nier. Mais si le projet de faire de Venise une ville hanséatique avait réussi, il va sans dire que Manin en serait devenu prince, sous un nom quelconque. C'était une bien petite idée que celle du petit État dont il

aurait pu devenir le petit prince, en comparaison des grands intérêts qui s'agitaient alors en Italie, en Europe!

Des ordres sévères interdisaient l'accès de Venise à Gioberti, ainsi qu'à Garibaldi et à Mazzini : cela même avant que le siége n'eût commencé. Un autre homme politique italien s'y était montré. On chercha des prétextes : il fut arrêté et poliment éconduit. On allégua que c'était pour la tranquillité, la concorde. Ils sont tous les mêmes ces hommes qui aiment le pouvoir absolu..... *Ubi solitudinem fecerunt, ibi pacem appellant.*

Il se trouvait alors en Italie un homme qui avait fait beaucoup pour la renaissance de la patrie. Ses écrits éloquents et son courage à subir les persécutions qu'ils lui avaient attirées, avaient placé son nom au nombre de ceux qui étaient le plus chers aux Italiens. C'était Guerrazzi, ministre en Toscane et plus tard chef du triumvirat de Florence. Par malheur celui-là aussi, comme Manin, sacrifia à son ambition personnelle ce qui était alors l'unique espoir de salut de l'Italie : l'union de Rome, de Venise et de la Toscane en un seul État et la convocation de la Constituante.

« Qu'irais-je faire à Rome? dit Guerrazzi à un excellent patriote, M. le docteur Monti qui, au nom de ses amis politiques du parti unitaire, l'engageait à réunir la Toscane aux anciens États romains.... Qu'irais-je faire à Rome ? J'y serais le secrétaire de Mazzini. »

C'est que les deux triumvirs, le toscan et le vénitien,

craignaient la supériorité de Mazzini. Pour Manin elle était vraiment écrasante.

La politique expectante à Venise pouvait avoir quelque raison d'être avant la fuite de Léopold II et de Pie IX. Après, elle devint aussi absurde que fatale. Si la Constituante avait pu se réunir à Rome après la fuite du pape, aurait-elle proclamé la république unitaire italienne ou aurait-elle offert la couronne à Charles-Albert ? Je crois que ce dernier cas eût été le plus probable. Que d'épreuves, que de douleurs, que de sang aurait pu épargner à l'Italie cette formule, si elle avait alors recueill les adhésions des meilleurs patriotes : « monarchie unitaire avec des institutions démocratiques nationales, municipales et provinciales (non régionales) et avec un *statuto* voté par l'Assemblée constituante et sanctionné par le roi élu !... » L'Italie se serait *fatta da sé.*

Ces opinions paraissaient alors à Manin des blasphèmes, des délires..... Elles étaient les miennes.

On aurait dû réunir Venise, Rome et la Toscane tout en laissant en suspens la forme définitive du gouvernement et en préparant l'union avec le Piémont sous les conditions fixées par la Constituante. Celle-ci aurait sauvé la nation.

Il y avait un autre point sur lequel d'abord la majorité, ensuite presque la totalité des citoyens les plus intelligents de Venise était opposée à Manin. Celui-ci espérait beaucoup dans la diplomatie et dans l'aide de la république française ; il caressait par-dessus tout son idée favorite de la petite république des Lagunes ; cependant il se bornait à un système de défense. Ses adversaires croyaient au contraire qu'il fallait prendre

l'initiative de la guerre contre l'Autriche et ranimer la révolution dans la Vénétie. On verra dans la suite par quels moyens révolutionnaires et démagogiques, dans le mauvais sens de ces mots, le parti de Manin réussit à triompher.

Les conséquences de la politique de Manin en 1848-49 ont été des désastres, que probablement un peu plus de prévoyance après les premiers succès et ensuite une étroite union entre les divers membres de la famille italienne auraient fait éviter. Sans doute les sacrifices de Venise ont été sublimes. Mais n'auraient-ils pu être épargnés ?... La direction suprême de ces forces matérielles et morales qui ont étonné le monde, n'aurait-elle pu être différente, de manière à couronner de succès tant d'efforts, de si nobles et héroïques efforts ?

Je vais reprendre l'exposé de ma vie politique.... Peut-être suis-je bien téméraire de mêler mon nom à à de si grands événements. Je suis tenté de déposer la plume.

Cependant moi aussi *parva pars fui* dans quelques faits importants. Ceux que je vais raconter ne sont assurément pas assez connus en Italie, et l'on peut dire qu'en France ce seront des révélations étonnantes pour beaucoup de personnes.... Il en résultera au moins un enseignement précieux. C'est qu'il ne faut jamais s'empresser de se faire des idoles, surtout s'il s'agit d'hommes qui ont joué un rôle sur un théâtre éloigné et peu connu.

En décembre 1848 j'étais secrétaire de l'intendant de l'armée de Venise, M. le comte Marcello, auquel sa

prévoyance, son zèle et son activité assurèrent alors des titres à la reconnaissance du pays. Il a été plus tard maire de Venise : il est maintenant député.

Personne ne sait mieux que M. Marcello quels ont été l'aveuglement et l'imprévoyance de Manin après l'expulsion des Autrichiens, et combien de sacrifices auraient pu être épargnés si l'on avait pris à temps certaines mesures, lorsque lui, Marcello, conseillait de les prendre.

L'intendant de l'armée m'avait chargé d'écrire l'histoire du siége de Venise et avait mis à ma disposition des documents ; je pris des notes.

Je fis mon devoir aussi comme soldat et je consacrai du moins une partie de mon temps et de mes forces à la défense de la patrie. Je l'ai déjà dit : j'appartenais à l'artillerie de la garde nationale. Nous avions demandé à prendre part à la bataille de Mestre, en octobre 1848 ; nous étions restés pendant quelque temps en garnison à Malghera. C'est à ce corps d'élite que fut confiée la garde d'un des forts les plus importants qui couvraient la ville.

Ce fut là encore un sujet de collision entre Manin et moi. On nous refusait le droit de nommer les officiers et les sous-officiers. Mon ami Piermartini et moi nous nous mîmes à la tête d'une opposition. Je possédais autrefois une réponse officielle de Manin : je regrette que cette pièce ait péri dans un incendie. Je l'aurais traduite pour montrer quel langage dur le président d'une république tenait à des citoyens soutenant leurs droits.... Manin finit par céder, mais il m'en garda rancune.

Mon activité était fiévreuse. J'étais un disciple de la

Démocratie pacifique. Je fondai un journal pour répandre ces doctrines. Mes collaborateurs et moi nous voulions prêcher d'exemple. Typographes, rédacteurs, ouvriers, nous étions tous associés. Le premier numéro du *Tribuno del popolo* portait cette inscription « Constituante italienne. Association du capital, du talent et de la main-d'œuvre. »

En décembre 1848 Rossaroll, le P. Gavazzi, moi et quelques autres nous créâmes un *Circolo popolare* (club populaire) dans le quartier de la ville habité par la partie du peuple la plus pauvre et la plus attachée à Manin. Il faut avouer que Gavazzi ne connaissait pas le vrai but des fondateurs du club : c'était l'opposition radicale et légale à Manin. On voulait l'union immédiate avec Rome et l'adhésion à la Constituante.

Je ne dis pas que j'ai été le premier à proposer la Constituante, à Venise. Un journal, l'*Indipendente*, rédigé par un bon patriote, M. Varè, en avait déjà parlé. Je revendique seulement l'honneur d'avoir été le premier à expliquer cette idée au pauvre peuple qui ne lit pas de journaux. Je maniai facilement la parole. Envoyé en députation par le Cercle populaire auprès du Cercle italien, je fis la même propagande que je faisais ailleurs. Je voyais plusieurs hommes du peuple, surtout dans le quartier de Cannaregio où mon nom n'était pas inconnu, où mon pauvre père s'était ruiné en cherchant à créer un grand établissement industriel. J'évoquais les souvenirs non éteints de la grandeur romaine; je démontrais la nécessité de tendre la main à nos frères de Rome et de Toscane. Pas un mot contre Manin. Il est vrai que je sapais sa popularité en démontrant que ses

idées étaient fausses et fatales à la patrie. Si l'on m'avait laissé faire quinze jours encore, Manin aurait été forcé d'accepter la Constituante ou de quitter le pouvoir.

Je n'ai jamais parlé en public non-seulement de communisme, mais pas même d'association. Pas un mot sur ces questions ne fut lancé au Cercle ni par moi ni par d'autres. C'était seulement par la presse que je voulais développer les théories de l'association et jeter la semence qui eût germé avec le temps.

Le P. Gavazzi était, pour ainsi dire, le porte-drapeau du Cercle ; mais on aurait dû lui pardonner, car il ne savait pas ce qu'il faisait. Nous aimions, quelques autres citoyens et moi, à nous rendre en députation au Cercle italien, précédés de ce bel homme, de cet éloquent barnabite, au port majestueux. Cela frappait les imaginations populaires : c'était de la mise en scène. Gavazzi est tombé des nues, après son expulsion de Venise, lorsque Manin lui écrivit qu'il était complice de démagogues socialistes. Il n'avait jamais dit ni entendu dire un mot de doctrines sociales bonnes ou mauvaises, saines ou malsaines.

Il n'y a eu d'autres idées sociales exposées à Venise, en 1848-49, que cette innocente formule qu'on a lue ci-dessus. Elle n'avait rien de séditieux. Celui qui eût tâché alors de prêcher des doctrines pernicieuses, aurait été à la fois un scélérat et un imbécile. Le moment aurait été bien mal choisi pour semer la haine entre les classes sociales, lorsque toutes les classes rivalisaient de patriotisme, de dévouement, de sacrifices ; lorsque

Digitized by Google

le riche offrait à la patrie des centaines de milliers de francs, le pauvre son obole, tous leur vie. Venise avec l'*Estuario* (180 000 habitants) entretenait, en décembre 1848, une armée régulière de 24 000 hommes. C'était comme si la France en entretenait une de 5 000 000 d'hommes environ. Parmi ces 24 000 hommes, il y avait de 6000 à 7000 enfants des Lagunes, sans compter la garde nationale. C'était comme si la France avait 1 200 000 de ses enfants sous les armes, sans compter la garde nationale. La Vénétie avait donné 11 000 soldats, en dehors des Vénitiens proprement dits. Ces chiffres résultaient des notes que j'avais recueillies pour l'histoire du siége, sur des documents officiels. Hélas! elles furent dispersées, perdues. C'est là la meilleure réponse à la calomnie que l'on a répandue dans la suite, que les Vénitiens étaient rares parmi les défenseurs de Venise.

Moment sublime dans l'histoire! un de ces moments qui réconcilient le philosophe le plus morose avec l'humanité. Oui, je suis fier de pouvoir dire : c'est moi le premier qui ai jeté dans le monde ce cri :

Vil chi disse « a Venezia son vili. »

« Lâche celui qui a dit que les Vénitiens sont des lâches. »

Ce furent les vers d'un Vénitien qui annoncèrent qu'un grand drame allait se jouer sur les Lagunes; de même que les vers d'un autre Vénitien, ardent patriote, un vrai poëte celui-là, Arnaldo Fusinato, mon ami, en annoncèrent le tragique dénoûment.

Digitized by Google

Voici le refrain de la chanson de Fusinato, qui a été composée au milieu des péripéties de la capitulation :

Il morbo infuria;
Il pan ci manca;
Sul Ponte sventola
Bandiera bianca.

« Le choléra sévit ; nous n'avons plus de pain ; le drapeau blanc flotte sur le Pont (de la Lagune). »

C'était là un cri d'angoisse ; c'était le cri sublime d'un peuple qui se sentait mourir et qui s'enveloppait dans son linceul de gloire pour se coucher dans le tombeau. Il allait bientôt en sortir.... Si sa résurrection ne fut pas aussi glorieuse que l'avait été sa mort, la faute n'en est pas à lui.

IV

Les idées que j'avais été l'un des premiers à propager, finirent par gagner peu à peu presque toute la partie la plus intelligente de la population. Mais alors j'avais déjà disparu depuis plusieurs mois de la scène politique : on verra bientôt comment. D'autres citoyens courageux m'avaient remplacé : quelques-uns d'entre eux subirent le même sort que moi. Venise fut partagée,

Digitized by Google

pour ainsi dire, en deux camps. D'un côté presque tous les journaux, les deux Cercles, la majorité de l'Assemblée, presque tous les libéraux Vénitiens; de l'autre côté se tenaient Manin, ses séides et la majorité du pauvre peuple. Les opposants ne sortirent jamais des bornes de la légalité. Le gouvernement en sortit plusieurs fois, foulant aux pieds tous les droits des citoyens, ces droits pour la conquête desquels nous nous étions soulevés contre l'étranger.

Un jour, le 5 mars 1849, Venise avait l'aspect sinistre, trop familier à Paris, des villes où la guerre civile va éclater. Trois membres de l'Assemblée, trois opposants à Manin, étaient désignés au poignard des sicaires : on le disait. Ils étaient partisans de la Constituante et de l'union avec Rome. Ils devaient être tués, en sortant de la séance, sur la *Scala dei Giganti* ou à la porte du Palais Ducal. Ce meurtre aurait été le signal d'une lutte terrible : on ne l'aurait pas laissé impuni. Si Venise ne connut pas les horreurs de la guerre civile, tandis que l'on entendait tonner le canon autrichien, on le doit, dit-on, à Tommaseo. Il fit appel au patriotisme, à la conscience de Manin, et lui représenta la terrible responsabilité que lui, Manin, assumait devant le pays et devant l'histoire, en faisant ou du moins en laissant commettre ces crimes. Il lui indiqua de quelle manière il pouvait et devait sauver les représentants du peuple menacés de mort.

Quelle scène dramatique !... Je crois encore voir Manin : ce fut la dernière fois que je le vis. Il descendait ce magnifique escalier des *Giganti*, où roula autrefois la tête du doge Marin Faliero (5), et donnait le bras à l'un

des députés désignés au stylet, comme pour montrer qu'il était sous sa sauvegarde. Manin avait la figure contractée, les yeux étincelants ; il regardait avec fierté la foule qui s'écartait sur son passage. Quelques figures sinistres, patibulaires, disparaissaient au loin. Cet homme menacé de mort et à qui Manin donnait le bras, était pâle, silencieux et digne... Quel beau sujet pour un tableau !

Je suis bien loin de vouloir accuser Manin d'avoir préparé ce meurtre. En politique, on est souvent entraîné par ses partisans, par ses amis, et l'on partage avec eux la responsabilité des faits auxquels on n'a pas pris de participation directe. Je crois même, jusqu'à ce que le contraire ne soit prouvé, que le chef du gouvernement était étranger à ces coupables menées. Cependant si un malheur fût arrivé, la responsabilité, une terrible responsabilité serait tombée sur lui.

Voici des fragments d'une lettre adressée à lord Palmerston par M. Dawkins, consul général anglais à Venise, à la date du 8 mars 1849. Elle se rapporte aux événements dont je viens de parler, et fait partie d'une collection de documents officiels publiés en Angleterre.

« Il y a eu beaucoup de fermentation à Venise depuis quelques jours par suite d'une division des partis dans l'Assemblée des représentants.... Un grand nombre de ceux-ci, comprenant les républicains les plus ardents et les avocats de la Constituante italienne, désiraient que l'Assemblée même prît plus de part à l'exercice du pouvoir, tandis que les amis du gouvernement désiraient que M. Manin continuât à exercer l'autorité

suprême. Comme il y a eu un moment probabilité *que le parti favorable à la suprématie de l'Assemblée aurait le dessus*, la populace, qui est en faveur de Manin, a été très-mécontente. Une grande foule a cherché à envahir l'Assemblée.... La populace a proféré des menaces violentes. On a affiché des placards menaçant de mort tous ceux qui prendraient parti contre Manin.... L'effet des événements du 5 a été de *donner une prépondérance décidée dans l'Assemblée au parti de M. Manin*, et hier on a voté qu'il serait seul chef du pouvoir exécutif. »

Les faits qui résultent de cet important document, sont les suivants :

1° La majorité de l'Assemblée vénitienne était opposée à Manin; c'est-à-dire qu'elle allait lui ôter le pouvoir. Problablement on aurait décidé de proclamer la Constituante italienne et l'union avec Rome, et de prendre l'initiative de la lutte contre les Autrichiens, d'accord avec quelqu'autre État italien.

2° C'est le peuple, la *populace*, comme dit le consul anglais, dont les meneurs étaient les hommes du gouvernement même, qui fit violence à l'Assemblée, et la força ainsi à renoncer à la Constituante, à l'union avec Rome, à l'initiative de la guerre.

C'est là une date fatale dans l'histoire italienne. Le moment était suprême. La dictature qu'exerça Manin pendant quelques jours encore, décida des destinées de Venise et en partie de celles de l'Italie. L'isolement de Venise, qui fut la cause principale de sa chute, y fut résolu sous la pression de la force brutale. Les hommes du gouvernement s'étaient faits démagogues et avaient

Digitized by Google

poussé le peuple contre l'Assemblée. Une partie de nos forces militaires restèrent inutiles; les sacrifices pour les créer furent faits en pure perte. Sans doute la défense de Venise n'exigeait pas une armée de vingt mille hommes; on l'avait organisée dans la prévision qu'on aurait pris tôt ou tard l'offensive. Les forces nationales restèrent fractionnées.... Cette triste journée du 5 mars contribua beaucoup à la ruine de la cause italienne pendant cette époque.

L'Assemblée vénitienne voulait ensuite dépouiller Manin d'une autorité qui avait été imposée par la force, par la terreur, d'une autorité dont il avait abusé. J'ai parlé autrefois de la finesse de mes compatriotes. On atteignit ce but tout en évitant le danger d'un conflit. Manin garda le nom de chef du gouvernement, mais son autorité ne fut plus que nominale. C'était un vrai doge, comme pendant les derniers siècles de l'histoire de Venise. On créa des commissions entre lesquelles furent partagées les attributions du gouvernement. Il faut dire à la louange de Manin qu'il résista aux perfides conseils de s'imposer une autre fois par la terreur et de plonger le pays dans des malheurs horribles. Il recula devant la guerre civile. Son patriotisme fut plus grand que son ambition.

Mais alors il était trop tard pour changer de politique. Il ne pouvait plus être question d'union avec Rome ni de Constituante. Alors il ne restait qu'à subir les conséquences de la mauvaise politique de Manin. Il ne restait qu'à succomber avec honneur : Venise a su le faire. Au plus fort de cette lutte acharnée d'une ville contre un empire, Manin n'était pour ainsi dire plus rien.

Digitized by Google

Lorsque le Cercle populaire fut fondé, lorsque je créai un journal, c'est-à-dire quatre ou cinq mois auparavant, il était temps encore de donner une autre direction politique au pays, de sauver la patrie. Mon récit doit remonter à ce temps-là (décembre 1848).

Manin comprit que les yeux du peuple commençaient à se dessiller, que la politique expectante perdait du terrain et que la petite idée du petit État dont il aurait été le petit prince, était sérieusement menacée.

Je fus arrêté et, sans être seulement interrogé, je fus transporté à l'île de la Giudecca, au bagne, parmi les forçats.

On m'assigna une cellule. Je n'étais pas seul. Mon camarade était condamné à perpétuité pour vol et assassinat sur la voie publique. Il aurait dû être condamné à mort : son âge l'avait sauvé. Il était très-jeune.

Ce que les Autrichiens n'avaient jamais fait à Venise ni ailleurs (du moins n'ai-je jamais entendu raconter un cas semblable), car ordinairement ils observaient les formes légales, Manin l'a fait contre moi, citoyen de Venise. Il est vrai que j'avais commis un grand crime. Je l'avais menacé pendant quelques instants de saper son système et sa popularité. Il s'était fait en même temps partie, accusateur et juge, et il m'avait condamné.... au bagne.

En vain l'intendant de l'armée, Marcello, à qui l'on avait enlevé son secrétaire, son historien du siége de Venise, en vain Zennari (le secrétaire général du gouvernement), un de mes oncles qui était lié depuis longtemps avec Manin et d'autres citoyens honorables s'in-

terposèrent-ils auprès de lui, essayant de lui démontrer qu'il ne s'agissait que d'une agitation légale, d'une opposition qui aurait été permise dans tout pays constitutionnel. Il était inexorable, implacable.

J'avais emporté avec moi un volume de Cicéron. C'est dans ces loisirs que Manin m'avait faits (*Deus nobis hæc otia fecit*) que j'ai relu tout le grand orateur. J'écrivais à Manin lettre sur lettre; je demandais à *être jugé*. « Qu'on cite des témoins, disais-je, que l'on apporte des preuves contre moi, s'il y en a. » Je tâchais de le persuader de la nécessité de la Constituante, en faisant valoir tous les arguments qui pouvaient convaincre sa raison ou toucher son cœur. Je m'efforçais de lui démontrer ce que les doctrines de l'association contiennent de fécond, d'humanitaire; de lui prouver qu'elles peuvent épargner à la société de terribles secousses, d'immenses malheurs. Je n'avais prêché, disais-je, ni le partage des biens, ni les impôts forcés à la charge d'une seule classe sociale, pas même le droit au travail. Cependant je consentais, sans renoncer à ma formule, à en ajourner le développement.

Je déclamais à haute voix mon *oratio* (discours) pour la Constituante, mon *oratio* pour l'association. Mon misérable camarade écoutait, devenait pensif et disait qu'il comprenait quelque chose.

Un jour je me promenais dans le corridor. Après avoir fait ma chambre, mon camarade vint me rendre un franc que j'avais laissé tomber et qu'il avait ramassé. Cet acte de probité m'étonna, m'émut. Il me dit, qu'il m'avait rendu mon argent, parce qu'il n'était pas à lui et qu'il voyait bien que j'étais pauvre et bon

patriote. Je lui promis de lui être utile.... Hélas! je n'ai pu le faire. Il ne demandait d'autre grâce que de se faire soldat et d'aller lui aussi sur les forts *défendre la patrie.*

Oh! je n'invente pas.... Je raconte les choses étranges que j'ai vues et entendues dans ma vie orageuse.... Mystères, mystères du cœur humain!... Quelle époque c'était-là et quel peuple est le nôtre!

Quelques jours après je fus transporté aux prisons de San Severo. Je subis un court interrogatoire, un seul, à la police. Je n'ai jamais vu de juges. Presque deux mois se passèrent ainsi.

Mon Dieu!... Rester en prison sans jugement, tandis que d'autres écrivaient, parlaient, combattaient!... A vingt-cinq ans, avec cette fièvre d'action qui me possédait, être reduit à une inaction forcée!... Plus d'histoire du siége!... Plus de discours au club!... Plus de garnison sur les forts!... Souvent je restais au lit pendant des journées entières.... Il faisait bien froid dans cette vilaine prison.... J'écrivais tous les jours : « Faites-moi juger... Ou tuez-moi, ou délivrez-moi »... Pas de réponse! pas de juges non plus!.... Oh! j'étais victime d'une bien terrible vengeance!... Je lisais Cicéron;... je composais des discours;... puis je déchirais et foulais aux pieds tout cela; je criais, je rugissais comme un lion dans sa cage.

Une fois j'entendis du bruit dans une prison qui était au-dessous de la mienne.... Quelqu'un se plaignait de ce que je faisais le diable à quatre. Je crus entendre une voix de femme. Je commençai à gratter le parquet sous mon lit, et je fis tant d'un couteau que j'avais et de

Digitized by Google

mes doigts et de mes ongles, qu'après un long travail je réussis à faire un trou.... Oui, il y avait là-bas une jeune femme, une jolie jeune femme. . . . . .

. . . . . .

Enfin on vint me communiquer un décret du tribunal. On avait décidé qu'il n'y avait pas lieu à ouvrir de procès : et cela après deux mois d'emprisonnement ! Voici l'accusation de la police : « haute trahison pour avoir prêché des doctrines socialistes. »

Lorsque l'éducation politique du peuple de Venise sera plus avancée qu'elle ne l'est à présent, on lui dira que l'homme qu'il a appelé le *père de la patrie*, a voulu faire déclarer par un tribunal que l'association est une haute trahison, un crime d'État, et a fait enfermer dans une cellule de bagne avec un assassin le citoyen de Venise qui, le premier, avait publié une des formules de l'association même.

Je fus délivré.... Je repris ma place auprès de Marcello et mon apostolat politique. Mais pour ôter tout prétexte de persécution, je déclarai que la publication de mon journal était indéfiniment ajournée.

C'était le jour après la terrible scène de la *Scala dei Giganti*. Le soir au Cercle je faillis être poignardé. Je n'avais pas dit pourtant un seul mot contre Manin ; je ne m'étais pas plaint de ce que j'avais souffert. Pendant la nuit je fus arrêté de nouveau. On me déclara de la part de Manin que l'on ne me ferait pas de procès, que l'on ne pouvait m'en faire ; mais que tant qu'il resterait au pouvoir, je resterais en prison. Je pouvais en sortir, mais en m'exilant. Je m'obstinai à demander d'être jugé, je m'obstinai à rester en prison. Quelques jours se pas-

sèrent. Enfin je quittai ma belle patrie et ma mère, ma pauvre mère veuve dont j'étais le soutien (mon oncle l'avait bien dit à son ancien ami, à Manin), ma mère que je n'ai plus revue et ne reverrai plus sur la terre.

Un autre aussi était chassé de Venise avec moi.... C'était le fameux P...., l'un des plus scélérats espions de l'Autriche, qui avait réussi à s'introduire à Venise. C'était le traître du célèbre martyr allemand Blum.

Voilà le compagnon de voyage que m'avait donné Manin. Mon cœur saigne, mon cœur se brise sous le coup de certains souvenirs!... Lorsqu'en 1847, devant la jeunesse universitaire de Pise et dans toute la Toscane, dans mon livre et dans les journaux, plein d'une sainte ardeur juvénile, j'annonçais la bonne nouvelle que le peuple de ma ville natale que j'aimais tant, allait se montrer digne de ses ancêtres, digne du nom italien; lorsque je prenais le nom de Marc en prédisant que bientôt il devait retentir de nouveau ce fameux cri « vive saint Marc, » aurais-je pu imaginer qu'une année après j'aurais été chassé de ma ville natale en compagnie d'un traître? Aurais-je pu imaginer que j'en aurais été chassé par l'homme que j'avais désigné comme celui de qui la patrie pouvait le plus attendre?

Que dirent Salvatore Bongi et mes autres bons amis de la *Riforma*, qui avaient publié qu'ils s'honoraient de mon amitié?... Que dit La Farina qui, une année auparavant, avait annoncé, comme deux signes de la renaissance de Venise, l'agitation commencée par Manin et la publication de mon livre? L'un de ces hommes était au faîte de

la puissance ; l'autre était chassé de Venise comme un scélérat.

Ainsi fus-je expulsé de ma patrie sans aucune forme de procès, même contrairement à un décret du tribunal, par un homme dont la famille n'était vénitienne, italienne que depuis quelques années, moi citoyen d'ancienne origine, *cittadino originario*, comme disait mon père, qui était un ancien *giacobino*, ami intime d'un autre *giacobino*, le père de M. Toffoli, cet excellent patriote. Le vieux corroyeur et le vieux tailleur avaient leurs magasins tout près, dans la même *ruga*.... « Elle est bien vieille en effet notre famille, disait le corroyeur *giacobino*. Elle a donné des consuls à Rome et des professeurs célèbres au collége de Cambrai à Paris au seizième siècle.... C'est à Paris aussi que se fit connaître mon oncle l'abbé, le magnétiseur, qui soutenait que Mesmer lui avait volé son secret et à qui la république de Venise accorda une pension. »

En 1849 les colonnes de l'*Alba* et de dix autres journaux m'étaient ouvertes : j'aurais pu faire du bruit, écrire contre Manin.... Je n'en fis rien. J'aurais fait rire les ennemis de ma patrie. Ils auraient dit : voyez ces Vénitiens qui se plaignaient de ma domination ! Elle était douce en comparaison de celle du maître que Venise s'est donné.... En effet avant 1848 les ongles du tigre s'étaient émoussés.... Aurais-je dû révéler les plaies de ma patrie, qui était menacée du plus terrible des fléaux, la guerre civile avec l'ennemi aux portes ?... Jamais, jamais je n'aurais fait cela.

Ensuite j'appris dans les pays lointains où j'ai traîné pendant dix ans ma pauvre vie d'exilé, que Manin avait acquis une grande influence à Paris, qu'il travail-

lait pour la patrie.... Est-ce que je devais gâter son œuvre pour satisfaire des rancunes personnelles ?... Jamais, jamais je n'aurais fait cela.

Je me tairais peut-être encore si je n'avais lu des paroles amères, bien amères, que Manin a dictées ici, à Paris, à des historiens à lui, contre ses anciens adversaires. Il a eu ses historiens à lui, l'homme heureux !... Je conçois que pendant les luttes civiles on puisse tuer ses adversaires : je ne conçois pas que, lorsqu'elles sont finies, on puisse tâcher de les déshonorer.... Manin savait bien que plusieurs de ses anciens adversaires, de ces démagogues qu'il avait persécutés, étaient ou morts, ou en prison, ou en exil !

L'ancien dictateur de Venise a persécuté en moi l'unitaire italien, comme il en a persécuté d'autres. Mon socialisme n'était qu'un prétexte.

Ainsi que je l'ai déjà dit, en 1848, j'étais socialiste, un socialiste modéré, pour ainsi dire. Je ne connaissais pas bien les théories de quelques hardis chefs d'école, ou je les regardais comme de généreuses utopies. Cependant je croyais et je crois encore que le plus important des problèmes sociaux, est l'amélioration de l'état des classes populaires et la recherche d'une nouvelle organisation du travail.

J'ai donc été le premier socialiste italien, du moins le premier qui a été persécuté comme tel. Un soir je m'étais couché dans la maison paternelle. Le soir suivant je me trouvais dans un bagne à côté d'un assassin.

Je n'avais pas été pourtant, à Venise, le seul socialiste. J'en ai connu un autre, mon ami intime, Anton-

francesco.... Ce qu'il y a de plus curieux, c'est la manière dont celui-ci était devenu socialiste.

Antonfrancesco était un homme de talent, mais très-naïf et très-imprudent. Son honnêteté avait été mise à bien des épreuves et l'avait sauvé, comme par miracle, au milieu des dangers dans lesquels il était tombé à cause de sa naïveté presque enfantine et de son imprudence.

A dix-huit ans, Candide (c'est un nom qu'on aurait dû lui donner à la place de tout autre) avait un ami intime, un étranger, un homme d'une grande instruction. C'était le descendant d'une sainte..., un prêtre ou un moine, qui avait jeté le froc aux orties, un *pretre spretato* ou un *frate sfratato*, qui était devenu athée. Ensuite on répandit le bruit qu'il était redevenu prêtre et bigot: cela se peut bien. L'athée avait fait tout ce qu'il était humainement possible pour corrompre Candide. Les lectures les plus obscènes, les leçons d'immoralité les plus révoltantes, l'exemple de la débauche la plus effrénée, tout lui était bon. Pas de Dieu; pas de vertu; pas de pudeur : voilà en peu de mots le catéchisme du prêtre athée. Candide avait passé victorieusement par toutes ces épreuves: il voulait, disait-il, rester vertueux, honnête, coûte que coûte. J'avouerai même que le meilleur de mes amis était tant soit peu ridicule. Il disait qu'il voulait s'abstenir de toute volupté jusqu'à ce qu'il eût trouvé une femme digne de lui; et qu'il était juste de demander, d'exiger de l'époux, ce que l'on demande, ce que l'on exige de l'épouse, des sens purs. Cependant il adressait des épîtres à une femme idéale, à sa femme dans l'avenir.

L'athée finit par séduire l'amante de Candide, par

lui causer de grands malheurs et par lui déclarer que jusqu'alors il s'était amusé de lui, comme on s'amuse d'un jouet; que lorsqu'on est ennuyé des jouets on les brise, et qu'il ne voulait plus avoir affaire à lui.

Candide, tout en reconnaissant que parmi les prêtres.... il y a des hommes vertueux, estimables, avait gardé une sorte d'horreur pour eux. Lorsqu'il en voyait un, il le regardait toujours dans les yeux. C'est que les yeux de l'athée avaient un éclat sinistre, quelque chose de diabolique.

Mon ami n'avait rien à espérer de sa famille. Quelqu'un a dit que les parents sont les premiers amis que la nature nous donne. Les parents de Candide, et il en avait malheureusement beaucoup, étaient, à peu d'exception près, les premiers ennemis que la nature lui avait donnés.

Un conseiller aulique, un personnage puissant, un italien, qui connaissait Candide depuis quelques années et lui avait montré de l'intérêt, lui proposa de devenir employé du gouvernement. Mais auparavant, Candide aurait dû connaître, disait-il, toutes les branches de l'administration, la police aussi. Il fallait pour cela passer quelque temps dans un bureau de police.

Candide tomba dans le piége. Le voilà donc installé au bureau de police de son quartier, non pas comme employé de police, mais comme aspirant à devenir employé du gouvernement: du moins le croyait-il. Son supérieur immédiat était un homme très-estimable, très-honnête, un Autrichien, ancien soldat de Marie-Thérèse devenu savant collectionneur d'estampes, tout en étant commissaire supérieur de police. Si on le chargeait de

Digitized by Google

surveiller quelque patriote compromis, il le faisait appeler, lui donnait des avertissements paternels et le priait d'être prudent. Quelques jours après l'expulsion des Autrichiens, en 1848, cet ancien fonctionnaire alla rendre visite à un ministre de la république de Venise. Il était tout agité; on venait de le jeter sur le pavé avec sa famille. Le ministre se lève, lui offre sa propre chaise, commande une tasse de café pour son visiteur et lui promet de lui être utile. L'excellent vieillard remercia tout ému et se prit à pleurer. Je ne sais si cette scène fait plus d'honneur au commissaire de police autrichien ou au ministre vénitien. Je souhaite que les questeurs du royaume d'Italie soient tous aussi estimables, aussi honnêtes que M. Neumayer, cet ancien commissaire supérieur de la police autrichienne.

En 1842, Candide, ayant été attaché pendant deux mois à la police, eut l'occasion de voir de près la misère, toute la misère du bon et malheureux peuple vénitien. Elle n'a pas diminué depuis lors : au contraire elle a augmenté et augmente tous les jours. A Paris, il ya un indigent sur seize habitants.... Hélas ! à Venise il y en un sur trois ! Candide pénétrait partout; il voulut tout voir. En examinant ces plaies hideuses, il se mit à songer aux remèdes et devint socialiste.

Cependant le conseiller aulique et d'autres personnages qui prenaient un intérêt *sincère* à Candide, lui disaient toujours qu'il avait beaucoup de talent, et qu'il aurait pu monter bien haut dans la diplomatie. On finit par lui déclarer que cette diplomatie était l'espionnage dans les principales villes d'Italie et d'Europe. On lui promit monts et merveilles. Il est bon

de savoir que dans un certain vocabulaire, l'espion de bas étage, le mouchard, s'appelle *indicateur*, et l'espion de haute volée, qui porte des gants jaunes et qui est admis dans les meilleures sociétés, s'appelle *diplomate*.

Lorsqu'on lui fit, en 1842, la proposition d'entrer dans la noble carrière de la diplomatie, Candide s'enfuit:... il court encore. Il ne revit plus ni le perfide conseiller aulique ni le brave Neumayer.

Voilà donc comme mon ami Antonfrancesco ou Candide était devenu socialiste. Son histoire est assez intéressante : c'est pourquoi je me suis assez longuement étendu sur ce récit.

Je n'ai plus entendu parler du nommé Antonfrancesco. Qui sait ce qu'il est devenu au milieu du tourbillon de 1848-49 ? S'il est encore au nombre des vivants, je crains qu'il ne soit encore trop naïf, un peu trop *candide*. J'ai toujours dit à Antonfrancesco, que c'est là un défaut, un grand défaut.

V

En avril 1849 je me rendis à Rome, où je fus secrétaire de la commission des barricades.

Digitized by Google

Il y a ici nécessairement une lacune dans ces *Mémoires*.

Cependant je ne peux m'abstenir de dire quelques mots d'une scène dont j'ai été témoin, et qui a laissé en moi un souvenir ineffaçable.

Un jour je traversais le *Corso* tout près du *Cafe nuovo*. Il était encombré : le passage était barré par une foule compacte et bruyante. Ce que je voyais, ce que j'entendais, me frappait d'étonnement; je croyais rêver. Un officier français, un major, je crois, était sur une terrasse qui règne au premier étage, le long de ce café : il était entouré d'autres officiers français et italiens qui devisaient ensemble amicalement. A côté de lui on tenait un drapeau français et un drapeau italien; on les agitait, on les croisait, pour représenter par l'union de ces symboles la bonne entente et la fraternité qui auraient dû unir les deux nations alors malheureusement en conflit. Le major voulut adresser quelques mots à la foule; mais sa voix tremblante, ses phrases entrecoupées trahissaient son émotion. Il s'interrompit en versant quelques larmes. Ses paroles furent couvertes de cris : Vive la France! vive l'Italie! Dans la rue, des soldats français donnaient le bras à des soldats ou à des bourgeois italiens, ou à des gens du peuple. On aurait dit de vieux amis qui venaient de se revoir après une longue absence ou qui allaient se séparer pour longtemps. On comblait de caresses, de cadeaux ces Français, qui se laissaient faire, rayonnaient de contentement et exprimaient par des mots heureux leur reconnaissance.

C'étaient des prisonniers que l'on avait faits au com-

bat du 30 avril. On sait que l'armée française, imprudemment, s'était trop approchée de Rome. Le parti noir avait fait croire au général qui commandait l'expédition, que la ville entière se serait soulevée à l'approche des Français, les aurait reçus les bras ouverts et aurait chassé ou exterminé le petit nombre de *brigands* qui s'étaient emparés du gouvernement. *Brigand* est le mot par lequel les *noirs* désignaient les révolutionnaires italiens. On sait que les Français, surpris par une attaque à laquelle ils ne s'attendaient pas, eurent des pertes et laissèrent dans les mains des Garibaldiens, de la Légion romaine et des volontaires, environ trois cents prisonniers. Parmi les défenseurs de Rome, qui se firent admirer ce jour-là et dans la suite par leur bravoure, il y avait six cents enfants de neuf à quatorze ans, qui formaient un corps régulier appelé l'*Espérance*, commandé par Napoléon Bonaparte, fils de Charles, prince de Canino, qui était président de l'Assemblée romaine. Je crois que ce brave jeune homme, alors un enfant, est à présent officier dans l'armée française. Il est frère de l'abbé qui vient d'être nommé cardinal, et qui, en 1849, appartenait aussi à l'*Espérance*.

Le triumvirat de la république romaine avait décidé de mettre en liberté ces prisonniers. On leur fit parcourir les rues principales de la ville et en admirer les plus beaux monuments. Je me souviens qu'à l'église Saint-Pierre une voix se fit entendre : « Prions Dieu, le père des hommes.... » Tout le monde s'agenouilla; il y eut un instant de recueillement, de silence, un instant sublime. Ensuite on accompagna ces soldats à la Porte Cavalleggeri, d'où ils sortirent pour aller réjoindre leurs

camarades. On dit qu'ils furent tout de suite envoyés en Afrique.

Je répète que cette scène ne s'est jamais effacée de mon esprit. Ce fut là un de ces rares instants pendant lesquels l'humanité m'a paru bonne, grande. J'ai vu dans tous les pays que j'ai visités pendant ma vie orageuse, bien des actes de méchanceté, d'envie, de cupidité, de bassesse. Homme naïf et confiant, autant qu'imprudent et passionné, j'ai été plusieurs fois la victime de tromperies, de calomnies, de trahisons. Cela me rend d'autant plus cher le souvenir de ces moments pendant lesquels j'ai vu paraître dans l'homme, cette œuvre manquée d'un grand artiste, quelques traces du type sublime que celui-ci s'était proposé.

Je cherche en vain dans l'histoire d'autres faits semblables à celui-là, des exemples d'hommes entrés en ennemis dans une ville, et qui aient fraternisé ainsi avec les habitants de la ville même. Il est probable que l'histoire des temps à venir en offrira d'aussi beaux, même de plus beaux.

Je veux aussi donner, en partie, la traduction d'une poésie que j'ai composée pendant les derniers jours que j'ai passés à Rome, et que l'on trouvera à la fin de ce volume. Un fait tragique venait d'arriver à Zagarolo, près de Rome, un gros village qui était occupé par les troupes espagnoles. Un soldat essaya de faire violence à une belle jeune femme nouvellement mariée.... Le mari survint.

« Brandir un poignard et porter un coup mortel, ce fut un instant.... L'étranger tombe aux pieds de l'Italien.

« Celui-ci essaie inutilement de sauver sa bien-aimée

et de s'enfuir.... Une foule de soldats accourent pour venger celui qui vient de tomber....L'Italien frappe sa femme de son poignard, puis il se l'enfonce dans la poitrine. — Tous les deux tombent au même instant étroitement embrassés, baignant dans leur sang.

« Ils se firent en gémissant les derniers adieux ; ils murmurèrent d'une voix entrecoupée : « nous nous reverrons au sein de Dieu.... » Ils se donnèrent un dernier baiser et expirèrent. — Ensuite les deux âmes éprises d'un amour éternel reposèrent dans le Seigneur au milieu des chœurs angéliques.

« Heureux !... Mourant ensemble ils n'ont pas éprouvé les douleurs de ce jour, de ce jour terrible qui divise deux êtres qui s'aiment, lorsqu'un seul reste pour pleurer celui qui est descendu dans le tombeau. Ainsi la colombe veuve ou la tourterelle abandonnée pleurent-elles tout le jour leurs bien-aimés par de vains gémissements.

« Heureux !... Du moins n'ont-ils pas vu les derniers malheurs de l'Italie ; n'ont-ils pas vu disparaître la dernière lueur d'espoir.... »

. . . . . .

Après l'entrée des Français à Rome je pris le chemin de l'exil.... J'allai en Orient.

Il m'aurait été impossible d'aller à Venise.... Pourtant c'est là, c'est là que j'aurais dû me trouver même après la rentrée des Autrichiens.

J'ai promis des bribes d'histoire : en voici une.... Je dois faire un pas en arrière.

C'était en novembre 1848. Trois jeunes gens se réunirent dans un petit café de Venise, qui sera fameux

dans notre histoire, car c'est là et dans un autre café que se donnèrent rendez-vous dans la suite les conspirateurs contre l'Autriche, dont plusieurs ont péri sur l'échafaud.

Ces trois jeunes gens prévoyaient de grands malheurs pour la patrie. Ils prévoyaient que la politique de Manin aurait perdu Venise, qui serait retombée sous le joug autrichien. Ils voulaient se constituer en comité pour prendre l'initiative d'une autre révolution à faire après la rentrée des Autrichiens. On pouvait commencer, disaient ces jeunes patriotes, d'ourdir la conspiration et de s'apprêter à la *riscossa*.... C'était neuf ou dix mois avant la chute de Venise, lorsque le cœur de tous les autres patriotes était plein d'espoir. Pour préparer cette seconde révolution, il ne fallait pas émigrer après le retour des Autrichiens ; il fallait rester à Venise, à sa place, travailler pour la patrie au péril de sa vie.

Ces trois jeunes gens, ces prophètes de l'avenir étaient Bernardo Canal, F. Piermartini et moi.

Lorsque les émigrés quittèrent Venise, Canal était à bord d'un des bâtiments qui devaient les transporter loin de la ville des Lagunes asservie de nouveau.... On allait lever l'ancre.... Mon ami se souvint de l'engagement qu'il avait pris de rester à Venise : il descendit.... Il est mort en 1852, à Belfiore, sur l'échafaud, condamné à la *garrotta vile*. Il est superflu de rien ajouter à son éloge.

Mon ancien ami Piermartini, en 1849, combattant comme artilleur, fut dangereusement blessé ; il guérit. En 1850-51 il conspira avec Canal et réussit à se sauver après une année d'emprisonnement. Maintenant il vit

Digitized by Google

dans une obscurité plus honorable que la notoriété de certains italianissimes qui n'ont rien risqué et rien fait. Il a gardé le feu sacré, la foi des jeunes années. Il n'est pas chevalier des saints Maurice et Lazare ni de la couronne d'Italie.

Moi, lorsqu'à l'*anagnostère* (cabinet de lecture) de la Chambre d'Athènes, j'appris la tragédie de Belfiore, la mort de mon pauvre ami Canal et d'autres martyrs, je tombai évanoui... Hélas!.. j'avais l'air d'un déserteur... Manin, en me chassant de Venise, m'avait enlevé ma part dans les sacrifices à la patrie.

. . . . . .

En 1854, j'habitais une petite ville au fond de l'Asie-Mineure : j'étais sans livres, sans journaux, presque sans nouvelles d'Europe. J'étais aide d'un médecin. C'était moi qui préparais les tisanes et les pilules; je mettais les sinapismes; j'excellais surtout à faire les frictions aux malades des deux sexes. Quoique bien indigne d'appartenir à la docte faculté, on m'appelait *Monsieur le hekim* (médecin).

Une lettre m'annonça que l'on avait publié depuis quelqu'année, en France, une histoire de la renaissance de Venise, en 1848, et de la lutte glorieuse qu'elle soutint, en 1849, contre l'empire d'Autriche. On me disait que l'auteur de cet ouvrage avait parlé de Venise, comme s'il était l'un de ses enfants ... Il s'était attaché à faire rendre justice au patriotisme et au courage de ceux qui avaient pris l'initiative du mouvement national, aux sacrifices et à l'héroïsme de mes compatriotes.

J'étais reconnaissant envers cet historien de ma chère ville natale;... je l'aimais... M. Anatole de Laforge

ne s'est jamais douté, qu'en 1854, dans une petite ville au fond de l'Asie-Mineure, il y avait un *hekim* qui l'aimait.

Quelques mois après j'étais petit marchand et courtier en Crimée. C'était pendant la guerre d'Orient. Je vendais de la farine, des oignons et du foin, tout en lisant Homère, lorsque les pratiques me laissaient quelque loisir. Un émigré vint me dire qu'un officier français possédait cette *fameuse histoire* de Venise, et qu'il y avait des choses bien dures contre moi et contre quelques autres de mes compatriotes.

« Allons ensemble, me dit-il, lire du moins quelques pages de ce livre.

— L'auteur est probablement, lui dis-je, un jeune Français qui aura répété ce qu'on lui a dit. Je ne veux pas me faire de mauvais sang pour lui. Je ne bouge pas d'ici. Cela ne vaut pas la peine de quitter ni mes oignons ni mon Homère. »

Je ne cessai d'aimer M. de Laforge. C'était bien à son insu qu'il avait servi les rancunes d'autrui. Je croyais cela avant de lire son livre; je le crois encore après l'avoir lu.

En 1858, j'étais à Bucuresci. J'exerçais ma profession, celle d'homme de lettres. Je venais de publier une brochure en roumain, où tout en combattant quelques opinions de M. Henri Martin, je l'appelais *respectable et illustre savant*. J'appris que dans un ouvrage nouvellement publié par M. H. Martin, sur l'histoire de Venise en 1848-49, ainsi que dans celui de M. de Laforge, il y avait de graves, de bien graves accusations sur mon compte. On me dit qu'à la vérité je n'étais pas nommé; pourtant mes compatriotes, con-

naissant tant soit peu l'histoire contemporaine de ma ville natale, pouvaient aisément s'apercevoir qu'il était question de moi. Pour mieux dire, j'étais l'un des Vénitiens qui étaient flétris dans ces histoires, où l'on parlait de *plusieurs* mauvais citoyens de Venise pendant cette époque glorieuse.

J'avoue que, ni alors ni après, pendant longtemps, je ne me suis nullement empressé de lire ces ouvrages. En effet, est-ce que j'avais besoin d'apprendre l'histoire de ma patrie, au XIXe siècle, dans des livres français, et de former mon opinion sur ces événements d'après les appréciations probablement en grande partie inexactes et erronées de quelques étrangers, hommes honorables et pleins d'excellentes intentions, mais qui avaient écrit, pour ainsi dire, sous la dictée de Manin ? Il est vrai que M. Henri Martin a composé son ouvrage après la mort de l'ancien président de la république de Venise, mais sur les papiers de celui-ci et d'après les impressions que sa conversation lui avait laissées. Manin avait intérêt à se grandir lui-même, à rapetisser ou à décrier plusieurs de ses contemporains : je le savais bien.

Si j'avais lu ces *histoires* avant 1866, même si mon nom y eût été prononcé, et quelques graves accusations que l'on m'eût faites, je n'aurais rien écrit pour en démontrer la fausseté. J'aurais craint de nuire à de grands intérêts publics pour défendre ma personne.

Ce fut à l'occasion du transport, à Venise, des cendres de mon illustre compatriote, que je conçus l'idée de voir quelles étaient ces accusations.... J'ai lu les ouvrages *historiques* de MM. de Laforge et H. Martin sur Venise en 1848-49.

Digitized by Google

VI

Voici un passage de l'histoire de M. de Laforge:

« A la suite de toutes les révolutions, même les plus pacifiques, des *esprits turbulents* se rencontrent, qui, *se jetant en dehors de la sphère où leur naissance les a appelés à vivre*, viennent troubler le pays et en quelque sorte lui demander raison, les armes à la main, des mécomptes et des échecs subis par leur vanité. Ces gens-là, pour lesquels *rien n'est sacré, qui ne connaissent ni l'honneur ni la justice* et qui sont les *ennemis naturels de toutes les lois*, deviennent en temps de révolution *de véritables fléaux publics*.... On les voit partout où il y a quelque trouble à susciter, quelque mal à faire naître. Venise, pas plus qu'une autre ville, ne devait être exempte de leur pernicieuse influence. Depuis quelque temps l'on remarquait dans l'esprit de la population une certaine effervescence dont on ignorait l'origine et la cause. Tous les actes du gouvernement étaient analysés avec malveillance et faussement interprétés. Des agents provocateurs allaient et venaient partout dans les rangs de l'armée souffler la discorde et la rebellion contre le triumvirat, qui, disaient-ils, détournait la révolution de son cours naturel et arrê-

tait l'élan patriotique donné le 22 mars.... Peu à peu ces hommes, membres d'un club appelé *Circolo italiano*, parvinrent à surprendre la bonne foi de plusieurs citoyens recommandables, et *élevèrent leurs prétentions au point de s'ériger en juges des actes* du gouvernement. Le triumvirat allait fermer le club qui *agitait criminellement* la ville et sévir contre tous.... Deux ou trois citoyens.... se présentèrent à Manin. « Trouvez-vous, dit-il, qu'il soit juste qu'*une poignée de factieux* s'arroge le droit de *troubler* la tranquillité publique?... » Si le gouvernement eût cédé à ces exigences de quelques *cerveaux exaltés et malades*, c'en était fait de la resistance de Venise (II, 146). »

Écrivain moi-même, rompu au métier, je m'y connais en fait de style. Je gage que cela a été écrit en italien par Manin et traduit en français par M. de Laforge, ou du moins que celui-ci a été l'écho de Manin. Je reconnais le ton tranchant et l'esprit antilibéral de l'ancien dictateur.

Les honorables citoyens de Venise qui voulaient l'établissement d'un pouvoir central en Italie, l'union de notre ville avec la patrie commune et qui eussent été heureux de voir Venise prendre l'offensive contre l'Autriche, au lieu de se borner à la défense, étaient donc des *esprits turbulents, des gens pour lesquels rien n'était sacré*. Ils ne *connaissaient ni honneur ni justice;* ils *étaient les ennemis naturels de toutes les lois, de véritables fléaux publics, une poignée de factieux et des cerveaux malades.* Excusez du peu.

Je me borne à opposer à ce langage amer et violent es faits que j'ai exposés aux chapitres précédents.

Voici encore du Manin traduit ou du moins interprété par M. de Laforge. « Le tort de l'école de Mazzini, c'est le point de départ, qui s'appuie sur une idée grande mais fausse et à jamais impraticable, l'unité absolue de l'Italie. Cette idée, qui n'est qu'un rêve, a été érigée en dogme et a perdu tout simplement le parti démocratique en 1849. L'histoire de la Péninsule, celle de son génie, de sa vie sociale, économique et politique, n'est qu'une longue et énergique protestation contre cette orgueilleuse et folle prétention de vouloir tout soumettre à une unité vingt fois essayée et toujours inutilement. Au jour des luttes sanglantes, que tous se soutiennent et s'entr'aident contre l'ennemi commun, l'Autriche; que d'une extrémité à l'autre de la Péninsule une ligue se forme, rien de mieux. Mais le lendemain de la bataille il est nécessaire que les divers peuples de l'Italie s'appliquent à ne pas sacrifier l'union à l'unité. L'unité fera retomber immédiatement la Péninsule sous le joug étranger (I, 53). »

Je suis persuadé que M. de Laforge a écrit cela aussi sous la dictée de Manin. Il était bien jeune alors: plus tard son esprit et son talent ont mûri ; et il a fait partie de cette pléiade de braves écrivains qui ont été, dans le *Siècle*, les champions de l'unité italienne.

Le titre même de l'ouvrage de M. de Laforge a l'air d'avoir été choisi par l'ancien dictateur : « Histoire de la république de Venise *sous* Manin.... » Une république *sous* un homme !

Voici un fragment de l'ouvrage de M. H. Martin sur l'histoire de Venise en 1848-49. Il y est question de moi et d'autres de mes concitoyens.

« Il s'éleva sur ces entrefaites un embarras qui pouvait devenir un péril. Des discussions socialistes furent soulevées dans un club récemment formé à Venise, *le Cercle populaire*. Les chefs de ce club voulurent se couvrir de la popularité du Père Gavazzi et faire prêcher dans le sens de leurs doctrines cet éloquent moine un peu enclin au socialisme. Le comité de vigilance interdit la prédication et Gavazzi quitta Venise.... Cet incident n'eut pas d'autres suites, et les querelles sociales ne divisèrent point Venise. »

Ce qu'il a de plus important, c'est une lettre de Manin au P. Gavazzi, publiée par M. H. Martin. En voici un fragment :

« Nous avons assumé l'engagement de défendre Venise. Elle ne peut être défendue si l'on ne maintient la tranquillité, la concorde. Or, ces conditions auraient pu être compromises par le Cercle populaire à cause des théories sociales que l'on commençait à y prêcher. Nous avons ici bon nombre d'émissaires autrichiens tous prêts à attiser le feu de la discorde, parce qu'ils savent parfaitement bien que c'est le seul moyen d'arriver à ce que la ville cesse d'être inexpugnable. Plusieurs de ces émissaires s'affublent du masque d'un ardent patriotisme et font les démagogues. Il y avait donc danger réel. Le gouvernement ne pouvait se dispenser de couper le mal dans sa racine, et de se servir pour cela des pouvoirs extraordinaires qui lui ont été confiés pour le salut du peuple. »

Les faits que j'ai racontés aux chapitres précédents, sont la meilleure réponse que l'on puisse faire à ces assertions inexactes et calomnieuses. Je fais ob-

server de nouveau que le socialisme n'était qu'un prétexte de persécution. On nous en voulait, à moi et à d'autres, à cause de l'apostolat que nous exercions pour faire convoquer une Constituante. On ne réussit pas à *couper le mal dans la racine* en m'enfermant pendant deux mois dans une prison; il fallut pour cela ameuter le peuple et terroriser l'Assemblée des représentants.

Est-ce à moi d'apprendre les règles élémentaires de l'art d'écrire l'histoire à un homme qui est passé maître dans cet art-là, à M. H. Martin ?... L'histoire n'est ni un panégyrique ni une diatribe. Elle est la vérité ou du moins l'exposition de profondes recherches tendant à trouver la vérité des faits humains les plus saillants, les plus importants. L'historien consciencieux n'affirme rien avant d'avoir interrogé plusieurs témoins, puisé à des sources nombreuses, compulsé une quantité de documents, entendu toutes les parties. Comment a-t-on pu, d'après une lettre de Manin et quelques bribes de sa conversation, lancer à plusieurs citoyens de Venise la plus sanglante des injures, celle d'émissaires autrichiens, de traîtres à la patrie?

Quelques-uns de ces démagogues vénitiens ont été persécutés, cruellement persécutés par Manin. Il l'a fait pour le bien du peuple, dira-t-on, comme il le dit lui-même.... C'est toujours ce que disent tous ceux qui abusent des pouvoirs publics qui leur ont été confiés ! C'est pour le bien du peuple qu'ils ont agi.

« *Me, me.... adsum qui feci....* » Je l'ai dit : l'un des fondateurs du Cercle populaire, l'un des premiers chefs de cette opposition qui finit par rallier presque tous ceux qui savaient lire et écrire à Venise, celui qui a

proposé, le premier, au Cercle italien de marcher d'accord dans cette opposition même avec le Cercle populaire, celui qui a le plus souffert comme clubiste à Venise, c'est moi.

Parmi les fondateurs du Cercle populaire, parmi ces esprits turbulents pour lesquels rien n'était sacré, ces émissaires de l'Autriche affublés du masque d'un ardent patriotisme, ces agents provocateurs dans les rangs de l'armée, qui semaient la discorde afin que la ville cessât d'être inexpugnable, parmi les adversaires de Manin, car on était tout cela d'après lui si l'on était son adversaire, il y avait Rossaroll. Il était bien plus irrité que moi contre Manin. Quel homme que ce Rossaroll! C'était une âme sainte, un cœur de lion; on l'avait surnommé l'Argante de la garnison. Il commençait à tonner contre Manin; puis tout à coup la voix lui manquait; il restait comme étouffé. Il avait contracté je ne sais quelle maladie organique pendant une captivité de dix ou douze ans dans un horrible cachot.... Il est vrai que mon pauvre ami Rossaroll n'a pas besoin de défense.... Il est mort en héros pendant le siége.

D'autres citoyens de Venise furent persécutés et chassés par Manin comme adversaires de sa fameuse politique expectante : l'un d'eux était mon ami intime, un autre était un de mes ennemis acharnés. Ma tâche est bien rude. Je n'ai pas seulement à défendre mon honneur et celui de mes amis, mais aussi celui de mes ennemis. Après tout ce sont des Vénitiens : ce sont tous des hommes. Mon ennemi, aussi bien que les autres, n'était rien moins qu'un de ces hommes pour lesquels rien n'est sacré, un suppôt de l'étranger, un émissaire de

Digitized by Google

l'Autriche. C'était un honnête homme de lettres. Ni son opposition, ni la mienne, ni celle des autres, n'ont jamais dépassé les bornes légales.

En 1867, après la délivrance de Venise, cet homme de lettres, persécuté par le président du gouvernement en 1849, publia une brochure sur quelques événements de cette époque. Je n'ai pas vu cette brochure.

On s'est récrié sur l'audace dont il a fait preuve en faisant voir les défauts de l'idole. Il est bien honorable ce nom de Manin : il le sera toujours, je l'espère.... Il est dignement porté par le fils de l'ancien dictateur. M. G. Manin s'est montré honnête homme, excellent patriote, brave soldat. Mais pourquoi la gloire, toute la gloire pour ce nom seul, à Venise, et pour ceux d'autres patriotes l'oubli, l'infamie?... Qu'il dorme dans son sarcophage de porphyre cet homme qui a été grand pendant quelques instants de sa vie, de bien rares et bien courts instants, hélas!... Ce sarcophage est sous la garde d'un peuple, sous la garde de tous les Vénitiens, sous la mienne aussi. Mais si nous n'avons pas mérité qu'on enferme nos cendres dans le porphyre, nous n'avons pas mérité non plus qu'on nous traîne aux gémonies de l'histoire! Personne n'a le droit d'empêcher ceux qui, au milieu du tumulte de la place publique, ont été éclaboussés, ceux qui, au milieu de la fumée des batailles politiques, ont été noircis, de laver leur face indignement maculée, et de dire, en montrant le front, à leurs concitoyens : « Regardez, mon front est pur.... » Eh! quoi! nous avons porté pendant vingt ans cette tunique de Nessus, et nous ne pourrions pas, même après vingt ans, la déchirer et en jeter loin,

bien loin les lambeaux?... » Certainement on a fait en 1848-49 de grandes choses en Italie, des choses qui ont annoncé au monde le réveil d'un peuple qui avait été grand. Mais est-ce que les hommes de 1848, les chefs surtout, n'ont pas commis de fautes aussi, de grandes fautes? Est-ce que parfois nous n'avons pas montré au monde que nous avions été esclaves, que nous étions fils d'esclaves?... L'histoire parlera tôt ou tard, l'histoire vraie, lorsque la fumée de l'encens brûlé devant les idoles se sera dissipée. Laissez passer, laissez passer la justice de l'histoire!

Parmi les *esprits turbulents* qui osaient alors blâmer plusieurs actes du chef du gouvernement, outre Rossaroll, il y avait aussi Bernardo Canal, dans son journal *San Marco.*

Est-ce que tous ceux qui firent alors une opposition radicale, étaient des traîtres?... Cette opposition était légale.... Cela n'importe, disent quelques historiens : au fond elle était criminelle. Ces criminels, Rossaroll et Canal, ne peuvent répondre aux historiens. Celui-là est sous la terre du Ponte : il est mort les armes à la main. Celui-ci est sous la terre de Belfiore : il a été martyr pour la patrie. Mais cette terre baignée de leur sang crie « calomnie. » Si Canal faisait encore un journal à Venise, il répéterait à mon sujet aujourd'hui ce qu'il dit en 1848 dans le *San Marco* « calomnie. Notre ami Marco Antonio est un honnête homme. » Ma vie répond à toute accusation; mais s'il me fallait des témoignages, celui de ce martyr me suffirait.

Comment donc! au milieu de cette fièvre d'enthousiasme il y aurait eu *plusieurs* Vénitiens pour

Digitized by Google

lesquels rien n'eût été sacré, pas même l'existence de la patrie, plusieurs Vénitiens démagogues et émissaires de l'Autriche! Nous n'aurions pas été un, deux, trois indiqués comme tels. Il peut bien y avoir parfois de ces apparences mensongères dont la calomnie s'empare pour salir de sa bave la vie la plus pure!... Nous aurions été *plusieurs!*

Il y avait alors à Venise des hommes qui avaient tremblé devant les Autrichiens: ils tremblaient encore au milieu des dangers du siége. Il y avait des hommes qui avaient servi l'étranger, qui n'aimaient pas la liberté, qui étaient des amis de Pie IX. ils désiraient le retour des uniformes blancs. Il y a eu chez nous, surtout pendant les derniers jours du siége, lorsque tout espoir était perdu, des peureux, quelques lâches qui voulaient en finir. Ces gens-là étaient au nombre de ceux qui n'ont pas souffert de la faim pendant le siége: parmi ceux qui en ont souffert, il n'y en a pas eu un seul. Mais probablement même parmi ceux-là il n'y a pas eu de traîtres à la patrie. Certainement il n'y en a eu aucun parmi les chefs de l'opposition, parmi les hommes les plus influents par leur parole, parmi les démagogues.

Aucun de ces démagogues n'a dépassé, je l'ai déjà dit, les bornes de la légalité. Ils ont été vaincus et persécutés. Voilà leur tort.

Oh! que de cruelles paroles contre *certains* vaincus dans *d'autres* luttes politiques..... m'ont fait de mal! Sans doute, il y avait parmi ces vaincus des envieux, des ambitieux, des brouillons : il y en a dans tous les partis. Mais il y avait aussi parmi eux de nobles

cœurs, peut-être les plus nobles cœurs de leur pays, égarés quelquefois peut-être, coupables jamais.

On accuse souvent les agitateurs, les démagogues, d'être des envieux.... Moi, j'avoue que je le suis. J'envie ceux qui sont restés tranquilles près du foyer paternel et à qui les révolutions ne l'ont pas enlevé. J'envie ceux qui ont pu fermer les yeux de leurs mères mourantes, et à qui l'on n'a pas ôté la consolation de soutenir leurs derniers jours. J'envie ceux qui ont pu avoir ce que je n'ai pas eu pendant plus de quinze ans, des moyens et des loisirs pour étudier. Oui, je suis un envieux.

M. A. de Laforge et M. H. Martin ne sont nullement en cause. Ils ont répété ce qu'on leur a dit. En écrivant leurs ouvrages, en se faisant les panégyristes d'un homme, leur but était de servir les principes auxquels j'ai consacré ma vie, l'alliance des peuples et la liberté de ma chère patrie. En effet, ces ouvrages ont contribué à rendre la ville des Lagunes plus estimée, plus sympathique. C'était une œuvre sainte que cette réhabilitation du nom de Venise, œuvre dont j'avais pris, moi-même, l'initiative en 1847. Ces deux hommes honorables ont contribué aussi à préparer les esprits en France à une entente, à une alliance avec l'un des États italiens pour la délivrance de la Péninsule. Ils ont donc fait une œuvre utile. Je leur en dois des remercîments comme Italien et comme Vénitien. Mais ils ont exagéré les vertus de leur héros et n'en ont pas vu ou en ont voulu cacher les défauts. Il est temps, il est grand temps que les exagérations cessent et que la lumière se fasse sur les hommes et sur les choses.

Je vais conclure.

On m'accusera peut-être d'avoir voulu amoindrir la renommée d'un Italien illustre. La vérité historique et le besoin de la défense l'exigeaient. Je n'ai pas fait par là une œuvre antipatriotique, car j'ai tâché de démontrer en même temps que le peuple de Venise a été grand, sublime, en 1848-49. Sans doute la violence qu'une partie de ce peuple exerça sur l'Assemblée, fut blâmable; mais elle doit être attribuée surtout aux intrigues des mauvais conseillers de Manin. J'ai démontré que la partie la plus intelligente, l'élite de la population de Venise était favorable à une politique qui aurait pu sauver Venise même et l'Italie par l'initiative de la Constituante, par l'union avec Rome et par l'offensive contre l'Autriche.

L'ancien démagogue polyglotte Marco Antonio, après tant d'aventures, est à Paris. Bien des gens s'étonneront qu'il se trouve ici et qu'il ait l'audace d'écrire et de parler politique à Paris. Il est vrai : l'audace ne m'a jamais fait défaut. Il est vrai aussi que j'ai appris à y mêler un peu de prudence. Oui, j'ai été pendant vingt ans, à quelques intervalles près, agitateur pour délivrer ma patrie. Maintenant, elle est libre; je suis redevenu un obscur homme de lettres.

Ici, à Paris, où moi et plusieurs de mes concitoyens nous avons été injustement accusés, j'ai élevé la voix pour réfuter ces accusations. Oui, je parle au nom de tous ceux qui, dans les journaux ou dans les clubs, ont été les adversaires du chef du gouvernement de Venise en 1848-49, et qui ont été persécutés par lui et par des historiens à lui. Je parle au nom de tous ces anciens

démagogues, de ceux qui sont morts et de ceux qui sont encore en vie, de ceux qui sont devenus célèbres et de ceux qui sont restés obscurs, de mes amis et de mes adversaires. Nous étions tous des jeunes gens fougueux, pleins de patriotisme. Nous avons tâché d'agiter le peuple de Venise contre la politique de Manin, car nous prévoyions ce que cette politique a produit, des désastres, la ruine de la patrie. Nous ne voulions pas de doge de Venise; nous voulions un président de la République italienne ou un roi d'Italie. Nous avons tous été éprouvés par le martyre, par la prison ou par l'exil. Aucun de nous n'a été mauvais citoyen ou traître. Nous avons été tous de vertueux patriotes, de bons enfants de notre chère mère à tous, de Venise.

VII

Je vais reprendre le récit de ma vie.

J'étais à Athènes lorsque Venise retomba sous le joug de l'Autriche; je songeais à préparer un asile aux émigrés. A peine arrivé en Grèce, au mois d'août 1849, j'avais proposé au gouvernement de fonder une ville italo-grecque à Corinthe. Ce projet fut publié. On aurait créé une société anonyme pour couper l'Isthme

et réunir les deux mers. J'avais repris à cette occasion l'ancien projet romain, que la république de Venise avait eu aussi un moment l'idée d'exécuter. Quelque ingénieur vénitien avait déjà commencé des études sur les lieux. Le gouvernement grec était disposé à donner son consentement. Un millier d'émigrés réunis de tous côtés à Patras y tinrent une espèce de *meeting*, adoptèrent mon projet et me communiquèrent leur adhésion avec des remercîments. Cette lettre était adressée au prince de.... Ils avaient cru que le pauvre émigré vénitien était un prince, comme l'un de ses homonymes!... Le prince.... reçut cette lettre à l'hôpital d'Athènes, où il resta pendant trois mois. Tout avorta.

Je ne me décourage jamais.... Je m'arrête un instant au bord du chemin pour reprendre haleine, ensuite je poursuis ma marche. Ordinairement les hommes courent après des illusions. Je veux servir la cause des principes, des grandes idées, accomplir une tâche utile à l'humanité. Est-ce une illusion aussi? Un homme qui fut mon maître et qui sera peut-être pape un jour, un homme que j'ai aimé avant de le haïr, Son Éminence le cardinal patriarche de Venise, Trevisanato, me dit jadis : « Tout est vanité dans le monde, excepté de suivre la vertu et de servir les vrais intérêts de l'humanité. C'est ce que les saints ont fait. » Voyez pourtant où l'infraction à cette règle a conduit le maître et où son observation fidèle, tout autant que le comporte la faiblesse humaine, a conduit le disciple!

Je ne veux et ne dois pas raconter ma vie privée pendant dix ans d'exil en Orient — dix ans d'exil, une éternité!... Je dirai seulement que la révolution a dé-

voré les restes de la petite fortune des miens et a brisé ma carrière, et qu'elle a pris les plus belles années de ma vie. J'ai souffert toutes les misères de l'exil. Homme d'étude, je suis resté des années entières sans livres. Moi qui aimerais à vivre ou dans une retraite studieuse, ou au jour, au grand jour de la place publique, je n'ai pu pendant dix ans satisfaire entièrement aucun de ces penchants.

Oh! si l'on pouvait réunir en un seul cri tous les cris de douleur des exilés qui ont pleuré assis au bord des fleuves qui n'étaient pas les fleuves de leur patrie, ce serait bien là un bruit formidable !... Peut-être cet immense cri d'angoisse pourrait-il apitoyer ce qu'il y a de plus cruel sous la voûte céleste, ce flot de pleurs pourrait peut-être amollir ce qu'il y a de plus dur dans l'univers, le cœur de l'homme qui fait souffrir un autre homme.

J'eus pendant un instant l'idée d'aller chercher une autre patrie au delà de l'Océan, aux États-Unis, là où un vaste champ s'ouvre devant toutes les activités, devant toutes les ambitions. Peut-être n'aurais-je pas rencontré là-bas les rivalités mesquines, les passions haineuses, les caractères plats de la vieille Europe. Probablement ma facilité à parler et à écrire les langues étrangères m'aurait ouvert une belle, une splendide carrière. Mais une idée fixe me retenait en Europe. Ainsi que le papillon tournoie autour d'un point brillant, je tournoyais autour de ce point qui pour nous autres Vénitiens n'est pas le centre d'une ville, mais le centre du monde, la place Saint-Marc. Je voulais d'abord voir flotter le drapeau tricolore sur la place

Digitized by Google

Saint-Marc. Je voulais y contribuer de quelque manière.... J'avais déjà arrêté mon plan.

Si j'avais vingt-cinq ans, comme lorsque Manin me fit mettre au bagne et me chassa de la patrie pour avoir prêché la Constituante italienne et l'association, je reprendrais mon apostolat pour la délivrance des peuples, ainsi que je l'ai dit au commencement de ce livre; ou plutôt j'irais revoir encore une fois la place Saint-Marc, baiser ce drapeau tricolore qui flotte sur les *stendardi;* ensuite je prendrais le premier paquebot du Havre en partance pour la patrie de Washington.

Je ne peux et ne dois pas parler de toutes les misères que j'ai endurées. Je ne veux pas raconter non plus toutes les étranges aventures dont j'ai été le héros ou dans lesquelles j'ai joué un rôle. Je ferai une exception seulement pour quelques-unes d'entre elles.

Avant tout, je vais assez longuement parler de la Grèce, où j'ai trouvé asile en 1849, et que je me flatte de bien connaître.

Parmi les livres que je voulus autrefois et que je voudrais encore faire, il y en a aussi un sur la Grèce.

Je voudrais décrire ce pays. C'est le squelette d'un beau corps où des lignes roides et sèches révèlent l'ancienne beauté des formes, où il ne manque que les muscles arrondis et les chairs vives et palpitantes pour exciter l'admiration et les désirs. Je voudrais décrire ce beau ciel, que contemplèrent jadis Phidias et Apelles, les grands maîtres de la forme et de la couleur; cet horizon dont les lignes se combinent avec une variété étonnante, je dirais presque avec un art savant, cet horizon peut-être unique au monde; ces collines

et ces montagnes parfumées des senteurs du thym, de l'origan et du romarin; ces lits de torrents remplis, ainsi que ceux de l'Himalaya et des sierras espagnoles, des fleurs rouges du rhododendron. Je voudrais décrire l'Ἀχαΐδα καλλιγύναικα l'*Achaïe aux belles femmes*. Il n'est pas rare de rencontrer en Arcadie et ailleurs, au milieu des brebis aux clochettes retentissantes, de jolies jeunes bergères couvertes d'une longue chemise aux élégantes broderies rouges et serrée à la taille par la zone aux nombreux replis, comme en portaient Clytemnestre et Électre; de jeunes bergères aux traits et aux formes de divinités antiques. Il n'est pas rare non plus de se trouver face à face, à un détour de quelque chemin, au bord d'un précipice, dans l'Acarnanie et ailleurs, avec un jeune homme, un pallikari (6), à la mâle beauté, aux yeux noirs et étincelants, à la longue chevelure, au port qui rappelle le *divin Achille*. On est tenté quelquefois de plier le genou devant cette bergère et ce pallikari, devant ces chefs-d'œuvre de la nature, et l'on conçoit l'adoration des anciens pour les belles formes fixées dans le marbre de Paros par de sublimes artistes.

Je voudrais par-dessus tout décrire la situation morale actuelle de ce pays, le plus fameux de l'antiquité, ce pays qui pendant dix-huit siècles a souffert tant de désastres, et qui vient de se relever d'une bien longue décadence. La Grèce, en effet, n'a pas eu au moyen âge une époque de grandeur et de prospérité, comme l'Italie. Elle a eu aussi son moyen âge; mais la seule œuvre salutaire de ce temps a été la fusion des restes de l'ancienne race hellène avec les races vaincues par les Hellènes, les anciens esclaves, et avec les éléments slaves

et d'autres que la conquête avait amenés sur le sol hellénique. On a fait trop de bruit en Allemagne et en Grèce au sujet d'un ouvrage publié par l'un de ces savants allemands qui analysent, dissèquent tout et prétendent tout savoir, par Fallmeraier. Celui-ci a voulu prouver, à l'aide d'une vaste et pédantesque érudition, que les Grecs contemporains ne sont rien moins que les descendants des Hellènes; que ce sont des Slaves qui ont oublié le slovène ou le slovaque, et qui parlent un mauvais jargon romaïque.... Lorsqu'on admire une belle plante, aux feuilles finement découpées et couvertes d'un moelleux duvet, aux belles fleurs colorées et odorantes, est-ce que l'on s'enquiert de la qualité du terroir qui a nourri cette plante, et du fumier que le bon jardinier a mêlé à l'argile et au sable pour aider ce chef-d'œuvre de la nature à croître et à se développer?... Il est inutile de se soucier de tous les éléments humains qu'une foule de causes en grande partie inappréciables ont réunis sur le sol grec, depuis les temps antéhistoriques jusqu'à l'invasion albanaise pendant le dernier siècle. Tout a été mêlé, transformé, unifié : c'est le germe hellénique, ce germe puissant, qui s'est assimilé tout cela, comme la rose, le jasmin, le camélia s'assimilent, avec l'argile et le sable, le fumier que le jardinier y a mêlé. La même chose n'est-elle pas arrivée aussi en Italie ? Est-ce que les descendants de ces Sarmates que l'empereur Probus transporta dans le territoire de Parme ou de Modène, ne sont pas aussi Italiens que moi, qui ai assez de foi dans la vertu de mes aïeules pour me croire le descendant de sénateurs et de chevaliers romains?

Quoi qu'il en soit, les Grecs en veulent à cet Allemand pédant et le haïssent. Mais il y a un autre homme qu'ils haïssent encore davantage, et pour cause : je dirai bientôt quel est son nom.

Les Grecs contemporains, après la guerre de 1821-28, avaient devant eux un sol couvert de ruines dans toute l'acception du mot. Tout était à faire. Il fallait planter des arbres là où les Turcs les avaient brûlés; élever des maisons là où depuis quelques siècles il n'y avait plus de maisons, ou sur un sol jonché des restes des cabanes détruites pendant la révolution. Il fallait créer une administration, des écoles, des établissements scientifiques. Il fallait construire des routes dans un pays accidenté, hérissé de montagnes, souvent au milieu de précipices, dans un pays où rien n'est plus difficile que d'ouvrir des moyens de communication. Il fallait créer des industries. Je le répète, tout était à faire.

Outre la difficulté de faire, de créer, il en existait une autre immense : celle de défaire, de détruire beaucoup de choses qui empêchaient le progrès, et qui juraient avec l'esprit des temps nouveaux et des institutions que la Grèce s'était données ou allait se donner. Il fallait déblayer des restes du passé le terrain où le nouvel édifice allait s'élever; il fallait guérir des plaies hideuses, faire disparaître les restes de la corruption des Hellènes de la décadence, de la corruption romaine dans un temps de décadence aussi, de la corruption byzantine, de la corruption franque, de la corruption turque. Toutes les alluvions étrangères ont laissé des sédiments dans ce pays. Rien

Digitized by Google

de plus difficile que de ramener à la probité des gens à qui une longue suite de maîtres indigènes et étrangers avaient inoculé l'improbité; d'apprendre à manier la charrue à ces bandits héroïques qui n'avaient manié pendant toute leur vie que l'*yatagan* et le *toufek* (fusil).

Si du moins le royaume de Grèce, ce corps politique dont la diplomatie a accouché, était né viable! Mais il étouffe serré dans ses langes; il se débat sous cette camisole de force que l'Europe lui a imposée. La partie la plus fertile du sol grec, ainsi que ces belles et grandes îles fameuses dans l'antiquité, fut abandonnée aux Turcs.

Il y a d'autres choses aussi à observer. Là-bas, les foules ne ressemblent nullement à celles que j'ai vues dans des pays qui sont bien fiers de leur civilisation, des pays où le nombre des individus qui osent penser, qui se soucient de la chose publique, est bien restreint, et où les animaux à face humaine font comme les brebis du poëte, *Che dove l'una va e l'altre vanno*. En Grèce ce n'est pas la même chose. Là, chaque individu a ses idées à lui : ces individualités y sont méfiantes, indociles, haineuses quelquefois. Cela est aussi un peu le propre d'un autre peuple qui, sous plusieurs aspects, ressemble au grec, du peuple italien. Mais élevez, perfectionnez ces individualités qui ont une conscience profonde, peut-être exagérée, de leur valeur; si vous pouvez les réunir et les harmoniser, vous en ferez un grand peuple. Cela ne peut être que l'œuvre du temps. Je n'ai jamais lu dans l'histoire qu'un peuple qui vient de sortir d'un esclavage de dix-huit siècles, soit de-

venu en trente ou quarante ans un grand peuple et ait présenté un modèle de civilisation.

Oui, ce qu'il y a de plus difficile, c'est de concilier, d'harmoniser ces individualités rebelles à la discipline. Si Athènes et Sparte s'étaient unies, au lieu de se combattre, elles auraient peut-être dominé le monde. On aurait dû ouvrir à ces individualités un vaste champ d'activité et d'ambition : au contraire, on a tendu un cordon d'Arta à Volo, et on a dit à l'Hellène : « Tu n'iras pas au delà. » Puis la vieille Europe s'est éprise d'un fol amour pour ces oppresseurs bafoués et maudits auparavant, les Turcs. Pour comble de malheur, elle avait imposé à la Grèce pour roi un homme dont il ne faudrait pas dire trop de mal, car son tombeau vient de se fermer. Mais la vérité avant tout! Ce Bavarois, à l'esprit borné, aux traditions baroques, voulait tout faire lui-même, lui si médiocre : c'était là son moindre défaut. Il était plein d'excellentes intentions et grand travailleur. Il s'occupait de tout, même de corriger les fautes de grec de ses ministres, j'allais dire de ses commis. Il avait apporté en Grèce la pédanterie, et non pas la bonhomie et les vertus de ses compatriotes. Au lieu d'améliorer les mœurs publiques des Grecs, Othon se servait avec une habileté fatale de leurs vices séculaires pour les dominer et pour empêcher le développement de leurs institutions politiques. Sous un certain point de vue, il était devenu homme du pays : à Grec, Grec et demi. Une révolution balaya ce mélange de morgue tudesque et de ruse byzantine.

Il serait beau d'étudier ce peuple grec qui gagne à

être connu, car les habitants des campagnes sont meilleurs que ceux des villes. Oui, il y a de la vertu dans ces pauvres villageois qui se réunissent le soir autour du *papas* et de la *papadia*, dont la famille est ordinairement un modèle : on parle de ce que le Grec met au-dessus de toute chose « τὸ γένος » la *nation*.... Il serait beau de raconter comment, au milieu de tant de difficultés, on a réussi à bâtir des villes, comme Athènes, Hermopolis, Patras, Sparte, etc.; à améliorer et étendre l'agriculture, surtout à répandre la culture du raisin de Corinthe, de manière que l'exportation de ce produit en Angleterre égale l'importation des manufactures anglaises en Grèce. On pourrait dire comment on a créé à Athènes des établissements scientifiques, un foyer de lumières, où l'on accourt jusque du fond de l'Asie-Mineure, par exemple de Césarée, où presque personne, il y a quelques années, ne comprenait non-seulement les homélies de son ancien évêque saint Basile, mais le vulgaire romaïque même. L'instruction élémentaire est très-répandue en Grèce. La marine marchande y surpasse de beaucoup, relativement, non-seulement celle de la France, mais aussi celle de l'Angleterre et des États-Unis. On devrait aussi fustiger les vices en montrant des exemples de vertu ailleurs et en Grèce même, car les exemples de grandes vertus ne manquent pas même en Grèce. Il serait utile de mettre à nu les plaies du pays en indiquant les remèdes. Si tout cela se faisait, ce devrait être d'une manière sérieuse et digne, en évitant par-dessus tout de manier une arme dangereuse, le ridicule, la raillerie, car rien n'est plus blessant surtout pour les Grecs qui sont orgueil-

leux et chatouilleux. On devrait écrire en homme de lettres qui sent la noblesse et la sainteté de sa mission, et tout en ayant pour une nation, qui a été grande et qui est malheureuse, ces égards que chaque citoyen doit à un autre citoyen.

Il serait intéressant par-dessus tout d'indiquer la marche lente mais sûre du progrès dans un pays qui n'existe politiquement que depuis trente ou quarante ans, de la comparer avec la décadence non interrompue, avec la décrépitude incurable de ses anciens maîtres. On pourrait aussi embrasser un plus vaste horizon, étudier les autres races soumises à la Turquie, indiquer le moyen de concilier leurs aspirations et leurs droits avec ceux de la nation hellénique. Cette dernière exerce et exercera toujours, malgré tous les obstacles que lui opposent les puissants et les sophistes, une influence considérable en Orient. Si au lieu de rêver un État unitaire panhellène, ayant pour frontière les Balkans, les Grecs auront la sagesse de laisser à d'autres races, surtout à la race bulgare, cette large part d'autonomie à laquelle elles ont droit, ils réussiront, par leur alliance avec ces peuples, à étendre l'hellénisme dans un champ immense, en Asie-Mineure. Byzance deviendra une ville hellénique sinon matériellement, du moins moralement.

Il ne serait pas difficile de trouver un titre pour cet ouvrage que je voudrais composer. On pourrait l'appeler « la Grèce contemporaine. » J'avais en 1850 l'intention de l'écrire en français. Cette idée me tente encore : je ne sais si j'y donnerai suite. C'est peu probable.

Digitized by Google

VIII

Un soir, en 1852, j'étais au théâtre d'Athènes en compagnie d'un excellent jeune homme, avec lequel j'étais très-lié, Agésilas Levendis. Il me montra un autre jeune homme qui était dans une loge, et me dit tout joyeux : « Vois-tu ce Monsieur ? C'est un brave Français qui vient d'arriver à Athènes, un savant distingué. Il sait le grec. Voilà quelqu'un qui étudiera bien notre pays, et qui composera peut-être cet ouvrage sur la Grèce que tu ne te décides jamais à écrire. Il nous fera bien connaître; il nous fera rendre justice. Oui, nous avons de grands défauts : mais nous sommes les Hellènes.... Nous allons combler d'honnêtetés ce brave Français.... Il s'appelle M. Edmond About. »

Plusieurs années après, en Orient, je lus la « Grèce contemporaine » par M. About. Il y a dans ce livre beaucoup de choses vraies; il y en a de fausses et d'exagérées. Dans tous les cas le titre a été mal choisi : on aurait dû appeler cet ouvrage « Vices et défauts des Grecs contemporains. » Ce ne sont que les ombres d'un tableau : ce n'est pas un tableau. Il est vrai que l'auteur n'avait d'autre but que d'exciter le rire et de faire plusieurs éditions de son livre : il a réussi. C'est un succès

que je ne lui envie pas. Ce rire n'est pas celui des grands comédiens, comme Molière, « *castigat ridendo mores.* » L'auteur n'a pas voulu corriger, mais ridiculiser. Il a ridiculisé un peuple qui alors, en 1854, combattait pour sa liberté contre les Turcs. On aurait pu pardonner cela à un homme médiocre qui ne pût aspirer qu'à un succès de scandale. Mais il y avait dans ce livre des pages qui révélaient un écrivain d'un grand talent; par exemple celles qui se rapportent à l'île d'Égine.... C'est admirable! Moi aussi j'ai vu ces choses-là, mais je ne saurais les dire aussi bien, surtout en français.... Hélas! il n'y a rien de plus triste que l'abus d'un grand talent.

Il y a une page de ce livre destiné à faire rire, sur laquelle mes larmes sont tombées. C'est la page 365. On y met en ridicule des vers français d'Agésilas Levendis en honneur d'une cantatrice italienne, Térésina.... Levendis était ce jeune homme qui espérait avoir trouvé dans M. About quelqu'un qui fît rendre justice aux Hellènes; il avait l'intention de le combler, et l'a probablement comblé d'honnêtetés.... Pendant que M. About ridiculisait ainsi Agésilas Levendis, celui-ci mourait en Épire en combattant contre les Turcs. Il portait le drapeau hellénique. En expirant il l'avait serré entre ses bras, sur son cœur, de manière que l'on n'eût pu le détacher sans blesser le pauvre mort, ou sans déchirer le drapeau même. Cet Hellène qui faisait de mauvais vers français, aussi mauvais qu'auraient été des vers néohelléniques de M. About, est mort en héros pour la liberté, a été enterré avec un saint et glorieux symbole. M. About a d'autres choses à faire que de mourir pour la liberté.

L'occasion de devenir un héros lui a manqué. Il fait des romans.

Ce que M. About raconte dans son *Roi des Montagnes*, est encore plus exagéré. En général les clephtes ou brigands grecs ne sont pas cruels comme les brigands espagnols et les calabrais. Ils respectent toujours les femmes : ils les volent, cela va sans dire, mais ils ne les violent pas. Ils croient que le clephte qui oserait faire cela, mourrait dans un mois. La fille du député B..., une jolie jeune fille de dix-huit ans, a vécu parmi les clephtes, seule, pendant un mois; elle a couché près d'eux et n'a eu à se plaindre parfois que de quelqu'inspection un peu.... irrévérencieuse.

Il y aurait des détails bien curieux à raconter sur les clephtes grecs. Je dois bien en savoir quelque chose de plus que M. About ou son imaginaire M. Stolz, moi qui ai passé plusieurs jours dans les *liméri* des clephtes, en 1850, avec M.... L..., un de mes amis. Il est vrai de dire que nous n'avons pas exercé le métier, mais nous avons bien vu comment on l'exerce. Il y a rarement, bien rarement, mort d'homme. Quelquefois ces brigands rendent une espèce de justice sauvage. Le fameux Nicolakis.... trouva une fois un pauvre diable de paysan qui pleurait, car ses bœufs, les seuls qu'il possédait, venaient de mourir. Il vola deux bœufs à un riche propriétaire et en fit cadeau au paysan. Il est vrai que Nicolakis allait tous les ans passer les fêtes de Pâques en famille à son pays, à Galaxidis, et qu'il faisait sa communion en compagnie de l'officier de gendarmes avec lequel il venait d'échanger ou il allait

échanger le coup de feu sur la montagne.... Personne n'eût osé toucher au pieux Nicolakis.

Nous avions entrepris, en 1850, mon ami L.... et moi, un voyage à pied en Europe et en Asie. Une fois des brigands nous rencontrèrent.... On nous demanda : « Qui êtes-vous ?

— Nous sommes, répondîmes-nous, des voyageurs qui parcourent le monde pour recueillir les beaux chants populaires, les belles paroles antiques que l'on ne trouve pas dans les dictionnaires, et pour prêcher la fraternité et l'alliance des peuples. Nous n'avons pas le sou. »

En effet nous logions et mangions chez les paysans, dans les monastères, partout.

On ne nous vola rien!... Il ne fut pas même question de rançon! Au contraire, on nous invita au *liméri*, à manger le meilleur pain, le meilleur fromage (ψωμὶ καὶ τηρί) et à boire le meilleur vin raisiné (βετσινάτο).... Nous recueillîmes là-bas de beaux chants. On ne nous distinguait des clephtes, qu'à cause de nos foustanelles et de nos fez qui étaient un peu moins sales que ceux de nos amis.

Ensuite L.... a publié des chants populaires qui sont de petits chefs-d'œuvres : je les ai traduits en italien (1856). Je crois que L.... a publié dernièrement aussi des chants clephtiques (1865).

Chaque pays a ses mœurs; chaque peuple a des vertus et des vices qui lui sont propres. Pour comprendre cela il faut remonter aux usages historiques. Au fond le brigandage en Grèce est une protestation sauvage contre l'inégalité sociale.... Il y a dans Thucydide un

passage qui explique cela (I, v). « Anciennement les Grecs, dit le célèbre historien, entreprirent le brigandage, sous la conduite d'hommes très-puissants, pour gagner eux-mêmes et pour *nourrir les pauvres*. Ce métier n'avait rien de honteux ; il donnait même quelque gloire.... »

Pendant quatre siècles de domination turque le brigandage fut une vengeance des vaincus contre les vainqueurs. Ne pouvant détruire ou chasser tous les Turcs, les clephtes les harcelaient, les volaient et en tuaient au moins quelques-uns. Maintenant le brigandage a beaucoup diminué ; mais il sera impossible de le détruire tant que la Grèce aura une frontière ouverte et étendue, que l'on ne peut surveiller.

J'avoue que s'il s'était agi de faire le brigandage seulement comme le fit Nicolakis de Galaxidis, lorsqu'il sécha les larmes de ce pauvre paysan, et si nous n'avions eu d'autres choses à faire que de devenir les Don-Quichottes des déshérités, ce métier de clephte, ce glorieux métier, comme dit Thucydide, nous aurait tentés, mon ami M.... et moi. Je le répète : chaque pays a ses mœurs. M. About n'a pas vu cela.

Le brigandage est organisé partout, dans les pays les plus civilisés, comme dans les autres. Le fond est le même : s'approprier le bien d'autrui. La forme varie.

Les propositions de Nicolakis étaient assez engageantes. Il en fut question un soir au *liméri*. Nous étions assis sur l'herbe touffue, près d'un clair ruisseau, sous des chênes séculaires, Nicolakis, mon ami M...., moi et Dimitri. Celui-ci était un berger qui faisait des vers. Il avait entendu parler d'un poëte *franko*,

qui était au *liméri*, habillé en grec. Comme il vivait en assez bonne harmonie avec les brigands, il était descendu des hautes crêtes des montagnes pour connaître ce *franko* et lui porter un défi. Il s'agissait de voir lequel des deux aurait composé de plus beaux vers sur un sujet donné, dans un temps fixé d'avance. Un *papas* des environs et Nicolakis même eussent été les juges. Ce singulier combat eut lieu, et je dois avouer que je fus vaincu par Dimitri.

Nous étions donc assis, les jambes croisées à la manière orientale, autour d'une petite table ronde et très-basse. Un immense plat de *scordalia* (huile, vinaigre et ail haché) était au milieu. Chacun des convives y trempait son pain en arrosant cela de force rasades d'un excellent *retzinato* assez capiteux. Mais ce qui m'enivrait et me donnait même des hallucinations, ce n'était pas le vin : c'était la senteur des fleurs et des herbes. Cela m'est arrivé plusieurs fois. Une fois, il y a longtemps, pour échapper aux gendarmes du pape, je m'étais caché près de Bologne, dans une grange pleine de foin nouvellement coupé. En 1862, je traversai, dans un chariot conduit par un Tartare Nogaï, d'immenses bois de tilleuls en fleurs dans la basse Bulgarie et dans la Dobrodja. Dans chacune de ces circonstances, l'odeur des fleurs et des herbes produisit sur moi le même effet que j'ai ressenti en prenant du hachich, ou un effet semblable; des rêveries, des visions, des hallucinations. Heureusement ce soir-là, tandis que je recevais l'hospitalité de Nicolakis le chef de brigands, la brise du soir balaya et emporta au loin les âcres senteurs des labiées et d'autres plantes aromatiques si communes

en Grèce, et mon esprit put reprendre son assiette ordinaire.

Nicolakis nous dit, à mon ami M.... et à moi : παιδία μου (mes enfants), restez avec moi. Au lieu de courir le monde en quête de *tragoudia* (chansons), il vaut mieux pour vous de faire le noble métier de clephte. Je vous donnerai soixante drachmes par mois et une partie du butin. Vous serez mes secrétaires. Je vous confierai aussi quelques expéditions importantes et délicates. Par exemple, c'est vous que j'enverrai lorsqu'il s'agira de donner une volée de coups de bâton à quelque *démarque* (maire) qui pressure sa commune, ou d'ôter à ceux qui ont trop de biens de ce monde pour en donner à ceux qui n'en ont pas assez, en gardant aussi une partie de ces biens pour nous-mêmes qui faisons cette œuvre de justice et de charité. C'est vous que je chargerai d'enlever les jeunes filles riches pour les transporter dans la montagne et en demander une rançon. Il est vrai qu'il est sévèrement défendu au clephte de toucher aux femmes qu'il fait prisonnières.... Mais la solitude, la sympathie peuvent nouer bien des aventures.... Quelquefois on finit par épouser....

—Eh bien, je me fais brigand, lui dit mon ami M..., si tu me permets d'enlever la fille du *papas* de Sophico, la belle Dimitrula, qui est trop riche pour moi.

— Très-bien, dit Nicolakis.... Vive le brigandage!...

— Ζήτω, ζήτω (*vive, vive*) » répondit la compagnie. »

Si je refusai ces offres engageantes, ce fut pour des raisons que je n'ai pas besoin d'expliquer aux lecteurs, non pas pour la crainte des dangers et des fati-

gues. J'aimais alors cette vie frugale et dure que mènent en général les Grecs.... Un lit est une superfluité pour la plupart d'entre eux: on dort bien mieux sur une natte ou sur un matelas haut de quelques pouces. C'est comme cela que j'ai dormi pendant plusieurs années.

Mon ami M..., qui dit aussi adieu à Nicolakis quelques jours après et me tint compagnie dans d'autres pérégrinations romanesques et pleines d'aventures, disait souvent dans la suite en poussant de gros soupirs : « Ah! si je m'étais fait brigand!... J'aurais enlevé et épousé Dimitrula, la belle fille du *papas* de Sophico. »

Veut-on de l'antique en Grèce?... Je vais en donner.

Une fois je venais d'arriver par le bateau à vapeur à l'île d'Idra, qui est située tout près de la côte du Péloponèse, à Idra célèbre par la beauté de ses femmes et par les exploits de ses marins pendant la guerre de 1821-28. Il était presque dix heures du soir. La lune brillait au milieu du ciel dans toute sa splendeur : ses rayons étaient reflétés par les maisons bâties en amphithéâtre et qu'on a l'habitude de blanchir toutes les semaines. C'était éblouissant, féerique! Je ne connaissais personne à Idra, où il n'existe pas d'hôtels. Je me disposais à me coucher au bord de la mer, qui murmurait d'une voix harmonieuse, caressante, comme celle d'une jeune femme qui parle d'amour. La grève aurait été ma couche : un paquet contenant deux chemises et du ψωμὶ καὶ τυρί (pain et fromage) m'aurait servi d'oreiller.

Un jeune homme vint à passer, donnant le bras à une jeune fille un peu moins âgée que lui.

« Que faites-vous là, *Kyrie* (monsieur), me dit ce jeune homme.

— Je fais mon lit, répondis-je.

— Nous étions sortis, reprit le jeune homme, pour aller à la rencontre d'un ami que nous attendions de Nauplie. Il n'est pas arrivé. Tout était préparé à la maison pour recevoir notre hôte. Le souper et la chambre sont prêts. Si vous voulez bien accepter l'hospitalité à la place de notre ami, nous en serons charmés. »

Je ne me le fis pas dire deux fois. Je fus présenté par l'excellent jeune homme à toute la famille, qui était réunie dans la salle à manger, et je fus parfaitement bien reçu.

Après le repas, je demandai à mon hôte : « Qui êtes vous, *Kyrie?*

— Voici mon père, à qui je vous ai déjà présenté, me dit-il, en me montrant un respectable vieillard qui gardait toujours sur sa tête une immense casquette russe en cuir. C'est un ancien agoniste : à présent c'est le juge de paix de l'île.

— Il n'est pas besoin, dis-je, d'ajouter que Mademoiselle, cette jolie jeune fille qui vous accompagnait à la promenade, est votre sœur.

— Et vous, qui êtes-vous? dit la jeune fille.

— *Kyria*, dis-je. Je suis un pauvre émigré italien : je m'appelle Marco Antonio. J'ai entrepris avec un ami un voyage en Europe et en Asie. Mon ami est allé a Corinthe pendant deux ou trois jours. Je l'attends ici. Je voyage pour recueillir les beaux chants populaires, les belles paroles antiques que l'on

ne trouve pas dans les dictionnaires et pour prêcher la fraternité et l'alliance des peuples. Je n'ai pas le sou.

— Soyez le bienvenu dans notre île, *Kyrie*, » reprit le vieillard à l'immense casquette russe en cuir, en se levant et me tendant la main.

Oui, aimant la Grèce comme une seconde patrie et la connaissant bien, je voudrais la faire connaître aussi. Je voudrais par-dessus tout constater que ce sont bien là les descendants des Hellènes (7).... Ils en ont les vices, les défauts!... Il faut les corriger.... Mais ils en ont aussi les vertus, du moins les germes de ces vertus.... Il faut développer ces germes.... On ne doit pas oublier que les anciens Hellènes, malgré leurs défauts et leurs vices, ont été le premier peuple du monde.

On ne doit pas croire que j'ai toujours eu à me louer personnellement des Grecs. En général, j'ai beaucoup à me plaindre des hommes.... Je ne sers que les principes.

Il y a en moi un conflit de sentiments envers M. About. Comme Grec, je le déteste autant que tout Grec fait et doit faire. Comme Italien, je lui sais gré d'avoir écrit la *Question romaine*, quoique je n'accepte pas toutes ses idées. Les forces contraires, égales, se détruisent. Il ne me reste donc, envers M. About, ni affection ni haine. J'admire son grand talent et je lui souhaite d'en faire toujours un meilleur usage qu'il n'en fit en 1854.

Digitized by Google

IX

J'ai parlé de Dimitri, le berger poëte, que je vis chez Nicolakis, le chef de brigands. C'était un savant parmi les bergers et les poètes populaires en Grèce : il savait lire et écrire. Je vais dire quelque chose aussi d'une bergère poète que j'ai connue, Sophie Mézinos de Corinthe, qui était tout à fait illettrée.

Je rappelle ici les paroles de Georges Sand[1] :

« Tout le monde a son histoire, et chacun pourrait intéresser à son roman s'il l'avait bien compris. »

La pauvre bergère n'a pas écrit son roman ; je viens de dire qu'elle était illettrée ; mais elle me l'a raconté. Pour l'écrire, il faudrait posséder un talent de premier ordre. On devrait faire la description des beaux lieux où elle a vécu et auxquels elle s'inspirait, pénétrer les mystères de ce cœur de femme, raconter les combats qu'elle a soutenus, les douleurs qu'elle a endurées. Elle a vécu presque ignorée ; elle s'est éteinte à la fleur de l'âge, ne laissant d'autres traces après elle que des poésies populaires, surtout des myrologues (8)qui sont de petits chefs-d'œuvre. Les vers qu'elle a com-

1. *La Mare au Diable*, II.

posés sur son lit de mort, funèbre adieu à son enfant en bas âge, sont vraiment sublimes. On les sait par cœur les vers de la bergère poète à Corinthe, à Mycènes, à Argos, peut-être dans toute la Grèce; mais le nom de l'auteur y est probablement ignoré, ainsi que ceux des autres poètes populaires.

Voici la traduction d'un myrologue que Sophie composa pour sa sœur :

« Je passais hier par les chemins de la Mort.... Voici ce que mes yeux ont vu, ce que mes oreilles ont entendu.

« La Mort était assise à une table d'or. Mille, dix mille (fantômes) la servaient; d'autres mille, dix mille (9) étaient debout autour de la table, les bras croisés. Ma petite sœur versait à boire dans un vase d'argent : de grosses larmes tombaient de ses yeux, ainsi que d'une vigne taillée.... Son cœur tremblait comme une pomme desséchée.

« La Mort la regardait, la Mort la regarde.

« Pourquoi soupires-tu, Anastasie? Pourquoi pleures-tu? Qu'est-ce que tu as?... (lui dit-elle).

« — O Mort! puisque tu me le demandes, je vais te le dire. Mes parents m'attendent. Ma petite sœur me veut avec elle. Donne-moi la vie pendant cinq ou six jours.

« — On ne fait pas de cadeaux ici (lui répondit la Mort).... Est-ce que tu es dans un pays étranger, où l'on peut aller et d'où l'on peut revenir?

« Tu es à l'autre monde, Anastasie.... Dis à ta sœur qu'elle ne t'attende pas; ou dis-lui qu'elle t'attende lorsque la mer desséchée se changera en jardin, lorsque le corbeau deviendra une blanche colombe. »

Digitized by Google

Sophie était frêle et délicate; elle avait une taille de roseau et le port de Diane chasseresse. Ses traits étaient assez corrects : ses formes, qui se dessinaient sous la chemise brodée, unique vêtement des paysannes grecques en été, paraissaient irréprochables. Ce qu'elle avait de plus beau, c'étaient des yeux brillants et langoureux à la fois, d'où toute son âme, sa belle âme, s'élançait au dehors.

C'est pendant le séjour, trop court séjour, que je fis dans la Corinthie et dans l'Argolide en 1850, que je connus Sophie : elle était âgée de vingt ans. C'est surtout vers la brune, près du puits où elle venait abreuver ses brebis, que j'ai plusieurs fois causé, longuement causé avec elle. Habituée à vivre depuis son enfance au milieu d'une nature poétique, elle possédait à un haut degré une chose qui est rare chez l'homme des villes, mais encore plus rare chez l'homme des champs, l'intuition et le sentiment profond des beautés de la nature. C'est que l'homme des champs accablé, parfois hébété par le travail et par les dures nécessités de la vie, au milieu des harmonies des couleurs et des sons, a des yeux et ne voit pas, a des oreilles et n'entend pas, et connaît bien plus les misères que les charmes de la vie rustique.

Quel homme n'a pas éprouvé dans sa vie, du moins pendant quelques instants, des émotions poétiques?... Ce qui est rare, extraordinaire pour la plupart des hommes, était habituel, ordinaire pour la bergère poëte : elle vivait dans une espèce de ravissement continuel. Sa conversation était simple et poétique à la fois.

« Sophie, comment peux-tu composer ces beaux vers, toi, une jeune femme illettrée?... lui dis-je un jour.

— Parfois, me répondit-elle, lorsque je me trouve dans un endroit écarté et pittoresque, au milieu de mes brebis, une sorte de chaleur me monte à la tête; je suis prise d'un attendrissement subit; je pleure, je pleure abondamment. Les vers sortent de ma bouche sans méditation, sans effort. Je les prononce d'une voix cadencée; je les répète plusieurs fois, souvent en y corrigeant quelque chose, en les perfectionnant. Ensuite je me sens fatiguée, épuisée, comme après un grand effort physique. Cette fatigue, cet épuisement est pourtant accompagné d'une douceur, d'une satisfaction profonde que je ne saurais décrire. »

Sophie était bien malheureuse!... Toute jeune elle s'était mariée à un paysan, bon garçon mais grossier, tout à fait l'opposé de cette âme d'élite. Elle aimait un autre, un maître d'école de Corinthe; mais il ne put obtenir d'elle que de doux aveux. C'est ici qu'il faudrait décrire les combats, les angoisses de ce pauvre cœur de femme. Elle avait commencé de m'aimer comme un frère et me racontait ses peines que j'avais devinées. Elle me disait qu'elle en mourrait.

Je la priai un jour de me réciter des vers où elle avait peint son amour et ses chagrins. Elle commença d'en dire quelques-uns. Ils étaient admirables : cette Sapho chrétienne exprimait la passion du cœur, tandis que ce qui nous reste de l'ancienne poète de Lesbos, n'exprime que le délire des sens. Tout à coup elle s'arrêta, baissa les yeux, se prit à pleurer et ne voulut pas continuer malgré mes prières. Je compris

que l'on blessait sa pudeur en la pressant de dévoiler son âme. C'était comme si l'on avait voulu délier la zone qui entourait à plusieurs replis et serrait à la taille sa chemise brodée. Il faut voir ces femmes grecques pour comprendre la phrase des poëtes grecs et latins *délier la zone.*

Quelques mois après mon départ de Corinthe, j'appris que la chaste bergère était morte

. . . . . .

J'étais à Syra en 1851. Je ne ferai pas de description de cette île, qui est le chef-lieu des Cyclades. Je renvoie le lecteur à l'ouvrage de M. Théophile Gauthier sur l'Orient. Il a très-bien vu et très-bien décrit Syra, c'est-à-dire ce que l'on peut y voir en quelques heures.

Il y avait alors dans cette île un consul autrichien appelé Nizzoli, un Italien, ancien *carbonaro*, un apostat. C'était un homme instruit, un égyptologue; mais étant très-dévoué à l'Autriche, il en persécutait avec acharnement les ennemis. Quelques émigrés italiens et quelques Grecs avaient envahi un bateau à vapeur autrichien qui venait de Smyrne, et délivré un pauvre Hongrois que l'on transportait à Trieste. Nizzoli en était furieux. Il menaçait de faire enlever quelqu'un des nôtres. Celui-là aurait payé pour tous, disait-il ; on l'aurait pendu à Trieste.

Sur ces entrefaites il mourut à Syra un respectable vieillard, le comte Alerino Palma, piémontais, qui avait été ministre à Turin en 1821 pendant la révolution. C'était un philhellène distingué, un membre de l'Aréopage ou cour de cassation, estimé autant pour ses connaissances juridiques que pour son caractère noble et gé-

néreux. C'était lui qui avait organisé les premiers tribunaux à Syra. Ce brave homme était original et bizarre. Un émigré qui lui avait emprunté cent drachmes, alla un jour les lui rendre. Palma ne voulait pas les recevoir : l'emprunteur tint bon et paya. L'irascible vieillard finit par le mettre à la porte et par lui jeter son argent à la tête. C'étaient des *décares* ou pièces de dix centimes ; l'argent et l'or sont assez rares dans ce pays. Les gros sous roulèrent avec fracas le long de l'escalier.

Le jour de l'enterrement il y avait foule au cimetière : on avait fermé les tribunaux et d'autres administrations publiques. Toute la ville était là.... Nizzoli y était aussi, près du cercueil, au bord de la fosse ouverte. Il avait été très-lié avec Palma en Italie ; ils avaient trempé ensemble dans les conspirations. Je ne m'attendais pas à le voir là ; je n'aurais pas cru qu'il eût l'audace de se montrer aux funérailles d'un grand patriote.

Je prononçai en grec un discours, dont une partie fut publiée plus tard. Vers la fin de ce discours je m'abandonnai à l'improvisation.

« Avant de quitter, dis-je, ce lieu de tristesse, jetons-y encore un coup d'œil. Quels contrastes !... Dans ce champ funèbre, peut-être l'oppresseur dort-il à côté de celui qu'il a opprimé, l'homme instruit près de l'illettré, le père de famille vertueux à côté de l'homme vicieux, la jeune fille pure près de la femme dépravée. Peut-être aussi, à côté d'Alerino Palma que nous avons tous connu et estimé, martyr de la liberté, noble philhellène, généreux envers tous ceux qui ont fait des sacrifices pour la patrie, pourrait-on bientôt mettre sous terre un autre

que nous connaissons et que nous méprisons tous, un traître à la cause italienne, un serviteur de l'étranger, un persécuteur acharné de ceux qui souffrent pour la liberté. C'est un homme qui a maudit ce qu'il avait béni, et béni ce qu'il avait maudit. C'est un apostat.... Les voilà les deux *carbonari* depuis longtemps séparés ; les voilà réunis au bord d'une fosse béante. L'un d'eux vient de finir sa vie comme magistrat d'un peuple libre : l'autre va peut-être la finir bientôt comme représentant du tyran de sa patrie. C'est l'ennemi du pays où dorment son père et sa mère, dont la voix retentit en ce moment au fond de son cœur comme un poignant remords. »

Nizzoli, à ces mots, devint très-pâle. Il allait trébucher ; il s'appuya sur quelqu'un qui était près de lui. La voix stridente d'un bambin retentit dans la foule. « Le voilà ὁ προδότης τῆς πατρίδος[1].... » Les prêtres s'enfuirent sans donner au mort les dernières bénédictions de l'Église. Nizzoli voulait s'enfuir aussi. Je le clouai à sa place, au bord du tombeau, d'un regard.

« Messieurs, m'écriai-je, ouvrons ce cercueil... Voyons lequel de ces deux hommes est le plus pâle ; si c'est le mort ou le vivant ; celui qui a été pendu en effigie sur l'échafaud pour la liberté, ou le pourvoyeur des échafauds de l'Autriche. Sur le tombeau de Palma, le pauvre émigré qu'il a secouru viendra déposer des couronnes d'immortelles en les baignant de ses larmes. Sur le tombeau de l'apostat croîtront la ronce et l'épine et descendra l'imprécation du passant. Ne dites pas, Mes-

1. Le traître à la patrie.

sieurs, que les libéraux ne savent pas pardonner, même dans un cimetière. L'indignation contre le traître et la haine contre le scélérat sont aussi saintes que le respect et l'admiration pour l'homme vertueux. »

Nizzoli tomba malade ;... peu de temps après il quitta l'île et alla mourir à Salonichio.... Ma parole l'avait tué.

X

Smyrne me rappelle de chers et de tristes souvenirs, ou des souvenirs chers et tristes à la fois. Ces derniers se rapportent à l'un de mes amis, que j'ai connu dans cette ville en 1853. Le récit que je vais faire, est plus intéressant, plus romanesque que tout ce que j'ai lu dans les romans.

En 1863, je passai de nouveau par Smyrne. Je revis cet ami, Aristide Eleutheris. Je peux publier ce nom en toutes lettres, car le pauvre Aristide, le héros de cette histoire, est mort depuis deux ans.

Je lui montrai la *Grèce contemporaine* de M. About, dont il avait entendu parler, mais qu'il n'avait jamais lue. Je lui fis lire la page où il est question de mon ami Agésilas Levendis, dont j'ai parlé au chapitre VIII.... Je fus étonné de le voir pâlir tout à coup et verser des larmes sur cette page même.

« Comment! lui dis-je.... Toi aussi tu as connu Agésilas?

— Je l'ai très-peu connu, dit-il. J'ai connu Térésina.»

Je le priai de m'expliquer son émotion, de me raconter cette histoire. Il me fit le récit suivant :

« C'était en 1848. J'étais étudiant à Athènes. Je connus Térésina, une jeune Napolitaine, qui habitait depuis quelques années la Grèce, avec sa famille. Elle se destinait au théâtre. Tu dois aussi en avoir entendu parler. La première fois que je la vis, je lui récitai une poésie que j'avais composée sur la chute de Missolongi. Elle avait été malade et venait de ressentir les premières atteintes d'une maladie de cœur.

« Elle était là sur un immense fauteuil, habillée ou pour mieux dire enveloppée d'une robe blanche. Je la vois encore, pâle de cette pâleur uniforme qui est la fraîcheur des brunes, mais légèrement ternie par la maladie. Ses yeux étincelaient: elle répétait d'une voix mélodieuse et émue mes vers qu'elle trouvait délicieux. Qu'elle était séduisante, cette jeune fille de dix-huit ans, aux traits charmants, aux belles formes, cette Italiote au tempérament ardent !

« Elle se mit au piano. Elle broda des fantaisies sur un air d'amour connu, improvisa des variations, créa des mélodies, des accompagnements. La femme éprise tout à coup d'une grande passion se montra autant que l'excellente musicienne. Il y avait dans ces notes tous les soupirs, toutes les faiblesses, tous les délires d'une âme aimante.... Puis elle tomba affaissée, pleurant, presque évanouie.... Elle avait parlé, elle avait fait sa déclaration dans sa langue à elle, en musique.

Digitized by Google

« Depuis ce jour, Térésina m'aima d'un amour ardent, en vraie Napolitaine. Elle fit de moi une idole, qu'elle garda toujours au fond de son cœur, et pour laquelle elle eut toute l'adoration que l'on peut avoir pour une créature humaine.

« Je l'aimai pendant un instant, un rapide instant. Son nom m'était cher. Il réveillait en moi le souvenir d'une fille Juive, qui avait changé son nom de Rachel en celui de Thérèse, une jeune Bavaroise que je connus à Athènes. Ce fut là mon premier amour, qui m'a fait bien souffrir. Ma belle Juive a bien souffert aussi.

« Cet amour pour Térésina fut un germe qui resta, pendant des années entières, enseveli dans mon cœur. J'ai couru après d'autres illusions, des illusions bien indignes de moi!... Je voyais rarement Térésina.... Je quittai Athènes, puis j'y retournai. Elle était perdue dans le tourbillon de la vie, au milieu de mille tentations, entraînée quelquefois peut-être par des sens ardents. Elle essaya plusieurs fois de me ramener auprès d'elle.

« Enfin, pendant un long voyage, je réfléchis, je réfléchis beaucoup. Je descendis au fond de mon cœur et je trouvai que c'était bien Térésina que j'aimais. Son amour aussi passionné que constant, pendant plusieurs années, méritait bien d'être payé de retour. Je décidai de la revoir, de lui parler d'amour, de l'épouser.

« Je retournai à Athènes.... Elle était partie pour Corfou. Oh! mystères du cœur humain. Cette femme que j'avais eue entre mes bras et que je n'avais pas serrée sur mon cœur, cette séduisante jeune fille dont j'avais senti la bouche presque sur la mienne et dont je n'avais

pas baisé les lèvres, je me pris à l'aimer d'une passion aussi ardente que la sienne.

« Je tombai malade ; mais à peine fus-je guéri que j'allai à Corfou. Elle avait quitté cette île et avait en même temps abandonné le théâtre. Je ne pus savoir ce qu'elle était devenue, et je perdis ses traces.

« Au milieu d'affections passagères, bien qu'orageuses parfois, dans l'assouvissement même des désirs des sens, je ne gardai au fond du cœur qu'un seul amour, mon amour pour Térésina.

« Je me mariai,... et me mariai sans amour. C'est que je m'ennuyais à périr dans ce grand monastère de la Panagia de Chalki, où j'expliquais nos classiques grecs aux élèves. Je me mariai après avoir eu l'idée de me faire calogéros (moine), ce qui eût été bien mieux pour moi.

« Huit ans après avoir perdu de vue celle qui était toujours ma bien-aimée, j'étais avec ma famille à Salonichio. J'avais une domestique de Larisse, en Thessalie, une jeune fille de dix-sept ans, qui était somnambule, cataleptique, et s'appelait Marie. Je la magnétisais. J'avais appris cet art du docteur ...., qui avait fait ses études à Paris.

« Marie devint clairvoyante, extatique. Elle excellait surtout à décrire les maladies des personnes qui se trouvaient loin, bien loin, dans d'autres pays. Une fois, elle décrivit une affection à l'épine dorsale dont souffrait une femme qui habitait Rodosto en Thrace. L'autopsie confirma le dire de Marie la clairvoyante.

« Souvent elle voyait des personnages célèbres, puissants. Je me souviens qu'elle riait toujours en faisant

une comparaison entre les têtes de deux puissants souverains. Elle disait que toutes les idées étaient en ordre, casées pour ainsi dire, dans le cerveau de l'un d'eux. *L'ange* lui défendait, disait-elle, de rien révéler. Au contraire, une confusion affreuse, un vrai *calabaleuk*, comme elle disait en turc, régnait dans le cerveau de l'autre. Cette tête à *calabaleuk* appartenait à ....

« Je l'envoyais souvent chercher des nouvelles des personnes que j'avais connues dans le monde, des personnes que j'avais aimées ou haïes.

« Un soir je lui dis : « Est-ce que tu pourrais me donner des nouvelles de Térésina,... une jeune fille que j'ai beaucoup aimée et dont j'ai perdu les traces ? Cherche, Marie, cherche dans l'espace immense. »

« La magnétisée se leva.... Elle tendit les bras et se haussa sur la pointe des pieds ; elle ne touchait à la terre que par l'extrémité des doigts. Tout le reste du corps était tendu, raide. On aurait dit qu'elle allait se soulever dans l'air. Son visage pâlissait et rougissait tour à tour. Ses yeux fermés avaient l'air de percer l'espace, de pénétrer la matière.... Elle était muette.

« Après cinq minutes « Elle est là, s'écria-t-elle.... Elle est là.... Elle est belle encore. Elle souffre toujours au cœur. Elle vous aime toujours..... Au milieu des égarements des sens, elle n'a vraiment aimé qu'un seul homme au monde :... c'est vous. Elle aussi a perdu vos traces.... Maintenant, mon esprit est en contact avec le sien. Je lui rappelle son amour, son unique amour, cette passion dévorante et inassouvie.... Elle pleure.... Elle est là ! Elle est là !

Digitized by Google

« — Marie, s'écria ma femme.... Ne parle plus.... Tais-toi, au nom de Dieu.

« — Parle, parle, Marie, lui dis-je. Où est Térésina?

« — Elle est là.... *L'ange* me défend de le dire.... Vous aussi me le défendez, Hélène. Mais il y a deux âmes qui s'aiment, deux âmes qui étaient faites l'une pour l'autre.... Je dirai où elle est.

« — Non, non, dit ma femme toute en pleurs en tombant aux pieds de l'extatique; ne dis rien, Marie, ne dis rien.

« — Oui, oui, dis-je en même temps, en tombant aussi aux pieds de Marie. Dis-le-moi. Je l'aime, je l'aime.

« — Elle est là, dit Marie. Elle est ici..., telle rue, tel endroit. »

« L'extatique s'affaissa sur elle-même. Elle roula sur le pavé au milieu d'horribles convulsions, en vomissant du sang.

« Depuis ce moment, elle perdit peu à peu sa clairvoyance. Elle continua de vomir du sang plusieurs fois par jour. Je n'aurais jamais cru qu'un corps humain pût contenir et surtout jeter tant de sang.... Elle devint méchante, diaboliquement méchante. Elle disait que l'*ange* l'avait punie et qu'il lui conseillait de retourner dans son pays. En effet, elle est maintenant à Larisse.... Elle est guérie et s'est mariée, mais elle n'est plus clairvoyante.

« Trois ou quatre jours après cette scène terrible, Marie me dit, dans le sommeil magnétique : « Monsieur, je sais où vous avez été cette nuit. Ne faites plus cela.... C'est fort dangereux. Vous finiriez par succomber.... Pendant que vous étiez là, elle pleurait aussi. »

« En effet, j'avais passé presque toute la nuit à la porte de Térésina en pleurant. Pendant trois jours, je fus bien des fois sur le point de passer ce seuil. Je savais qu'après l'avoir passé, j'aurais abandonné ma femme et mes enfants. Je n'ai pas voulu le passer.... Je n'ai pas revu Térésina.

« Trois années se sont écoulées depuis lors.... Tout le monde sait que je suis marié, et pourtant mon âme est veuve.... Quelquefois j'ai des velléités d'aimer encore une fois avant de mourir. Je me sens des trésors d'amour, de tendresse.... Quelques images de femmes m'ont souri.... J'ai vu une grande dame qui gardait d'admirables restes d'une admirable beauté, un noble cœur, un esprit cultivé. J'ai chassé cette image : elle revient quelquefois. J'ai vu une jeune fille de dix-huit ans, une fleur qui venait de s'épanouir. Elle se mêlait d'écrire; elle était romanesque, et me fit les avances d'une romanesque passion. J'ai chassé cette image. J'ai vu une pécheresse, une belle pécheresse demi-convertie, aux formes charmantes quoiqu'un peu fanées, à la voix suave, au sourire enchanteur. Celle-là je l'ai tant chérie pendant un rapide instant, que, lorsqu'elle était indisposée, j'aurais voulu souffrir, mourir à sa place. M'aimait-elle? Est-ce qu'elle luttait entre le reste d'une autre affection faible et presqu'éteinte et le commencement d'une passion puissante et défendue? Je n'en sais rien. J'ai chassé cette image aussi.

« Maintenant tout est fini. Je ne vis que de souvenir. Oui, je désire, j'espère revoir au delà du tombeau Térésina, comme elle était le jour que je lui ai lu

mes vers sur la chute de Missolongi, habillée de blanc, pâle, les yeux étincelants et la voix émue.... Cette illusion seule me reste.... J'ai perdu toutes les autres. »

Je l'ai dit. Le pauvre Aristide est mort.... Désire-t-il encore revoir Térésina? Espère-t-elle cela, elle aussi? Se sont-ils revus? Se reverront-ils jamais?... Mystère que tout cela! Mystère!

Et voilà comment les larmes de deux hommes, un Italien et un Grec, sont tombées sur une page d'un livre destiné à faire rire.

XI

En 1856, il y avait à Constantinople un ramassis de scélérats italiens, grecs, maltais, de toutes les nations de l'Europe. Les émigrés honnêtes étaient pour ainsi dire perdus, noyés dans cette boue immonde. En disant Constantinople, j'entends par-dessus tout Galata et Pera. On sait que Constantinople, avec ses annexes d'Europe, est une ville immense, qui s'étend le long de la mer, depuis Saint-Étienne sur la Propontide jusqu'à Jeni-Mahalla, sur le Bosphore, près de l'embouchure de la mer Noire, sur une longueur de plus de cinquante kilomètres. Cette zone est très-étroite: au delà c'est la solitude, c'est le désert. On peut regarder aussi comme

des annexes de l'immense ville, Scutari, Kadi-keui, les îles des Princes et les villages semés le long de la côte asiatique du Bosphore. Mais notre ville à nous, les émigrés, la ville franque, était formée de Galata et de Pera.

Constantinople consiste, moralement parlant, en plusieurs sociétés, en plusieurs cités, pour ainsi dire, étrangères entre elles, qui se côtoient, se touchent, s'entrechoquent parfois, sans jamais se mêler. Notre société était une fraction de la société franque. Cette fraction était composée de quelques honnêtes émigrés et d'une masse de scélérats, le rebut de l'Italie, de l'Europe.

Dans ce temps-là on tuait, on tuait à Péra et à Galata, le jour et la nuit, dans les rues, dans les cafés, au théâtre même, impunément, le plus souvent par trahison. C'était une rage, une manie de tuer : on respirait le crime dans l'air. Des scélérats vous tendaient une main où les taches de sang venaient à peine de disparaître, et l'on n'osait pas toujours repousser cette main. Un mot, un geste, un rien, pouvait vous mettre aux prises avec un assassin. En trois ans j'ai compté trente-cinq cadavres dans la seule rue de Kalindji-koulouk.... J'ai failli deux ou trois fois être le trente-sixième.

Je vais raconter quelques anecdotes pour montrer quelle société anormale et corrompue était celle de Péra et de Galata dans ce temps-là, pendant la guerre d'Orient.

Je devais aller, pour mes affaires, trois ou quatre fois par semaine, à Buyuk-déré, sur le Bosphore, et y passer la nuit. J'avais loué une chambre dans une maison habitée par des gens que je croyais, du moins comparativement, honnêtes. C'étaient un homme et une femme mariés et un riche négociant en diamants.

Voici ce que j'appris dans la suite.

Le mari fermait les yeux sur les désordres de sa femme, sur sa liaison avec le négociant, car il en tirait profit. Les deux époux, pour voler les diamants et les pierres précieuses, mirent le feu à la maison, pendant l'absence du négociant. Tout un quartier brûla. Ils furent emprisonnés : la femme fit quelques révélations. Cependant les deux époux se sauvèrent en corrompant les juges, et furent mis en liberté. Le mari, pour se venger, tua sa femme en lui enfonçant un long clou dans le crâne par l'oreille, et resta impuni.

Voici une autre histoire plus étrange.... J'ai promis de donner des canevas de roman. Celui-ci en est un.

Une jeune fille, à Péra, en 1855, avait trois prétendants. Elle donna la préférence à l'un d'eux, qui s'appelait Skilitzis. Un des prétendants éconduits tira dans la rue un coup de pistolet à la jeune fille pendant qu'elle était à la fenêtre. Ce coup de pistolet manqua de tuer une personne qui était dans la même chambre.

L'autre prétendant organisa une intrigue diabolique.

Il eut recours aux trois plus fameuses sorcières de Constantinople, une grecque, une arménienne et une bohémienne. On jeta *un sort* sur les époux. Le jour de la noce, la porte de la maison du mari et toute la chambre nuptiale furent couvertes de signes cabalistiques en graisse de porc. C'était la partie ridicule de l'intrigue.

Mais il y avait aussi quelque chose de plus sérieux. On avait réussi à administrer à l'époux un poison lent mais sûr, qui affaiblissait toutes les forces et finissait par tuer. Quelques jours après le mariage, la sorcière grecque

révéla le terrible secret au pauvre Skilitzis et demanda une somme considérable pour lui donner un contre-poison. Le malheureux ne possédait pas cette somme. La bonne sorcière consentait bien à rabattre quelque chose de ce qu'elle lui avait demandé, mais elle ne voulait pas le guérir gratis. Les médecins européens ne comprenaient rien à cette étrange maladie.

Le pauvre mari rencontre, par hasard, à Péra, un vieillard qui, l'entendant appeler par son nom, se fait connaître à lui. Ils avaient tous les deux le même nom et le même surnom ; ils se trouvèrent un peu parents. Le vieillard était un médecin ignorant, mais qui avait de la pratique et connaissait les mystères de Constantinople : il guérit son homonyme.

Tout n'est pas fini.... On enlève la jeune mariée : on la transporte dans la maison paternelle. Le prétendant empoisonneur avait promis de donner beaucoup d'argent aux parents s'ils réussissaient à la lui faire épouser. Ce second mariage se serait fait à l'église grecque. On dit qu'il n'y a plus de Gretna-Green. A Constantinople, un prêtre grec bénit un couple qui se présente à lui, sans s'enquérir nullement de la condition des époux ni de leurs précédents. Pour cent francs, un homme ou une femme liés par une autre union peuvent se marier sans difficulté. J'ai connu, à Constantinople, un Italien qui avait trois femmes, toutes les trois épousées à l'église.

On gardait donc enfermée la jeune mariée. On employait toute sorte de séductions. Elle résistait ; peut-être allait-elle faiblir. Dans tous les cas, on l'aurait livrée à l'empoisonneur, par l'église ou autrement.

Cependant le mari, que le poison, l'antidote, les chagrins avaient rendu presque fou, préparait sa vengeance. Une bande de gens qui lui étaient dévoués, devaient envahir et prendre d'assaut la maison habitée par sa femme. Cette maison était située dans un endroit écarté. On aurait tué tout, y compris la jeune femme. Le mari disait que celle-ci était la victime qu'il se réservait pour lui-même. Ensuite on aurait mis le feu à la maison.

La famille eut vent de ce projet infernal : elle s'aperçut qu'il lui eût été impossible de soutenir une lutte à outrance, et rendit la femme.

Ce n'est pas encore fini. On essaya deux ou trois fois de tuer le pauvre Skilitzis. On avait répandu le bruit qu'il était mort : je n'ai pu vérifier la chose. Le romancier de l'avenir est libre de faire vivre ou mourir ce mari, comme il lui plaira.

Tout cela s'est fait, ou se serait fait impunément.

Sans doute la situation morale de Constantinople s'est un peu améliorée depuis ce temps-là ; mais le fond des mœurs y est toujours le même.

Voilà quelle est la société, quel est l'État que l'Europe civilisée a pris sous sa protection. Une grande partie des soldats qui ont combattu pour les Turcs pendant la guerre d'Orient, sont morts ou en Crimée ou après leur retour. Mais est-ce que les mères françaises, anglaises et italiennes n'ont pas fait d'autres enfants depuis lors? On sait que le maintien de l'empire ottoman est le chef-d'œuvre des grands politiques du siècle. D'habiles sophistes se sont enrichis en faisant des livres pour combler d'éloges ces braves

Turcs, qui gouvernent si bien des pays admirablement doués par la nature, ou pour ridiculiser les Grecs qui voudraient remplacer les Ottomans.

. . . . . .

Je fis plusieurs séjours plus ou moins longs à Constantinople, que je visitai pour la premiere fois en 1852. Le plus long fut de deux ans et demi : ce furent là les plus tristes années de ma vie qui a été si triste.

A peine fus-je arrivé à Constantinople, un ancien émigré me donna le conseil de choisir parmi les scélérats qui y abondaient, une espèce de protecteur : celui-ci m'aurait défendu contre les autres. Lui-même, disait-il, et d'autres aussi avaient suivi ce système et s'en étaient bien trouvés.

Il me proposa pour protecteur un homme qui avait de la *sympathie* pour moi, disait-il. Cet homme s'appelait Vistafina : il était borgne. Vistafina avait tué dix-sept hommes. Il n'y a pas d'exagération : beaucoup d'émigrés qui l'ont connu, peuvent confirmer ce chiffre.... Malheur à quiconque se serait attaqué à moi! Il me sauva deux ou trois fois la vie.

Vistafina avait un extérieur moins repoussant que d'autres scélérats qui habitaient alors Constantinople et qui avaient commis moins de crimes que lui. Il devenait féroce, terrible, hideux lorsqu'il était en colère : il disait qu'alors il voyait tout rouge autour de lui. Alors, doué comme il était d'une grande force et d'une grande adresse, il tuait des hommes, comme le tigre tue des antilopes dans la forêt. Une fois je venais de le revoir après une longue absence. « M. Marco Antonio, me dit-il, j'ai bien suivi vos conseils. Depuis que

nous ne nous sommes vus, je n'ai tué que deux hommes. Il est vrai que j'ai rendu par là un service à la société. C'étaient deux francs coquins, presque aussi coquins que moi. » Ce misérable a fini par être, je ne dis pas tué, mais à la lettre haché par les cavas turcs.

Tant qu'il ne s'agissait que de meurtres entre *giaours*, entre Européens, la police turque laissait faire. Quelquefois elle avait recours aux grands moyens, aux remèdes héroïques. Par exemple elle fit mettre le feu à une rue longue, étroite et sale de Galata, où plusieurs de ces bêtes féroces avaient leurs tanières et où les cavas n'osaient pénétrer. C'était pour les dénicher. En effet ils en sortirent à demi-brûlés : à mesure qu'ils se montraient hors des flammes, on les tuait. Cependant un pacha, à peu de distance du foyer de l'incendie, était accroupi à l'orientale sur un beau tapis qu'il avait fait étendre par terre, et fumait avec délice dans son *tchibouk* un excellent tabac de Latakié et savourait un *flinzani*[1] de café au *kaïmaki*[2]. Des femmes turques, grecques, arméniennes couraient dans les rues, comme des folles, emportant leurs enfants, demi-nues et criant : au feu! au feu! Les *hamals*, hurlant *banabac*, *banabac*[3], emportaient les effets de quelque famille menacée par l'incendie. Le propriétaire de ces effets suivait les *hamals* en tenant le bout d'une corde enroulée autour de leur taille pour les empêcher de se disperser et de s'enfuir. Le silence de la nuit était rompu par des cris répétés dans toute la ville immense : *Galata-da ianguin var* le feu est à Galata.

1. Tasse. — 2. Écume.
3. Gare! gare!

Je faisais, en 1856, un petit commerçe, ayant pour associé un brave Grec appelé Épaminondas. Nous passions des journées entières à Galata : l'un de nous allait parfois en Crimée.

Un soir, à Péra, dans la rue de Kalindji-koulouk, j'étais près de la boutique de Dimitrakis le *tutundji*[1]; je causais avec mon ami Noïos, le maître d'école de Tatavla, qui était dans la boutique même assis à côté de Dimitrakis. Tout à coup Noïos, qui s'était levé, me prend par le devant de mon habit et m'entraîne dans la boutique. En même temps un coup de pistolet retentit, et une balle siffle près de mon oreille. Noïos avait vu la main de l'assassin braquant le pistolet et m'avait sauvé. La cause de cette tentative d'assassinat et d'autres qui la suivirent, était.... un différend pour affaires commerciales.

Le jour après, deux individus se présentent chez moi. C'était Vistafina et un autre de ses pareils.

« Monsieur, me dirent-ils, nous savons ce qui est arrivé hier soir. Nous savons aussi ce qui se prépare aujourd'hui contre vous. Si vous ne prévenez pas vos ennemis, vous êtes un homme mort : vous sentez déjà le cadavre. Nous sommes vos amis, vos meilleurs amis, et nous venons vous offrir nos services. Nous tuerons ces deux coquins qui menacent votre vie : nous les tuerons gratis. Vous êtes un bon patriote. Nous ne voulons pas d'argent de vous; nous demandons seulement votre consentement.

— Je vous prie de n'en rien faire, leur dis-je. Je ne

1. Marchand de tabac.

veux pas que mes ennemis meurent; je veux qu'ils se convertissent et qu'ils vivent. Dans tous les cas, je suis sur mes gardes; je saurai me défendre. »

Après quelques vaines répliques mes deux *amis* partirent mécontents.

Deux ou trois heures après ils revinrent.

« Monsieur, me dit Vistafina. Ils sont là; ils sont trois; ils vous attendent. On nous attend aussi; on sait que nous nous mêlons dans cette affaire. Il y va de notre *honneur;* du vôtre également. Si vous ne vous montrez pas, on dira que vous êtes un lâche. Prenez vos armes et sortons ensemble.

— Je ne veux pas d'assassinats, leur dis-je.

— Nous n'attaquerons pas, repondirent-ils. Mais si l'on nous attaque, nous nous battrons.

— Soit. »

En vain ma femme se mit-elle en travers de la porte pleurant et suppliant, notre enfant entre les bras.... Je sortis. Un moment d'hésitation m'aurait perdu.

Nous nous promenâmes pendant une heure à Kalindji-koulouk. Trois individus s'y promenaient aussi. Mais il paraît qu'ils voulaient attendre le soir pour en venir aux mains.

Mes deux compagnons et moi nous nous assîmes devant un fameux café, qui était un rendez-vous de bandits de cette espèce. On commanda du café turc au *kaïmaki.* Je me rappelai qu'un soir moi et un autre émigré, passant dans cette rue, nous nous étions arrêtés près du café et nous avions calculé à peu près qu'en faisant addition des assassinats commis par les

individus qui y étaient attablés, on aurait depassé le nombre de cinquante ... Le café au *kaimaki* me parut avoir un goût de sang. Je jetai tout, café, tasse et soucoupe, au milieu de la rue.

« Nicolaki, cria Vistafina, quel café as-tu donc servi à M. Marco Antonio? Il devait être bien mauvais! Vite une autre tasse. C'est moi qui paie tout aujourd'hui, café et pots cassés, ajouta-t-il en riant aux éclats.

— Je ne veux plus de café, dis-je en me levant. Vous voyez que je ne manque pas de courage. J'ai assez attendu. On n'a pas osé nous attaquer. J'ai ma femme et mon enfant à la maison. Je m'en vais.

— C'est juste, dirent les autres. Nous allons vous accompagner. »

Chemin faisant ils me proposèrent de nouveau de les laisser faire. Je m'opposai toujours. En me quittant à la porte de la maison, Vistafina me dit:

« Alors, Monsieur, voici ce que vous avez de mieux à faire. Quittez Constantinople. »

En effet quelques mois après, plutôt que de tuer ou d'être tué, je quittai Stamboul, mon petit commerce et Épaminondas. Pour le moment j'eus recours à un autre expédient.

Trois jours après l'alerte dont je viens de parler, au café de la rue des Sandeukdgis à Galata, Épaminondas fut bien étonné d'entendre un marin grec, un *nisiote* (insulaire) qu'il ne connaissait pas, lui adresser familièrement la parole. Pourtant cette voix ne lui était pas inconnue. Son interlocuteur portait un haut fez grec crânement posé sur l'oreille, deux immenses mousta-

ches, avec les joues et le menton fraîchement rasés, et de larges *salvar* (pantalons). Tout cela était accompagné d'un parfait accent *nisiote*.

Le marin grec, le *nisiote*, c'était moi. J'avais loué une maisonnette à Tchenguel-keui sur le rivage asiatique du Bosphore, à une heure et demie de Scutari. J'y logeais avec un de mes amis, avec B..., un autre émigré, qui avait été officier de marine à Venise : il était marié aussi. Je me déguisais en grec *nisiote* toutes les fois que je devais aller à Péra ou à Galata. Mon ami me tenait souvent compagnie, déguisé en marin autrichien.

XII

Je passai alors de longues journées tout seul, me promenant le long du Bosphore, ainsi que j'avais fait pendant mon premier séjour à Constantinople en 1852. J'oubliais tout, mon petit commerce, mes ennemis, Épaminondas et Vistafina ; j'oubliais tout, excepté ma famille et la patrie lointaine et esclave.

Beaucoup d'Européens connaissent-ils, comme moi, toutes les anses, tous les recoins de ce magnifique fleuve d'eau salée, le Bosphore? On s'attendra peut-être ici à une description. Je n'en ferai pas, d'abord parce que cela a été très-bien fait par d'autres, ensuite parce que je ne

saurais dire, surtout dans une langue qui n'est pas la mienne, tout ce que j'ai ressenti sur ces rivages enchantés, tout ce que je ressens encore au souvenir des jours passés. Est-ce qu'il y a un Européen qui connaisse mieux que moi l'histoire de chaque colline, de chaque motte de terre, pour ainsi dire, dans ces lieux célèbres, depuis l'endroit où résidait Amycus, roi des Bebryces, ou depuis celui où Darius a passé le Bosphore, jusqu'à la maison où l'on avait établi l'hôpital italien pendant la guerre de Crimée?

Je ne raconterai pas non plus les aventures romanesques que ces lieux me rappellent, les mystères du sérail qu'un médecin arménien au sérail même m'a racontés, ni l'histoire du D'Panagiotis et de la belle.... que j'ai vu jeter à la mer cousue dans un sac, près du palais de. .. Pacha, pendant une nuit sombre, orageuse, ni tant d'autres histoires que je sais.

Souvent (en 1852) j'arrivais trop tard au pont de Galata; je manquais le bateau à vapeur. Je partais à pied, sur les huit ou neuf heures du soir, et faisais vingt-cinq kilomètres le long du Bosphore depuis Top-hana jusqu'à Buiuk-déré.... Que j'ai vu de belles choses et de choses terribles pendant ces étranges pérégrinations nocturnes dans ces lieux enchantés!

J'ai été toujours un rôdeur de nuit en Italie, en Grèce, dans tous les pays que j'ai visités. Souvent, dans ma jeunesse, parcourant à pied notre belle Péninsule, je sortais à minuit d'une ville par une porte dont je ne savais pas le nom, allant je ne savais pas où, pendant que la lune brillait dans toute sa splendeur. Je marchais,

je marchais toute la nuit.... Combien y a-t-il d'étrangers, de Vénitiens même qui aient observé, comme moi, la place Saint-Marc à trois ou quatre heures du matin en été, lorsqu'on vient d'éteindre le gaz des réverbères et que la lune verse ses rayons argentés sans mélange d'aucune autre lumière sur cet assemblage unique d'admirables monuments? Le silence n'est interrompu que par le clapotement de l'eau sur le quai de la Piazzetta, et par le bruissement des ailes de quelque pigeon qui s'est éveillé avant l'aube.... J'ai passé des nuits entières au milieu des ruines de Rome et d'Athènes, dans les champs et sur les collines de la Troade *inseminata* (inculte), comme dit notre grand poëte Hugues Foscolo.... Quel voyageur, quel être humain s'est assis, comme moi, à deux heures du matin sur le tombeau d'Achille ou, pour mieux dire, sur le tertre qui porte ce nom, évoquant par les plus beaux vers d'Homère l'ombre du héros ?... Qui est-ce qui a entendu, comme moi, pendant des nuits sombres, le cliquetis des armes et le râle des mourants sur les champs de Marathon et sur les plages de Salamine (10)?... Oh! les délicieuses heures que j'ai passées dans les bosquets de Kadi-keui et de Mal-tépé, là où il existait jadis la villa de Bélisaire, écoutant le *bulbul*[1] et récitant les vers des poètes persans qui en décrivent le chant admirable, autant qu'on peut le décrire dans un langage humain !... Nous nous connaissions, moi et les oiseaux de Minerve, les chouettes de l'Attique. J'errais nuitamment, en hiver, dans ces champs abandonnés, foulant parfois aux pieds les nom-

1. Rossignol.

breuses tortues qui traînaient leurs carapaces sur le sol poudreux, et au péril de tomber dans les puits béants à fleur de terre.

On appelle la nuit le temps du repos, du sommeil, de la mort. Ses noms même dans les langues aryennes se rattachent à des racines signifiant *détruire*, *tuer*, *périr*. En effet, la nuit, pour la plupart des hommes et des autres animaux, est bien le temps où l'activité cesse ; c'est comme une suspension de la vie ou d'une partie des fonctions vitales, une espèce de mort apparente et temporaire. Mais il y a d'autres animaux, beaucoup d'autres pour lesquels la nuit est le temps de la veille, de l'activité, de la guerre, de l'amour. C'est pendant la nuit que beaucoup de fleurs ouvrent leurs calices ou répandent leurs plus suaves parfums, depuis l'humble belle-de-nuit jusqu'à la *çvêtasurasâ* de l'Inde à l'odeur exquise de miel (11). Tout bruit sous l'herbe : ce sont des voix mystérieuses, des cris indéfinissables, des soupirs d'amour. Ce qui n'est qu'une faible lueur pour nous, est une flamme pour une multitude d'autres êtres vivants : tout ruisselle de lumière pour eux, la feuille que la brise agite, le sol que la rosée mouille, l'air que les parfums des fleurs embaument.

Quelquefois, vers le soir, je m'asseyais tout seul, un livre à la main, au bord du Bosphore. Je lisais à haute voix des vers italiens, grecs, français. Une fois je déclamais une des plus belles pages de Lamennais, *l'exilé*. Je pleurais et je lisais. Mes larmes se mêlaient aux eaux de la mer et le courant rapide les emportait au loin. Le soleil allait se coucher. L'air était tout parfumé des

Digitized by Google

fleurs jaunes du *sparton :* c'est un parfum suave et pénétrant à la fois. La brise en emportait des bouffées qu'elle avait enlevées aux belles collines de Thérapia. Les femmes turques des kiosques environnants venaient respirer l'air embaumé du soir à travers leurs *cafas* grillés. Elles chuchotaient en écoutant cette prose rhythmique dans la belle langue *frenk* qu'elles ne comprenaient pas, et en regardant le *giaour* qui pleurait assis sur le rivage.

Un jour (en 1852) j'étais assis près de la fontaine de Beyler-bey. Je lisais un de mes classiques. Une jeune fille, presque une enfant, de douze ou treize ans environ, sort d'une maison voisine, portant sur sa tête une cruche et vient chercher de l'eau à la fontaine. Elle n'avait pas d'*yachmak*[1]. Les femmes turques se couvrent le visage seulement lorsque les premiers signes de puberté ont paru. La fillette devait être près de cet âge critique. C'était une séduisante créature aux traits admirablement beaux, aux grands yeux fendus en amande et ombragés de cils et de sourcils très-touffus, dont la couleur noire n'avait pas besoin d'être relevée par l'antimoine. Ses joues roses étaient couvertes d'un léger duvet ; ses lèvres étaient vermeilles, entr'ouvertes. Ses seins naissants étaient sans voile : la poitrine est ce que les femmes turques cachent le moins. Elle avait une petite calotte rouge sur la tête, d'immenses *salvar*[2] de perse à grandes fleurs et des babouches jaunes.

Je ne fis pas beaucoup d'attention à la belle enfant :

1. Voile. — 2. Pantalons.

j'en avais tant vu! Je restais plongé dans ma lecture.

Pendant que l'eau tombait à gros bouillons dans sa cruche, la fillette me regardait en criant pour m'agacer : *giaour*, *giaour*.

« Qui es-tu, *guzel tchodgiouk*[1]? Comment t'appelles-tu *khoch keuz*[2]? Pourquoi veux-tu insulter un malheureux qui ne te fait pas de mal?... lui dis-je.

— Je suis la fille chérie de Suleyman effendi; je m'appelle Mihri, répondit-elle. Comment! tu es malheureux, *giaour?*

— Oh! bien malheureux, Mihri!... Je suis seul. Je n'ai ni mère ni sœur ici. Je n'ai personne qui m'aime. Je ne suis pas né sur le Bosphore, comme toi. Je suis né sur une autre mer, qui est bien belle aussi, loin, loin, là au couchant.... Mais pourquoi m'appelles-tu, d'un air de mépris, *giaour?*

— Je t'appelles *giaour*, car tu n'es pas un musulman, toi, « dit l'enfant.

Elle ne faisait plus attention à sa cruche qui était déjà pleine. Ses grands yeux ne pétillaient plus, n'étaient plus tout ouverts, comme auparavant. Ils étaient langoureux, presqu'humides, demi-clos.

« Il n'y a d'autre Allah qu'Allah, repris-je.... Devant Allah tous les hommes sont égaux. Devant lui il n'y a pas de musulman, ni de *giaour*, ni de *kafir*[3]. Devant lui il n'y a pas d'Osmanleu, ni de Roum, ni de Frenk, ni de Mouskal[4]. Il n'y a que des hommes. Lui seul est

1. Belle enfant. — 2. Charmante jeune fille.
3. Tout chrétien ou juif est un *giaour*; tout idolâtre est un *kafir*.
4. Turc, Grec, Français (Européen), Russe.

grand!... Tous les hommes sont frères. *Butun adam-lar cardach.*

— Et les femmes donc? fit Mihri.

— Les hommes et les femmes sont frères et sœurs. Je suis ton frère: tu es ma sœur.

— Voilà qui est drôle, dit la belle fillette en riant. Moi la sœur d'un *giaour*!... Si tu étais musulman, je voudrais bien être ta sœur. »

L'enfant disait cela d'une voix argentine, douce et pénétrante à la fois, une de ces belles voix qu'ont souvent les femmes turques.

« *Butun adam-lar cardach*, repris-je. Cela est aussi vrai qu'il n'y a d'autre Allah qu'Allah, et que lui seul est grand. Cela est aussi vrai que moi qui suis né sur une autre mer, loin, loin, une mer aussi grande que le Kara Deniz (mer Noire), je suis maintenant sur le Bosphore, et que tu es devant moi, Mihri, la fille de Suleyman effendi, la perle du Bosphore, la petite houri à la voix musicale. Sans doute c'est toi qui as la plus belle voix parmi les enfants qui répondent *amin*, *amin*, lorsque le *codja* suivi de tous ses écoliers et de toutes ses écolières parcourt le *mahalla*, en chantant des litanies et en portant dans ses bras l'enfant nouvellement entré à l'école.

— Cela est vrai, dit la fille d'Ève.... A l'école c'est moi qui ai la plus belle voix.

— Je l'avais bien deviné, repris-je. Je vais t'expliquer ce que dit le *resoul*[1]... »

Je n'avais pas encore fini de dire ces mots, lorsqu'une foule de femmes sortirent des maisons voi-

1. Prophète.

sines, les unes avec l'*yachmak*, d'autres sans *yachmak*, les unes en *ferédjé*, d'autres en *salvar*, les unes en babouches, d'autres nu-pieds, criant et armées d'un bâton ou d'un balai pour châtier le *giaour* qui osait faire conversation avec une fillette musulmane. Elles étaient quinze ou vingt ces mégères.... Je me souviens que l'une d'elles brandissait un petit épieu à *kebab*[1], en guise de poignard, et criait : Suleyman, Suleyman. C'était probablement la mère de Mihri. Cependant on entendait, au milieu du tumulte, la voix musicale et perçante de la belle enfant qui disait : « Ne faites pas de mal au *giaour*. Il est malheureux.... La faute est à moi. »

Je gagnai la colline qui est tout près, et me cachai derrière un arbre pour regarder la scène.

Mihri prit mon livre que j'avais laissé sur le bord de la fontaine, le cacha dans son sein et rentra en pleurant.

Elles sont vraiment terribles ces femmes turques ! Quelques jours auparavant un autre Européen avait failli être assommé par des femmes ameutées contre lui et n'avait dû la vie qu'à la rapidité de son cheval.

On croit en Europe que les femmes turques sont des esclaves sottes et timides. C'est tout le contraire.... Elles sont libres : elles restent dehors et s'amusent pendant des journées entières. J'en ai entendu tenir le dé de la conversation dans les *bazar-kaïk*[2] et dire des choses très-sensées. Ce sont les femmes qui parlent le plus beau turc *stambouli*. J'en ai vu donner des coups de poing aux cavas, au grand *zaptié*[3] de Constantinople.

1. Rôti. — 2. Bateaux-omnibus. — 3. Police.

Digitized by Google

Quatre ans s'étaient passés depuis cette scène lorsque je m'établis à Tchenguel-keui. Je craignais d'être reconnu à Beyler-bey; je craignais de rencontrer la belle fillette, qui devait être alors une jeune fille de seize ans. Je l'aurais bien reconnue à sa voix musicale et à ses grands yeux fendus en amande. Je craignais plus de rencontrer Mihri que les mégères aux bâtons, aux balais et aux épieux à *kébab*.

C'est que je les connaissais, ces séduisantes et violentes femmes turques, qui ne trouvent rien de plus tendre à dire à leurs amants, dans le délire de l'amour, que *arslaneum*, *caplaneum*, mon lion, mon tigre. Elles mêlent à une tendresse infinie des éclats de colère terrible. Leurs caresses enivrent, et tuent parfois aussi bien que leur haine. L'amour de ces femmes orientales n'est pas une lumière qui éclaire; c'est une flamme qui brûle.

La femme d'un pacha en Asie Mineure allait être surprise par son mari en compagnie d'un *hekim* (medecin) européen. Elle prit un poignard et se fit une profonde blessure : cela avec la rapidité de l'éclair. Elle s'était blessée, dit-elle au pacha, en tombant : elle avait fait appeler le *hekim* pour la soigner.

La femme européenne la plus romanesque n'eût jamais fait cela.

Et voilà pourquoi, en 1856, au lieu de suivre la mer en passant par Beyler-bey, je prenais toujours la colline.

XIII

J'ai dit, au chapitre précédent, qu'un soir, à Kalindji-koulouk, mon ami Noïos, le maître d'école de Tatavla, me sauva la vie. Il fit pour moi à cette occasion ce que l'on avait fait pour lui quelques années auparavant.

L'histoire de mon pauvre ami Noïos est bien intéressante et bien terrible à la fois. Je ne peux la raconter tout entière. Il y a des détails sur lesquels je ne veux pas m'étendre. Il y en a d'autres sur lesquels j'ai promis le secret.

Joannis Noïos était né dans l'île de Patmos. En 1854, il était calogéros[1] ou moine, au mont Athos. Le calogéros était un beau jeune homme de vingt-huit ou vingt-neuf ans, à la physionomie distinguée, à la barbe longue, noire et soyeuse, au port noble, à la voix harmonieuse. Il aimait beaucoup l'étude; il avait des tendances mystiques et, ce qui est une chose assez rare chez un moine, il était chaste.

Il voyageait fréquemment pour les intérêts de son ordre. A *** il voyait souvent deux jeunes Turcs, deux

1. A la lettre : *bon vieillard.*

frères, Selim et Achmet. Ceux-ci avaient deux charmantes sœurs.

Ces deux jeunes filles s'appelaient Leila et Fatmé. Leurs parents venaient de mourir. Noïos allait souvent dans cette maison. Il ne dépassait jamais le seuil qui mettait le *selamleuk* en communication avec l'*odaleuk* ou harem : cela va sans dire. Le harem lui était interdit, à lui comme à tout le monde.

Un jour Noïos, en compagnie de l'un de ses amis, se trouvait à un café. Il venait de prendre une tasse de café au *kaïmaki*. Tout à coup, il se sentit pris d'un vertige : tout tournoyait autour de lui. Ce vertige n'avait pourtant rien de pénible : des images riantes se succédaient sans cesse devant lui, comme dans un stéréoscope dont on changerait une ou deux fois par minute les verres coloriés. Il ne sentait plus le poids de son corps. Son âme seule vivait : elle était pleine d'un bien-être indéfinissable ; elle était plongée dans une extase voluptueuse, dont le chaste moine s'effarouchait, mais à laquelle une force plus puissante que sa volonté l'obligeait à se plaire.

C'est que Sotiri, le *cafedji*, d'accord avec d'autres, avait administré à Noïos du hachich.... C'était du meilleur, de celui que préparent les derviches du tekké à Péra.... En se réveillant le beau calogéros se trouva dans un jardin délicieux, au bord de la mer. Un appartement coquet s'ouvrait sur ce jardin: on y entrait de plain pied. Cet appartement était un harem. Une jolie et séduisante jeune femme était assise près de Joannis... Cette jeune femme était Fatmé.

Il ne faut pas oublier que le père Joannis de Patmos

était chaste. Toute caresse de femme était pour lui un mystère ; toute volupté, une révélation. Il ne connaissait d'autre amour que celui du cantique des cantiques, qu'il croyait une allégorie.

Quelques mois après, un soir, à neuf heures, Noïos, Fatmé, Leila et quelqu'autre étaient au jardin. Le temps était très-mauvais. Les vagues mugissantes déferlaient sur le rivage et couvraient d'écume l'extrémité du jardin qui donnait sur la grève. La lune, à son dernier quartier, venait de se lever ; mais elle était cachée par des nuages noirs: elle apparaissait de temps en temps, comme un flocon soyeux d'une couleur blafarde. Les feuilles des arbres, emportées par le vent, tournoyaient et jonchaient la terre. Les amants, à l'abri d'un magnifique acacia en fleurs, se parlaient à voix basse.

Tout à coup le jardin est envahi par une foule de gens criant, hurlant, portant des torches et brandissant des yatagans. C'étaient Selim et Achmet, suivis de quelques amis et de quelques esclaves. Il faut savoir que les deux frères aimaient leurs sœurs d'un amour peu fraternel, et qu'elles avaient repoussé leurs hommages. Ce sont les mystères des maisons turques, orientales.

Selim tranche d'un seul coup d'yatagan la tête de Fatmé, la sœur qu'il aimait. Cette tête rebondit sur la poitrine de Noïos, baignant le visage et la barbe longue, noire et soyeuse du calogéros d'un flot de sang. Des esclaves fidèles, ensuite quelques voisins aussi accoururent au secours des deux malheureuses jeunes filles. Il y eut des morts et des blessés dans cette mêlée. Achmet resta sur le terrain.

Digitized by Google

Les deux jeunes sœurs sont ensevelies à côté l'une de l'autre, au bord de la mer, dans ce jardin, sous cet acacia.

Deux années après, je vis Noïos, à Constantinople, en 1856. Il n'était plus moine : il ne portait plus les habits de calogéros (τὰ καλογερικά), mais les habits français (τὰ φράγκικα).... Sa belle intelligence s'était obscurcie. Il parlait très-peu : souvent il restait à côté de moi pendant une demi-heure sans dire un seul mot. Il ne croyait plus à rien. C'était encore un assez bel homme, mais il avait vieilli de dix ans. Il était maître d'école à Tatavla, où l'on ignorait son secret.

Un soir, à neuf heures, j'étais chez lui.... Il prit une boîte qui était sous son oreiller et l'ouvrit.

Horrible spectacle!... La boîte contenait la tête de Fatmé. Un esclave qui avait été fidèle à la malheureuse jeune fille pendant cette nuit terrible, cédant aux prières de Noïos, lui avait donné cette tête. Il l'avait embaumée. Les cheveux de Fatmé étaient intacts, ces beaux cheveux noirs qui lui tombaient jusqu'aux pieds. Elle les laissait croître, tandis que les femmes turques les portent d'ordinaire très-courts. Noïos les baisa et se prit à pleurer.

« Noïos, Noïos, lui dis-je en pleurant aussi. Ferme cette boîte : cache les cheveux de cette pauvre morte. En les regardant je crois en voir d'autres qui ressemblaient à ceux-là.

— Pourquoi, dit-il, se levant et pressant sur son cœur cette tête qui avait été si belle, pourquoi Marcos Antonios veut-il empêcher le calogéros Joannis de Patmos de baiser les cheveux de Fatmé ?... Vois-tu comme

ils sont encore beaux !... C'est que je les peigne soigneusement, comme autrefois ; comme autrefois, je les parfume d'essences. »

Je ne répondis pas.... Nous pleurâmes, nous pleurâmes longtemps.

Pendant cinq ans tous les soirs, à neuf heures, Noïos ouvrit cette boîte et versa des larmes sur la tête de Fatmé ; tous les soirs pendant cinq ans.

« Que doit-il faire, me disait-il souvent, que doit-il faire au monde cet être inutile, qui était autrefois le père Joannis de Patmos? Tout m'ennuie.... La vie m'est à charge.... Noïos se noiera, Noïos se noie, » ajoutait-il en français, en plaisantant tristement sur son nom.

Il savait un peu de français.

En vain ai-je tâché plusieurs fois de le consoler.

« Tu sais que je suis un bon nageur, disait-il. Mais là, dans la mer de Marmara, près des Sept-Tours, il y a des tourbillons.... J'irai là un jour, emportant la tête de Fatmé, la pressant sur mon cœur. Le tourbillon me prendra ; le tourbillon me portera peut-être sur ce rivage lointain, près de ce jardin délicieux, tout près de cet acacia où sont ensevelis les autres restes.... Oui, Noïos se noiera, Noïos se noie. »

En 1859, après une longue absence, je revis Constantinople. Je revis Kalindji-koulouk, l'horrible rue de Kalindji-koulouk, et Dimitrakis le tutundji.

« Dimitraki, lui dis-je, τί κάμνει ὁ Νόϊος[1] ?

— Δὲν κάμνει πλέον τίποτε[2], répondit Dimitrakis.... Il

1. Comment se porte Noïos? — A la lettre : Que fait Noïos?
2. Il ne fait plus rien.

est mort.... Il y a six mois, il s'est noyé près des Sept-Tours. »

. . . . . .

Pendant mon séjour à Tchenguel-keui, il arriva à Péra un fait tragique, la mort de P..., cet espion autrichien en compagnie duquel j'avais été expulsé de Venise en 1849.

Je dois avant tout remonter au temps de ma connaissance avec P.... Je le revis à Florence pendant le mois d'avril de la même année.

A Vienne, en 1848, P.... s'était donné l'air d'un libéral. Il avait été enfermé dans la même prison que Blum, ce fameux libraire allemand qui avait voulu faire proclamer la république en Autriche. C'était une cellule très-étroite, où deux hommes pouvaient à peine se tenir. Le pauvre Blum, qui était habitué à faire beaucoup de mouvement, tâchait d'entretenir l'élasticité de ses membres par des exercices gymnastiques. P.... lui arracha des aveux qui conduisirent ce pauvre martyr à l'échafaud. Il trahit l'homme avec lequel il était resté pendant quinze jours face à face, avec lequel il avait partagé la misérable couche et la maigre pitance de la prison.

Ensuite, en transportant P.... d'une prison à une autre, on le laissa échapper. C'était une comédie préparée d'avance.

P..., à Florence, fut atteint d'une étrange maladie. C'était une fièvre ardente accompagnée de délire. Cette fièvre dura dix jours à quelques intermittences près. C'était la seconde fois que cela lui arrivait, disait-il.

J'aurais voulu être peintre ou dramaturge. Je le

vois encore;... un bel homme âgé d'environ trente ans, agenouillé sur son lit, demi-nu, les cheveux hérissés, gesticulant, criant et demandant pardon à l'ombre de Blum et à d'autres ombres aussi, je ne sais lesquelles.... J'entends encore son gros chien hurlant et pleurant auprès de lui, dans le silence de la nuit! A la maison où il était logé, on ne s'était pas aperçu de la vérité.... Il avait longtemps habité Vienne : dans le délire il parlait allemand.

Après sa guérison plusieurs patriotes espionnèrent l'espion et s'aperçurent qu'il ourdissait des intrigues contre l'Italie. Malheureusement il avait acquis une certaine influence auprès de quelques personnes puissantes en se donnant pour un émigré de Vienne, pour un persécuté de la police autrichienne. Il n'avait pas d'instruction solide, mais il était très-rusé, il parlait avec facilité et savait inspirer de la confiance. Si la réaction ne fût survenue, il lui serait probablement arrivé à Florence ce qui lui arriva quelques années après à Constantinople.

A Rome, en 1849, le jour de l'entrée des Français, j'allais quitter la ville, l'Italie, j'allais émigrer. Vers la brune je rencontre un homme pâle, maigre, suivi d'un gros chien maigre. C'était P.... J'avais appris du général F.... qu'on l'avait mis en prison. Il avait osé se présenter au ministre de la guerre, le général Avezzana, comme colonel de la garde nationale de Vienne, et avait offert ses services. Le général Haug, qui avait joué un rôle dans la révolution viennoise et qui se trouvait alors à Rome, le connaissait : il le démasqua. Dans la suite Avezzana et Haug mêmes me racontèrent cela.

P.... s'approche donc de moi et me dit d'une voix rauque, éteinte :

« Je viens de sortir du château Saint-Ange. J'ai faim. Marco Antonio, donnez-moi quelques sous.

—Comment! lui répondis-je.... Tu es encore en vie!... Je croyais que l'on t'avait déjà pendu. Je vais partir pour l'exil ; je partagerai mon pain baigné de larmes avec de pauvres et honnêtes proscrits, jamais avec des traîtres comme toi.... Misérable! va-t'en.

— Nous nous reverrons tôt ou tard dans le monde, me dit-il toujours d'une voix rauque, éteinte, me montrant le poing avec fureur.

— Je l'espère, » lui répondis-je.

Chose étrange! Cet homme devenu influent à Rome fit du bien à quelques compromis politiques.

Pendant que j'étais à Constantinople en 1856, P.... y vint aussi pour affaires, disait-il. Ses déguisements ne lui servirent de rien : il fut reconnu par quelqu'un. La colonie européenne apprit quel homme était venu admirer les beautés du Bosphore.

Il y avait alors à Péra un café tout près du théâtre. Ce café et ses environs étaient ce qu'est la place Saint-Marc à Venise : un lieu de réunion, surtout pour les Italiens. P.... y allait tous les jours, plusieurs fois par jour. J'allais rarement à ce café. Une fois j'étais là avec mon ami B..., celui qui dans la suite vint habiter Tchenguel-keui avec moi. P.... aussi se trouvait au café. C'était la première fois que je le voyais depuis mon départ de Rome. J'eus de la peine à le reconnaître : il était changé ; il avait bien vieilli!... D'abord il fit semblant de ne pas me reconnaître tout en me jetant des

regards de haine. Ensuite, en sortant du café, il me fit un petit salut, que je ne lui rendis pas.

Malheureux!... Nous nous étions revus dans le monde. Ce salut lui coûta la vie.

Mon ami me demanda quel était cet homme. Je lui racontai tout ce que je savais de sa triste biographie.

Un soir, à Tchenguel-keui, j'attendais sur le bord du Bosphore mon ami, qui était allé passer quelques jours à Constantinople pour affaires. Je le vois arriver tout bouleversé, regardant autour de lui d'un air égaré. On aurait dit qu'il allait devenir fou. Je l'engageai à se calmer, à s'asseoir. Il me fit le récit suivant:

« Hier matin, me dit-il, j'étais au café du théâtre avec P..., cet artiste qui joue du violon et qui porte le même nom que le traître que tu connais.

« Le café était presque désert. Quatre hommes à mine sinistre étaient attablés près de nous. L'un d'eux, Squartino, qui se dit mon ami, s'approche de moi.

« — Monsieur, me dit-il à voix basse, connaissez-vous cet homme avec lequel vous êtes?

« — Oui, lui dis-je. C'est un artiste du théâtre.... Il s'appelle P....

« — Il peut bien être un artiste. Mais c'est aussi un espion autrichien, un traître, reprit Squartino. C'est lui qui a vendu à l'Autriche un pauvre libéral allemand. Moi et mes compagnons nous sommes venus ici pour le tuer. Éloignez-vous de lui. »

« Le pauvre artiste qui avait entendu quelques mots de cette étrange conversation, s'écria :

« — Moi, moi!... Je ne suis pas un homme politique, moi.... Je suis un pauvre artiste. »

Digitized by Google

« Je confirmai ce qu'il disait. J'ajoutai que P.... l'espion n'était pas celui-là. Il fallait, dis-je à ces hommes, attendre, examiner, interroger des témoins.

« Ils n'entendaient pas raison. Deux de ces scélérats étaient gris.

« — Monsieur, me dit l'un d'eux en se levant. Peu nous importe que ce soit un artiste ou non. On nous a dit que c'est un homme grand, blond, mince, âgé de trente-cinq ou trente-six ans environ, et qu'il s'appelle P.... Cet homme, ce P.... est bien celui dont on nous a fait le portrait. Il est donc celui que nous cherchons. Vous faites là un beau métier, Monsieur, de protéger les traîtres.

« — Holà ! dit Squartino. Prends garde de toucher à mon ami B....

« — C'est bien, c'est bien, lui répondit l'autre.

« Ensuite se tournant de nouveau vers moi, il me dit :

« — Écartez-vous.

« Tu le sais bien : on l'a entendu autrefois au café du théâtre ce terrible *écartez-vous*, qui précède ordinairement un coup de poignard ou de pistolet. On s'écarte, un homme tombe, on emporte un cadavre et tout est fini.

« — Au nom de Dieu, me disait le pauvre artiste.... Sauvez-moi, sauvez-moi. »

« Nous n'avions pas d'armes sur nous.... Il aurait été inutile de crier, car un coup de pistolet ou de poignard est sitôt donné ! Puis on aurait suivi le pauvre joueur de violon.... On l'aurait tué le jour après, deux jours après.... On l'aurait tué tout de même.

« — Eh bien ! dis-je en me levant aussi. Vous n'avez pas le droit de faire cette terrible vengeance. Vous voulez vous l'arroger !

« — Oui, oui, répondirent tous les quatre.

« — Vous voulez verser le sang !

« — Oui, oui, firent les sicaires.

« — Vous voulez prendre ce sang sur vous-mêmes!

« — Oui, s'écrièrent-ils. Nous prenons cela sur nous-mêmes.

« — Alors, repris-je, cherchez le vrai traître. Cet homme ne l'est pas.

« — Où est-il donc ce traître ? »

« A ce moment (étrange coïncidence !) celui qu'on cherchait, entre au café et, en passant près de moi, s'arrête un instant et me reconnaît. Il m'avait vu avec toi. Il me regarde comme s'il voulait engager la conversation : puis, ayant l'air de changer d'avis, il va s'asseoir dans un coin, loin de nous.

« — Oh ! voilà, dit l'un des quatre scélérats, un autre homme grand, mince, blond, âgé de trente-sept ou trente-huit ans, qui a l'air de vous connaître aussi.... Lequel de ces deux hommes est le traître ?... Dépêchez-vous, Monsieur.... Nous n'avons pas de temps à perdre.

« Cependant le pauvre artiste ne cessait de répéter en claquant les dents: au nom de Dieu, sauvez-moi, sauvez-moi.

« — Eh bien, leur dis-je, eh bien ! c'est l'autre.... Je ne veux pas ce meurtre. Voyez-vous cet homme. On dit qu'il est très-changé. En effet il a l'air souffrant. Le remords le ronge ; le remords le tuera peut-être sans qu'il soit besoin de vos poignards. Laissez cette vengeance à

Dieu.... Du moins pas de meurtre ici.... Squartino, empêchez cela. »

« Toute cette conversation s'était faite à voix basse, caverneuse, convulsive. Il y avait très-peu de monde au café. Autour de nous l'on ne s'était aperçu de rien.

« Le traître sortit. Les autres sortirent après lui. Je tâchai de le rejoindre pour l'avertir.... Je tâchai de le faire prévenir.... Impossible!... Il n'est pas connu sous son vrai nom. J'ignorais le faux.»

Tel fut le récit de B.... Était-il temps encore de sauver ce misérable?

« Empêchons, dis-je à mon ami, ce meurtre, si cela est possible. Je ne veux pas que nous soyons aucunement impliqués dans un crime qui va se commettre pour punir d'autres crimes. Je vais me déguiser : toi également. Nous attendrons que le vent tombe pour traverser le Bosphore. Cependant nous pourrons suivre le rivage d'Asie jusqu'à Scutari. On m'a dit où ce misérable demeure. Tu iras l'avertir : qu'il quitte tout de suite Constantinople. J'irai chercher Vistafina pour qu'il couvre sa fuite, pour qu'il le défende, s'il le faut. Il le fera bien si je le lui ordonne. Voilà une autre affaire que nous allons nous mettre sur les bras. Il me répugne d'aller pendant la nuit dans des rues sales et sombres, au taudis nauséabond de ce bandit. Il me répugne d'aller troubler le sommeil d'un homme qui a tué dix-sept hommes. Mais il le faut. Dépêchons-nous.

— Il est trop tard, reprit mon ami; il est trop tard. Ce matin j'ai rencontré dans la grande rue de Péra des cavas qui emportaient un cadavre. C'était celui de P...

Hier à huit heures du soir, l'espion en rentrant chez lui a été tué. Il a reçu seize blessures, quatre de chacun de ces terribles justiciers. »

Mon ami, en disant ces mots, regardait toujours autour de lui d'un air égaré, comme s'il eût encore devant lui le cadavre du traître.

« Ne t'afflige pas, lui dis-je. Tu as été un instrument de Dieu pour punir un scélérat. Son expiation a été aussi grande que ses crimes. *Requiescat in pace.* » (12)

XIV

J'avais conçu une grande idée pendant mon exil en Orient. A mon avis, le rôle de l'Italie soit monarchique soit républicaine, le rôle du gouvernement qui eût le mieux représenté les aspirations et le mieux soutenu les intérêts de l'Italie, était de prendre l'initiative du mouvement des nationalités dans l'Europe orientale contre l'Autriche et la Turquie. Cela aurait causé une dislocation, une dissolution des éléments hétérogènes de l'empire d'Autriche en reproduisant la situation de 1848-49. Elle aurait été même plus menaçante qu'à cette époque-là, car tous les peuples de l'Autriche avaient été trahis par elle et lui en gardaient rancune. On aurait dû profiter par-dessus tout du revire-

Digitized by Google

ment qui s'était fait en Croatie contre l'Autriche. L'Italie aurait pu de la sorte conquérir son indépendance, et jouer un grand rôle dans le monde en faisant accepter son arbitrage dans les différends inévitables qui se seraient élevés entre ces populations, après la chute de ces deux empires. Si l'Autriche avait réussi à rallier quelqu'un de ses peuples mécontents, en lui faisant des concessions, il eût été d'une bonne politique, de la part de l'Italie, de soutenir les autres qui n'eussent pas obtenu de leur gouvernement les mêmes concessions.

Après l'échec des conspirations organisées en Italie en 1850, 1851, 1852 contre les Autrichiens, tous les regards des patriotes italiens s'étaient tournés vers un seul homme, le puissant chef d'une grande nation. Il y avait chez nous une profonde scission entre les libéraux. Les uns croyaient qu'il n'y avait d'autre espoir pour la patrie que dans l'amoindrissement de la puissance de cet homme : quelques-uns allaient même bien au delà. D'autres croyaient au contraire que l'action et l'influence du même homme étaient la pierre angulaire du nouvel édifice. Dans la suite, tantôt les uns tantôt les autres devaient entraîner la majorité de la nation, car les phases allaient succéder aux phases, différentes, parfois opposées, du moins dans l'apparence. C'est à l'histoire de révéler ou d'expliquer les mystères, de remplir les lacunes, de prononcer le jugement définitif. On ne saurait le faire à présent, car le voile est épais plus que jamais, les passions sont toujours ardentes, et la vérité pourrait avoir l'air d'une flatterie ou d'une vaine plainte, ou être encore plus mal interprétée.

. . . . . .

Je crois que c'est ici la place d'une révélation assez intéressante.

Tout le monde sait que l'alliance française fut la base principale de la politique cavourienne. Je commence par dire que je n'ai l'intention d'amoindrir en rien la renommée de Cavour, et que le noble comte était assez riche par lui-même pour n'avoir pas besoin de s'approprier le bien d'autrui. Mais je veux constater que la priorité de l'idée de mettre l'ancien président de la République française, ensuite empereur des Français, à la tête du mouvement italien, n'appartient pas à Cavour, mais à un autre homme d'État italien.

Le 3 juillet 1849, jour de l'entrée des Français à Rome, Louis-Napoléon, qui dix ans après devait rallier autour de lui pendant quelque temps la majorité des libéraux italiens, n'avait parmi eux qu'un seul partisan déclaré.... C'était un homme que ce jour-là l'armée française chassait de Rome, un homme qui ce jour-là même avait cessé d'être triumvir de la République, Livio Mariani.... Il continua à être napoléonien jusqu'à sa mort, en 1856.

Livio Mariani a été l'un des plus nobles caractères que j'aie connus. C'était un homme d'une trempe antique, un Romain des beaux temps. Lorsque Rossi forma son ministère, en 1848, il offrit à Mariani un portefeuille sous des conditions que celui-ci ne put accepter.

« *Voi date un calcio alla vostra fortuna* [1], lui dit Rossi. Je trouverai bien qui acceptera.

— C'est possible, répondit Mariani. Mais si vous voulez trouver des hommes à corrompre, cherchez-en qui

1. Mot à mot : *Vous donnez un coup de pied à votre fortune.*

ressemblent à Pellegrino Rossi, non pas à Livio Mariani. »

Cet homme qui était catholique, qui allait tous les dimanches à la messe, tonnait contre Mazzini, qui n'avait pas voulu approuver son projet de démolir le palais de l'Inquisition à Rome, de ne pas y laisser pierre sur pierre. Il disait que Mazzini n'était révolutionnaire qu'en théorie (13).

Lorsque Mariani mourut à Athènes, ses messes ne lui servirent de rien. Les prêtres catholiques ne voulurent pas l'enterrer. Il méritait bien cela.

Avant de quitter Rome pour aller en exil, Mariani dit à ses amis : « il n'y a d'autre espoir de salut pour les Italiens que de se réunir autour d'une grande monarchie libérale italienne. » Ayant été un partisan de Murat, lorsque celui-ci avait levé le drapeau de l'indépendance italienne, il penchait d'abord vers une dynastie muratiste. Ensuite, bien avant Manin, il se rallia à la maison de Savoie.

Au mois de septembre 1849, à Athènes, Mariani me dit :

« L'indépendance italienne ne peut s'établir que par une alliance d'une monarchie libérale italienne avec la France. Celui qui commencera la délivrance de l'Italie, sera Louis-Napoléon. »

Je le regardais tout ébahi.... Moi, le prophète, j'avais trouvé mon maître.

Il examina, un à un, tous les plans des grands agitateurs, qui avaient le même but, l'indépendance de l'Italie.

« Tout cela est beau, dit-il ; mais tout cela échouera.

C'est mon projet qui réussira. Je vais commencer d'écrire tous les mois au chef de la nation française. Je le connais. Il comprendra bien le grand intérêt qu'a la France à trouver dans l'Italie une alliée forte et sûre.... Il faut aussi faire une grande monarchie unitaire italienne. C'est à regret que moi, républicain, j'entreprends en Italie une propagande monarchique.... Vous l'aurez peut-être un jour, la république, vous autres jeunes gens.... Mais pour arriver là, il faut passer par la monarchie. C'est une nécessité. Cette phase sera plus ou moins longue selon l'habileté du chef que la nation italienne doit se donner, et celle de ses successeurs. »

Ainsi me parlait ce noble vieillard au port majestueux, à l'aspect théâtral, un jour que nous nous promenions ensemble au jardin d'Académe (14).

On lui disait quelquefois, lorsqu'il quittait la compagnie d'autres émigrés :

« Où allez-vous, Mariani?

— Je vais, répondait-il, écrire au chef des Gaulois. Il comprend mes idées.... Il comprendra bien tôt ou tard. *Gutta cavat lapidem.* »

Et il partait.... On aurait dit un sénateur romain qui allait écrire à un chef obscur de Galates.

Il ne perdit jamais la foi.

« Le temps approche, » disait-il souvent.

Il y a à Paris des Romains qui pourraient confirmer mes paroles en revendiquant pour Mariani la priorité d'une idée.

Ainsi ce pauvre vieillard qui ne devait plus revoir l'Italie, se consolait-il des tristesses de l'exil en espé-

rant que l'Italie même serait délivrée par ces soldats français qui l'avaient chassé de son sol natal.

. . . . . .

Après cette digression, je reprends mon récit où je l'ai quitté. Je parlais de la scission qui existait autrefois entre les libéraux italiens à propos de l'alliance française.

Mon séjour au milieu des populations de l'Orient me rendit toujours ou, pour mieux dire, presque toujours étranger aux espérances et aux excès des deux partis. Placé loin des grands centres politiques, loin de l'influence exercée par les chefs des libéraux italiens de différentes nuances, j'avais devant moi un vaste champ d'action. Je croyais que ce qui importait par-dessus tout, c'était de placer l'Autriche dans une situation semblable à celle de 1848-49, et de mieux profiter de cette situation que l'on n'avait fait alors. Je crois encore aujourd'hui que, si ce plan avait été suivi, la délivrance de l'Italie se serait faite d'une manière plus facile et plus glorieuse pour l'Italie elle-même.

Je croyais et je crois encore que la mission principale de l'Italie à l'extérieur est de délivrer et de civiliser les peuples de l'Orient. Nos ancêtres ont dominé deux fois le monde, une fois par le glaive, une autre fois au nom d'une idée, de l'idée chrétienne. C'est à nous, c'est à nos enfants d'exercer une troisième hégémonie par l'exemple des vertus civiques, par le spectacle d'une civilisation modèle et par de grands actes historiques ayant pour but la délivrance et la civilisation des peuples.

Mon rôle à moi, patriote italien ballotté au milieu des

tempêtes révolutionnaires, je dirais même ma mission, si ce mot n'était trop pompeux et si l'on n'en avait abusé, était de parcourir, d'étudier les pays d'Orient, de répandre partout l'influence morale de l'Italie, d'annoncer à ces peuples mes idées sur leur délivrance.

J'ai consacré à cette idée quinze ans de ma vie. On a vu, au commencement de cet écrit, que la dure nécessité m'imposa quelquefois des occupations qui n'avaient rien de commun avec les lettres, la science, la politique. Mais cela n'eut lieu que pendant les premiers mois de mon exil et pendant la guerre d'Orient qui avait troublé et déplacé tous les intérêts. Excepté pendant ce temps-là, j'ai toujours été professeur, homme de lettres, journaliste.

J'ai étudié à fond les questions des nationalités en Orient : je me flatte d'être l'un de ceux qui les connaissent le mieux. Je me suis occupé même de la question arménienne. L'*Opinione* publia, en 1854, des lettres que j'ai adressées de l'Orient à ce journal sur cette question, sur les partis parmi les Arméniens, sur le rôle que joua la cour de Rome dans ces affaires. Il va sans dire que lorsqu'il est question de la liberté des peuples, la Rome papale de nos jours est là pour entraver ceux qui marchent à la tête des libéraux, même si ce sont des prêtres chrétiens, ainsi que les braves Méchitaristes, et qu'elle donne la main aux oppresseurs, même si ces oppresseurs sont des Turcs.

J'ai appris les langues les plus répandues dans les pays que j'ai habités. Un savant professeur de l'université d'Athènes, Rangabé, a écrit en 1853 dans la Revue

la *Pandore*, que je suis l'étranger qui connaît le mieux la langue néohellénique. Éliade, le premier homme de lettres de la Roumanie, a dit, dans une lettre, que je savais bien le roumain et que je m'occupais de perfectionner cette langue.

Je publiai des articles, des brochures.... Je me servis de ma facilité à écrire les langues étrangères pour faire la propagande de mes idées.... Je prêchai la révolution *symphone* et *synchrone* (concorde et simultanée) des peuples opprimés, surtout en Orient. « C'est par ce mouvement-là, dis-je dans l'*Éole* de Syra en 1851, que l'édifice politique actuel de l'Europe peut tomber, comme les châteaux de cartes de jeu que les enfants construisent pour s'amuser, tombent au moindre souffle. »

Dans ma brochure *Études historiques sur l'origine de la nation roumaine*, en roumain, j'ai soutenu des opinions contraires à celles de M. J. Bratiano, qui étaient, disait-il, celles de M. H. Martin. Peut-être ces dernières opinions, que je ne partageais pas, étaient-elles meilleures que les miennes, si l'on peut affirmer quelque chose de positif dans des matières aussi contestables. Je soutenais que les Roumains étaient des Italiens tout purs, et que tout élément dace a complétement disparu du sol de la Roumanie, ou du moins a été complétement absorbé et assimilé par l'élément romain. Je voulais par-dessus tout faire de la propagande politique.

Je parcourus la Roumanie, en 1858, recueillant des signatures pour la fondation d'un collége italien, où je voulais inviter comme professeurs les émigrés italiens les plus savants. J'en recueillis pour 100 000 francs.

J'avais repris à Bucuresci le projet que nous avions conçu, en 1853, feu M. le baron Tecco, alors ministre du Piémont à Constantinople, et moi, de créer en Orient un grand établissement d'instruction publique, un grand foyer de lumières. Notre but était d'associer l'Italie et la France libérale dans cette noble œuvre et de combattre l'élément clérical par l'élément laïque. En effet c'est la France cléricale qui est représentée en Orient par les Lazaristes et par les sœurs de Charité. La France libérale, la France de 1789 ne l'est nullement, dans l'enseignement public, tandis qu'elle aurait à la fois le droit et le devoir d'exercer de cette manière aussi la propagande d'un grand système d'idées. Peu de personnes savent en France qu'il y a quelques années un lazariste français, un jésuite déguisé, M. Boré, était une puissance à Constantinople. Il avait même quelque velléité libérale; il contribua à faire secourir nos émigrés. Je n'ai connu en Orient aucun savant, aucun homme de lettres français, animé d'un esprit libéral, à la tête d'un grand établissement d'éducation.

Toute propagande protestante a échoué en Orient, dans l'enseignement public aussi, ou a produit de bien minces résultats; la propagande faite par les Italiens aussi bien que les autres. Des émigrés italiens essayèrent d'opposer, il y a plusieurs années, à Smyrne, à l'enseignement français clérical, un enseignement italien libéral : n'étant pas soutenus, ils échouèrent. Tout ce que, pendant ces derniers temps, ont essayé de créer quelques professeurs italiens, même soutenus par leur gouvernement, est chétif et ne fait ni bien ni mal.

La France libérale, savante, la France de 1789 pourrait, à mon avis, exercer, d'accord avec l'Italie, une mission civilisatrice en Orient, même par l'enseignement public, non pas en détruisant les établissements où domine l'esprit clérical, mais en créant une utile concurrence. Il faut avouer que parmi ces Français et ces Françaises appartenant au parti clérical en Orient, il y a des personnes estimables qui font le bien selon leur manière de voir. Liberté, liberté pour tout le monde !

Le projet conçu par feu M. Tecco et par moi-même, à Constantinople, et mon grand projet à Bucuresci seront probablement repris avec le temps par d'autres.... Nous, les premiers piocheurs, nous serons oubliés : cela va sans dire. Qu'est-ce que cela importe pourvu que le bien se fasse !

XV

C'est donc par-dessus tout une influence italienne libérale que je voulais répandre en Roumanie. J'y avais acquis une sorte de popularité. Que de patriotes roumains j'ai vus émus, quelquefois émus jusqu'aux larmes, lorsque je leur lisais un passage de ma brochure sur les origines de leur nation, un passage où je parlais du passé et de l'avenir de celle-ci. En voici la fin.

Digitized by Google

« On a dit d'un peuple en Europe, qu'il est civilisé seulement en apparence, à l'extérieur; qu'en grattant la peau, on trouverait au-dessous son ancienne nature barbare. Au contraire je dis aux Roumains et j'ose affirmer que l'Italie leur parle par ma bouche. — « On trouve parfois de vieux tableaux de grands maîtres, mais couverts depuis longtemps d'une couche sale, noire. Si on les nettoie, les beautés de la peinture se montrent peu à peu et le tableau méprisé auparavant acquiert une grande valeur. Ainsi donc, Roumains, faites tomber ce voile de poussière dont la barbarie des conquérants et la corruption des oppresseurs de votre pays ont couvert votre caractère national; et les anciennes, les grandes vertus romaines reparaîtront aux yeux de tout le monde. Soyez les dignes petits-fils des Romains, les dignes frères des Italiens. Ceux-ci vous soutiendront dans vos efforts. Si votre origine romaine est une erreur, c'est une erreur respectable, qui a contribué et va contribuer dans la suite aussi au bien de votre nation. Même à l'avenir une conviction profonde d'avoir eu de grands ancêtres, d'être les frères d'autres grands peuples, sera pour vous-mêmes une arme puissante. La lutte pour atteindre cet avenir qui vous est réservé, vient à peine de commencer. Que d'études d'hommes savants, que de travaux de publicistes, que de veilles d'hommes d'État, que de sang de martyrs répandu sur les champs de bataille ou autrement, que de sacrifices de tout genre seront nécessaires afin que la nation roumaine puisse se constituer et revendiquer tous ses droits! Il faut appliquer à

la renaissance de cette fille de Rome ce que Virgile a dit de Rome :

« Tantæ molis erat romanam condere gentem ! »

J'ai dit que je parcourus toute la Roumanie afin de recueillir des signatures pour la fondation de mon collége. Chaque signataire s'obligeait à donner 600 ou 300 francs, à des conditions qui étaient indiquées dans le projet que j'avais publié. J'avais reçu du gouvernement des lettres de recommandation pour les préfets des provinces et pour les abbés des monastères qui sont nombreux et riches. Je fus partout bien accueilli. Je me flatte de connaître ce pays admirablement doué par la nature, la *térra rumánésca*, mieux que la plupart de ses enfants. J'ai souvent parcouru en *carrucióra de posta* ces plaines en grande partie incultes et désertes, ces steppes immenses, où souvent il serait impossible de trouver un caillou au milieu de l'humus recouvrant une couche de sable qui est probablement le fond d'une ancienne mer. La ligne de l'horizon n'y est interrompue que par la silhouette de quelques puits, où les pâtres abreuvent leurs troupeaux. On voyage de la même manière dans les terrains accidentés qui précèdent les hautes montagnes : ce sont les dernières terrasses des Carpathes, qui dominent la plaine bordée par le Danube. L'abondance des eaux qui sillonnent ce pays, donne de quelque manière raison à ceux qui ont proposé les mots latins *vallis aquarum* comme étymologie de *Valachie, Valaquie*, étymologie que la science ne peut accepter. On voyage dans la Roumanie en *birgia*

Digitized by Google

ou en *carrucióra de posta*. Je vais dire quelque chose de celle-ci.

La *carrucióra de posta* est un véhicule tout en bois, sans un clou en fer; il coûte à peu près dix ou quinze francs, et est aussi grand qu'une de ces petites voitures à bras où l'on vend des oranges ou d'autres fruits à Paris. A peine un voyageur ou deux peuvent y tenir, étendus sur des gerbes de foin. Quatre, six, huit, dix chevaux petits, maigres, mais pleins de feu, que l'on change à tout relais de poste, attelés de front et lancés à toute vitesse, transportent le frêle véhicule presqu'avec la rapidité de la vapeur sur les chemins de fer. Tandis que sur les chemins de fer on suit un plan horizontal ou ayant une légère inclinaison, et le mouvement se fait sans secousses ou avec peu de secousses; en *carrucióra de posta* on traverse des steppes unies, on monte et on descend des rampes roides, on court par monts et par vaux, le jour et la nuit, on court toujours. On est exposé à chaque instant au danger d'être lancé dans l'espace, renversé dans une rivière ou dans un précipice, entraîné par des eaux écumantes et retentissantes. Cela a quelque chose d'effrayant, surtout pendant les nuits sombres. Parfois l'on se trouve tout à coup au milieu d'un torrent impétueux, où les chevaux pataugent, trébuchent et se relèvent demi-noyés. On peut toucher l'eau avec la main; on en sent le froid contact. On invoque inutilement un rayon de lune, une lueur d'étoile qui rompe les ténèbres grisâtres. Lorsqu'on est sorti de l'eau et que l'on croit toucher au rivage, l'on se trouve souvent en présence d'autres menus torrents improvisés par les dernières pluies et quelquefois plus

dangereux que le courant principal. Cependant l'on finit par s'habituer aux craquements sinistres, aux bonds fabuleux, aux sauts acrobatiques : tout fuit, tout tournoie, comme dans une ronde infernale. Cette course effrénée à travers l'espace sans bornes a même quelque chose de voluptueux, comme tout mouvement déréglé, dangereux même, au milieu du bruit et au grand air. De temps en temps une forte odeur de brûlé avertit le voyageur d'une autre espèce de danger : c'est l'essieu en bois de la *carrucióra* qui, chauffé par le frottement, vient de prendre feu. Cependant un *terranu* (paysan) long et gros qui conduit, perché sur un petit cheval maigre, un Daco-Romain à la longue et flottante chevelure blonde, à la blanche chemise qui couvre le pantalon, gonflée par l'agitation de la course, chante à tue-tête un air que l'on pourrait appeler l'air des steppes, car on l'entend partout en diverses langues depuis le Volga jusqu'à l'Allemagne « *In faptulu zilei de diminéçia-Carrutia postei*, etc. Au point du jour, un dimanche, le carrosse de poste, etc. » Cette manière de voyager est encore plus étrange pendant l'hiver, lorsque la neige est partout étendue comme un linceul et craque sous les roues, ou sous la *carrucióra* même sans roues qui glisse sur l'immense surface éblouissante, tandis que le *crivatz* glacé vous fouette le visage. Quelquefois au milieu d'une forêt, entre les branches d'arbres couverts de givre, le gros museau d'un ours ou le museau effilé d'un loup se montrent tout à coup : parfois même ce sont plusieurs loups. Des hurlements affreux retentissent au milieu de la tourmente. Sans besoin d'être excités par les cris du voyageur effrayé, ou

fouettés par le Daco-Roumain à la blanche chemise effrayé aussi, les chevaux volent, volent, effrayés à leur tour, soulevant sous le piétinement de dix, de vingt sabots un tourbillon de neige.... C'est comme cela que l'on voyage en Roumanie en *carrucióra de posta*. On arrive cahoté, endolori, brisé, mais enfin, presque toujours, on arrive.

Autant les plaines sont monotones, prosaïques, en Roumanie, autant les montagnes y sont pittoresques, poétiques. C'est un pays qui mériterait d'être plus visité par les touristes, et il le sera lorsqu'on pourra aller de Paris à Bucuresci en chemin de fer. Surtout un voyage aux couvents roumains est assez intéressant et mérite que l'on risque de se casser le cou en *carrucióra de posta*.

Voilà un pays où M. About, qui a tant fustigé les Grecs, trouverait une ample moisson de ridicule, surtout à Bucuresci, la ville de la *joie* en roumain, la ville de la *beauté* en albanais ou pélasgique! Elle mérite ce nom à cause de la beauté de ses femmes et de l'habitude qui règne depuis bien des siècles sur les bords de la Dûmbovitza de jouir de toute manière de la vie. On pourrait appeler Bucuresci aussi la ville de la *boue*, car ses rues, ainsi que celles des autres villes roumaines, sont affreusement boueuses. C'est là que l'on voit de magnifiques équipages, à la *chausseoa*, et des logis coquets dont le luxe contraste avec la misère affreuse des paysans. Ces équipages et ces logis appartiennent à des Daco-Romains parlant français, aussi élégants que les élégants des Champs-Elysées de Paris. Ces Français de faux aloi, ces *ciocoi*, sont un intéressant sujet d'étude surtout pour le voyageur qui cherche les ridicules humains, et veut

fouetter les vices des pays qu'il visite. Ce qu'il y a de moins corrompu en Roumanie, ce sont les pauvres *terrani*, les mangeurs de *mamaliga*, les habitants des *bordei* (15).

La corruption roumaine est d'un genre différent de la corruption grecque. D'abord, chez les Grecs, malgré leurs défauts et leurs vices, on remarque toujours les signes d'une race supérieure. Des caractères élevés, de nobles et grandes vertus apparaissent chez les descendants des Hellènes, au milieu des conséquences inévitables d'une décadence qui date depuis plusieurs siècles. Les Roumains corrompus ne sont pas toujours méchants : au contraire, ils sont parfois débonnaires. Ce serait pourtant une injustice de taire ou de nier qu'il y a en Roumanie une amélioration, un lent progrès, quelques signes même d'une réforme dans les mœurs. Il est à espérer que les jeunes gens qui étudient en France, en Italie, en Allemagne, ne rapporteront pas seulement dans leur patrie des bribes de science, mais aussi quelques unes des grandes qualités du peuple français, de l'italien ou de l'allemand. J'ai trouvé en Roumanie quelque bon prêtre : par exemple, je nommerai le père Néophyte Scriban. J'y ai trouvé quelque bon et brave professeur, comme M. Poenar qui était directeur du Collége national. Moi, le *galopino* (chercheur d'or), qui ai couru le monde cherchant partout la vertu, la vertu partout rare, j'en ai trouvé quelqu'échantillon même au milieu de la boue de la ville de la *joie* et de la *beauté*, de Bucuresci. J'y ai trouvé un homme vertueux ! Il est possible qu'il y en ait même trois ou quatre : je parle de celui que j'ai connu. C'était un ardent patriote, un homme très-

honnête, une âme sainte. Il avait été dans les prisons russes et avait eu, en partie, les pieds gelés dans une fuite qu'il avait tentée pendant un hiver très-rigoureux. Il s'appelait Constantin Floresco. Mon excellent ami Floresco était *rara avis* dans ce pays corrompu! Je crois qu'il est mort. J'espère que les mères roumaines à Bucuresci auront enfanté quelqu'autre citoyen vertueux semblable au bon Floresco. Cela est possible.

Maintenant les Roumains m'ont oublié,... même ceux qui étaient émus en entendant la lecture de cette page écrite dans leur langue par le pauvre émigré italien après un an de sejour dans leur pays!

Les Roumains ont oublié mes efforts pour contribuer à la renaissance de leur pays et à leur accord avec les peuples voisins, mes vers par lesquels j'ai célébré les faits les plus importants de leur histoire, les services que je leur ai rendus auprès de Cavour et de Garibaldi. Ils ont oublié que j'ai tâché de populariser leur cause en Italie dans plusieurs journaux; que seul en Italie, presque seul en Europe, lorsque Couza était au faîte de sa puissance, j'ai osé flétrir par ma plume lui-même et son œuvre et défendre les vaincus, qui à présent gouvernent le pays. Ils ont oublié qu'en 1862 je fondai en Italie une Société italo-roumaine, à laquelle donnèrent leur nom plusieurs savants, hommes de lettres, artistes renommés. Ils ont oublié que lorsque Couza tomba, à point nommé, ainsi que je l'avais annoncé trois ou quatre mois auparavant dans la *Vanguardia* de Turin, et que l'on proposa à l'Autriche de céder la Vénétie en échange de la Roumanie, moi émigré vénitien j'ai protesté dans les journaux contre ce honteux

marché. Je me proposais d'agiter l'Italie par les *meetings* pour le faire repousser par le peuple italien même, lorsque ce projet fut abandonné. Le gouvernement roumain m'a donné, depuis 1859, en rétribution de mes travaux, la persécution ; eux, les frères roumains, l'oubli.

Ce n'est pas là pourtant ce qui m'afflige le plus : c'est de voir les sympathies de l'Europe pour ce pays, qui m'est toujours cher, bien diminuées depuis quelque temps. La demi-indépendance de la Roumanie, l'union du pays au delà du Milkov avec celui qui est en deçà de la même rivière, les institutions politiques dont jouissent les Roumains, sont le fruit principal, presqu'unique, du sang français et anglais répandu en Crimée. L'Italie, dans de moindres proportions, s'est associée à cette œuvre. Les tendances russophiles du gouvernement roumain, les persécutions que les Juifs viennent de souffrir dans ce pays, ont produit une grande sensation en France, en Europe. On a cru élever en Roumanie le premier boulevard de la civilisation contre la barbarie : on l'a élevé à grands frais. Est-ce que ce serait là, au contraire, le premier boulevard de la barbarie contre la civilisation?

Certainement je ne veux pas comparer ce brave jeune homme, ce Prussien, le prince Charles, avec Couza ; ni Georges, roi de Grèce, avec le têtu Bavarois dont il est le successeur. Mais les Roumains et les Grecs, en demandant des maîtres aux maisons régnantes en Europe, n'ont pas réfléchi que ces princes auraient servi avant tout les intérêts de leurs mères-patries. Ainsi qu'Othon, a fait plutôt que de la politique grecque,

de la politique bavaroise, le *Domnu* Charles Ier fera avant tout de la politique prussienne à Bucuresci, et le *Basileus* Georges Ier de la politique danoise à Athènes.

Mais si les Roumains peuvent de quelque manière se justifier d'être devenus russophiles, c'est-à-dire barbarophiles, ils ne pourront jamais se justifier d'être devenus hébréophobes. C'est triste, c'est bien triste! Je n'avais écrit pendant dix ans un mot, un seul mot, sur les injustices que j'ai éprouvées de la part des Roumains; je continuai à servir leur pays. Mais je ne peux me taire sur leurs injustices envers ces malheureux Juifs de Moldavie. Sans doute ceux-ci ont les défauts des peuples qui ont été longuement persécutés; mais ils ont aussi des vertus, surtout des vertus qui manquent aux Roumains, par exemple l'activité. C'est cette forte race juive-allemande qui a produit les Mendelsohn, les Meyerbeer, les Heine, les Diefenbach et tant d'autres hommes illustres. Est-ce qu'une infusion de ce bon sang juif dans les veines appauvries des Daco-Romains, ne serait pas salutaire?... Il y a peu d'années, il n'y avait en Roumanie que deux classes, celle des maîtres et celle des esclaves. Depuis quelque temps, il y en a une autre en état de formation; elle est composée d'éléments en grande partie étrangers, Grecs, Serbes, Bulgares, Italiens, etc. L'élément roumain y est en minorité. Pourtant tout ce mélange devient roumain et forme une nouvelle classe, la classe moyenne. Les Juifs peuvent en être un élément précieux. Je leur dois bien quelque chose à ces malheureux Juifs de Roman et de Bakeu. Ce sont là des hommes ni meilleurs ni pires que les autres. Ils sont

faibles et persécutés; je suis donc leur ami. J'ai toujours laissé à d'autres l'honneur et les avantages d'être les amis des forts.

Tout ce qui se passe depuis quelque temps en Roumanie, attriste les amis sincères de ce pays, les amis du progrès.

XVI

C'était en 1858. On approchait de grands événements. Des paroles allaient être prononcées du haut de quelques trônes de l'Europe, de ces paroles qui sont le prologue de grands drames historiques.

On sait que Cavour eut devant lui deux projets, lorsqu'il allait prendre l'initiative du mouvement italien. L'un est celui qu'il a choisi, l'alliance française. Je ne juge pas, je raconte. Je m'incline devant l'immense habileté que déploya ce grand patriote dans l'exécution de son œuvre, devant la persévérance qu'il montra pour aller au delà du point où d'autres voulaient s'arrêter.

Il y avait, on le sait bien, un autre projet : la révolution universelle. Ce que l'on ignore, c'est que celui qui l'avait conçu, alla une fois le présenter lui-même au puissant ministre de Victor-Emmanuel.

Une fois, un Anglais, avec un air gentleman parfaite-

ment britannique, se présente chez Cavour à quatre ou cinq heures du matin, rue alors de l'Arcivescovado, n° 11. C'est à cette heure que le comte recevait ses visites. Il y a peu de comtes aussi matineux!

On causa d'abord en anglais, ensuite en italien. « Savez-vous, dit Cavour à son interlocuteur, que pour un Anglais vous parlez bien l'italien!

— Je ne suis pas Anglais, dit l'autre; je suis aussi Italien que vous-même. Je suis un homme qui est condamné à mort en Piémont, un homme qui, comme on dit, n'a pas de courage. »

Cavour se leva ému et tendit la main à ce condamné à mort, à Mazzini ... Cavour était le meilleur des Cavouriens.

Ce que l'on ne sait pas, c'est qu'il y avait aussi un autre projet. Canaris, le grand Canaris, avait proposé à Cavour de rendre le mouvement italien solidaire de celui des peuples de l'Orient. Pourquoi Cavour n'accepta-t-il pas ou ne réussit-il pas à faire accepter aussi ce projet? Il pouvait bien s'harmoniser avec celui auquel il donna la préférence.

Parmi les puissants du monde il y a des hommes profonds: ils croient qu'il vaut mieux marcher doucement et faire les grandes choses successivement. Peut-être est-ce la bonne méthode. Mais, pour la pratiquer jusqu'au bout, il ne faut pas vivre soixante et quelques années, la vie ordinaire d'un homme, mais cent ans ou davantage, et garder jusqu'au dernier moment la vigueur, la puissance de volonté et d'exécution qui manquent ordinairement aux hommes âgés

Pendant que s'agitaient ainsi dans les conseils de

ces puissants du monde les destinées de l'Italie, moi, pauvre émigré, homme obscur, sans aucune intelligence avec les hommes de Londres ni avec ceux de Turin, je combattais l'Autriche au centre de sa puissance, sur le Danube, accroissant les sympathies pour l'Italie, dévoilant les intrigues de l'Autriche même, excitant les peuples à la révolte. En 1859, je fondai un journal roumain à Bucuresci, moi Italien, seul, sans un associé, sans capital. Un mois après j'avais mille abonnés : ce serait comme huit ou dix mille en France. La douleur de voir abandonnée, à Villafranca, ma chère patrie aux Autrichiens me fit commettre un acte imprudent qui causa ma ruine. J'écrivis un article assez violent. Je me souviens que j'étais comme fou de douleur.

A ce moment le brave Zennari, l'ancien secrétaire général du gouvernement de Venise en 1848, mourait de douleur en voyant disparaître à l'horizon les dernières voiles de la flotte française qui était devant Venise. Quelque citoyen courageux aurait dû se mettre à la tête du peuple qui était prêt à se battre et cherchait un chef. Il aurait été impossible que des marins français fissent voile vers le sud, tandis qu'au nord, dans les Lagunes, on eût entendu les cris de la mêlée. L'histoire dira ce que pendant ces moments terribles a dit et fait Cavour : je le sais, mais je ne veux pas le révéler. Voici ce que je vais dire seulement. « Il me faudrait du sang à Venise, s'écria le grand patriote dans son sublime désespoir. Il me faudrait du sang à Venise....» Il se trouva, au contraire, de bons citoyens qui, au lieu d'exaucer les vœux de cet homme sangui-

naire, prêchèrent au peuple de Venise la tranquillité, c'est-à-dire ce qui était, dans ce moment suprême, une lâcheté (16).

Je fus arrêté. Je faillis être livré à l'Autriche. On m'expulsa de la Roumanie.

. . . . . .

En 1860, je fus présenté à Cavour par l'entremise d'un homme estimable, feu le comte Giulini de Milan, l'un des chefs de la fameuse *consorteria* de la *Perseveranza*. Je ne ferai pas le portrait de Cavour : je ne veux pas tomber dans les redites. J'eus trois entrevues avec lui, toujours à quatre heures, quatre heures et demie du matin, selon son habitude. Il m'est arrivé parfois de voir quelqu'autre visiteur matinal, qui attendait aussi dans l'antichambre, se promener en long et en large, examiner le buste de Cavour, qui avait été envoyé à celui-ci après le Congrès de Paris par des citoyens de Parme, et un magnifique vase de Sèvres qui était un cadeau du Prince Napoléon au célèbre ministre. Enfin, comme l'on s'ennuie de tout, même de contempler les bustes d'hommes célèbres et les magnifiques vases de Sèvres, le visiteur s'asseyait dans un coin et s'endormait. Cependant le comte ne dormait pas ; il parlait, il écrivait, il travaillait, il travaillait toujours. Je crois que sa mort fut causée surtout par cet excès d'activité et de travail.

J'exposai franchement et longuement mes idées à Cavour. Il écoutait en homme qui comprend et qui sait apprécier les opinions même qu'il ne partage pas entièrement. Je développai la formule qui, d'après mon avis, aurait dû être, même avant 1859, la base princi-

pale de la politique italienne. C'était, indépendamment du ralliement de tous les patriotes autour de la maison de Savoie, la révolution *symphone* et *synchrone* des peuples soumis à l'Autriche et à la Turquie. Du moins aurait-on dû travailler avant tout à replonger l'Autriche dans les orages de 1848-49. Toute autre combinaison politique, hors ces deux formules, était, à mon avis, d'une importance secondaire.

Cavour, homme instruit et d'une intelligence vive et prompte, connaissait la question d'Orient, la question des nationalités, autant que tout homme instruit doit la connaître; mais il ne l'avait pas approfondie: il n'avait pas fait là-dessus des études spéciales. Il ne voulait pas choisir comme base principale de ses combinaisons politiques un terrain qu'il connaissait imparfaitement, tandis que la politique et les intrigues des cabinets européens n'avaient pas de mystères pour lui. Il était un grand diplomate plutôt qu'un grand homme d'État. Sur le terrain de la diplomatie, il pouvait trouver des égaux, mais non pas de supérieurs : il est bien naturel qu'il l'ait préféré à tout autre pour en faire la base de sa politique. Il faut ajouter qu'il voyait les chefs de l'émigration hongroise peu d'accord entre eux, qu'il n'avait nulle estime des Roumains et de leurs hommes politiques : quelque chef croate qu'il avait connu, ne lui inspirait pas beaucoup de confiance. Il ne voulait pas rendre la question italienne solidaire de la question orientale, qui lui apparaissait comme l'x, y, z de la politique. Je suis persuadé, au contraire, que cette difficulté de loin est quelque chose, de près ce n'est rien. Elle consiste dans l'antagonisme des diverses na-

tionalités; une volonté puissante aidée de puissants moyens matériels peut la vaincre.

La question était nette dans l'esprit de Cavour. Il fallait opposer à tel nombre de soldats réguliers que l'Autriche pouvait porter sur le champ de bataille, tel autre nombre de soldats réguliers, Italiens ou non Italiens. Ce nombre de soldats autrichiens aurait pourtant bien diminué, si la révolution avait éclaté au centre de l'empire, si un cataclysme en Orient avait renversé l'Autriche et la Turquie. Mais Cavour n'avait ni l'audace ni le génie nécessaires pour cette grande œuvre. Comment pouvait-il mettre d'accord les peuples sur des questions qu'il ne connaissait pas?... Qui est-ce qui aurait dû lui venir en aide dans cette grande entreprise? Les diplomates et consuls italiens en Orient étaient en général des gens médiocres. J'en excepte feu le baron Tecco, qui a été ministre à Constantinople et ensuite à Madrid, honnête homme et excellent patriote autant que profond orientaliste et habile diplomate. Il me dit plusieurs fois que Cavour ne comprenait pas grand'chose aux questions des nationalités sur le Danube et en Turquie. Malheureusement Tecco était trop favorable aux Turcs, et il n'y avait pas beaucoup de sympathie entre lui et Cavour. Si celui-ci eut sous la main quelque homme habile et qui voulût entièrement suivre son initiative, il l'employa ailleurs.

Il est pourtant connu que Cavour n'a pas fait d'élèves. Il a cela de commun avec Mazzini. Cavour n'a pas laissé de successeurs : Mazzini n'en laissera pas non plus. Les raisons de ces effets identiques sont tout à fait

contraires. Les formules de Mazzini sont trop rigides, quoique assez vagues parfois, et (ce qui est contraire à l'esprit de notre époque) entachées de mysticisme. Cavour n'avait pas de formules, de théories : sa politique n'était qu'une série d'expédients.

En 1861, Cavour consentit à prendre l'initiative d'un mouvement sur le Danube contre l'Autriche. L'envoi d'armes que l'on avait décidé, ne réussit pas pour des raisons que je connais, mais que je crois inutile d'exposer. Tout le reste aussi avait été mal combiné. Le projet devait échouer et échoua.

Il est impossible de juger définitivement l'œuvre politique de Cavour : il faut attendre que son système ait porté ses dernières conséquences. Peut-être sa renommée baissera-t-elle avec le temps au lieu de grandir. Cependant l'on doit parler et l'on parlera toujours avec respect de ce grand patriote.

La politique que je proposais il y a quelques années, serait encore aujourd'hui la bonne. L'Autriche occupe encore une partie du territoire italien. Il est de notre intérêt de nous appuyer sur les peuples qui lui sont sujets et en sont mécontents, et d'y semer, s'il est possible, la guerre intestine pour avoir une occasion de prendre ce qui doit être à nous. C'est toujours sur les peuples que nous devons nous appuyer par-dessus tout, plutôt que d'établir comme seule base de notre politique l'alliance de quelque grande puissance étrangère, utile quelquefois, plus souvent dangereuse. En outre la mission de l'Italie est toujours, selon mon avis, de donner la liberté aux peuples d'Orient, comme nos ancêtres leur ont donné la servitude.

XVII

En 1862, à Turin, j'eus un moment d'influence. Je venais de renverser Ricasoli. Ce n'est pas de la fanfaronnade : c'est de l'histoire.

Ricasoli est un homme qui a eu un beau moment dans sa vie. Son nom est attaché à un grand fait historique, l'annexion de la Toscane : ce nom ne périra pas. Au contraire celui de son trop fameux antagoniste, Rattazzi, est attaché à trois grands malheurs de la patrie, Novara, Aspromonte, Mentana. Rattazzi est l'homme aux trois désastres !... Si cet homme de malheur devenait ministre une autre fois, l'histoire l'appellerait hélas ! l'homme aux quatre désastres. Quel coin de l'Italie, de l'ancienne *magna parens*, serait destiné à acquérir une triste célébrité ?... Où les mères et les épouses devraient-elles préparer d'avance leurs habits de deuil après l'avénement au pouvoir de cet homme, après cet événement lugubre ? Serait-ce à Naples où il vient de savourer les douceurs d'une popularité aussi extraordinaire pour lui que passagère et imméritée ?...

Au mois de janvier 1862 un journal venait d'être fondé à Turin. On m'avait assuré que le directeur était un honnête homme : je ne le connaissais pas. Je le vis lorsque son journal, le *Tribuno*, avait déjà commencé de

Digitized by Google

paraître. Je m'engageais à le rédiger. J'avais compris de suite quel en était le but: la démolition de Ricasoli. Je suis assez bon démolisseur ; je me mis à l'œuvre, croyant que la chute de Ricasoli serait utile à la démocratie. Il y eut alors une sorte d'alliance, que j'ai appelée *monstrueuse*, entre les modérés et les avancés : elle ne pouvait durer. Les avancés espéraient obtenir plus de Ricasoli que de Rattazzi : pendant ces négociations la *monstrueuse* et passagère alliance s'était effectuée. Ricasoli promit moins que l'autre, mais il aurait tenu sa parole. On se tourna du côté de Rattazzi qui promettait davantage, peut-être, dira-t-on, avec l'intention de ne rien tenir ; je ne le dirais pas, car je connais assez la règle parlementaire, d'après laquelle il est défendu de scruter les intentions. Rattazzi a montré parfois quelque talent. Mais il gâte tout dans l'exécution ;... puis c'est un homme de malheur ;... il a la *jettatura*. Je ne reparaîtrai probablement jamais devant l'homme aux trois désastres, que j'ai aussi puissamment qu'involontairement aidé à ressaisir le pouvoir en 1862. Mais si je devais le faire, je ne manquerais certainement pas de me munir d'un spécimen de ce fameux joujou napolitain contre la *jettatura*.

On sait que la seconde *monstrueuse* alliance finit par des coups de fusil. Il ne pouvait en être autrement.

Je n'entends rien aux intrigues. Pendant qu'autour de moi on travaillait au grand œuvre de la seconde monstrueuse alliance, je ne voyais rien ou je faisais semblant de ne rien voir.... Pour le moment.... je démolissais.

Mes articles étaient attribués à une haute inspiration, à celle du roi. On disait que c'était le roi même qui

avait fondé ce journal : on parlait de camarilla. Cela n'est pas impossible. S'il y avait quelque chose de vrai, le propriétaire et directeur du journal devait le savoir. Il me le nia toujours. Je n'ai reçu d'inspiration de personne. Je riais sous cape en voyant que mes pauvres élucubrations étaient attribuées à d'augustes personnages; je frappais fort, toujours plus fort. Cela était pourtant bien dangereux pour moi.

On a dit que le *Tribuno* prêchait le coup d'État. On l'avait bien trouvé l'ami des hommes aux coups d'Etat!

Ricasoli tomba et pourtant le *statuto* ne courut aucun danger.

Ce qu'il y eut de plus drôle, c'est que je ne reçus nul argent pour mon travail. On m'avait promis une participation aux bénéfices éventuels du journal. Je n'en ai jamais vu.

Ricasoli se trouvait dans une fausse position. Il ne pouvait compléter son ministère. La Chambre n'avait pas de sympathie pour lui. Le roi lui était hostile et faisait ses délices de la lecture du *Tribuno*, qu'il était censé inspirer. Cela par-dessus tout agaçait les nerfs de l'irritable baron : il donna sa démission. C'est le *Tribuno* qui l'a renversé ; cela est connu en Italie. Plusieurs journaux étrangers même en ont parlé dans le temps.

Et voilà comment Ricasoli a été démoli gratis! C'est de l'histoire.

Lecteurs et lectrices!... Je dis cela par euphonie, pour ainsi dire : est-ce que ce pauvre écrit d'un philologue, ancien démagogue, peut avoir des lectrices?... Avez-vous jamais pénétré dans les mystères de la politique?... Avez-vous jamais été dans les coulisses de ce grand

théâtre où la foule est là bouche béante?... Que tout y est petit, mesquin, sale quelquefois! Il est dangereux pour les honnêtes gens de s'aventurer dans ces parages.... Le moindre des risques auxquels on s'expose, est de passer à l'état de marionnette : d'autres tirent les fils. Je l'avouerai, dussé-je blesser la fierté de mes ancêtres étrusco-romains, ces fameux chevaliers et consuls de Rome dont mon père, l'ancien corroyeur de la *Ruga dei Spezieri*, était si fier. Je crois bien avoir été pendant quelque temps une de ces marionnettes!

Que de petites causes engendrent de grands effets! Je le sais, moi qui par ma plume acérée et ma *furia* italienne ai renversé un puissant ministre.

C'est dans le *Tribuno* que je proposai la souscription en faveur des ouvriers de Lyon sans travail. On sait que le *Siècle* en avait pris l'initiative. Le roi Victor-Emmanuel souscrivit pour 4000 francs. Si j'avais ici ce numéro du journal, je traduirais mon article pour faire voir en quels termes je parlais de la reconnaissance que l'Italie doit à la France, et de la fraternité qui doit lier le peuple français et le peuple italien.

Quelques années après je vis le baron de Broglio. Si vous lui demandez ce qu'il pense de moi, il vous dira peut-être que je suis un *exagéré*. Il ne vous dira pas que j'ai pris part a de honteuses intrigues. Il me tendit la main et loua beaucoup un projet économique que j'avais alors, toujours un grand projet, et qui devait être très-utile à l'Italie. Ensuite il dit à quelqu'un en parlant de moi : « Quel brave homme! C'est dommage que l'on se soit mal servi de lui. » Cela fait honneur au *fiero barone*, mais cela me fait honneur aussi.... Ma-

nin n'eût jamais dit ni fait cela : Cavour peut-être. Le comte piémontais aimait aussi le pouvoir ; mais il n'était pas si âpre à le garder ni si acharné contre ses adversaires que l'avocat vénitien. Je l'ai déjà dit : Cavour était le meilleur des Cavouriens.

Je connus Victor-Emmanuel lorsque Rattazzi était ministre, après la chute de Ricasoli : je le vis à Naples. J'invoque là-dessus le témoignage de mon ami M. le professeur L. d'Ancona de Turin. Ces grands personnages me devaient bien quelque chose. Je ne leur demandai ni une chaire ni un emploi dans la diplomatie, ce qu'à ma place 999 personnes sur 1000 eussent fait. Je ne leur demandai qu'une mission en faveur de mon grand projet « la révolution *symphone et synchrone* des peuples de l'Europe orientale contre l'Autriche et la Turquie. »

« Je conduirai à l'un de vos châteaux, dis-je à Victor-Emmanuel, les hommes les plus influents de cinq ou six nations. Vous-même, au nom du peuple dont vous êtes le chef, les engagerez à se réunir contre l'ennemi commun. Après la lutte, après la victoire, c'est de vous-même, c'est de l'Italie que l'on invoquera l'arbitrage dans les questions des délimitations des nouveaux États. Si même l'on ne pourra réussir à empêcher par un arbitrage pacifique de nouvelles et sanglantes luttes, du moins aurons-nous profité de la dislocation et de la dissolution des éléments hétérogènes de l'Autriche, pour délivrer les provinces italiennes soumises à son joug. La situation de 1848-49 se présentera de nouveau avec d'immenses avantages pour nous-mêmes. En 1849 la discorde régnait en Italie ; à présent presque tous les bons patriotes sont ralliés autour de vous. Charles-

Albert, lorsqu'il combattit à Novara, était le chef de cinq millions d'Italiens; vous en comptez maintenant vingt millions ralliés autour de vous. Les Croates étaient alors nos ennemis acharnés; maintenant ils seront probablement de bons amis pour nous. La guerre intestine que nous allons semer en Autriche, affaiblira ses forces de manière qu'il sera facile pour nous de la vaincre. »

Victor-Emmanuel se montrait enchanté de ces projets. Ce qui lui souriait par-dessus tout, c'était cet arbitrage entre des peuples, que je lui proposais.... « *Arbitro-s'assise in mèzzo a lor*.... Il s'assit entre eux comme arbitre », ainsi que dit Manzoni, le grand poëte, à propos de Napoléon Ier.

On a dit bien des choses sur la vie publique et sur la vie privée de Victor-Emmanuel. Je ne veux pas anticiper sur le jugement de l'histoire. Ce que nous pouvons dire, mes amis L. D'A. et L. M., qui ont eu plusieurs fois l'occasion de le voir et de le bien connaître, et moi, est ceci. Victor-Emmanuel comprend les grandes idées. Lorsqu'on excite en lui certaines fibres, il bondit, du moins il bondissait comme un généreux cheval de bataille.

Ce que je promettais au roi d'Italie, n'était pas un vain mot. J'aurais réussi si je n'avais pas été abandonné dans la suite par le gouvernement italien, et si Garibaldi, poussé par les conseils imprudents de quelques amis et par les perfides conseils de quelques étrangers, n'eût déçu l'attente des peuples d'Orient. J'ose dire que personne ne pouvait mieux réussir que moi. Quoique absent depuis quelques années de la Grèce, j'y étais bien connu. J'avais une sorte de popularité en Roumanie. Je jouissais de la confiance des chefs de l'é-

migration hongroise. J'avais alors pour associé un modeste patriote, courageux et devoué, mon ami P...., qui était lié avec quelques chefs croates.

Il fut aussi question, pendant mon entrevue avec Victor-Emmanuel, du roi Othon de Grèce, dont on avait eu le tort de faire le centre d'un grand mouvement en Orient. Cette faute était due à un homme très-intelligent en politique, mais qui n'avait pas été bien renseigné sur la situation de la Grèce.

Othon était un homme usé dont le peuple grec ne voulait plus. Il avait promis à Victor-Emmanuel de créer la garde nationale en Grèce et il avait manqué de parole. Je démontrai au roi d'Italie, que la chute d'Othon était inévitable, prochaine. « Oui, dit-il, tous les rois qui n'exaucent pas les vœux de leurs peuples, doivent tomber; et celui-là aussi, ajouta-t-il avec un geste énergique en frappant la table avec le poing, celui-là aussi tombera bientôt. »

Un jour viendra-t-il où il sera nécessaire de rappeler, je ne dis pas à Victor-Emmanuel, mais à quelqu'un de ses successeurs, ces belles paroles?

XVIII

Tout le monde connaît le projet de Confédération danubienne, publié par Kossuth en 1862, C'est moi qui

ai composé ce projet d'après les intelligences que j'avais aussi avec d'autres chefs de l'émigration hongroise, par lesquels j'en avais fait accepter l'idée fondamentale.... L'ancien gouverneur de la Hongrie le signa en y faisant quelques modifications. Il eut l'imprudence de le publier trop tôt et de compromettre par là non-seulement ma vie, ce qui importait peu, mais aussi la réussite du projet même. Il fallait disposer peu à peu les Madgyars à l'accepter : c'était là la partie la plus difficile de ma mission.

On m'a raconté que le ministre anglais Hudson avait réussi à apprendre où j'étais allé, mais pas autre chose. Il disait qu'il aurait donné beaucoup d'argent pour savoir ce que *ce diable* de Marco Antonio était allé faire sur le Danube. Il n'eut qu'à donner deux sous et à acheter un numéro de l'*Alleanza* pour savoir à quoi s'en tenir.

Si je voulais publier de nouveau ce projet, le développer, exposer les raisons pour lesquelles je crois que c'est la seule forme politique qui puisse assurer le bonheur de ces populations, je devrais trop m'étendre. Certainement l'idée de nationalité est grande et féconde. Quand même elle n'aurait servi à autre chose qu'à préparer la renaissance de l'Italie, on devrait reconnaître que ceux qui l'ont soutenue, ont bien mérité du genre humain. Mais l'on ne doit pas oublier qu'il y en a une autre bien plus grande et plus féconde : c'est celle de l'humanité. L'unité politique n'est possible sur les deux versants des Carpathes Transylvains, ainsi que depuis le Danube jusqu'à la Grèce, qu'au prix de luttes terribles, surtout entre les Roumains et les

Hongrois, entre les Grecs et les Bulgares, au prix d'effroyables boucheries humaines. L'état unitaire panroumain, ainsi que l'état unitaire panhellène, est un rêve. L'unité politique s'est faite ou presque faite en Italie, car la race italienne est bien la plus homogène qu'il soit au monde. Elle existe en France car, faite par la force, elle a été confirmée par l'adhésion spontanée du peuple, et que 1 200 000 hommes armés, dans ce grand pays, seraient prêts à se lever pour la défendre. En Orient, depuis les Carpathes qui séparent la Hongrie de la Pologne, jusqu'à la mer Noire, ou pour mieux dire depuis la Pologne jusqu'à l'extrémité du Péloponèse, tout grand État unitaire est impossible. Il est même très-difficile d'en former deux ayant pour limites les Balkans. Même un État jugoslave unitaire, malgré l'identité de langue entre les Croates, les Serbes, etc., ne pourrait se constituer aisément, car les Serbes n'acceptent pas les prétentions du parti des *Grands-Croates* d'Agram, et ceux-ci n'acceptent pas non plus l'hégémonie des Serbes.

Les Italiens et les Gaulois se sont assimilé tout élément étranger, conquérant. Les Germains ont absorbé, détruit beaucoup d'éléments celtes ou slaves. Rien de semblable n'a eu lieu depuis les Carpathes jusqu'à la Thessalie. Les races y sont enchevêtrées, pour ainsi dire, d'une manière inextricable, surtout en Transylvanie et en Macédoine. Toute grande unité politique, je le répète, est impossible dans ces pays.

La situation actuelle des pays de la couronne de saint Étienne est aussi précaire qu'elle était il y a quelques années. La balance qui penchait autrefois en

faveur des non-Madgyars, penche maintenant en faveur des Madgyars : voilà tout. La grande question y est toujours en suspens. La paix n'est pas faite entre les diverses races : il y a seulement une trêve.

Les peuples qui devancent les autres en civilisation, dans cette partie de l'Europe orientale, sont les Madgyars et les Grecs. Ils doivent cela surtout au contact qu'ils ont toujours eu, ceux-là avec l'Allemagne, ceux-ci avec l'Italie. Ajoutez pour les Grecs qu'ils ont dans leurs veines du sang hellène, du sang de ce peuple qui a été le premier du monde dans la sphère de l'intelligence. L'hégémonie morale est la seule que les Madgyars et les Grecs doivent tâcher de garder, en renonçant à celle qu'ils pourraient exercer par la force. Dans tous les cas, c'est à la fois le droit et le devoir de l'Europe, c'est surtout la mission de la France et de l'Italie, de proposerou d'imposer un arbitrage pour empêcher de sanglantes luttes, d'horribles massacres. Cependant tous ces peuples sont assez punis de leurs discordes et de leurs ambitions exagérées. Ils se trouvent tous ou dans l'esclavage ou dans un état qui ne permet pas tout le libre développement de leurs forces et des ressources des pays qu'ils habitent.

Donc, point de grand État unitaire dans ces pays d'Orient, mais des confédérations : voilà ma conviction qui est le fruit de longues études que j'ai faites plus sur les lieux mêmes que sur les livres, souvent au milieu de mille dangers, non pas dans un cabinet, les pieds dans de moelleuses pantoufles et près d'un bon feu. Je sais qu'en disant ces choses je cours le risque de ne contenter personne et de blesser beau-

coup d'intérêts. Je ne sers, je n'ai servi que les idées, les grandes idées. Si j'avais voulu servir des intérêts, j'aurais commencé par les miens, que j'ai toujours négligés.

Ici, je serais tenté de faire le portrait de Kossuth. Je ne le ferai pas pour deux raisons. D'abord je ne le connais pas assez. Je ne l'ai pas assez étudié de près et il ne se livre pas facilement. Ensuite je serais peut-être sévère envers lui. J'ai eu à me plaindre de son imprudence dans la publication du projet de Confédération danubienne, en 1862, et de son injustice envers moi, lorsque les premiers essais pour faire accepter le projet même par tous les peuples intéressés ne furent pas entièrement couronnés de succès. Il est vrai qu'il a reconnu dans la suite que la faute n'en était pas à moi, et que j'avais été la victime d'une trahison. Je reconnais les grandes qualités de Kossuth, les grands services qu'il a rendus à son pays, surtout son immense talent d'orateur. Je dirai seulement peu de mots sur lui : Kossuth est un grand patriote et un grand ambitieux.

Je veux m'étendre davantage à propos du général Klapka, que j'ai vu plus souvent et que je me flatte de bien connaître. Tout a été dit sur le défenseur de Komorn, sur le vainqueur des Autrichiens, dans plusieurs combats en 1848-49, sur Klapka comme militaire. Ce n'est pas là mon terrain; je ne veux pas faire de l'histoire. Je dirai plutôt quelque chose sur l'homme.

La carrière de Klapka fut aussi brillante que rapide. Le jeune officier qui au temps de Metternich serait peut-être devenu général dans vingt ou trente ans, de-

Digitized by Google

vint en quelques mois, en 1848-49, général, ministre de la guerre, tout ce que l'on peut être au-dessous du rang suprême. Il aurait pu arriver là aussi si son pays s'était constitué en république. Ses talents furent à la hauteur des circonstances au milieu desquelles il joua un rôle, un grand rôle historique.

La plus puissante de toutes les facultés de Klapka est l'imagination. C'est cette surabondance, ce débordement d'imagination qui chez quelques hommes est le génie ou tient lieu de génie. Ce que ce Madgyar au nom tchèque désire par-dessus tout, ce sont des émotions. Ce sont des émotions qu'il recherche sur les champs de bataille, à une table de jeu, au milieu des froids calculs des combinaisons financières. N'est-ce pas une émotion aussi que de gagner cent mille, deux cent mille francs à la fois?... Cela est bon pour vivre, pour vivre splendidement, en vrai Hongrois : ce peuple est toujours un peu asiatique. Cela est bon aussi à partager avec les amis politiques et autres.... Mais cela fond comme la neige au soleil.... Qu'est-ce que cela fait? Il faudra chercher de nouvelles émotions, vivre de nouveau au milieu des espérances et des craintes!

Comme tous les gens à enthousiasme et à vives émotions, Klapka se laisse facilement influencer, entraîner, quelquefois même tromper; et il est parfois sujet au découragement, à l'apathie. Cela dure bien peu de temps. Après s'être affaissé pendant quelques instants sur lui-même, il se relève et atteint de nouvelles hauteurs. Il aime tout ce qui est beau, noble, grand. Il n'y a pas d'étranger distingué qui rende plus volontiers justice à Garibaldi. Il l'admire

et il l'aime, tout en avouant qu'il ne saurait avoir quelqu'une des vertus de l'homme de Caprera, de l'ancien matelot.

Klapka, avec des opinions assez démocratiques, a des habitudes aristocratiques. Ses accointances naturelles sont avec les aristocrates. Si des démocrates peuvent lui être utiles, il s'en sert, cela va sans dire; puis il les oublie.

Il me dit dernièrement : « Voyez, Marco Antonio.... Le pauvre Klapka va devenir vieux; il aspire au repos. » Il n'en est rien. Il a dit cela parce qu'il le croyait: mais, je le répète, il n'en est rien. Si l'occasion se présentait demain de tirer l'épée, de livrer des batailles, comme en 1848-49, il le ferait encore. Il aura besoin jusqu'à sa dernière heure d'agitation et d'émotions. Si un jour il se retirait dans sa patrie, à Temesvar, où son père a été bourgmestre (maire), pour y vivre en bon bourgeois, avec une rente assez considérable pour jouir d'une modeste aisance, alors on pourrait vraiment le plaindre; ce serait vraiment alors un homme mort. Maintenant il est très-occupé à organiser le crédit public dans son pays qui est doué de tant de ressources, au milieu de ce peuple qui, quoique arriéré, l'est moins que les autres peuples danubiens. Il y aura même après pour Klapka d'autres choses, beaucoup d'autres choses à faire, avant de se retirer pour vivre en bon bourgeois de Temesvar.

Cependant je ne peux m'abstenir de remarquer que la bonne entente qui existe depuis quelques années entre les Madgyars et la maison d'Autriche, a beaucoup étonné le monde. Il est vrai de dire que depuis plusieurs siècles l'histoire de la Hongrie est une alterna-

tive de luttes héroïques des Madgyars contre la maison d'Autriche et en faveur de la maison même. Cette entente intime et cordiale ferait croire que les Madgyars en voulaient à l'Autriche seulement parce qu'elle ne consentait pas à leur laisser exercer une suprématie politique sur les autres races. On sait que l'unité de l'empire autrichien a été remplacée par un dualisme : ce système ne peut pas non plus être de longue durée. La position de Klapka et des autres anciens émigrés ralliés au dualisme est bien délicate. Que feront-ils si d'autres peuples de l'empire, par exemple les Tchèques, s'insurgent pour revendiquer les mêmes droits que les Madgyars possèdent? que feront-ils si d'autres peuples de l'ancienne couronne de Saint-Étienne demandent tôt ou tard, par une agitation légale ou les armes à la main, cette autonomie dans une fédération, que ces mêmes hommes, autrefois persécutés et maintenant tout-puissants, avaient jadis proposée ou acceptée?

Il y a à la Diète hongroise une minorité dont le drapeau est la Confédération danubienne, ou pour mieux dire la confédération des peuples qui formaient la monarchie unitaire autrichienne. Cette confédération embrasserait aussi quelques provinces de la Turquie d'Europe. Kossuth, quoique absent, est censé être le chef de cette minorité, qui a pour elle l'avenir. On sait que Kossuth a été, en 1848, ou, pour mieux dire, jusqu'à 1862, un partisan acharné de l'unité politique dans les pays appartenant à la couronne de saint Étienne. Il est possible que cet homme qui possède encore un grand talent, dans une verte vieillesse, soit ap-

pelé tôt ou tard à réaliser le projet de la confédération. Cela lui donnerait d'autres triomphes aussi beaux que ceux de sa jeunesse, lorsqu'il fut le champion infatigable des droits des pauvres paysans de son pays, qui n'ont pas oublié l'éloquent tribun et l'ami dévoué de la cause populaire.

Peu m'importe que l'on sache que c'est moi qui ai fait accepter ce projet par cet homme éminent. Il me suffit de voir une grande probabilité pour le triomphe de mes idées, des idées que j'avais même en 1847, ainsi qu'il est démontré par ce que je dis, dans la préface de mon livre *Pie IX et l'Italie*, relativement à la confédération slavo-hungro-roumaine. Je disais alors : « J'ai la conviction que cette confédération se formera tôt ou tard et qu'elle remplacera l'empire d'Autriche. » J'ai en 1868 la même conviction que j'avais en 1847.

. . . . . .

En mai 1862 j'étais aussi d'accord avec Garibaldi. Celui-ci a été toujours bon envers moi. C'est que cet homme est vraiment grand, et n'a pas besoin, pour le paraître, de rapetisser ou de décrier les autres.

J'ai connu Garibaldi en 1860, le 6 ou 7 octobre, à Caserta près de Naples. Je l'avais vu plusieurs fois à Rome, en 1849, mais je ne lui avais jamais parlé. Cette entrevue de Caserta se rattache aussi à d'autres souvenirs qui me sont chers.

J'avais connu alors à Naples un excellent patriote espagnol, un républicain-socialiste, M. Fernando Garrido. Quels nobles, quels grands caractères on rencontre dans le peuple espagnol! Garrido en est un. C'était un de ces hommes, comme dit J.-J. Rousseau en par-

lant d'Ignacio de Altuna, que l'Espagne seule produit. Les Espagnols, encore plus que les Italiens, ont un penchant à être excessifs en tout, dans le bien comme dans le mal.

M. Garrido s'était rendu en Italie, en 1860, pour proposer à Garibaldi la formation d'un corps d'Espagnols au service de la cause italienne. On comptait au moins sur 2500 hommes qui étaient prêts et que l'on aurait embarqués à Barcelone et à Alicante. Ils devaient être commandés par un colonel espagnol qui porte un nom célèbre dans l'histoire de son pays.

Il y avait en ce moment dans le midi de l'Italie une foule de Roumains déserteurs de l'Autriche, qui s'étaient enrôlés dans la légion hongroise ou dans d'autres corps. On aurait pu les réunir, en former une légion roumaine, y adjoindre quelques Roumains des Principautés, en bien petit nombre, qui étaient venus en Italie pour servir la cause de la liberté; on aurait fait aussi un appel aux autres Roumains afin qu'ils suivissent ce noble exemple. Ces deux corps réunis, l'espagnol et le roumain, auraient pu avoir le même chef.

J'avais proposé cela à M. Garrido.... Nous allâmes ensemble à Caserta pour présenter ces projets à Garibaldi.

Je me souviens que le général nous reçut au lit, après une journée de courses, de fatigues. On a dit que tout homme présente une ressemblance avec un animal sans raison. J'ai observé que Garibaldi est

A guisa di leon quando si posa (DANTE).

« Semblable au lion lorsqu'il se repose. »

Il est bien terrible ce lion, lorsqu'il se lève, surtout lorsqu'il est en colère!

Garibaldi me reçut très-bien. Je lui présentai sa biographie que j'avais publiée en roumain. Il est superflu d'ajouter qu'il fit aussi un excellent accueil au brave Garrido. Pouvait-il en être autrement?

D'après les paroles de Garibaldi, au 6 ou 7 octobre, je compris qu'il allait quitter le pouvoir et se retirer dans son île chérie. « On voudrait, dit-il, me pousser à la guerre civile : je ne veux pas de guerre civile. »

Si Garibaldi ne s'était retiré à Caprera, la légion roumaino-espagnole eût été formée. Le drapeau roumain (rouge, jaune et azur) aurait flotté à côté de l'espagnol et de l'italien. Les Roumains auraient eu une occasion de se montrer dignes descendants de ces Daco-Romains qui défendirent pendant deux siècles l'empire de Rome contre les barbares et qui soutinrent de glorieuses luttes contre les Turcs pour la défense du christianisme et de l'Europe centrale et occidentale.

. . . . . .

En avril 1862, d'après les intelligences que j'avais avec Garibaldi, il me remit la proclamation suivante que j'ai publiée en grec et en d'autres langues :

Brescia, 10 avril 1862.

« Peuples de l'Europe orientale!

« La cause principale qui a empêché jusqu'à présent l'union qui vous est nécessaire pour secouer le

joug et pour conquérir votre liberté, c'est la discorde qui règne entre vous-mêmes relativement à l'organisation politique à établir dans vos pays.

« Vous devez avant tout vous soulever comme un seul homme, oubliant les tristes haines qui ont consolidé pendant bien des siècles votre esclavage. Vous devez vous battre, un pour tous, tous pour un.

« Après la victoire une assemblée générale nommée par le suffrage universel fixera les frontières des États nouveaux, créera un nouveau droit international.

« Il s'agit de fonder sur les ruines du passé un édifice solide, durable. Toutes les nationalités doivent être respectées. Chaque peuple doit avoir tout le développement dont il est susceptible, et occuper dans le monde la place qui lui appartient.

« Les questions de frontières, d'organisation politique, ont une importance secondaire relativement au grand but que vous devez atteindre par l'union de toutes les volontés en une seule volonté, de toutes les forces en une seule force. Ce but est votre délivrance : toutes les autres questions seront résolues dans la suite.

« Au nom de Dieu que vous honorez tous en différentes langues, je vous engage à être d'accord. C'est par cette concorde, autant que par votre bravoure, que vous pourrez conquérir votre indépendance, votre liberté, et rendre riches et florissants les beaux pays que vous habitez.

« Donnez-vous la main. Proclamez devant le monde votre fraternité, votre alliance.... A cette condition,

votre triomphe est sûr dans la lutte qui va s'engager.

« Peuples de l'Europe orientale, je vous envoie un salut fraternel au nom de l'Italie. »

XIX

Je vais présenter quelques considérations sur la situation des pays que je devais parcourir pour faire accepter le projet de Confédération danubienne; je me propose de parler en général des peuples d'Orient en 1862. J'entends ici par Orient la partie de l'Europe qui s'étend des Carpathes hongro-polonais jusqu'à la mer Noire et jusqu'au cap Ténare.

Les nations d'Orient se trouvaient alors dans une attente fiévreuse. Ce noble peuple français qui avait marché à la délivrance d'un autre peuple, ces grands événements de 1859 avaient frappé les imaginations. On les attendait incessamment, ces bataillons à pantalons rouges, ces bataillons invincibles; ils allaient chasser, disait-on, les Musulmans de l'Europe et punir l'Autriche d'avoir trahi et tyrannisé ses peuples. A côté des Français l'on s'attendait à voir marcher de nouveau les braves *bersaglieri* au chapeau orné de plumes multicolores. Les hommes à la légendaire chemise rouge,

dont le chef était une espèce de mythe pour ces gens simples, devaient engager la lutte toujours les premiers ou faire des diversions.

C'étaient les peuples chrétiens de la Turquie qui attendaient le plus impatiemment une prochaine délivrance. On les voyait, ces libérateurs, comme s'ils étaient déjà débarqués sur les rivages de l'Illyrie, de l'Épire, de la Macédoine, de la Thrace : on les voyait comme en un mirage, comme en un rêve. Sur le Scarde, sur le Pinde, sur l'Olympe, sur l'Hémus, on attendait les messies de la liberté. C'était surtout Garibaldi qu'on espérait voir d'un instant à l'autre.

La France était bien puissante dans ce temps-là! Il est vrai de dire que Villafranca avait excité des colères. Ce jour-là beaucoup de libéraux italiens avaient repris leurs anciennes rancunes; mais ensuite elles s'étaient apaisées de nouveau chez plusieurs d'entre eux, du moins en partie. Les peuples d'Orient n'en avaient pas eu : ils croyaient que tout était seulement suspendu; ils attendaient; ils avaient la foi.

En même temps la gloire de Garibaldi avait atteint son apogée. Il lui était pourtant encore possible de se surpasser: un vaste champ s'ouvrait devant lui, l'Orient. C'était avec une espèce de terreur que les Osmanleu à mine rébarbative prononçaient ce nom de *Garubalda.*

Le nom de l'Italie était grand aussi dans ce temps-là. Victor-Emmanuel, comme chef, comme personnification, pour ainsi dire, de son peuple, était agrandi par l'éloignement même et apparaissait aux fantaisies

orientales comme le modèle d'un roi et d'un preux chevalier.

Tout cela fut aussi beau et aussi passager qu'un météore.

Si l'on avait dit à ces peuples que leurs espérances seraient déçues, que le champ d'action de la France allait être transporté ailleurs ou l'était déjà, et que le héros populaire, au lieu d'entreprendre de grandes choses mais comparativement faciles, allait en entreprendre d'autres aussi grandes que celles-là, mais hérissées de difficultés, ces gens simples n'auraient pas ajouté foi à celui qui eût ainsi troublé leurs beaux rêves, peut-être même l'eussent-ils pris en suspicion.

On publiera tôt au tard un curieux épisode historique des années 1860-62 : c'est l'histoire d'une idée. Cette idée était éclose du cerveau de deux hommes, à Naples, en novembre 1860 : ces deux hommes étaient un Grec et un Italien. Le Grec était Caratassos, l'un des héros de la guerre de l'indépendance de son pays, en 1821-28. Il avait été, depuis cette époque, un marcheur et un parleur infatigable pour la délivrance des Chrétiens, surtout pour la bonne entente entre les Grecs et les Slaves soumis aux Turcs. Je me suis incliné devant son tombeau à Belgrade. Le prince Michel, qui l'avait fait ériger à ses frais, y fit graver aussi cette inscription : « Que les étrangers apprennent que chez nous aussi on honore les braves. »

Cette idée, ce nouveau-né, fut bien accueilli par de jeunes Grecs de Naples. On fonda un comité sous le nom : « Le droit des nationalités. » Pourtant l'idée aurait peut-être péri, ou se serait arrêtée dans

son développement, sans le vieux prince roumain Alexandre Ghika, qui aida Caratassos à exercer son apostolat en le secourant généreusement. Il était là, en décembre, ce vieillard gréco-roumain, sous les beaux orangers de son jardin de Capodimonte, songeant à son Bucuresci où il y a de l'eau bien douce (17), mais où il n'y a pas d'orangers. Il achevait ses jours à côté de celle qui l'avait aimé lorsqu'il était jeune et en avait fait un prince.

L'idée marcha avec Caratassos à Livourne, et de Livourne, avec un brave jeune homme, un Grec aussi, à Zante. C'est là que l'on fonda un autre comité, dont firent partie M. Quirinis, M. Lombardos et d'autres Grecs. Voilà un autre marcheur et parleur infatigable au service des grandes idées que mon ami le Docteur Lombardos !... L'idée alla ailleurs avec celui-ci, et, avec d'autres hommes, bien loin et bien haut. En quels endroits les idées ne pénètrent-elles pas ?... Elles sont comme l'électricité, la vie. Les idées grimpent aux rochers habités par quelque ermite. Elles ont leurs grandes et leurs petites entrées dans les palais pleins d'une foule titrée et chamarrée qui s'incline devant les dynastes qui passent. Cette idée marchant, toujours marchant s'était transformée de manière que ses pères légitimes qui en avaient perdu et ensuite en avaient retrouvé les traces, ne lui auraient sans doute pas ouvert les bras en lui disant : « Viens, ma fille »... Tout cela finit par une grande faute, par un malheur immense.

C'est de l'histoire ancienne. Les peuples ont cessé d'espérer dans la France. Quelques-uns d'entre eux se

sont arrangés avec leur ancien maître, l'Autrichien; d'autres ont tourné de nouveau vers la Russie, non pas leurs sympathies (ils n'en ont pas pour elle), mais leurs regards et leurs espérances. Victor-Emmanuel voit chaque jour emporter un lambeau de sa popularité en Italie; en Orient, il n'en a plus du tout.

Est-ce que le fruit du sang versé en Crimée et à Solferino serait perdu? Il y a des gens qui le craignent; y en a d'autres qui l'espèrent; j'ai une foi profonde que cela ne sera pas. La phase actuelle est une phase passagère. La France et l'Italie ont la mission de délivrer et de civiliser l'Orient: elles la rempliront tôt ou tard.

L'Europe mettra tôt ou tard une digue à la Russie, à cette houle qui s'avance toujours et qui menace de tout envahir. Rétablissez la Pologne; créez une confédération danubienne et une confédération byzantine; liez ces deux confédérations sous le nom d'États-Unis de l'Orient.... La digue est faite.

Je voudrais être l'un de ceux qui font la tempête et le beau temps, pour dire à la barbarie affublée du masque de la civilisation : tu n'iras pas plus loin. La transformation complète de l'Autriche et l'unification complète de l'Italie pourraient se faire en même temps. Et qu'aurait à gagner la France en contribuant à tout cela! La gloire d'être la grande nation par excellence!... Est-ce que cela ne vaut pas quelques lambeaux de territoire?

Cette idée d'un arbitrage entre les peuples d'Orient, cette idée qui pendant un instant avait souri à Victor-Emmanuel, ne sourira-t-elle plus à d'autres?

Il est à souhaiter que quelqu'autre choc fatal ne rende

pas impossible la bonne entente entre les Italiens et les Français.... Voici ce que j'invoque : l'alliance de la France et de l'Italie pour délivrer et civiliser l'Orient sur les bases que je viens d'exposer, et pour faire accepter et au besoin pour imposer même leur arbitrage dans les différends qui s'élèveraient entre les peuples délivrés.

Est-ce qu'il n'y aura plus de Français qui avec des pantalons rouges ou de toute autre couleur marcheront à la mort pour la liberté des peuples? Est-ce qu'il n'y aura plus d'Italiens qui, avec des chapeaux à plumes et des chemises rouges ou autrement habillés, sauront se montrer dignes camarades des Français sur les champs de bataille ? Les symboles passent: les grandes nations restent.... En outre, l'Italie a le devoir de faire pour d'autres peuples ce que la France a fait pour elle. Elle doit aussi effacer les honteuses pages de 1866.

Moi qui ai vécu longtemps parmi ces populations d'Orient, qui ai conspiré avec elles et pour elles, moi qui suis Grec presque autant qu'Italien, je le proclame hautement : il est faux que les Grecs et les Slaves du midi aient de la sympathie pour la Russie. Un chef de Bulgares me disait en 1862 : « Que Napoléon III et Victor-Emmanuel nous donnent des armes pour nous délivrer. Nous accepterons leur arbitrage dans nos différends avec les Grecs, et nous formerons nous-mêmes le premier rempart de la France et de l'Italie, de l'Europe civilisée. Les Français et les Italiens savent bien que les Bulgares sont braves. L'histoire est là pour le prouver. »

Les peuples d'Orient, se voyant abandonnés par la France et par l'Italie, se sont tournés vers la Russie. Ils

savent que si même, pendant un instant, celle-ci réussissait à détruire la Turquie et à s'emparer de Constantinople, l'Europe se liguerait pour lui arracher sa conquête; et ils espèrent alors voir leurs droits reconnus et leur indépendance assurée.

Le prince ou le ministre qui voudrait accomplir cette grande œuvre, la libération des peuples d'Orient, devrait reprendre mon idée, qui avait souri à Victor-Emmanuel, et appeler autour de lui les hommes les plus influents, les chefs officiels et non officiels de ces peuples, proposer ou imposer une solution à leurs différends, aider à leur organisation militaire.

Je suis persuadé que si la Grèce était organisée militairement comme la Serbie, où tout homme est soldat, si les Grecs et les Serbes soumis à la Turquie, ainsi que les Bulgares, avaient des armes, si les Albanais se levaient en même temps, s'ils étaient tous d'accord, ils pourraient commencer la lutte en proclamant le principe de non-intervention et peut-être vaincre les Turcs sans besoin que les puissances européennes prissent part à la lutte. C'est ce que j'avais proposé en 1863. C'est dans le cas probable d'une intervention russe, que la France et l'Italie alliées achèveraient par une courte campagne le triomphe de la *sainte cause* et pourraient constituer les États-Unis de l'Orient.

Mais si l'Orient reste le champ des luttes d'influences rivales et également impuissantes des États européens; si les peuples soumis à la Turquie gardent toujours leurs anciennes rancunes; si tandis que l'on combat au Monténégro, la Crète reste tranquille, et lorsque la Crète s'insurge, les Monténégrins traitent avec la Porte pour

la cession de quelques lieues de territoire; tous ces peuples doivent se résigner à l'esclavage, et les Turcs ont bien raison de ne pas plier leurs tentes et de rester campés sur les rivages du Bosphore.

Je me suis beaucoup étendu sur la question orientale. Je ne suis pas pourtant sorti de mon sujet. Mon but principal est de faire voir quelle a été ma vie politique. Je viens de montrer que j'ai employé plusieurs années à étudier des questions vitales pour l'Italie, pour l'Europe entière. Je viens d'exposer le fruit de mes études, la solution à donner à ces questions.

Je vais parler dans la suite de mes efforts pour transporter mes idées du domaine de la théorie dans celui de la pratique.

C'est aussi pour une autre raison que je me suis longuement étendu. J'ai disparu de la scène politique depuis une année et demie. Sans doute mes anciens amis en Orient diront : « quel égoïste! Sa patrie est délivrée. Il ne songe plus à la nôtre qui est dans l'esclavage. »

Je n'ai rien écrit à propos de la révolution de Crète. Je l'avais déjà dit à quelques Crétois en 1863 : « Tout mouvement isolé est inutile. Il ne sert qu'à enrichir un martyrologe déjà bien riche, et ne produit pas d'autres résultats, ou en produit de bien minces en comparaison des sacrifices. Il n'y a d'autre espoir pour vous et pour les autres peuples, que dans un mouvement *symphone* et *synchrone*, avec l'aide et l'arbitrage de quelque grande puissance occidentale. »

Qu'aurais-je pu faire en France pour la *sainte cause* des Crétois?... Écrire des articles? Il y avait assez de publicistes français, des hommes de talent qui en écri-

vaient, comme M. Saint-Marc Girardin (18) et d'autres.

Étant sorti pendant quelques instants de mon mutisme, je saisis cette occasion pour défendre la *sainte cause*. Il est vrai que le mandat en bonne et due forme que j'avais reçu pour cela en 1863, au nom de Canaris et de l'étérie « *La sainte lutte* », est depuis longtemps périmé. Mais il y a un autre mandat qui ne l'est pas. C'est celui que me donne mon affection pour la Grèce, pour le pays où j'ai trouvé asile dans mon émigration.

Quel obstacle empêche la France et l'Italie de conclure l'alliance que j'invoque pour délivrer et civiliser l'Orient, pour exercer une hégémonie morale dans le monde ?... Oh ! oui, je vois un obstacle, un grand obstacle.

Malheureusement je ne suis pas assez maître de ma plume, surtout assez maître de la langue française pour dire certaines choses.... J'aime mieux me taire.

XX

Après une absence de plusieurs années je revis Athènes vers la fin de mai 1862. Je trouvai la ville de Minerve et de Thésée bien changée. Il est vrai que les res-

tes de l'ancienne cité turque étaient dans le même état de délabrement dans lequel je les avais laissés en 1853. Rien n'était changé non plus à cette rue du Pirée, qui donne une idée si mesquine de la capitale du royaume de Grèce à celui qui la visite pour la première fois, ni à la fameuse Place des voitures où j'étais descendu le 4 août 1849 en demandant : comment appelle-t-on ce village ? Mais la Néapolis (nouvelle ville) était agrandie, embellie. Des terrains vagues où je m'étais promené, où j'avais passé de longs jours et de bien longues nuits tout seul, le cœur serré, les yeux pleins de larmes, pendant les premières années de mon exil, étaient complétement transformés et s'étaient couverts de constructions assez vastes, quelques-unes mêmeassez élégantes. Je trouvai surtout les environs du Panépistémion (université) bien changés. Auparavant ce sol était couvert d'une végétation maigre que les premières chaleurs de l'été brûlaient, de chardons qui s'attachaient aux habits des rares passants. En 1862 on y avait élevé de belles habitations, des maisons coquettes : on y avait ouvert des rues larges et bien alignées. Je me logeai dans une élégante maison au pied du Lycabète, tout près de l'emplacement du Lycée, là où quelques années auparavant je n'avais trouvé que des ruines.

Je trouvai à Athènes plusieurs personnes que j'avais connues pendant ma jeunesse, parmi lesquelles je nommerai la brave Peppina, la Milanaise, qui avait été la mère, la providence des pauvres émigrés. Je revis la bonne famille Bottaro, qui faisait le commerce des plantes et avait un beau jardin près de l'Ilissus. Plu-

sieurs de ceux que j'avais connns, étaient morts. J'allai visiter le cimetière d'Athènes et donner un adieu et quelques larmes à mes bons amis Mariani l'ex-triumvir de Rome en 1849, et le poëte grec Zallocosta. Celui-ci avait contribué à faire connaître mon nom en Grèce par les belles traductions qu'il avait publiées de plusieurs d'entre mes compositions poétiques. Il avait traduit, entre autres, une poésie que j'avais composée quelques jours après mon arrivée à Athènes, pour une jeune fille dont j'avais suivi le convoi funèbre depuis l'église Sainte-Irène jusqu'au cimetière, au bord de l'Ilissus (19).

Presque vingt ans sont passés depuis que j'ai composé ces vers. Pourtant je vois encore devant moi, couchée dans son cercueil, cette belle jeune fille, dont je ne savais pas même le nom.

« Son corps était couvert d'un long voile blanc; ses bras étaient croisés sur sa poitrine; on n'aurait pas dit qu'elle était morte, mais qu'elle dormait. »

C'était la première fois que je voyais un enterrement grec. Ces cérémonies touchantes, ces parents et ces amis en pleurs donnant le dernier baiser à la pauvre morte, tout m'étonna, m'émut.

La traduction que Zallocosta fit ensuite de mes vers, tout en gardant le mètre de l'original, est un vrai chef-d'œuvre.... Il avait aimé cette jeune fille.

On trouvera cette poésie parmi les autres que j'ai publiées à la fin de ce volume.

Il y a quelques jours ici, à Paris, je parlais de Zallocosta à une jeune Grecque que je voyais pour la première fois. Elle récita par cœur mes vers pour la jeune Athénienne morte, traduits par mon pauvre

ami.... « Ils sont populaires en Grèce, dit-elle. Les mères, les amants à qui la mort vient d'enlever une fille, une amante, les récitent en pleurant. »

Je n'ai donc pas tout à fait perdu ma vie si j'ai pu semer des idées qui germeront avec le temps, et si j'ai dit des paroles qui excitent ou interprètent de nobles sentiments.

. . . . . .

Ainsi que je l'avais prévu, je trouvai qu'une réconciliation entre le roi Othon et les Grecs était impossible en mai 1862. J'eus à ce sujet des entrevues avec Canaris.

Canaris n'est pas seulement un héros de la guerre de l'indépendance, qui a été célébré même par des poëtes français. Il est aussi un très-honnête homme. Je ne comprends pas que ceux qui ont écrit que les Grecs sont des coquins, des voleurs, n'aient pas fait une exception du moins pour Canaris. Après avoir été je ne sais combien de fois ministre et président du conseil, il vit très-modestement dans une petite maison hors d'Athènes. Il se rend presque tous les jours à pied à la ville. C'est un vieillard de soixante-quinze ans, encore vert. Il a peu d'instruction : je crois qu'il a appris à lire à l'âge de trente ans; mais il a beaucoup de bon sens naturel. Il parle souvent par figures, par paraboles. La langue dont il se sert, quoique ennoblie, pour ainsi dire, par le mélange de l'hellénique, à cause du contact que le vieux marin a eu avec les beaux parleurs d'Athènes, est la vraie langue vulgaire appelée καθομιλουμένη, et s'approche de celle que j'ai entendu parler en Asie par quelques vieux Turcs qui se sont enfuis de la Grèce pendant la guerre de 1821-28. Cette

langue vulgaire a quelque chose de plus gracieux, de plus naïf que la néohellénique, la langue des *logiotatoi* ou savants.

Le vieux marin a des manières simples et bienveillantes. Une fois il me reçut en caleçon, assis à la porte de sa maisonnette. « Pardon, dit-il, si je te reçois de cette manière : je suis un homme simple, un vrai enfant du peuple. On dit que Garibaldi l'est aussi. Nous sommes tous les deux de vieux loups de mer. Je crois qu'il aurait fait tout aussi bien que moi ce que j'ai fait. »

Il n'ajouta pas ce que probablement il se dit à lui-même : j'aurais été aussi capable de faire ce qu'il a fait.

Canaris commença donc par me dire : « Il paraît que vous, les Italiens, vous avez de bonnes intentions envers la Grèce. Mais vous vous y prenez bien mal. Vous voulez soutenir un homme dont nous voulons absolument nous délivrer. Vous vous adressez au roi ! Sais-tu combien de rois il y a en Grèce?...

—Je crois, lui dis-je, qu'il y en a trois : Othon, Amélie et le vrai roi, le peuple grec. Comme tu es le plus noble représentant de ce peuple, j'ai voulu m'adresser à toi-même.

Καλά, καλά (bien, bien), dit le vieux brûlotier en souriant.

Dans cette entrevue et dans d'autres, Canaris me fit comprendre que le divorce entre le roi Othon et la nation grecque était déjà consommé. C'est ce que j'avais bien prévu avant de quitter l'Italie.

« Le jour où nous serons tous d'accord, dit-il, la révolution se fera en vingt-quatre heures.

— Je crois, lui dis-je, qu'il faut encore trois ou quatre mois de conspiration pour établir cet accord. Lorsqu'il sera conclu, il n'y aura guère de sang répandu. J'annoncerai donc une révolution qui se fera au mois de septembre ou d'octobre sans répandre de sang. L'apparition de deux cents chemises rouges en Grèce pourrait abréger ce délai.

— Annonce aussi, ajouta-t-il, au prince Michel de Serbie, que toutes ses négociations avec le Bavarois sont inutiles. Dans trois ou quatre mois Othon ne sera plus roi de Grèce. »

Je peux dire que je n'ai pas conspiré contre Othon. Je ne me suis jamais mêlé des affaires intérieures des pays étrangers que j'ai habités. Même en Roumanie, dans mon journal, je ne me suis occupé que des affaires extérieures, des grandes questions d'intérêt européen. En Grèce je me suis borné à étudier la situation politique, à constater que la chute d'Othon était inévitable et à contribuer en quelque manière à l'accord des partis qui aurait pu abréger la crise. Au lieu de chercher à retarder cet événement certain, fatal, la France et l'Italie auraient dû prendre la direction du mouvement pour donner une solution définitive à la question d'Orient. Garibaldi aurait pu jouer un grand rôle dans ce drame immense.

M. Thouvenel qui était alors ministre en France, croyait qu'après l'expulsion d'Othon la guerre civile éclaterait en Grèce. Les événements ont paru donner raison à cet éminent homme d'État, à ce bon ami de l'Italie, qui connaissait aussi très-bien l'Orient. Cependant il n'avait pas réfléchi que si l'on eût proposé aux Grecs

la délivrance complète de leur nation, l'accord entre les partis se serait maintenu même après la chute d'Othon et aurait empêché tout excès. Le gouvernement français n'avait pas bien apprécié la situation ; il avait cru que le mouvement de Nauplie n'était qu'une révolte, un *pronunciamiento* militaire, écrasé sans avoir trouvé d'écho dans le pays. C'est que l'accord des partis, qui exigeait de longues négociations, n'était pas encore fait. La révolte de Nauplie fut le prodrome d'une révolution.

C'est un fait historique assez curieux à étudier ! C'est pour avoir voulu faire le bien des Grecs, pour avoir voulu le faire malgré eux, sans consulter le vrai roi de Grèce, comme disait Canaris, le peuple grec, que la France et l'Italie ont perdu la grande influence qu'elles possédaient alors en Orient. Cette influence n'était pas due à des menées, à des intrigues. Elle était le fruit d'une politique généreuse, le fruit du noble sang français et italien répandu sur les champs de bataille pour la cause sainte de la liberté des peuples. C'est l'Angleterre qui hérita de cette influence en Grèce. Elle fut bientôt remplacée par la Russie.

Ce qui compliqua beaucoup l'immense *imbroglio* des affaires d'Orient en 1862, ce qui est inexplicable pour moi, c'est le rôle que la Russie y joua. C'est le traité secret conclu entre la Russie et une autre grande puissance, qui alarma le plus l'Angleterre. Elle décida d'employer tous les grands moyens, de faire même des sacrifices pour faire tomber Othon et pour empêcher la guerre contre la Turquie, guerre qui paraissait inévitable.

M. Lombardos de Zante était alors, je l'ai déjà dit,

le chef d'un comité qui avait pour but de préparer un mouvement contre les Turcs avec l'aide du gouvernement italien et de Garibaldi. Il s'était aperçu, aussi bien que moi, de l'immense difficulté de faire accepter par la nation grecque, comme chef avoué de ce mouvement, le roi Othon. Il avait présenté un long mémoire là-dessus au roi d'Italie et à Garibaldi. Il ne se décida à suivre cette impulsion, qui venait de bien haut, que lorsque Garibaldi lui eut lancé la fameuse formule : *Sinon, non.* Lombardos risquait de perdre sa popularité, une popularité bien méritée, qu'il avait acquise en luttant pendant plusieurs années avec talent et courage contre la protection anglaise dans les îles ioniennes. Il était l'un des chefs du parti radical qui repoussait toutes les réformes que l'Angleterre offrait aux Ioniens, et qui insistait à demander l'union à la Grèce. En s'opposant au courant de l'opinion publique en Grèce, en soutenant le roi, Lombardos jouait un jeu bien dangereux pour lui. En effet, il eut ensuite des luttes terribles à soutenir à Zante contre des adversaires peu loyaux; il obtint de Garibaldi l'autorisation de tout révéler. Il en profita avec beaucoup de réserve. Ce concitoyen d'Ulysse est très-habile à parler, mais il est aussi très-habile à se taire. Je crois pourtant ne pas commettre d'indiscrétions en soulevant un coin du voile qui couvre tant de mystères. Il est temps que la lumière se fasse ou du moins commence à se faire.

La Farina n'était pas plus clairvoyant que Garibaldi sur la véritable situation de la Grèce. C'est que, n'ayant pu observer les choses sur les lieux, l'un et l'autre s'é-

taient fiés à des agents subalternes, et obéissaient à une direction suprême.

Ce moment historique si peu connu est très-intéressant et mérite d'être étudié. Il y avait alors un accord exprès ou tacite entre tous ou presque tous les libéraux italiens appartenant aux diverses nuances des partis militants. Ils étaient tous persuadés qu'il fallait se rallier autour du trône, et accepter comme base d'opération l'alliance de la France et de l'Italie. Sans doute, il y avait des dissidents, mais le nombre en était comparativement petit. Peut-être cette docilité apparente cachait-elle, du moins chez quelques-uns d'entre eux, des arrière-pensées; mais l'histoire réussira très-difficilement à démêler la vérité. Les anciens républicains, les démagogues, les gens rebelles et indociles, étaient presque tous, grands et petits, devenus dociles, peut-être trop dociles, et acceptaient loyalement des nécessités politiques. Moi-même, moi républicain, jouant un rôle secondaire, n'ai-je pas été, pendant un instant, d'accord avec un roi? Il n'y avait pas alors en Italie de sociétés secrètes, ce terrible symptôme d'une société malade, attaquant la base même du gouvernement. Le grand démagogue, le conspirateur des conspirateurs, Mazzini, était alors un général qui n'avait guère de soldats.

Il y aurait place ici pour des révélations très-curieuses, très-piquantes. Quelques-unes ne seraient pas peut-être dignes d'un historien; elles seraient bonnes pour un romancier. Ce serait curieux, par exemple, de connaître les noms et les qualités d'autres agents politiques plus ou moins avoués, et le rôle qu'ils ont joué.

Digitized by Google

Je communiquai ce que j'avais entendu, observé et fait, aux Italiens qui avaient le plus d'intérêt à l'apprendre. J'envoyai alors en Italie deux hommes modestes, obscurs, que je veux nommer. L'un d'eux était un menuisier poëte, qui venait de publier de beaux vers sur les victimes de la révolution de Nauplie, Spiridion Malakis. L'autre était Zissu Sotiriu, un négociant assez riche autrefois, qui avait tout sacrifié pour la patrie en 1854, pendant la guerre contre les Turcs. Tout âgé qu'il était de cinquante ans environ, il avait fait les campagnes d'Italie avec Garibaldi. J'ai une espèce de remords d'avoir été la cause innocente de l'incarcération du père Zissu. En effet, il suivit Garibaldi à Aspromonte, et fut emprisonné pendant quelques mois. En juin 1862, l'ancien négociant aisé, le vieux Zissu, ne possédait qu'un mince matelas, une couverture, quelques vieilles hardes, parmi lesquelles un immense chapeau de paille que le soleil avait hâlé, et une *kanata* (cruche) dans une grande chambre propre et nue. Il se tenait prêt à aller jusqu'au bout du monde, sur les champs de bataille, en prison, pour servir la cause de la liberté.

Je publie ces noms et je raconte ces détails pour montrer qu'il y a des honnêtes gens parmi ces Grecs que l'on a appelés *coquins* et *voleurs* et que l'on a tant ridiculisés; qu'il n'est pas même difficile d'en trouver, surtout parmi ceux qui sont le plus attachés à l'Italie.

Je me souviens que j'avais alors de fréquents rapports aussi avec un autre patriote estimable, M. Lambros, un nom assez connu des numismatologues en

Europe, un ancien orfévre qui était devenu savant antiquaire et négociant de médailles.

Je voyais aussi souvent un homme respectable, qui honorerait tout pays, M. N. Negris. Il s'était associé à M. Lombardos pour préparer la *sainte lutte*. En 1854, Negris, en Epire, avait dépensé cent mille francs : il avait en outre payé de sa personne.

J'étais fâché de ne pas avoir alors sous la main Élias Stathopoulos de Sparte, qui s'était bravement battu pour la cause italienne, en 1859-60. Un jour je lui en faisais mes compliments. « Cela ne vaut pas la peine d'en parler, dit-il : j'ai seulement voulu que ma mère fût contente de moi, qu'elle pût dire qu'elle avait un enfant digne d'elle et de Sparte. » Je crois que Plutarque aurait pu donner place à cette réponse parmi ses apophthegmes laconiques (20).

XXI

Mon but était donc de préparer les voies de Garibaldi en Orient.

Je dois avouer pourtant que j'avais quitté l'Italie prévoyant des malheurs, comme après mon entrevue avec Manin, en avril 1848. J'avais eu cette fois aussi une entrevue qui m'avait affligé. A Gênes, pendant le

mois d'avril 1862, chez le Dr...., je vis M..., un excellent patriote que j'estime beaucoup. Je lui communiquai mes projets.

« C'est bien, dit-il. Mais Garibaldi n'ira jamais en Orient. Dans quelques mois il sera à Rome avec nous

— Qu'est-ce que vous ferez à Rome? lui dis-je.

— Nous y proclamerons la fraternité des peuples, dit M....

— Parfaitement bien. Il y a pourtant une petite difficulté pour aller à Rome, repris-je. Il y a là-bas des pantalons rouges, des soldats français.

— Les soldats français ne se battront pas contre Garibaldi, dit le patriote.

— Mon Dieu, repris-je. Quelle fatale erreur! Que de malheurs je prévois pour la patrie et pour Garibaldi même!... Oui, il faut aller à Rome; mais le meilleur chemin pour y aller, c'est Constantinople. »

Garibaldi a eu et a autour de lui de braves gens: quelques-uns d'entre ces Garibaldiens sont des héros. Il y a, par exemple, tel ancien décrotteur qui est de ses intimes, que j'estime plus qu'un ministre dans des pays que je connais. Mais il n'y a eu auprès de Garibaldi, du moins après 1860, aucune forte tête politique, à grandes conceptions, aucun ami sincère de la liberté doublé d'un fin diplomate. Cela ne doit blesser personne : n'a pas un grand talent politique qui veut.

Cette surabondance de patriotisme, de courage, d'audace et ce manque de génie politique chez les gens qui entourent Garibaldi, peuvent expliquer plusieurs faits historiques.

L'Italie, ce pays qui a produit tant de grands hommes, même aux époques les plus tristes de son histoire, ne s'en est pas trouvée riche au moment solennel, critique de reprendre sa place parmi les nations indépendantes de l'Europe.

A l'exception de Cavour et de Mazzini, ces deux hommes d'Etat éminents mais à des titres différents, l'Italie contemporaine n'a eu que des médiocrités. Cela n'exclut pas le patriotisme et le courage : heureusement le courage et le patriotisme ne sont pas rares en Italie. Ce qui est rare en Italie, comme partout ailleurs, c'est le grand talent politique, ainsi que les grandes vertus civiques, comme le désintéressement complet, l'abnégation sublime, la justice parfaite envers les émules, envers les adversaires même. Pour mieux dire, ces vertus sont rares chez les hommes qui ont joué et jouent un rôle politique et se croient de grands hommes, et dont les noms sont assez connus; elles ne le sont pas chez des hommes modestes, obscurs, dévoués, qui n'ont pas de prétentions et dont le nombre est assez considérable. C'est l'élite de la nation. La plupart de ces bons citoyens n'ont rien gagné à tant de changements politiques : ce sont les tièdes patriotes ou les anciens ennemis de la patrie qui ont les emplois, l'influence, le pouvoir.

Il est vrai aussi que l'union d'un grand talent avec de grandes vertus n'est pas rare seulement en Italie; elle l'est partout à notre époque, qui est une époque de grandes idées et de petits hommes.

Je vais dire une chose qui paraîtra bien étrange. Si Garibaldi avait eu l'ambition et le génie de César, au-

quel il est supérieur sous quelques points de vue, ou s'il avait eu auprès de lui quelque forte tête politique, il serait peut-être à présent.... empereur de Constantinople. Cela avait été bien proposé. Il en dira bien quelque chose, je crois, lui-même, dans ses *Mémoires* qu'il écrit en français.

Selon d'autres, on aurait pu reprendre en 1862, si quelqu'un n'y eût mis son *veto*, l'ancienne idée cavourienne, ou du moins l'idée acceptée par Cavour, de placer un fils de Victor-Emmanuel sur le trône de Grèce.

Ceux qui ont bien observé les peuples d'Orient en 1860-62, ont pu se persuader que ces vastes ambitions, que Garibaldi n'a jamais eues, n'auraient pas été absurdes. Je vais raconter une anecdote.

Après Aspromonte je vis un de mes amis, B...., qui avait été pendant quelque temps (1853-1856) secrétaire de Bib Doda, prince des Mirdites. Celui-ci s'était bravement battu avec les Turcs contre les Russes en 1854.

En 1862, B. rencontra Bib Doda dans une rue de Constantinople.... La Porte qui ne se fiait pas beaucoup à celui-ci, l'avait fait venir à la capitale, où il était courtoisement surveillé.

« Ah! dit Bib Doda à B.... Pourquoi, au lieu d'aller à Aspromonte, Garibaldi n'est-il pas venu en Orient! Les miens, 60 000 hommes, se seraient levés comme un seul homme. J'aurais bien réussi, moi, à m'enfuir de Stamboul.

— Garibaldi, dit mon ami B..., aurait bien pu devenir empereur de Constantinople!

— Pourquoi pas? reprit Bib Doda. Moi j'aurais bien volontiers reconnu sa suzeraineté. »

Dans ce temps-là il y avait aussi un autre candidat à l'empire de Constantinople. C'était le maître d'école de Missolongi.

Ce maître d'école était le descendant d'une ancienne famille qui a régné à Byzance : d'après une ancienne prophétie, tôt ou tard elle remontera sur le trône.... C'est un vaste théâtre qui a manqué au maître d'école, et non pas le talent, le courage, l'ambition. Il avait une petite église à lui. Des femmes lui étaient très-dévouées et faisaient la propagande. L'une d'elles, une charmante femme de trente ans, m'a longuement raconté, à ce sujet, ses visions et ses révélations : il y avait de quoi éclater de rire, mais cela aurait blessé cette intéressante fanatique. Le maître d'école avait donc ce point de ressemblance avec Mazzini : il était aussi mystique. Il adressait à ses fidèles, dont le centre était Patras, de belles épîtres en grec ancien, dans le style de saint Paul. Il s'était mêlé aux conspirations contre les Turcs ; c'était réellement un homme capable autant que vertueux. Si certain projet s'était réalisé, il aurait fait partie d'un gouvernement provisoire.

Revenons à des choses plus sérieuses.

Tout le monde sait comment finit cette partie de l'épopée garibaldienne,... à Aspromonte.

Je vais terminer en citant quelques pages du premier livre des *Discours sur Tite-Live* par Machiavelli (chap. XXIX, XXX). Je ne ferai pas d'observation sur les paroles prophétiques de ce génie. Les lecteurs en feront eux-mêmes.

« Lorsque le général d'un prince vient glorieusement à bout de quelque expédition importante, le prince est obligé de le récompenser. S'il le déshonore, au con-

traire, s'il l'offense par un motif quelconque d'avarice, il commet une faute qui n'a point d'excuse et lui attire une infamie éternelle. Cependant beaucoup de princes font cette faute. Corneille Tacite en donne la raison dans cette belle sentence : « L'on a bien plus de penchant à offenser celui qui nous a été utile, qu'à lui faire du bien.... La reconnaissance est onéreuse; la vengeance est regardée comme un gain. » Mais lorsque le prince ne récompense pas, ou pour mieux dire offense ce général sans y être porté par l'avarice, mais seulement par quelque soupçon, il mérite en quelque sorte d'être excusé. L'histoire est pleine de ces sortes d'ingratitudes, nées du soupçon; parce qu'un capitaine qui a fait de grandes conquêtes pour son souverain et s'est couvert de gloire, acquiert nécessairement tant de réputation auprès de ses soldats, de ses ennemis mêmes et auprès des sujets de ce prince, que cette victoire ne peut plaire à son souverain. Celui-ci ne peut avoir d'autres pensées que de se prémunir contre son général victorieux; et pour en venir à bout il cherche à lui faire perdre le crédit qu'il aura gagné dans son armée et sur ses sujets en faisant voir avec beaucoup d'artifice que cette victoire a été remportée plus par faveur de la fortune, par lâcheté des ennemis ou par la prudence des autres généraux qui ont joué un rôle dans cette entreprise, que par la bravoure de ce général. L'histoire est pleine de ces sortes d'exemples. Tous ceux qui vivent aujourd'hui, savent avec combien d'adresse et de bravoure *un général célèbre* a conquis le royaume de Naples pour le roi.... On sait aussi que pour récompenser une telle con-

quête, ce roi s'étant rendu à Naples ôta le commandement des troupes à son général. Cette jalousie est si naturelle aux princes qu'ils ne s'en peuvent défendre, et il leur est impossible d'avoir de la reconnaissance pour ceux qui ont remporté de grandes victoires en combattant sous leurs enseignes.... Une république n'a jamais été injuste par avarice, et a toujours été moins sujette aux soupçons que les princes.... Voici le conseil que je crois devoir donner à ce général, s'il voit qu'il lui est impossible d'éviter les mauvais traitements de l'ingratitude. Qu'il fasse l'une de ces deux choses. Dès qu'il aura remporté la victoire, qu'il abandonne l'armée, et qu'il se remette entre les mains de son prince, en évitant avec soin tout ce qui pourrait marquer de l'orgueil ou de l'ambition; afin que ce prince n'ayant aucune occasion de jalousie, ait de fortes raisons de récompenser un si fidèle soldat ou du moins de ne lui causer aucun préjudice.... Autrement que ce général prenne hardiment et sans biaiser le parti opposé.... S'il reste incertain, indécis, il se laissera enfin accabler. »

XXII

Je croyais être bien reçu en Roumanie en 1862. Mon expulsion en 1859 ayant été de nécessité politique,

j'espérais que les Roumains et leur gouvernement se seraient empressés de me faire oublier une injustice. J'avais écrit en faveur de leur cause. Je leur avais rendu des services auprès de Cavour et de Garibaldi.

Une fois je m'étais entretenu avec Cavour sur l'abolition des juridictions consulaires en Roumanie, sur le droit des Roumains de juger les procès des étrangers résidant dans leur pays d'après les lois du pays même. J'avais ensuite présenté un mémoire à ce sujet à Cavour. Il me dit qu'il s'était déjà occupé de cette question, mais qu'il aurait aimé à l'approfondir. Au Congrès de Paris il avait proposé l'abolition des juridictions consulaires, mais il s'était arrêté devant l'opposition de l'Angleterre. « Vous concevez, dit-il, qu'avant tout il faut faire l'Italie. — Il faut faire la Roumanie aussi, lui dis-je. — Nous la ferons après, » reprit-il en riant.

J'avais fondé en Italie une société italo-roumaine, à laquelle des hommes de lettres, des savants, des artistes distingués avaient donné leurs noms. J'avais reçu du ministre de l'instruction publique, M. Matteucci, une mission scientifique en Roumanie. Des ministres roumains m'avaient déjà écrit en 1860, en me remerciant au nom du prince de mes bons services, et en me faisant des promesses bien flatteuses. Les portes de la Roumanie, disaient-ils, m'étaient ouvertes.... Hé bien! j'ai trouvé ces portes fermées. J'en fus indigné autant qu'étonné. Je fus de nouveau expulsé de la Roumanie.

Je crois être l'Italien qui a rendu le plus de services

aux Roumains. Il est vrai que je n'ai pas caressé certains rêves d'ambition démesurée et d'une réalisation impossible. J'ai pourtant réussi à faire accepter l'existence de la Transylvanie, comme État séparé, par l'homme qui avait fait jeter en 1848 le fameux cri, signal de tant d'horreurs : l'*union ou la mort*, par Kossuth. Ce ne sont pas mes idées que les Roumains rejetaient; au contraire, elles étaient acceptées par un certain nombre de patriotes, du moins comme une transaction temporaire. Elles l'étaient surtout en Transylvanie, où s'il existe un grand parti qui ne veut pas de Pest pour capitale d'un État unitaire, on ne veut pas non plus de Bucuresci.

Il existe un autre Italien envers lequel les Roumains ont aussi montré de l'ingratitude, et que peut-être ils ne connaissent même pas. C'est un des plus grands savants et des plus grands patriotes italiens de notre siècle : c'est Carlo Cattaneo. Il a été le premier homme de lettres, en Italie, qui s'est occupé de faire connaître les Roumains, les Valaques comme on disait alors, et qui à propos du *Tentamen criticum* de Lauriano, a rappelé aux Italiens l'ancienne parenté entre eux et les colons du Danube. C'est Cattaneo, ce sont ses écrits qui m'ont donné l'idée de m'occuper de la Roumanie.

Enfin je ne peux laisser échapper l'occasion de dire quelques mots à propos d'un autre acte d'ingratitude des Roumains, et en même temps de rendre hommage au souvenir d'un de mes anciens amis, homme d'une activité extraordinaire et d'un grand dévouement à la cause des peuples. C'était un Prussien, mort en 1866,

Neugebauer, un excellent ami de l'Italie aussi. Cet homme étonnant qui conserva jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans toutes ses facultés intellectuelles et l'activité de sa jeunesse, fut le premier philoroumain allemand. Son consciencieux et savant ouvrage, *la Valachie et la Moldavie*, et d'autres de ses écrits ont beaucoup servi la cause roumaine. Cependant les Roumains, dans la distribution des honneurs de leur pays, ont complétement oublié le brave Neugebauer, qui en était un peu affligé, mais nullement étonné.

Je vais dire quelque chose d'un homme qui a été pendant quelques années le chef de quatre millions d'hommes; je vais parler de l'ancien *Domnu* des Roumains, de Couza.

Avant son élection, Couza était un petit *boïar* ruiné au jeu.... On montrait au doigt à Galatz un Italien, M. Delvecchio, qui avait gagné 200 000 francs perdus par Couza pendant une seule nuit. Celui-ci avait été pendant quelque temps préfet de Galatz. Pour obliger ses anciens amis de cabaret, il introduisit une mesure pour les liquides spiritueux, qui excédait de quelque chose la mesure légale. C'est la fameuse *oca de Couza*, qui lui a valu tant de poignées de main et de toasts aux cabarets de Galatz. Voilà ce qu'il avait fait de mémorable pendant son administration. Il était si méprisé que les négociants grecs lui avaient défendu l'entrée de leur *lesche* ou club. Il était connu comme un dévoué partisan de la Russie. Mais étant dépourvu d'instruction et tout à fait décrié par sa conduite privée, il ne jouissait d'aucune influence. Voilà les précédents d'un homme qui allait devenir le chef d'une nation.

J'étais à Jassy, en janvier 1859, à l'*adunare* (assemblée), lorsque Couza fut élu. Je me suis trouvé là au milieu de ces Moldaves qui ont quelque chose de plus sérieux et de plus rude à la fois que leurs frères au delà du Milkov, les Munteni ou Valaques. Le Moldave est bien en quelque sorte le *Dacus asper* du poëte latin. Le mélange d'éléments romains est moins fort chez eux qu'en Valachie et dans le Banat de Temesvar.

Je ne pouvais en croire mes yeux et mes oreilles. C'était bien l'homme des cabarets de Galatz, l'homme à *l'oca*, que l'on proclamait prince, pour qui l'on criait avec tant d'enthousiasme, *sa traésca* (vivat), et à qui Cogalniceano adressait un beau *speech*, dans lequel il exprimait son espoir qu'*Alexandru Joanu* ressemblerait à l'ancien prince du pays, *Alexandru cellu bunu*, Alexandre le Bon. Je me souviens qu'alors, moi qui ris rarement, je fus pris d'un fou rire, d'un rire inextinguible, et que les *Daci aspri* faillirent me mettre à la porte.

Je savais pourtant de quelles circonstances extraordinaires cette étonnante élection était le résultat. Je ne dis pas que parmi ces Moldaves de l'*adunare* il y eût un grand homme, mais il y en avait beaucoup qui valaient bien mieux que Couza. Le parti libéral de l'Assemblée était partagé en plusieurs fractions : il y avait des candidats sérieux, mais aucun d'eux n'avait chance de réussir. Les conservateurs au contraire étaient compacts, unanimes. C'est alors, que dans une réunion préparatoire des libéraux les plus influents, quelqu'un jeta le nom de Couza, à qui personne n'avait songé auparavant. « Ne vous étonnez pas de ce choix, me dit alors un excellent philoroumain, M. Vaillant : on

était dans un tel embarras, que l'on aurait pris même un Tzigane (bohémien) pour prince; peut-être eût-il mieux valu prendre un Tzigane. »

Couza fut élu aussi à Bucuresci où personne ne le connaissait; c'est le prince de Moldavie qu'on élut. On voulait par là faciliter l'union des Principautés.

Je publiai alors des vers pour l'élection de Couza. J'étais embarrassé; je ne savais que dire de lui, car il n'y avait que du mal à dire.... Je me tirai d'affaire en faisant un abrégé de l'histoire roumaine. Je dis que la renommée le célébrait comme un homme digne de régner en Roumanie (c'était une ironie), mais je lui recommandai de ne pas oublier un conseil que je lui donnais : c'était *d'adunare non tesoro, ma gloria*, d'amasser non pas des trésors mais de la gloire. On sait avec quelle gloire régna ce prince! une nuit il fut obligé de signer son abdication en chemise et nu-pieds!... Il fit tout le contraire de ce que je lui avais conseillé de faire.

En 1864, Couza saisit le prétexte de l'émancipation des paysans pour faire un coup d'État, lorsque les partis avaient fini par s'entendre sur la nécessité d'accorder quelques parcelles de terre aux cultivateurs. Il escamota cette idée et se fit maître absolu du pays.

Peu de jours après l'élection de Couza, à Jassy, j'étais chez Pano, un homme distingué, libéral, un ministre alors, qui avait fait de Couza un prince. Un excellent patriote, Marin, dit le *national*, était présent.

« Couza a accepté des conditions, dit Pano; il les a signées : il les remplira.

— Si le nouveau prince ne remplit pas ces conditions, dis-je, devant quel tribunal le citerez-vous? »

Pendant cette conversation, on annonça Couza lui-même.... Il parla de son élection inattendue, des engagements qu'il avait pris envers ses amis, de gouverner le pays *libéralement*, etc.

« Je serai toujours prêt, dit-il, à descendre de ce trône où mes amis et la volonté des Roumains m'ont fait monter, si le bien du peuple l'exige. »

Pano avait l'air d'un homme satisfait de son œuvre; Marin était tout joyeux; moi, j'étais silencieux et triste.

Hélas! Pano, voyant la mauvaise administration de Couza, voyant dans quel abîme lui-même, Pano, avait contribué à précipiter son pays, en est mort de douleur.... On m'a dit qu'il est mort fou.

Couza se montra ingrat envers ceux qui l'avaient connu dans sa mauvaise fortune et lui avaient fait du bien; il ne reconnut pas ses anciens compagnons de plaisir.

. . . . . .

Après avoir été de nouveau chassé de la Roumanie, j'allai à Matchin en Turquie, vis-à-vis d'Ibraïla. J'avais l'intention de parcourir la Bulgarie, ce que je fis, puis de rentrer en Roumanie, ce que je réussis à faire aussi. C'est à Matchin que je fis la connaissance d'un Italien qui avait eu aussi à se plaindre de Couza, et qui le haïssait mortellement. C'était un homme du Midi, assez instruit, d'un caractère énergique, un de ces Italiens bizarres, excessifs en tout, dans le bien comme dans le mal, et dans lesquels il y a l'étoffe d'un héros autant que celle d'un grand scélérat. C'est surtout le Midi

qui produit de ces caractères excentriques. Quelques-uns de ces brigands qui ont effrayé le monde par leurs crimes, étaient de grands caractères, des malheureux qui avaient pris la mauvaise voie.

B.... avait été aussi injustement que cruellement offensé par Couza et voulait se venger coûte que coûte.

Il avait été l'un des anciens *amis* de Couza. Une année après l'élection de celui-ci, il alla le voir. Il le trouva à Ismaïl, petite ville moldave sur le Danube. Non-seulement Couza fit semblant de ne pas le reconnaître, mais pour le châtier de la familiarité qu'il avait montrée envers lui devant tout le monde, il le fit empoigner. B.... fut traîné et cruellement battu dans les rues d'Ismaïl : on le jeta dans un horrible cachot, où le malheureux fut malade pendant quelques mois.

Après avoir été délivré, B.... s'était établi en Bulgarie, au delà du Danube, à Matchin. De là il voyait devant lui la Roumanie; il méditait ses projets de vengeance; il couvait des yeux sa proie. Cette vengeance aurait été vraiment terrible. Il avait enrôlé beaucoup d'Albanais qui travaillaient aux champs en Bulgarie, des gens féroces : il aurait pu ajouter aussi à cette bande d'autres gens non moins féroces, un ramassis de scélérats de toutes nations, qui habitaient Soulina, à l'embouchure du Danube.

« Oui, oui, me dit B.... un soir, dans le paroxysme de la fureur. Je veux me venger : je me vengerai d'une manière qui restera historique. J'attends l'hiver, lorsque le Danube est gelé. On dit que Couza ira cet hiver à Ismaïl. J'en serai bien averti. Je peux disposer de deux cents, deux cent cinquante hommes courageux. Nous nous

réunissons à Toultcha vis-à-vis d'Ismaïl. Nous traversons le Danube sur la glace pendant la nuit. Nous envahissons la ville, un fusil dans une main, un révolver ou un poignard dans l'autre. Nous jetons partout l'incendie, nous semons partout la mort. Je n'étais pas méchant, moi, mais on m'a forcé à le devenir. Je ne serai pas un coquin vulgaire, mais un grand scélérat, un scélérat historique.... Oh! il riait en me voyant maltraiter par ses bourreaux, mon ancien ami, mon ancien compagnon de cabaret.... Je rirai aussi en le voyant souffrir d'atroces tortures. Ils riaient, les Ismaïlites, lorsque j'étais traîné dans les rues, criant, hurlant, la figure ensanglantée. Je n'avais fait aucun mal en Roumanie; je n'y avais jamais subi de jugement. Je rirai aussi à mon tour. Oui, nous brûlerons tout, nous saccagerons tout, nous tuerons tout, excepté les jeunes femmes. Il est à nous tout l'or des riches négociants grecs et roumains d'Ismaïl, cet or qui doit servir à payer ma vengeance. Elles sont à nous, les jeunes femmes, toutes les jolies jeunes femmes là-bas. »

Nous nous promenions à ce moment le long du Danube. La nuit allait tomber. Les éclats de voix de cet homme à la haine infernale se répandaient sur la plaine immense et mouvante du fleuve. Ses yeux étincelants, comme des escarboucles, semblaient percer les ténèbres : il croyait voir devant lui, sur le rivage opposé, les victimes vouées à sa vengeance. Ils s'allumaient de convoitise les yeux noirs de l'homme du Midi. Il les comptait déjà, ces beaux *galbeni* (sequins) qui devaient servir à payer sa vengeance, ces *galbeni* tout luisants comme s'ils venaient de sortir de la Monnaie. Il les

tenait déjà dans ses bras ces jolies femmes gréco-roumaines au teint pâle, à l'œil humide de volupté, aux formes pleines de promesses.

« Vous aussi, me dit B...., vous avez été traité bien mal par Couza, par les Roumains. .. Vous devez les haïr. Si j'étais à votre place, cette entreprise hardie, dangereuse, me tenterait. Je voudrais y prendre part.

— Il y a, lui répondis-je, d'autres entreprises hardies, dangereuses, qui me tentent. Celle-là, non, nullement.... Au contraire, j'ai horreur de vos projets.

— Comment ! reprit B.... Vous ne haïssez pas Couza?... Vous ne haïssez pas les Roumains?...

— Je ne hais pas Couza, lui dis-je. Je le méprise. Parmi les Roumains, je déteste les *ciocoi*. Je méprise aussi d'autres Roumains parmi ceux qui portent le paletot et le chapeau rond, haut, le chapeau français. J'aime les Roumains qui portent la *camîsia alba* (chemise blanche) et la *caciula* (bonnet de peau). J'aime ce peuple malheureux, bon et intelligent, qui, au milieu de sa misère, sait trouver le mot pour rire! Il a gardé en partie la langue et les traditions de ses ancêtres, qui sont en quelque sorte les miens aussi. Il y a, même parmi les Roumains à paletot et chapeau français, quelques-uns que j'aimais. Ils m'ont oublié. Je ne les aime plus, mais je ne les hais pas non plus.

— Hé bien, dit-il.... Je mûrirai mon plan.... J'ai du temps devant moi. Ce sera pour cet hiver.

— B...., vous l'avez dit, repris-je. Vous avez du temps devant vous; vous avez du temps pour réfléchir. Quittez ces horribles idées. Couza sera tôt ou tard puni. Tôt ou tard j'écrirai cela, je vous le promets. Ce sera

là aussi une punition pour cet homme, une satisfaction pour vous-même. Ne déshonorez pas le nom italien. Ne jetez jamais la mort au milieu d'une foule, dans le but de frapper un seul homme, pour satisfaire des rancunes personnelles. »

Ce sont mes conseils qui ont détourné B.... de son affreux projet. Couza qui n'a jamais soutenu mes efforts pour contribuer à la civilisation de son pays, qui m'a chassé trois fois de la Roumanie, qui m'a fait plusieurs fois mettre en prison, qui a failli me livrer à l'Autriche et dont les agents ont menacé de me livrer aux Turcs, Couza qui m'a défendu de traverser le territoire roumain lorsque j'aurais voulu me soustraire ainsi à de graves dangers, Couza me doit peut-être la vie.

Cet homme qui faisait battre cruellement et jeter dans un cachot, sans aucune forme de procès, ses amis, est tombé. Je connais les deux hommes qui se seront le plus réjouis de sa chute. L'un est B...., qui eut la générosité de laisser sa vengeance au temps, à l'histoire. L'autre est un Roumain qui porte un nom italien : c'est Constantin Rossetti. Il est le principal auteur de la conspiration savamment ourdie et savamment exécutée qui a renversé Couza. Rossetti est passé maître comme conspirateur ; il est maintenant retiré des affaires. Lui aussi a longtemps couvé, mûri son projet. Je le vis lorsqu'il se rendit à Jassy, en 1859, avec Étienne Golesco, qui était dernièrement ministre, pour présenter à Couza le décret de son élection comme prince de Valachie : ils étaient envoyés par l'Assemblée roumaine.

« Vous, les Roumains, vous n'avez pu atteindre votre but, lui dis-je. C'était d'avoir un prince étranger.

— Tant mieux que ce soit un Roumain, dit-il : « *îllu trîndescu mai lesne* » je le renverse plus facilement.

Ainsi l'ancien et rusé conspirateur songeait-il déjà à faire ce qu'il fit sept ans après, à renverser du trône cet homme indigne qu'il venait complimenter et appeler *Maria ta* (ta grandeur) au nom d'un peuple. On voit bien que Constantin Rossetti a du sang italien dans les veines.

XXIII

Après avoir parcouru une partie de la Bulgarie, je rentrai sous un autre nom en Roumanie. Le consul italien de Bucuresci m'avait averti que l'on tâchait de me faire tuer ; il m'avait conseillé de retourner sur mes pas. Je continuai mon voyage.

Je voyageais à l'aide de déguisements, tantôt en Grec, tantôt en Roumain, tantôt en Français. Je fus arrêté une fois dans une petite ville de la Roumanie, près du Danube, d'après un ordre du sous-préfet de la ville même. Le sous-officier des *dorobantzi* (gendarmes) qui venait de m'arrêter, me dit : « Comment ! vous êtes Marco Antonio, ce bon ami des Roumains ? Brûlez vos papiers dangereux ; je ne vois rien. J'ai l'ordre de vous

livrer à des Turcs qui sont venus demander votre extradition. Si vous me laissez faire, vous êtes mort. » Il me facilita les moyens de voir du monde, de haranguer le peuple de cette petite ville. On fut bien étonné d'entendre M. Chauvin de Marseille, négociant de soie, qui un jour avant ne savait pas un mot de roumain et avait même son interprète à lui, parler roumain presqu'aussi bien qu'un membre de l'*adunare* (assemblée).... Le peuple força le sous-préfet à renvoyer les Turcs. Ce furent la sympathie d'un homme de police et mon habileté à manier la parole et à passionner les foules, qui me sauvèrent la vie.

J'arrivai à Belgrade au milieu des horreurs du bombardement. La ville proprement dite fut abandonnée. Les habitants turcs s'étaient réfugiés dans la forteresse, et les chrétiens avaient trouvé un asile dans d'autres habitations situées hors des murs, ou avaient quitté Belgrade. J'aimais à me promener tout seul dans ces rues désertes, où l'on voyait seulement de temps en temps quelque sentinelle. La lutte aurait pu recommencer d'un instant à l'autre: les Serbes étaient prêts à l'engager. Au milieu du labyrinthe de ces rues étroites et irrégulières, la vue s'ouvrait parfois sur la forteresse. On voyait les soldats turcs se promener sur les murs, et quelque habitant contempler mélancoliquement de loin sa maison vide et abandonnée. On apercevait, braqués sur la ville, ces canons qui venaient d'y semer l'effroi et la mort.

Je n'eus qu'à me louer du brave Garachanine, qui était alors et qui a été ensuite pendant plusieurs années premier ministre du prince Michel. Homme sim-

ple, vertueux, aux manières nobles et franches, vrai type du Slave du midi (jugo-slave), Garachanine servit avec zèle et dévouement le fils de celui qui avait fait tuer son père, de Miloch. Il déposa sur l'autel de la patrie les vieilles haines, les rancunes qui, pendant de longues années, avaient séparé les deux puissantes familles. Lorsque le prince Alexandre Caragiorgi fut chassé de la Serbie (1858), Garachanine avait un parti fort nombreux qui voulait le placer sur le trône. Ce furent les amis des Obrenovich qui l'emportèrent, et le vieux Miloch fut de nouveau proclamé hospodar.

Lorsque Michel lui succéda, il appela Garachanine et lui dit : « Nos pères ont été longuement et cruellement ennemis. Le bien de la patrie exige que nous oubliions le passé. Nous lui devons tous les deux nos services. Tu mériterais d'être le premier en Serbie : veux-tu, pour servir la patrie, te contenter d'être le second ?... » Garachanine, tout ému, tendit la main au fils de Miloch et fut depuis ce moment son ministre dévoué. Je ne saurais dire auquel des deux ce trait fait le plus d'honneur.

En 1848-49, pendant les terribles luttes entre les Madgyars et les Serbes, lorsque ceux-ci furent vainqueurs, dans le Banat, Garachanine avait beaucoup contribué au triomphe de ses compatriotes. L'Autriche lui envoya, en guise de récompense, des décorations : il les refusa.

C'est à Garachanine que la Serbie doit son organisation militaire. Ce pays, qui a un million d'habitants, peut mettre sur pied 140 000 soldats réguliers, divisés en

trois catégories : la première est formée de 50 000 hommes. C'est le noyau de l'armée jugo-slave, qui doit tôt ou tard venger la défaite de Kossovo, où la puissance serbe fut anéantie par les Turcs, un *vidovdan* ou jour de Pâques. Un journal de Belgrade porte le nom de *Vidovdan*, comme pour rappeler toujours à la nation ce jour néfaste et le devoir qu'elle a de le venger.

Serbe avant tout, Garachanine est hostile à l'Autriche, du moins à l'Autriche avant 1866, et peu ami de la Russie ; il aime la France et l'Italie, dont pourtant il ignore les langues. Depuis quelques mois, il a cessé d'être ministre. Cela put être considéré comme un échec de l'influence française sur le Danube, comme un triomphe de l'influence russe. Malheureusement la Russie a peu à peu et partout gagné en Orient le terrain que la France et l'Italie ont perdu depuis Aspromonte. C'est là une date fatale pour tout le monde, excepté pour les ennemis de la liberté.

Garachanine m'annonça lui-même que le projet de Confédération danubienne avait été lu au Casino de Belgrade au milieu des *zivio* (vivats) des patriotes, et se montra très-disposé à une entente avec les Madgyars. Il faut dire aussi que ce brave peuple agissait de manière à prouver qu'il avait oublié les rancunes de 1848.

Les Madgyars accouraient en foule pour servir la cause de la liberté sous le drapeau serbe. Kossuth avait envoyé sur le Danube un ancien major émigré pour organiser et commander un corps hongrois auxiliaire des Serbes.

Je n'ai personnellement ni à me louer ni à me plaindre du prince Michel. C'était un homme instruit, un

excellent patriote ; mais il avait trop longtemps vécu à Paris au milieu des mollesses de la civilisation pour être un bon chef d'une nation arriérée, mais jeune, pleine de séve et guerrière. Il avait un caractère irrésolu ; il manquait d'élan.

Sans doute l'Autriche avait eu vent des négociations entre la Grèce et la Serbie pour résoudre la question orientale ; elle se voyait menacée elle-même par le mouvement qui se préparait en Orient. Si les peuples s'étaient accordés, du moins pendant quelques instants, sur les bases équitables et satisfaisantes pour tous les intérêts posées dans le projet de Confédération danubienne que j'avais fait accepter par Kossuth, les deux empires vermoulus, la Turquie et l'Autriche, se seraient écroulés. C'est l'Autriche qui avait poussé les Turcs à précipiter les événements et à commencer les hostilités avant que la Serbie n'eût achevé son organisation militaire. On dit qu'un jeune Dalmate, agent autrichien, qui était devenu secrétaire du pacha de Belgrade, avait persuadé à celui-ci de commencer, par le bombardement de cette ville, une lutte que la diplomatie réussit à arrêter. Cet homme, que j'ai connu, avait, ainsi que tous ses pareils qui servent comme agents secrets la politique autrichienne, un extérieur qui prévenait en sa faveur, de belles manières et des apparences de bon patriote. Il se donnait le nom de Tommaseo et disait qu'il était neveu du célèbre écrivain et patriote dalmate-italien de ce nom.

Il fallait accepter le défi de la Turquie, proclamer la solidarité des Serbes proprement dits avec leurs frères, les Monténégrins, qui avaient engagé une lutte acharnée

contre les Turcs, exciter Othon à tenir ses promesses, faire appel au patriotisme de toutes les races chrétiennes soumises à la Turquie. C'est ce que le parti national, le parti jeune, conseillait au prince Michel. Il est vrai de dire que les Serbes en deçà de la Save avaient peu d'armes; mais au delà de cette rivière cinquante mille autres Serbes, que l'on connaît sous le nom impropre de Croates, aux frontières autrichiennes, tous soldats, étaient prêts à l'appel de l'hospodar. Ce sont en partie les descendants des Serbes qui ont abandonné la vieille Serbie, sous la conduite de leurs évêques pour se soustraire à la tyrannie des Turcs.

Rarement un homme s'est trouvé dans des conditions aussi favorables pour rendre son nom immortel dans l'histoire, que l'hospodar Michel Obrenovich, en 1862. C'est l'audace qui lui a manqué, cette audace qui fait les grands hommes. Son mariage même l'aurait aidé à jouer un grand rôle historique : sa femme portait un nom célèbre dans l'histoire, celui d'Hunyadi, le héros qui avait fait trembler les Turcs, le Hongrois d'origine roumaine. Ce nom même aurait contribué a rallier autour de lui les Roumains et les Madgyars. Ceux-là ont été toujours en excellents rapports avec les Serbes; ceux-ci, sans distinction de parti, leur tendaient la main. Garachanine me dit que Deak même lui avait fait des avances; je lui apportais celles de Kossuth et de Klapka. Les Bulgares avaient accouru en aide à leurs frères, les Serbes, et formaient un corps organisé et commandé par Rakowsky. Ils oubliaient eux aussi les anciennes rancunes et l'antagonisme qui a existé pendant des siècles entre eux et les Serbes,

lorsque tantôt les uns tantôt les autres ont exercé la suprématie dans les pays qui s'étendent du Danube à la mer Noire et au Bosphore. Je connaissais les négociations qui avaient eu lieu entre le roi Othon et l'hospodar Michel pour faire des Balkans la frontière entre la Jugo-Slavie et l'Hellade, ce qui partagerait la Bulgarie en deux tronçons ; mais je me serais bien gardé de révéler dans ce moment ce secret.

Le prince Michel suivait les conseils d'une femme politique qui avait beaucoup contribué à le placer de nouveau sur le trône, sa cousine Anka Constantinovich. Il aima mieux se contenter des concessions que la diplomatie arracha aux Turcs, que de commencer une grande lutte. La masse du peuple, qui était très-soumise à son chef, se résigna : mais les hommes les plus influents du parti national lui en gardèrent rancune.... On ne disait pas de bien de lui, tant s'en faut, dans les casernes de Belgrade où était réunie la jeunesse qui avait quitté les écoles pour prendre le fusil, et qui était commandée par des professeurs instruits et estimés.

J'ai conseillé alors à l'hospodar Michel d'avoir de l'audace, toujours de l'audace, et de continuer la lutte que les Turcs avaient engagée. J'ai dit que je n'ai eu ni à me louer ni à me plaindre de lui. Je me dédis : je dois lui être reconnaissant de ne m'avoir pas fait emprisonner ou chasser de son pays. Quelqu'un, jaloux de l'influence que j'aurais pu gagner, lui avait dit que j'avais été envoyé par Mazzini. Il n'en était rien ; les récits précédents le prouvent. Je n'ai parlé avec Mazzini qu'une seule fois dans ma vie et n'ai jamais reçu de mission

politique de lui. Je n'ai jamais pris part aux conspirations du grand agitateur. Je ne méritais donc pas l'honneur que me faisaient quelques diplomates de Belgrade en m'appelant agent de Mazzini dans les pays danubiens.

Le prince Michel n'ajouta pas foi à ces accusations, mais, je l'ai dit, c'était un homme irrésolu, timide. Je le vis un jour au jardin de son palais de Toptchidéré, là où il vient d'être tué d'une manière si tragique.... Il m'adressa quelques paroles bienveillantes. Ensuite il s'exprima avec bonté sur mon compte avec un de mes amis, un Grec, qui le vit en 1865.... Je n'ai donc pu longuement causer avec lui ; mais il recevait mes lettres.... Il se fit une fois traduire en serbe une longue lettre grecque que j'avais adressée à Garachanine. Il acceptait en principe la Confédération danubienne et estimait beaucoup les Madgyars.... Que de fois j'ai vu à côté de cet homme vieux avant l'âge, blasé, usé, cette Madgyare rayonnante de jeunesse et de beauté, Julie Hunyadi !... Ils se promenaient tous les soirs ensemble en voiture le long de la Save.

Le parti national en voulait d'autant plus à l'hospodar à cause de sa faiblesse, que la propagande slave était très-active en Bosnie, et que même une partie des Musulmans étaient disposés à donner la main aux Serbes et à leurs compatriotes chrétiens contre les autres Musulmans. On sait que les chefs bosniaques au quinzième siècle ont apostasié pour conserver leus priviléges et leurs propriétés.

Michel finit par se soumettre aux exigences de la diplomatie. Il se plaignait amèrement surtout d'avoir été abandonné par l'Italie qui d'abord l'avait poussé à la

lutte et avait contribué à l'entente entre Othon, roi de Grèce, et lui-même.

L'hospodar de Serbie avait donc contre lui plusieurs patriotes parmi les plus influents. D'autres raisons avaient aussi contribué à lui créer des ennemis acharnés. Il aurait dû faire quelques concessions à l'esprit du siècle et à un parti peu nombreux en Serbie mais qui compte presque tous les hommes les plus instruits du pays, en octroyant quelque liberté intérieure, surtout quelque liberté de presse. Sous ce point de vue la Serbie est bien l'État le plus arriéré de l'Europe, plus arriéré que la Russie et la Turquie même. Une complète liberté de presse, serait d'autant moins dangereuse qu'il n'y a pas de classes sociales en Serbie : il n'y en a qu'une seule. Dans la lutte acharnée que ce brave peuple, qui est peu connu, a soutenu contre la Turquie, il a résolu, à la fois, trois questions, la question nationale, la religieuse et la sociale. Tous les Serbes sont égaux : ils sont tous propriétaires.

La censure et la bureaucratie absolutiste, heureusement bannies de Vienne, ont trouvé malheureusement un asile à Belgrade. Pour publier quelque vérité peu agréable au gouvernement, il faut passer le Danube et aller à Semlin, en Autriche. On dit que cette compression est utile pour maintenir unie et disciplinée l'armée qui doit venger la défaite de Kossovo. Je suis d'un autre avis; je crois que la liberté ne peut jamais être nuisible.

Ce malheureux prince avait donc des adversaires nombreux, puissants, acharnés. Il suivit son système timide même pendant la lutte engagée par les Cré-

tois contre les Turcs : il se contenta de quelques concessions de la Turquie. Ce système de temporisation prudente était aussi soutenu par Garachanine, mais la responsabilité devant le pays et devant l'histoire retombe sur le fils de Miloch.

. . . . . .

Le consul italien de Belgrade avait reçu l'ordre de m'abandonner, de me désavouer hautement, de protester contre tout ce que j'aurais dit, contre tout ce que j'aurais fait : cela avant Aspromonte. Il est à observer que, pendant ce dangereux voyage, je n'avais dit un seul mot ni contre le gouvernement italien ni contre quelqu'autre gouvernement ami de l'Italie. Je savais que nous marchions tous vers le même but, peut-être par des chemins différents, mais point du tout opposés.

Je conçois qu'il y ait quelquefois de ces nécessités qui forcent un gouvernement à changer de politique. Dans tous les cas on aurait dû m'avertir et non pas m'abandonner sans ressources à une perte presque certaine, peut-être à la mort. Les agents italiens furent presqu'aussi acharnés contre moi que les agents autrichiens. L'homme aux trois désastres m'avait trahi !

Je quittai Belgrade. On y répandit le bruit que l'on m'avait coupé la tête à Vidin, en Bulgarie. Cela était bien arrivé à quelque brave patriote que j'avais connu là-bas, mais je ne me suis jamais aperçu que cette *diminutio capitis* me soit arrivée à moi aussi. Il y eut un personnage qui, pour fêter cette bonne nouvelle, donna un banquet à ses séides. Je me moquais bien des *santés* portées à ma mort. Le jour même je passai la Save et

j'entrai dans la frontière militaire autrichienne, portant toujours sur moi cinq ou six papiers dont un seul aurait suffi à me faire pendre, tout comme en Turquie. Les Croates accueillirent bien le *frère italien*. Mais je ne pus avoir de nouvelles de mon brave ami P..., qui était allé pour la même affaire à Agram, où il avait été aussi très-bien reçu par les patriotes croates. Alors j'ignorais cela. Nous nous étions donné rendez-vous à Belgrade; nous devions nous rendre ensemble à Pest et dans la Vénétie. Je devais aller à Venise, voir Arnaldo Fusinato, qui savait tout et qui se trouvait chez Kossuth lorsque celui-ci signa le projet de Confédération danubienne. Arnaldo, ainsi que son brave frère Clemente, était alors à la tête des conspirations dans la Vénétie. Il venait souvent en cachette à Turin, quelquefois avec sa femme, une jolie jeune femme, poëte aussi et courageuse autant que dévouée à la patrie. Nous étions convenus d'établir à Venise une espèce d'organisation militaire pour préparer la révolution.

Le projet de Confédération danubienne était donc bien accueilli par les Croates, les Serbes, les Bulgares, et par une partie des Roumains. Mais, en Hongrie, les esprits n'étaient pas bien disposés à cause de sa publication trop hâtée.

Je fus pendant cinq ou six jours malade dans une cabane habitée par une pauvre veuve croate, une des trente mille veuves de 1848-49. Elle avait gardé quelques objets qui avaient appartenu à son mari, un soldat mort au siége de Venise. La veuve pleurait en regardant ces chers souvenirs; elle disait que son mari n'avait

pas été un de ceux qui avaient commis des excès en Italie. « Il était trop bon, celui-là, ajoutait-elle. Les Croates avaient été trompés par l'Autriche. Ils s'étaient bien repentis d'avoir fait la guerre à leurs *frères* italiens. » Lorsque son fils était parti pour l'Italie en 1859, elle lui avait ordonné de ne pas se battre contre les *frères* italiens et les *braves* Français. Ensuite elle avait reçu une lettre de lui d'un pays lointain où il était en garnison : il avait obéi à sa mère. Les autres Croates ne s'étaient pas battus non plus. Elle chantait d'une voix chevrotante et mêlée de pleurs les vers suivants :

Krv Srbska za tron Swabsky
Mlogo puti tecla;
Rec tzarska Srbu dana
Svagdase porecla.

« Le sang serbe (croate) a été beaucoup de fois répandu pour le trône suève (autrichien); mais la parole impériale donnée au Serbe a été toujours mensongère. »

Je me suis quelquefois endormi, au son de cette plaintive chanson, sur la couche du soldat croate qui était mort en combattant contre ma patrie.

J'étais décidé à aller à Pest. J'étais sans argent. Je l'ai déjà dit : on m'avait abandonné sans ressources. Il y a dans ces pays une grande quantité d'Italiens qui travaillent aux routes publiques; je voulais me déguiser comme un de ces travailleurs; je serais allé à Pest, même en mendiant.... Ce n'était pas la première fois que je mendiais !... Je reçus la nouvelle d'Aspromonte. Hélas ! il n'y avait plus rien à faire. Garibaldi était alors le chef de toute entreprise révolutionnaire en

Orient. Je fus témoin du désespoir de ces peuples qui l'attendaient tous les jours.

XXIV

Après quelques jours d'absence, je retournai à Belgrade.

J'avais appris que le ministre italien à Constantinople, M. Caracciolo Bella, s'était montré étonné, indigné de la conduite de Rattazzi et de Durando envers moi, et que si j'avais pu arriver à Constantinople, je n'aurais eu rien à craindre. Je dois de la reconnaissance à M. Caracciolo Bella pour ce qu'il a fait pour moi alors et dans la suite.

Il s'agissait donc d'arriver à Constantinople. Cela était très-difficile pour moi ; j'étais traqué de tous côtés. En vain avais-je demandé à Couza la permission de traverser la Roumanie pour me rendre à Galatz. L'imprudence de Kossuth, la trahison du gouvernement roumain qui, ayant réussi à avoir pendant deux ou trois heures quelques-uns de mes papiers, en avait donné copie à l'Autriche, l'abandon du gouvernement italien, et surtout le manque d'argent me plaçaient dans une position terrible. Sans doute si j'avais voulu demander quelque argent au brave Garachanine, il ne

me l'aurait pas refusé : je n'ai pas voulu le faire. Il n'y avait qu'un homme à Belgrade qui pouvait me sauver : cet homme était Rakowsky.

Rakowsky est un Bulgare, peut-être le plus actif et le plus influent des Bulgares qui travaillent pour la délivrance de leur patrie. Cet homme est peu connu en Europe ; il mériterait de l'être davantage. Il travaille infatigablement depuis trente-cinq ans à préparer la renaissance de son peuple, un peuple honnête et laborieux, qui veut aussi avoir sa place au soleil de la liberté, et l'aura tôt ou tard. Rakowsky a écrit, a conspiré, s'est battu pour la liberté des Slaves tributaires ou soumis à la Turquie ; il a rédigé des journaux, par exemple *le Cygne du Danube* en 1860-61, en français et en bulgare, à Belgrade, et un autre journal depuis quelques annés à Bucuresci. Il a publié des livres sur les époques les plus glorieuses de l'histoire de son pays. Il a combattu l'opinion des savants allemands sur les origines récentes de sa nation ; il croit qu'elle est établie, depuis des siècles reculés, sur le sol qu'elle occupe actuellement, deux tiers dans la Bulgarie proprement dite et un tiers en Macédoine et en Thrace. D'après lui, les pâtres des Balkans ont gardé des chansons populaires qui remontent aux luttes des Thraces contre les Celtes. Il y a là des questions d'une immense difficulté, dont la place n'est pas ici. L'analyse du petit nombre de mots macédoniens qui nous restent, comme *sarisse*, etc., me porte à croire que la langue des anciens Macédoniens s'approchait plus du paléoslave que du pélasgique (albanais), et qu'elle était peut-être une langue slave.

Rakowsky a les bonnes et les mauvaises qualités de ses compatriotes : il a un caractère très-opiniâtre ; c'est une vraie tête de Bulgare (βουλγαρικὸ κεφάλι), comme disent les Grecs. Il a contre ceux-ci toute la haine nationale que peut avoir un Bulgare, haine qui ne remonte pas au temps de l'empereur Basile, le Bulgaroctone (tueur de Bulgares), mais à des temps bien plus reculés.

En 1862, Rakowsky s'était montré disposé à une entente, à une conciliation avec les autres peuples qui étaient intéressés, de même que les Bulgares, à la ruine de la Turquie et de l'Autriche ; il avait consenti à se mettre d'accord avec les Grecs aussi.... La concorde des peuples et la direction suprême et combinée de l'Italie et de la France (car alors l'Italie et la France étaient d'accord) : voilà les bases du travail des libéraux italiens en Orient avant Aspromonte. Bientôt tout changea. Les espérances d'une prochaine délivrance avaient disparu ; les esprits étaient irrités ; les vieilles haines s'étaient ranimées.

Je vis Rakowsky et lui dis : « Je suis un homme perdu. Je suis sans ressources et traqué de tous côtés. Vous avez de riches et puissants amis, des Bulgares, à Calafat. Faites-moi aider, faites-moi sauver par eux.

— Jamais ! dit-il. Vous êtes trop philhellène. Je ne ferai jamais cela.

— Rakowsky, lui dis-je : il est vrai que je suis plus philhellène que philobulgare, car la Grèce est pour moi comme une seconde patrie. Mais j'ai travaillé et j'ai risqué ma vie pour la liberté de tous les peuples soumis au joug de l'Autriche et de la Turquie. J'ai ma famille

là-bas, qui m'attend et qui sans moi va être plongée dans la misère. Je vous supplie de m'aider. Je vous en supplie, au nom de ces couleurs qui brillent sur votre poitrine, au nom de ce drapeau tricolore qui est un symbole de liberté pour votre patrie, comme il l'est pour la mienne.

— Non, non; répondit-il; je ne ferai rien pour un philhellène comme vous.

— Adieu, Rakowsky, lui dis-je. Je vous pardonnerai lorsque vous irez à Athènes donner la main aux Grecs, comme je vous ai conseillé de le faire.

— Jamais ! reprit-il, jamais ! »

Vingt jours après cette scène violente, dramatique, j'étais matelot à bord d'un des bâtiments grecs qui parcourent le Danube, de *l'Agios-Nicolaos* (Saint-Nicolas). Le *carabocyres* (capitaine) Lucas, se rendait à Galatz avec son bâtiment chargé de blé. Il savait une partie de mon secret. L'équipage s'était bien douté que j'étais un proscrit politique qui cherchait à se mettre en sûreté.

Avant de prendre cette décision, j'avais essayé de trouver d'autres moyens pour retourner à Constantinople, du moins pour aller à Galatz, où j'aurais trouvé le bateau français. Si j'étais un romancier, je pourrais écrire de longs chapitres sur cette partie de mon voyage. Quelques-uns de ces chapitres auraient pour titres : les forêts de la Serbie; les mines d'Ipek; la Hongroise de Semendria, etc. Je dirai seulement quelques mots de la tentative que je fis pour passer le Danube et me rendre en Roumanie.

Turnu Severinu (la Tour de Sevère) est une petite

ville roumaine nouvellement bâtie tout près des restes de la tour de l'empereur Sévère et du pont de Trajan. Vis-à-vis de Turnu, un peu plus en amont, est située la petite ville serbe de Cladova ; entre Cladova et le pont il y a un village serbe dont j'ai oublié le nom. Les deux têtes de ce pont bâti par Apollodore, sur le rivage roumain et sur le serbe, sont encore en assez bon état ; il devait être très-haut sur le niveau ordinaire du fleuve. Ses vingt-deux piliers paraissent rarement, lorsque les eaux sont très-basses. Il est situé tout près d'un coude du fleuve, où le courant n'est pas bien rapide et où le lit n'est pas très-profond à cause d'une langue de terre qui s'étend, sous l'eau, du rivage serbe vers le rivage roumain. J'ai vu au musée de Belgrade la tête de la statue en bronze de Trajan, qui existait au bout du pont même, en Serbie.

Mon projet était de passer le Danube pendant la nuit tout près du pont de Trajan, de débarquer tout seul en Roumanie et d'aller voir mon ami Miculesco, qui était préfet de Turnu. J'étais très-lié avec lui ; j'avais traduit ses beaux vers sur les ruines de la fameuse Tour de Sévère. Il avait reçu des ordres rigoureux de son gouvernement sur mon compte ; mais je savais bien qu'il ne m'aurait livré ni aux Turcs ni aux Autrichiens. Il m'aurait probablement donné une escorte pour traverser la Roumanie en *carrucióra de posta* jusqu'à Galatz. Le rivage du Danube est gardé par une milice appelée *granitzeri* ou confinaires ; mais j'aurais bien pu éluder leur surveillance pendant la nuit.

Le brave capitaine ou sous-préfet de Cladova, Vassa

Stoicovich, favorisait mes projets. Vassa avait l'air d'un de ces braves Dalmates que l'on voit sur le quai des Esclavons à Venise; il avait vu cette ville de ces rêves. Comme tout bon Jugo-slave, il aimait mon pays natal; il avait été émerveillé de ses splendeurs. Le nom de Venise est très-connu par tous les Jugo-slaves. Il était bien grand chez eux à l'époque où le plus célèbre de leurs rois, Étienne Douchan, proposa à la Sérénissime république de partager l'empire d'Orient! On entend souvent dans ces pays le nom de Venise. Les restes des voies romaines et des villes qui ne figurent pas même dans les itinéraires anciens, tout cela est à Venise.

Le capitaine Vassa me fournit donc les moyens de traverser le Danube. Je quittai à deux heures du matin la Serbie sur un bateau conduit par deux habiles rameurs. La nuit était sombre, horrible : la tempête était déchaînée sur l'immense plaine liquide. On aurait dit une mer sans bornes, car les rivages disparaissaient dans les ténèbres. « Tant mieux que le temps soit mauvais, disaient mes bateliers. Les *granitzeri* roumains auront bien autre chose à faire que de se promener sur la berge.... » On avait rarement vu d'aussi violent *talazi*, disaient-ils. Les vagues étaient hautes, noires, mugissantes. Nous faillîmes faire naufrage : il nous fut impossible de gagner le rivage romain.

Je fus pendant un instant frappé d'une espèce de crainte superstitieuse. Il me semblait que l'approche de la côte opposée du Danube m'était défendue par l'ombre de l'un de mes ancêtres, qui avait passé le fameux pont bâti par Apollodore, avec les légions

romaines marchant à la conquête de la Dacie. C'était un ami de Pline le jeune. Il écrivit l'histoire de ces guerres : cette histoire a péri. Il a laissé aussi son nom à une ville qui est maintenant un village dans la vallée de l'Oltu. Ces noms italiens sont très-fréquents en Roumanie. Dans la partie roumaine de la Hongrie orientale il y a *Venetia major* et *Venetia minor*. Une fois, en voyage, pendant la nuit, je m'arrêtai dans un village. « Où sommes-nous, demandai-je au *birgiaru?* — *Suntem la Malamoccu, Domnule....* Nous sommes à Malamocco, Monsieur, » me répondit-il. En Italie il y a aussi un Malamocco, sur le rivage de la mer, tout près de Venise.

Je crus donc pendant un instant qu'une force surnaturelle me repoussait du rivage roumain, où m'attendaient peut-être de grands malheurs. Cette terreur absurde disparut bientôt. Mais je me décidai à chercher d'autres moyens de me sauver. Je ne voulais rien devoir aux Roumains; j'étais très-fâché contre eux.

Après avoir traversé une partie de la Roumanie, me donnant pour un *arendasu* (fermier), je montai sur un bâtiment grec à Calafat. Le voyage de ce port du Danube à Galatz se fait ordinairement en huit ou dix jours. Malheureusement les eaux du fleuve étant très-basses, la navigation devenait difficile, presque impossible.

Il nous arrivait souvent de rester des heures, des journées entières échoués sur un banc de sable, ou embourbés dans la fange du fleuve. On réussissait à grand'peine à se tirer de là. On jetait au loin une ancre, à laquelle était attachée une corde, dont l'extrémité s'enroulait

à un cabestan à bord du bâtiment échoué. On faisait tourner le cabestan pour enrouler la corde de manière que le navire se détachât peu à peu du banc de sable ou de la boue gluante. Un bâtiment turc faisait route avec nous. Les matelots des deux navires s'entr'aidaient fraternellement. Le danger commun faisait oublier les haines nationales et religieuses. Je ris encore en songeant à la belle figure que devait faire le démagogue Marco Antonio tournant le cabestan au milieu des marins grecs et turcs et criant aussi comme eux *oh oh!*

Ordinairement on était obligé de sonder les eaux du fleuve. J'ai passé des journées entières sur la barque turque ou grecque qui précédait les deux navires pour leur indiquer la marche à suivre. J'étais devenu assez habile à manier la perche que l'on plonge dans l'eau pour la mesurer. Il fallait aussi crier de loin la mesure : c'est moi et Mehemet qui faisions ordinairement cela. Mon ami Mehemet avait une voix de basse profonde : ma voix n'avait pas un grand volume, mais elle était claire et perçante. Je criais à pleins poumons sur la vaste étendue liquide le nombre et les fractions de pieds de profondeur, dans cette langue bizarre qui est en usage pour cela chez les bateliers du Danube. C'est un mélange de grec, de turc et de bulgare. Il n'y a pas d'éléments roumains, car la marine marchande roumaine est presque nulle. Il fallait entendre les cris de joie de mes camarades grecs et turcs, lorsque j'annonçais d'une voix retentissante une suite de *dobra voda* (*bonne eau*, en bulgare, c'est-à-dire *eau profonde*).

XXV

Nous étions arrivés près de Giurgevo en Roumanie, à la distance de vingt ou trente lieues. J'avais entendu dire à Calafat qu'un bateau de la compagnie franco-serbe nouvellement établie avait commencé de faire des voyages de Giurgevo à Galatz. Je priai le *carabocyres* Lucas de me donner une barque avec deux hommes de son équipage pour aller rejoindre ce bateau. Il y consentit: nous partîmes, Dimitrakis, Petros et moi. Ayant appris de quelques pêcheurs que le bateau était parti, au lieu d'aller à Giurgevo, nous décidâmes d'aller à l'île des Tziganes pour y attendre le passage de *l'Agios Nicolaos.*

De gros chiens, toute une meute, aboyaient avec fureur sur le rivage de l'île des Tziganes, lorsque Dimitrakis, Petros et moi y abordâmes à la nuit tombante. Quelques hommes de la tribu vinrent à notre rencontre. Tandis que l'un d'eux allait avertir le chef, les autres calmaient les chiens qui, depuis ce moment, se montrèrent aussi bons amis que leurs maîtres envers les nouveaux venus. C'était une tribu de *lingurari* ou fabricants de cuillers (*linguri*) et de toutes sortes d'outils en bois : environ deux cents ou deux cent cinquante

hommes. Ils occupaient l'intérieur d'une forêt sombre, séculaire. Peut-être le terrain avait-il été déblayé pour établir le camp : peut-être avait-on profité d'une clairière naturelle. Des branches d'arbres entrelacées ou ployées en arcs-boutants formaient une cinquantaine de cabanes ou plutôt de misérables taudis. Toutes ces cabanes étaient ouvertes sur le devant ; là se tenaient les *lingurari* coupant dans le bois des cuillers et d'autres outils. Nous fûmes tout à coup entourés d'une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants déguenillés : un signe du chef suffit pour nous délivrer de cette curiosité indiscrète et pour renvoyer tout ce monde au travail. De grands feux étaient allumés dans les environs du camp pour éclairer les travailleurs et pour écarter les loups.

Le chef des Rommi, c'est là le vrai nom que se donnent les Tziganes ou Bohémiens, nous offrit d'un air noble l'hospitalité. « Nous mettons à votre disposition, dit-il, tout ce que nous possédons. C'est bien peu de chose !... » Ce chef était un très-bel homme, âgé d'environ trente-trois ans, au front vaste, aux traits nobles et fortement accusés, aux yeux grands, noirs, étincelants au milieu de la pénombre où il était placé à l'entrée de sa cabane. Une masse de cheveux bouclés et aussi noirs que l'ébène tombait sur ses épaules. Il était un peu moins déguenillé que ses sujets. Il montrait des jambes et des bras athlétiques et une large poitrine solidement bâtie. Il parlait lentement, avec une certaine solennité, dans ce langage pittoresque et plein de figures qui est commun aux peuples orientaux,

moitié en roumain corrompu et moitié en rommi ou tzigane.

Nous nous assîmes autour du feu allumé près de l'entrée de la cabane, au grand air. On éventra les grosses carpes du Danube de quatre à cinq kilos de poids, que nous avions achetés de quelques pêcheurs. Tandis qu'elles rôtissaient devant la braise embrochées dans de longs épieux plantés en terre, la conversation s'engagea entre le chef des *lingurari* et moi. J'avais étudié autrefois la langue des Rommi et tout ce qui a été écrit sur leurs origines. Je connaissais les belles études de M. Vaillant faites sur les lieux mêmes. Je m'étais quelquefois entretenu avec les Tziganes *leutari* ou musiciens. Mais les Rommi de l'île du Danube sont plus intéressants.

J'observai alors, comme autrefois, que les chefs de ce peuple étrange, gardiens de ses traditions et de ses mœurs, sont persuadés qu'il est établi en Europe depuis bien des siècles. Ils se vantent de posséder des traditions antéhistoriques, des mythes qui sont la base d'anciennes religions. Ils se moquent de toutes nos religions et disent que cela est bien récent. Ils singent Chrétiens et Musulmans, et ne croient ni à l'Évangile ni au Coran. J'avais remarqué la même chose chez ces belles jeunes filles tziganes qui chantent des chansons voluptueuses en turc dans les rues de Stamboul : j'en ai recueilli et publié quelques-unes.

Il est possible que d'autres immigrations de la même race ou de quelqu'autre ayant une affinité avec elle, se soient superposées à des couches plus anciennes. Peut-être ces Rommi, au lieu d'être les derniers Aryens venus

en Europe, en sont-ils les premiers : peut-être ont-ils succédé aux peuples de l'âge de pierre et ont-ils apporté les premières notions de métallurgie en Europe. Beaucoup de noms de rivières en Italie et ailleurs sous la même latitude, jusqu'aux steppes de la Russie, ont des origines sanscrites et signifient *fleuve*, *eau;* le nom du plus grand fleuve de l'Italie, le Pô, signifie de même *eau* en tzigane. Le mot *rommi* signifie *homme;* dans la langue des Tziganes, ainsi que les noms d'autres peuples, d'après mes études, dans d'autres langues : *romme* signifie *homme* en égyptien aussi. Quel rapport peut avoir cela avec le nom d'Égyptiens qu'on a donné aussi aux Bohémiens? C'est un mystère dans l'état actuel de la philologie comparée.

Après deux ou trois heures de conversation, le chef demanda à se reposer. Il était très-affligé, presque malade à cause de la mort de son enfant, de son unique enfant. Il fallait entendre les deux parents éplorés exprimer par des phrases éloquentes et pittoresques leur profonde douleur pour cette perte!

Je me couchai tout habillé sur la terre devant le feu, appuyant ma tête sur l'oreiller que le chef m'avait obligé d'accepter. Le chef des Bohémiens de l'île du Danube possédait un oreiller!

Il l'avait bien dit, le brave homme : il avait mis à ma disposition tout ce qu'il possédait. J'étais plongé depuis une demi-heure dans une espèce de torpeur, lorsqu'une démangeaison bien incommode m'éveilla.... Les *lingurari* travaillaient toujours. Ils ne devaient cesser que vers minuit, pour recommencer à quatre ou cinq heures du matin. Le bruit qu'ils faisaient, m'empêcha de m'en-

dormir de nouveau. Je me levai et allai faire le tour du camp.

Je n'ai jamais vu de ma vie et ne reverrai certainement pas de spectacle aussi étrange. Tous ces pauvres gens étaient nus, les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes; nus, quoique l'air ne fût rien moins que chaud. Ils travaillaient assis à l'entrée des cabanes disposées régulièrement sur deux lignes parallèles ou presque parallèles, et sur d'autres qui se croisaient avec celles-ci. Parfois, l'un d'eux se levait pour chercher du bois à ouvrer, pour jeter d'autre bois sur le feu, ou pour calmer les chiens qui aboyaient de temps en temps en mêlant leurs voix au grondement sourd, lointain, incessant du fleuve immense.

C'est un spectacle ordinaire pour les voyageurs dans les pays sauvages, dans les pays où il n'existe aucune civilisation, que de voir des gens nus. Mais nous étions tout près de Giurgevo, de Bucuresci, de pays civilisés, ou du moins possédant les apparences de la civilisation. Il est vrai que les mœurs y sont très-corrompues, mais enfin on n'y pousse pas si loin l'impudeur! Ces gens nus sont ordinairement des Hottentots, des Peaux-Rouges, des Australiens : ils appartiennent à des races de formes hideuses, ou du moins bien éloignées du type caucasien. J'avais sous mes yeux un beau type, un des plus beaux types caucasiens, malgré la dégradation morale de ces gens. C'étaient là des Aryens, des frères à nous, les Aryens, des gens auxquels j'avais dû avoir recours pour trouver l'étymologie des noms de fleuves de ma patrie!

Tantôt les feux flamboyants et pétillants jetaient des

flots de lumière sur cette masse de corps nus, de feuillage sec, de monceaux de bois à ouvrer ou à brûler. Tantôt la flamme s'éteignait tout à coup, et ce qu'il y avait de plus brillant au milieu de cette demi-obscurité qui succédait aux lueurs de l'incendie, c'étaient les yeux étincelants de ces frères Aryens déchus, bien déchus. Tantôt des reflets rougeâtres tombaient sur ces corps bronzés et sur ces chevelures épaisses qui n'avaient jamais connu de peigne. Une vieille hideuse, aux chairs flétries et flasques, travaillait à côté d'une fillette de douze ou treize ans, l'âge de maturité chez ces impudiques enfants des forêts du Danube, aux contours moelleux, aux traits irréprochables. Un vieillard osseux, un squelette, à la longue barbe argentée, se tenait à côté d'un jeune homme beau comme l'Apollon du Belvédère, aux formes dépourvues d'embonpoint mais élégantes et aux chairs fermes. Parfois, quelqu'une de ces jeunes filles, dans le costume d'Ève, se montrait d'un air effarouché, puis elle se cachait, mais pour mieux exciter les désirs et reparaître bientôt dans des poses plus artistiques et plus provoquantes, sans être obscènes pourtant.

Je trouvai en général les hommes plus beaux que les femmes, et les jeunes filles, quoique belles, moins belles pourtant que les Tziganes de Stamboul. Je crois que s'il y a un ange des ténèbres, un esprit du mal, et si cet ange pouvait prendre une forme humaine, il prendrait celle d'une de ces jeunes filles des Bohémiens qui campent aux Eaux-Douces d'Europe, à Chiathana. Je n'ai jamais vu au monde de plus belles et de plus terribles créatures; je n'ai jamais vu d'yeux plus

pétillants, plus malicieux, plus tendres et en même temps plus féroces, plus lubriques, plus diaboliques.

Je m'assis à l'un des carrefours de cette cité étrange, et je regardai autour de moi.... Je croyais rêver. Je me demandais si j'étais bien moi, Marco Antonio le démagogue, pour le moment Marco Antonio le matelot grec, moi, un homme habillé au milieu de tous ces gens nus!

Peuple étrange que ces Rommi! Leurs chefs prétendent être les dépositaires de traditions qui se rapportent à la plus ancienne civilisation. Ils sont bien les frères des peuples les plus civilisés du monde, et pourtant ils manquent d'une des plus belles qualités des peuples civilisés, de la pudeur.

Peuple mystérieux, dont le nom est égyptien et dont la langue est en partie sanscrite, du moins aryenne! Peuple plein de talent, d'aptitude à la musique, à tous les autres arts!... Mélange étonnant d'un élément angélique avec un élément satanique!

Deux jours après, *l'Agios Nicolaos* parut en vue de l'île des Tziganes et je retournai à mon métier de matelot, à mesurer l'eau et à crier *dobra voda* sur le Danube.

Un mois et demi s'était passé depuis que j'avais quitté Calafat. Je m'ennuyais à mourir. L'hiver s'approchait. Je craignais d'arriver trop tard à Galatz, lorsque la navigation du fleuve serait interrompue. J'avais en vain prié le *carabocyres* Lucas de me débarquer, pendant la nuit, sur un point quelconque du rivage roumain. Il disait que la chose serait tôt ou tard découverte, qu'il payerait

une amende et irait peut-être même en prison. Un jour une barque turque, avec deux hommes, vint à passer. Ils allaient à Silistrie, qui n'était pas bien loin. Ces Turcs consentirent à me faire descendre, pendant la nuit, sur la côte roumaine; et je quittai la prison flottante où j'avais passé presqu'un mois et demi.

Les deux Turcs avaient un air sinistre, féroce : ils portaient force candjars et pistolets à la ceinture. Le marché s'était fait à l'aide de quelques mots roumains et bulgares. Ils croyaient que je ne comprenais pas le turc.

Souvent la barque échouait; alors les bateliers se jetaient dans le fleuve et poussaient leur esquif en ayant l'eau jusqu'à la ceinture.

Le sommeil m'ayant surpris un instant, je m'éveillai tout à coup et entendis les deux bateliers qui parlaient de moi.

« Pourquoi cet homme, disait l'un d'eux, Mustafa, veut-il descendre nuitamment d'une manière étrange sur un point désert du rivage roumain? Selon toute probabilité, c'est quelqu'un qui a volé une somme considérable, et qui s'enfuit portant avec lui le magot.

— En effet, dit Selim, l'autre batelier, il a un petit *sandeuk* (malle), qui est assez lourd.

— Il faut bien l'envoyer servir de pâture aux poissons du Danube, cet étrange voyageur, reprit Mustafa. Cette nuit nous le tuerons, et le jetterons à la rivière. S'il résiste, nous nous jetterons aussi à l'eau avec lui pour l'étouffer. Le Roum (grec) au-magot ne remontera plus dans notre barque.

— Mais, s'il n'a pas d'argent? reprit Selim.

Digitized by Google

— Qu'est-ce que cela fait ? dit Mustafa.... Tuons toujours.... Ce sera toujours un Roum de moins. »

J'étais perdu. Je n'avais sur moi qu'un pistolet à un seul coup. Il est vrai que j'avais aussi un poignard dans ma petite malle, mais Selim l'avait déjà cachée sous des sacs de farine. J'aurais éveillé des soupçons en la demandant. On m'aurait vu tirer le poignard. J'avais affaire à des hommes robustes, féroces : la lutte était inégale. Ce que je craignais, par-dessus tout, c'était d'être jeté à l'eau ; car malheureusement je ne sais pas nager. Entre parenthèses, c'est un avis qu'un ci-devant démagogue donne aux démagogues de l'avenir : il faut qu'ils apprennent à nager.

La seule chose à faire était de chercher le poignard vers la brune. Aussitôt que je me serais aperçu que le moment fatal approchait, j'aurais dû engager moi-même la lutte, au premier signal, en tuant l'un des scélérats; peut-être aurais-je pu me défendre contre l'autre. J'attendais la nuit. Cependant il y avait bien peu de chance pour moi, car en supposant que je pusse réussir à me défaire de tous les deux Turcs, qu'aurais-je fait tout seul dans une barque, pendant la nuit? Le vent commençait déjà à fraîchir, et ma frêle embarcation aurait pu chavirer ou être mise en pièces.

J'étais perdu.... Je le voyais bien. La nuit approchait. Je n'avais plus qu'une heure, peut-être quelques minutes seulement à vivre.

Mourir !... Ce n'est rien de mourir ! Mais mourir ainsi, assassiné par de lâches mécréants, ignoré de tout le monde ! Mourir non pas au milieu de l'enivre-

ment et du tumulte des batailles; pas même sur un échafaud au milieu d'une foule qui vous regarde, qui pleure sur vous, qui vous admire peut-être; pas même sur un lit, au milieu d'êtres chéris qui vous donnent le baiser d'adieu, et qui vous disent « au revoir, peut-être au revoir bientôt. » Mourir assassiné dans le silence de la nuit, sur un fleuve immense, qui aurait roulé mon cadavre à la mer, comme il en a roulé tant d'autres, ἐς τὸν Εὔξεινον καλεύμενον πόντον (dans la mer appelée Euxine), comme finit la fameuse période d'Hérodote citée par les critiques comme un modèle d'harmonie! (21)

Le soleil allait disparaître sous l'horizon.... C'était un de ces beaux couchers de soleil comme j'en ai tant vu sur le Danube. Ce n'était pas un embrasement du ciel, comme à Syra, à Athènes, à Rhodes : mais une auréole immense s'étendait de ce foyer lumineux à l'Occident vers les autres points du ciel; des rayons infinis, multicolores, divergeaient de ce centre vers le zénith. L'immense miroir liquide reflétait, reproduisait ce rayonnement merveilleux. De temps en temps, l'onde frissonnait sous la brise du soir. De longues files de grues traversaient le ciel du nord et de l'est vers le midi, en mêlant leurs cris rauques à ceux plus doux et plus perçants des hirondelles. En regardant l'eau qui passait, je me pris à songer à mes chères lagunes, à ma patrie, pour l'amour de laquelle j'allais mourir ainsi, martyr obscur et ignoré.... Je songeai à ma pauvre famille abandonnée, qui n'aurait plus eu de nouvelles de moi.

Toute ma vie passée, tout ce que j'avais fait et souf-

fert pour la liberté pendant quinze ans, se représenta à mon imagination. Tout cela passait devant moi comme une suite d'images fugitives. Puis, je songeai même pendant un instant aux calomnies auxquelles j'avais été en butte, à l'ingratitude que j'avais trouvée en rétribution de mes efforts pour la cause de la liberté.... Je fus tenté, pendant ce moment suprême, de prononcer l'imprécation de Brutus à Philippes.

La silhouette de Silistrie se dessinait à ma droite comme une grande tache noire sur le ciel. Le chant des muezzins sur les minarets annonçait la prière du soir. Je ne sais comment cela se faisait, mais les mots arabes prononcés par ces voix se transformaient dans l'air et ressemblaient à l'*ora pro eo* que l'Église chante pour les mourants.... Je me rappelai mon adolescence, ce temps où j'avais chanté, à l'église Saint-Cassien de Venise, au chœur avec les prêtres et avec les autres adolescents destinés à la prêtrise, *ora pro eo*, comme j'avais chanté les psaumes et les lamentations de Jérémie.

Tout à coup, en regardant à ma gauche, j'aperçois au fond, bien loin, des silhouettes de navires à l'ancre.... Oh! c'était là, en Roumanie, Calarach!... C'étaient des navires grecs dans ce port.... J'étais sauvé, j'étais sauvé!

Je me lève debout et commençe à crier de cette voix perçante qui avait tant de fois annoncé sur le Danube la *dobra voda*.... « Ἀδελφοί, ἀδελφοί, Ἕλληνες... Frères, frères, Hellènes; je suis dans cette barque avec deux Turcs qui veulent me tuer. Venez à mon aide; sauvez-moi, sauvez-moi! »

En même temps j'ordonne aux Turcs d'arrêter la barque. Les Grecs étaient assez loin et la nuit allait tom-

ber. Comme Mustafa ne voulait pas s'arrêter, je tire mon pistolet et le braque sur lui, menaçant de lui brûler la cervelle. Quelques minutes après, six frères hellènes arrivent avec leur barque; j'y monte. J'étais tenté de faire aux deux mécréants ce qu'ils avaient voulu me faire à moi-même; mais il valait mieux se montrer généreux, d'autant plus que les sentinelles sur les remparts de Silistrie auraient bien pu s'apercevoir de quelque chose.

Je passai la nuit à bord d'un navire grec.... On me donna une hospitalité splendide. Je ne payai rien, comme je n'avais rien payé au *carabocyres* Lucas durant un mois et demi que j'avais passé à bord de *l'Agios Nicolaos*.

Le matin suivant en descendant, sous un autre nom, à Kalarach, et renouvelant mes remercîments à ces braves gens, je leur dis : « Je ne suis pas Grec.... Je suis Italien. »

— C'est égal, dirent-ils. Les Italiens aussi sont nos frères. Vive l'Italie ! »

Trois jours après j'étais à Galatz.... Un mois après j'étais à Turin.... Ceux qui connaissaient plus ou moins mes étranges aventures, me saluaient comme l'on saluerait un mort sorti du tombeau.

D'après ce que je viens de raconter, le lecteur comprendra parfaitement bien pourquoi, étant ami de tous les peuples, je suis pourtant plus philhellène que philoroumain ou philobulgare.

Je suis profondément convaincu que les Grecs malgré leurs vices et leur défauts, que l'on a exagérés, sont une race supérieure aux autres races orien-

tales, et que l'hégémonie morale dans ces pays leur appartiendra s'ils savent respecter les droits des autres peuples.

Je suis convaincu aussi que le voisinage et la ressemblance de génie, de caractère (ressemblance qui se montre même dans quelques défauts) créent entre nous les Italiens et les Grecs des rapports bien plus étroits que ceux qui pourraient exister entre nous-mêmes et tout autre peuple en Orient.

Indépendamment de cela, comme individu, je ne saurais jamais oublier que la Grèce m'a donné aide et asile pendant les premières années de mon émigration, et que si je n'avais été secouru et sauvé par des Grecs sur le Danube en 1862, je n'aurais jamais revu ma famille et l'Italie.

XXVI

En 1862-63 j'ai tâché de donner à la révolution grecque qui venait d'éclater, un but digne d'elle : la guerre contre les Turcs. J'étais d'accord à ce sujet avec Mgr Athanase, archevêque de Corfou, noble vieillard, excellent patriote, dont le souvenir me sera toujours cher, et avec un autre Grec aussi brave soldat que citoyen vertueux, qui a consacré sa vie à la cause de la liberté, avec Léonidas Bulgaris.

Digitized by Google

Malheureusement, en 1862-63, les Grecs, au lieu de tendre la main à leurs frères esclaves, assourdissaient l'Europe de leurs cris : « Un maître! un maître! ne trouverons-nous donc personne qui veuille bien être notre maître!... » C'était une vraie fureur monarchique.... L'Angleterre avait promis de céder les îles ioniennes à condition que l'on renonçât pour le moment à la sainte lutte (ἱερὸς ἀγὼν), comme les Grecs appellent la guerre contre les Turcs. Mon ami Léonidas rédigeait à Athènes un journal qui portait ce titre même. La *Sainte Lutte* avait proposé un candidat à ces royalistes enragés : elle leur avait proposé d'imiter les Florentins au temps de Savonarola et de proclamer roi de Grèce Jésus-Christ. Je ne sais combien de votes a eus Jésus au jour de l'élection; il n'a eu probablement que celui de mon ami et peut-être celui du barbier Démosthènes, un républicain dont parle aussi, ce me semble, M. About. Il n'a pas eu mon vote, car je n'ai pas de droits politiques en Grèce. Je n'en ai nulle part; je suis un paria politique.

J'étais très-connu en Grèce. Au mois de mars 1863, un député que l'on disait soudoyé par l'Angleterre, avait prononcé à l'Assemblée une violente diatribe contre moi et contre les autres agitateurs, les *charlatans*, disait-il, qui poussaient le pays à une guerre contre la Turquie. Il m'avait nommé. Le jour suivant, je fis afficher dans la ville des bulletins où étaient indiqués catégoriquement les mensonges qu'avait prononcés ce député. « Monsieur *un tel* a dit cela.... Il a menti. On le prouvera. » Cela était répété douze fois.

Je ne saurais assez le répéter: chaque pays a ses mœurs. Ces choses, qui seraient étranges en France, sont permises à Athènes. On ne doit pas oublier qu'Athènes a été le siége d'une turbulente démocratie, et que les Grecs sont bien les descendants des ἄνδρες Ἀθηναῖοι (hommes Athéniens).

Dans ce temps-là, un journal de Zante me défendit énergiquement et publia mon panégyrique. Au fond, je me soucie aussi peu des panégyriques que des diatribes. Je n'ai eu qu'une idée : faire quelque chose de grand pour la liberté, surtout pour la liberté de ma patrie, de Venise. J'ai essayé d'établir entre les peuples danubiens soumis à l'Autriche une entente contre celle-ci. Ensuite j'ai tâché de préparer un mouvement général en Turquie, car je savais bien que, s'il avait éclaté, il aurait fini par s'étendre à l'Autriche aussi. Mon but était, par-dessus tout, de créer des embarras à l'Autriche, de manière que l'Italie pût saisir cette occasion pour conquérir, pour compléter son indépendance. Je voulais créer une situation telle que la délivrance de Venise pût se faire d'une manière glorieuse. C'est donc à l'Italie, c'est à ma ville natale que je songeais lorsque je me faisais démagogue cosmopolite; j'étais fier de l'être. J'aime, par-dessus tout, après l'Italie, la Grèce. Mais si vous grattez en moi le cosmopolite, le philhellène, vous trouvez l'Italien et plus au-dessous, au cœur, le Vénitien. Nous, enfants des Lagunes, nous sommes tous ainsi.

Marco Antonio, appelé *charlatan* (ἀγύρτης) à la Chambre grecque, avait donc répondu au député qui lui avait appliqué cette épithète, en l'appelant douze fois *men-*

teur.... Il publia ensuite une brochure pour prouver que ce député, M. Jalemos, méritait cette kyrielle d'injures. Le titre de cette brochure était *l'Hellade, la Serbie et l'Italie dans la question d'Orient.*

Comme cet écrit présente des aperçus importants, même aujourd'hui, je crois pouvoir en donner une courte analyse.

— En voici le commencement :

« L'accord, l'action commune des peuples pour atteindre un but commun, est un principe élémentaire de toute bonne politique. Si les intérêts de deux ou de plusieurs peuples s'accordent en beaucoup de choses importantes et se choquent dans quelques autres, leur accord est possible, il est désirable du moins jusqu'à ce qu'ils aient atteint les buts qui n'ont rien de contraire, qui s'harmonisent entre eux. »

Je démontrais assez longuement que les intérêts du peuple grec et du peuple italien ne se choquent nullement; qu'ils s'harmonisent sous beaucoup de points de vue...; que par conséquent cet accord dans l'action entre les deux nations est désirable et possible.

Parmi les autres intérêts communs aux Italiens et aux Grecs, je faisais remarquer celui-ci. Les uns et les autres doivent s'opposer à une suprématie des Serbo-Bulgares, car elle menacerait à la fois l'Italie et la Grèce. Les Serbo-Bulgares devenant trop puissants pourraient se rendre maîtres de la Thrace et de la Macédoine et en même temps enlever à l'Italie l'Istrie et l'ancien Frioul autrichien, sur lesquels ils ont des prétentions.

Je m'étendais aussi longuement sur la mission de l'Italie en Orient, mission qui consiste, à mon avis, à unir les peuples contre l'Autriche et la Turquie. Il est inutile que je répète des choses dont j'ai déjà parlé. Je dévoilais les intrigues de l'Angleterre pour empêcher la guerre d'Orient et soutenir l'empire Ottoman; je détruisais les illusions de ceux qui croyaient que l'Angleterre même voulait aider à établir la suprématie des Hellènes en Orient.

J'établissais, comme base d'opération pour la délivrance des Chrétiens soumis aux Turcs, l'alliance de la Serbie et de la Grèce. Je donnais l'analyse de quelques articles de journaux serbes qui exprimaient des sentiments très-amicaux envers les Grecs.

La nation grecque commettait, disais-je, une faute immense en abandonnant des millions de compatriotes sous le joug turc, pour obtenir l'annexion de 300 000 Ioniens, cette annexion devant être la conséquence nécessaire de la chute de la Turquie, de la délivrance de ces millions de Chrétiens soumis aux Ottomans. C'est à la *sainte lutte* qu'il fallait songer avant tout. Voici ce que je disais :

« Je souhaite qu'elle passe vite cette phase étrange de l'histoire hellénique, la phase de l'anglomanie! Qu'elle passe aussi bien vite cette autre phase douloureuse, de la lutte pour des intérêts personnels! La révolution est sortie de sa voie : qu'elle y rentre.... Les Grecs ont bien raison de songer à l'*eunomie*; mais ils doivent songer aussi à la délivrance de leurs compatriotes qui sont dans l'esclavage. Ceux-ci leur tendent les bras en pleurant et les supplient d'accourir à

leur aide, d'imiter l'héroïsme des agonistes pendant la grande guerre de 1821-28. »

En quelques mois la Serbie aurait eu 140 000 hommes sous les armes. La Grèce qui avait la même population, devait en armer autant. La sainte alliance des Slavo-Hellènes aurait dû proclamer le principe de non-intervention. A l'aide du mouvement symphone et synchrone des Bulgares, des Grecs, des Serbes et des Albanais soumis aux Turcs, on aurait pu dans quelques mois détruire la Turquie. L'aide morale et matérielle de l'Europe civilisée, n'aurait pas manqué aux Slavo-Hellènes.... L'Italie leur aurait certainement tendu la main.... Leurs efforts communs auraient été couronnés de succès.

Je désapprouvais tout mouvement partiel, isolé.

J'expliquais les raisons pour lesquelles l'Angleterre était favorable au maintien de l'empire Ottoman. Elle craignait de voir les peuples qui voulaient s'émanciper de la Turquie, se combattre avec acharnement et favoriser ainsi les projets de la Russie. Ces peuples auraient pu, se montrant d'accord et refusant l'aide de la Russie, se concilier les sympathies de l'Angleterre même. —

Malheureusement ces idées n'étaient pas acceptées alors par la majorité des Grecs....

Le jour de l'élection du roi Georges, tandis que toute la ville d'Athènes, toute la Grèce était en fête, car ce maître tant désiré était enfin trouvé, et c'était un enfant de dix-huit ans!... je publiai un article dans le journal dirigé par Léonidas, avec le titre ὤδινεν ὄρος Κ' ἔτεκε μῦν : *La montagne* (la révolution) *a accouché*

de la souris. Si je n'ai pas été roué de coups, si je n'ai pas été tué ce jour-là, moi qui, au milieu des réjouissances publiques, osais dire à un peuple d'aussi dures vérités, c'est que j'ai aussi mon étoile. La police était venue saisir les exemplaires qui nous restaient de ce numéro. On nous avertit cinq minutes d'avance. Tandis que mon ami enfouissait au jardin des papiers importants, je sautai par-dessus le mur qui donnait sur le rivage de l'Ilissus, au risque de tomber au fond et de me casser le cou. Emportant, caché sous mon paletot, le précieux butin que la police était venue chercher, je passai au milieu des mouchards qui gardaient les environs de la maison et dont l'un s'écria en me regardant et riant aux éclats : « Voilà un homme bien gros : on dirait une femme enceinte. » Je lui fis la nique et passai outre. Tandis que la police partait morfondue, j'allai moi-même faire distribuer gratis dans les principaux cafés de la ville l'article incriminé, qui avait excité tant de colères officielles et non officielles, et je passai intrépidement au milieu d'une foule malveillante. Pendant ce temps, l'un de mes collaborateurs et amis réussissait à disperser une masse d'étudiants et de gens du peuple, qui se dirigeaient vers mon domicile pour faire une démonstration (22).

Cependant, même après l'élection du roi Georges, nous n'étions pas découragés, mes amis et moi. Je vais raconter quelques anecdotes pour faire bien connaître mon ami Léonidas Bulgaris que j'ai nommé ci-dessus.

Léonidas voulut se rendre en Italie pour voir les ministres, pour savoir s'il y avait à espérer d'eux quelque aide pour la *sainte cause*. Il avait des lettres

de M. le général Lamarmora. Celui-ci avait appris à l'estimer en se battant contre lui en Crimée, où Léonidas s'était rendu après avoir fait la campagne de Thessalie contre les Turcs, en 1854. A Turin, il trouva toutes les portes ouvertes : il assista même à un conseil de ministres.

M. Pasolini, qui était alors ministre, lui demanda une fois :

« Combien vous faut-il pour commencer la lutte?

— Oh, fit le Grec, peu de chose!... 100000 francs. »

Pasolini eut une idée, une triste idée, et lui dit :

« Comment! une aussi petite somme pour commencer une aussi grande œuvre! Hé bien! je crois que votre voyage en Italie n'aura pas été infructueux pour vous. »

Mon ami ne répondit rien. Il partit sans saluer.

Deux jours après il se présente chez Pasolini et lui dit :

« Monsieur le ministre, je n'ai pu fermer l'œil pendant deux nuits.

— Comment! vous êtes indisposé, lui répondit le ministre.... J'en suis fâché.

— Oh! fit le Grec, ce sont les tristes paroles que vous m'avez dites, il y a deux jours, qui m'ont ôté le sommeil. »

Il était très-pâle. Pasolini le regarda et pâlit aussi. Pour le moment on ne pouvait rien décider. Il lui offrit de l'argent pour retourner à Athènes.

« Adieu, monsieur le ministre, lui dit mon ami.... Je n'ai pas besoin de l'aumône des Italiens.. . Adieu! »

Il retourna à Athènes par le bateau français, sur le

pont, en décembre, exposé aux rafales de vent et aux coups de mer pendant une horrible traversée. Mais il n'avait pas reçu l'aumône.

En me racontant cela il pleurait, le soldat, en songeant qu'on avait pu soupçonner qu'il était allé à Turin voler l'argent des Italiens.

Je veux raconter une autre anecdote relative à mon ami Léonidas. Il avait été pendant deux ans en prison à Athènes pour conspiration contre Othon : il en sortit le jour de la révolution, en 1862. Au milieu du tumulte, il rencontre au Pirée le procureur du roi, M. Moutzouridis, son ennemi acharné, qui avait suborné de faux témoins contre lui, qui l'avait fait rester en prison contre un arrêt du tribunal. Léonidas s'approche de lui d'un air sévère et lui dit :

« Il est enfin arrivé ce jour après lequel j'ai tant soupiré. »

L'autre se prit à trembler.

« Tu as mal compris, lui dit mon ami. Le jour après lequel je soupirais, était celui où je devais te pardonner. »

Et il l'embrassa.

Je crois que mon ami Léonidas se fâchera contre moi, voyant que j'ai publié des confidences intimes. Lorsque j'ai composé ce livre, je croyais qu'il était mort : il avait été fait prisonnier par les Turcs dans une tentative trop hardie d'insurrection en Thessalie. Je viens d'apprendre qu'après avoir passé trois ans dans d'horribles cachots turcs, mon ami vient d'être délivré.

Je crois que la publication de ces détails fera plus de

bien à la cause grecque, à la *sainte cause*, que toutes les déclamations de la presse hellène et philhellène contre les Turcs. Certainement, il y a en Grèce de la corruption; mais la nation qui produit de tels hommes, la nation qui produit les héros d'Arcadie, en Crète, est destinée à un grand avenir.

On s'étonnera peut-être que l'on pût songer à commencer la sainte lutte avec d'aussi faibles moyens.... C'est que ces agonistes sont d'une sobriété fabuleuse!... Les modérés italiens ont bien tort de s'en étonner. Est-ce que Garibaldi en partant pour Marsala avait plus de 100 000 francs? Je crois même qu'il avait moins que cela.... Il a fait Marsala, Calatafimi, Palerme, Naples, le Volturne.... Qu'ont fait les modérés avec tant de millions dont la malheureuse nation italienne doit payer les intérêts? Ils ont fait Custoza et Lissa!

Le jour de Pâques 1863, à Athènes, plusieurs hommes appartenant à différentes nations soumises entièrement ou en partie au joug des Turcs, se réunirent à un banquet fraternel, chez une noble femme qui a consacré toute sa vie et sa fortune à la sainte cause, à la délivrance des Chrétiens, et qui porte un nom célèbre dans l'histoire, celui de Mauromichali.

J'étais aussi avec eux; je devais partager leur mission et leurs dangers. Cette noble femme disait en parlant de quelque proclamation que j'avais préparée, que Dieu me pardonnerait beaucoup pour avoir écrit cela. Je pourrais citer un homme de lettres italien, qui sait aussi le grec, et s'écria en entendant lire ces proclamations : « On voit bien que c'est un Italien qui les a composées. »

Digitized by Google

Il s'agissait donc enfin du mouvement *symphone* et *synchrone*. Le Souliote était assis près du Serbe; le Bulgare près du Grec. Je nommerai seulement un de ces convives.... C'était l'homme à la tête dure : c'était Rakowsky, le Bulgare. Il était venu donner la main aux Grecs.... Je lui avais pardonné.

Rakowsky avait raison de me dire, du moins à son point de vue : « Je suis venu à Athènes, comme vous me l'avez conseillé. Il n'y a rien à faire ici. Il n'y a que le faible espoir du mouvement dont il a été question avec nos amis communs. Les Grecs ne songent qu'à trouver un principicule européen qui daigne les commander.... Ils se sont laissés tromper par l'Angleterre, qui leur tient la dragée haute.... Pour ce lopin de l'Eptanèse ils oublient la Thessalie, l'Épire, tous les pays habités par leurs frères ou seuls ou avec d'autres peuples aussi malheureux qu'eux-mêmes.... Qu'a fait pour nous Garibaldi?... Nous l'attendions bien; nous étions prêts à le suivre. Il s'est perdu dans une entreprise impossible! L'Italie nous abandonne. La France ne se soucie pas de nous, comme si les clefs des Balkans n'étaient pas dans nos mains. L'Europe ne nous connaît pas.... Pourtant les Bulgares sont honnêtes et braves!... Je dois bien m'adresser là où il y a du moins une lueur d'espoir... Je vais me jeter de nouveau dans les bras de la Russie. »

Digitized by Google

XXVII

Le mouvement que l'on préparait au printemps de 1863, devait commencer par éclater en Épire. « Lorsque vous serez sur l'Olympe, et vous sur le Pinde, avait dit le chef bulgare, je serai avec les miens sur les Balkans. » C'est en Épire que l'on devait donner le signal. Cependant tout était subordonné à l'appui moral et matériel que l'on espérait du gouvernement italien.

A Turin je vis Peruzzi qui était alors ministre; je l'engageai à favoriser ce mouvement.

« Dans un mois, peut-être, oui; à présent, non, » répondit-il.

En vain ai-je insisté qu'il fallait saisir l'occasion de l'accord entre des chefs influents de plusieurs peuples, occasion qui s'échapperait pour ne plus revenir. De faibles, bien faibles moyens suffiraient pour commencer. En poussant en même temps au mouvement les peuples de l'Autriche, nous n'aurions eu besoin d'aucune alliance étrangère pour lutter contre celle-ci.... Voilà les idées que je développai. Peruzzi est un homme intelligent. Malheureusement nos hommes d'État ne connaissent nullement l'Orient.

Enfin je perdis patience et lui dis :

« Monsieur le ministre, je sais pourquoi vous venez de me dire : peut-être, dans un mois, oui. C'est que vous espérez que dans un mois la malheureuse Pologne aura succombé et que la Russie sera libre de son action. Je connais votre politique : vous vous appuyez sur la Russie. Vous et vos collègues vous avez une entente avec cette puissance. Depuis quelque temps elle a sur les bras la révolution de la Pologne, qui a été suscitée par l'Angleterre qui connaît vos intrigues. Nous n'avons pas besoin de la Russie. Ce serait une grande faute pour nous de donner la main à la barbarie affublée du masque de la civilisation. Je sais que les malheureux Bulgares vont être sacrifiés. »

Peruzzi niait, niait toujours.

« Monsieur le ministre, lui dis-je. Je ne suis pas venu vous demander quels sont les secrets du gouvernement italien ; je suis venu vous montrer que je les connais. Voici ce que je vous recommande par-dessus tout : *Non treschiamo coi despoti.* Ne jouons pas avec les despotes. Tenons haut le drapeau des nationalités.

— Nous n'en avons pas d'autres, » répondit-il.

Cependant Peruzzi, un homme intelligent, un rusé Florentin, ayant voulu *trescare coi despoti,* faillit tenir en main, au lieu du drapeau des nationalités, celui de la réaction dans l'Italie méridionale.... Je ne l'accuse pas d'avoir été traître ; je ne veux calomnier personne. Il a été dupe.

Il y a eu pendant les années 1862-63, dont l'histoire est si peu connue, un *imbroglio,* un vaste *imbroglio* organisé avec autant de finesse que de perfidie par le parti bourbonien. Le centre d'action était à.... Il s'agis-

sait de jeter dans l'Italie méridionale, au service de la réaction, plusieurs milliers d'hommes organisés dans un pays voisin soumis aux Turcs, en Albanie, sous le prétexte d'un soulèvement contre les Turcs mêmes. On avait de puissants moyens, de l'argent, des bateaux à vapeur. C'est le plus grand danger qui ait menacé l'unité italienne dans le midi. Il n'était pas question de quelques bandes de brigands, mais d'une véritable armée qui aurait été commandée par le général Bosco. La Russie était pour quelque chose là-dedans, la Russie qui allait être notre alliée contre l'Autriche. L'homme ou pour mieux dire la femme qui dirigeait tout cela, était à la fois un organe de la Russie et des Bourbons.

Pendant ce temps-là, un romancier célèbre, un homme naïf, fut trompé comme Peruzzi, le rusé Florentin. Il était sincère lui aussi et tout plein de feu pour la *sainte cause*. Il y avait là des noms de héros épiques : il les chantait. Sachant que j'étais entrepreneur d'affaires révolutionnaires en Turquie, il me proposa de me charger de celle-là aussi .... Je m'aperçus que c'était une affaire véreuse et n'en voulus rien faire. L'apparence en était bonne pourtant. C'était bien là une idée qui, au temps du Comité *le droit des nationalités*, nous avait appartenu, à M. Zaccaro, M. Mosciaro et moi, et pour laquelle nous avions lancé des proclamations. Mais on avait volé l'idée pour s'en servir dans un but antilibéral. Pour mieux réussir on avait inventé un faux prince....

Cette affaire véreuse fut proposée par d'autres, et fut bien accueillie. Le Florentin, ainsi que ses autres collègues, donnèrent dans le panneau. Le naïf Vé-

nitien l'avait bien averti qu'il jouait un jeu trop dangereux. Si de grands malheurs furent alors épargnés à l'Italie, on le doit à mon ami Miltiade Theocaris de Corfou et à moi-même : nous avons tout découvert et avons donné l'éveil au gouvernement italien. Un brave homme, M. Pinna, qui était alors consul général d'Italie à Corfou, et M. Peruzzi même en savent bien quelque chose (23).

Je ne veux pas donner d'autres détails. Le temps de le faire viendra. Je recueille des matériaux précieux et me propose de les céder à ce romancier célèbre, afin qu'il en compose un roman qui sera bien le plus étrange de ceux qui sont sortis de sa plume féconde. Il pourrait aussi mettre cela de côté pour quelque petit neveu ou arrière-petit neveu, à lui, un romancier de l'avenir. Est-ce qu'il n'y a pas de familles comme celle des Asclépiades dans la Grèce ancienne?

. . . . . .

Je reprends mon récit où je l'ai quitté,... à mon départ pour la Grèce après mon entrevue avec M. Peruzzi.

Ainsi que je l'ai déjà dit, le mouvement allait commencer en Épire. Deux personnes n'avaient qu'un mot à dire et le signal était donné. Ces deux personnes étaient Mgr l'archevêque de Corfou et moi.

Je reviens à ma théorie des petites causes qui engendrent ou peuvent engendrer de grands effets. Pour empêcher une guerre en Orient et sauver la Turquie, l'Angleterre avait poussé Garibaldi à Aspromonte, en lui faisant accroire qu'une révolution allait éclater dans un grand pays; elle avait contribué à miner le trône d'Othon; et à susciter la

révolution en Pologne pour créer des embarras à la Russie et rompre son alliance avec l'Italie. Elle était allée jusqu'à se dessaisir du protectorat des îles Ioniennes pour donner une fiche de consolation aux Grecs et se créer parmi eux un parti. Cependant il n'a tenu qu'à un mot d'un prêtre grec et d'un émigré italien, que tout cet échafaudage ne fût renversé. Ce mot ne fut pas prononcé. On n'avait rien à attendre du gouvernement pas plus que des démocrates italiens. L'opinion publique en Grèce n'était pas favorable à un mouvement; on aspirait à établir l'ordre, l'*eunomie* dans le royaume; et la *sainte lutte* était différée à d'autres temps. Ni Mgr Athanase ni moi n'avons voulu assumer la terrible responsabilité de provoquer une insurrection qui eût pu donner un prétexte à l'Angleterre pour différer l'annexion des îles Ioniennes à la Grèce, et nous avons décidé d'attendre que le mouvement eût commencé ailleurs. Cela n'arriva pas.

Depuis ce moment je ne me suis plus mêlé de la *sainte cause*.

Je n'avais pas approuvé le mouvement isolé de la Crète; mais puisqu'il avait éclaté, l'Italie, selon moi, aurait dû le soutenir.

Voici ce que j'aurais fait si j'avais été ministre italien en 1867. Lorsque le drapeau italien fut insulté par les Turcs, en Crète, je n'aurais pas, comme on l'a fait, demandé et obtenu simplement une misérable satisfaction. Sans me concerter avec aucune autre puissance, j'aurais dirigé, avec toute la rapidité possible, dix ou quinze mille hommes sur la Crète, et détruit la flotte

et l'armée turque. Puis, de suite, pour ne pas donner de soupçons à l'Europe, j'aurais fait retourner en Italie toutes nos forces, en ouvrant des négociations pour la complète indépendance de la Crète. De cette manière l'Italie se serait relevée moralement de ses échecs en 1866, et aurait commencé à remplir sa mission en Orient.

. . . . . .

Rakowsky, le Bulgare, a oublié le banquet fraternel et le baiser de paix du jour de Pâques 1863. Lorsque le mouvement crétois eut commencé, il s'empressa de désavouer toute solidarité entre les Grecs et les Bulgares. Puis, lorsque la Crète était déjà domptée ou presque domptée, il essaya, par ordre de la Russie, de faire un mouvement en Bulgarie. Ce mouvement fut ensuite suspendu, probablement toujours par ordre de la Russie (24).

La Serbie en fit de même. Elle profita des embarras de la Porte pour en obtenir des concessions!... Elle laissa succomber les Crétois!...

Je vois donc partout des forces dispersées, divergentes, qu'une volonté puissante pourrait unir et diriger. Si en Orient ou ailleurs cet homme existe, je lui recommande mes idées, mes pauvres idées qui sont le fruit de tant d'études et m'ont fait courir tant de dangers.

Je suis toujours persuadé que la solution de la question orientale est là.

. . . . . .

Avant de finir ce chapitre, je vais faire une autre révélation ou pour mieux dire une demi-révélation

Le vrai philanthrope, selon moi, doit désirer tout ce

qui peut rapprocher les hommes et faire tomber les barrières qui les séparent. C'est pourquoi, bien que je sois depuis longtemps sorti par le fait du giron du christianisme, je crois que la réunion de l'Église grecque et de l'Église romaine serait un progrès pour l'humanité. D'accord avec un prêtre italien que je ne veux pas nommer, j'ai proposé cette union à des évêques grecs, et notamment à l'excellent archevêque de Corfou, Mgr Athanase. Je les ai trouvés assez bien disposés. On sait que les deux Églises ne sont divisées que sur très-peu de points dogmatiques, ou plutôt sur un seul, sur un mot. La vraie cause de la séparation est l'autorité despotique que le Pape, comme chef spirituel, veut exercer sur ceux qui ont été pendant plusieurs siècles ses égaux, les évêques. Les Orientaux se sont conservés plus fidèles à l'esprit de l'Église chrétienne, lorsque la hiérarchie du clergé y fut établie. Je suis persuadé que les évêques grecs seraient disposés à reconnaître au Pape une espèce de suprématie honorifique, mais rien de plus. Un autre obstacle, un sujet de scandale pour l'Église d'Orient, est l'obstination de la papauté à garder les derniers lambeaux du pouvoir temporel. Le jour où le Pape voudra bien se borner à exercer ses fonctions spirituelles et à être pour ainsi dire le chef constitutionnel de l'Église, au lieu d'en être le chef absolu, l'union entre les deux Églises sera assurée ; du moins les plus grands obstacles qui l'empêchent, auront disparu. Les savants et éloquents évêques de France en soutenant la papauté temporelle avec tant d'acharnement contre l'Italie, et en général tous les ultramontains en appuyant l'autorité absolue du Pape, éloignent,

autant qu'il est dans leur pouvoir, le moment où s'accomplira ce grand fait, l'union des deux Églises, cette union que tout bon Chrétien doit désirer.

Je regrette de ne pas avoir ici plusieurs discours prononcés par ce digne prélat hellène, Mgr Athanase, à la cathédrale de Corfou, dédiée à saint Spiridion. L'une de ces allocutions, qui fut prononcée pour l'anniversaire de la révolution grecque de 1821-28, à été publiée dans les journaux. Ces discours sont empreints du véritable esprit de l'Évangile, esprit éminemment démocratique. Ils contiennent des paroles touchantes relativement à l'Italie et, ce me semble, à la France aussi. Le haut clergé de l'Église orientale grecque a toujours identifié sa cause avec celle du peuple, et est restée en général fidèle aux anciennes traditions chrétiennes. Il est à regretter que le haut clergé de l'Église occidentale s'en soit écarté.

Le concile œcuménique, qui se tiendra prochainement à Rome, et auquel les évêques d'Orient sont invités aussi, pourrait donner à ceux-ci une occasion de proclamer les bonnes anciennes traditions du christianisme, en essayant d'y ramener aussi l'église de Rome. Soit qu'ils y interviennent ou non, ils pourraient, de vive voix ou par écrit, tenir au Pape un langage courageux et respectueux à la fois, en lui démontrant la nécessité d'abandonner les derniers lambeaux du pouvoir temporel. Ce serait là un fait d'une grande importance dans l'histoire du christianisme, de l'humanité.

Digitized by Google

XXVIII.

En juin 1863 je retournai à Turin, où je repris mon ancienne profession d'homme de lettres. Tout en m'occupant d'un dictionnaire étymologique des mots dérivés du grec, que j'ai publié, je ne quittai pas la politique. J'ai pris part à des *meetings;* j'ai créé un comité pour soutenir une insurrection qui avait éclaté dans la Vénétie; j'ai appartenu à la représentation de l'émigration venète. Toutes les fois que j'ai parlé en public, j'ai parlé de Venise, du devoir qu'avaient les Italiens de la délivrer. C'est d'après ma proposition que trois *meetings* déclarèrent que Turin était prêt à faire tous les sacrifices pour la délivrance de la Vénétie, et qu'il invitait toutes les autres villes d'Italie à faire la même déclaration. Ainsi que ce sénateur romain finissait tous ses discours par les mots fameux : « *delenda Carthago,* » ainsi je finissais tous les miens par des périphrases qui signifiaient *il faut délivrer Venise.* Je garde, comme un précieux souvenir, une lettre qui me fut adressée en 1864 par le maire de Turin, à propos de mes incessants efforts pour la délivrance de ma patrie.

Le *meeting* tenu à Turin, en mai 1864, dont le but principal était de remercier le peuple anglais de l'accueil fait à Garibaldi, fut une solennité nationale.

L'irritation avait été grande à Turin à cause d'Aspromonte. Ce fut là une sincère réconciliation du peuple turinois avec le grand patriote. Le *meeting* avait été convoqué par quelques ouvriers de mes amis. J'étais à côté du président, ouvrier aussi, qui avait cédé ses attributions à M. le député Sineo. Ce qui donna plus d'importance à cette solennité, ce fut la présence du roi même. Oui, Victor-Emmanuel assista au *meeting* en l'honneur de Garibaldi; je crois même qu'il paya une partie des frais. L'un de mes amis, avec lequel j'étais d'accord, l'avait persuadé d'y assister : il se trouvait dans une loge grillée de l'avant-scène. Le *meeting* se tenait dans un théâtre qui porte le nom du roi même. Sept ou huit mille personnes prirent part à cette réunion. Nous avions tout préparé afin que ce fût un triomphe pour le roi aussi. L'orchestre joua l'hymne royal avant celui de Garibaldi. Je me souviens que l'on avait placé les portraits du roi et du héros de Marsala aux deux extrémités de la scène, que je les fis mettre l'un à côté de l'autre, et que je lançai dans mon discours des imprécations à quiconque oserait séparer ces deux hommes que la nation aimait. Cinq ou six personnes seulement savaient que le roi était présent. Son nom fut aussi chaleureusement applaudi que celui de Garibaldi. Victor-Emmanuel ne doit pas avoir oublié ce jour.... Ce fut la dernière fois qu'il fut fêté par son peuple de Turin, qui était autrefois si attaché à sa famille et à lui-même !... Quatre mois après, le sang était versé sur la place Castello et sur celle de Charles-Emmanuel, et.... Mais je ne veux pas insister davantage sur ces tristes souvenirs.

Digitized by Google

Mes amis et moi nous tâchâmes toujours d'entretenir la bonne entente entre Victor-Emmanuel et Garibaldi. C'était une œuvre patriotique, dans ce temps-là.

Je me souviens que, dans la réunion préparatoire de ce *meeting*, j'exposai une formule de vote à présenter au *meeting* même. Une seule partie en fut acceptée, celle qui se rapportait aux remercîments à faire au peuple anglais. Les deux autres motions en faveur de la prochaine délivrance de Venise et de Rome furent rejetées à l'unanimité.... On craignait de les voir froidement accueillies. Cependant je les lançai devant plusieurs milliers de personnes : elles furent approuvées et frénétiquement applaudies. Le roi même applaudissait dans sa loge....

Je pourrais parler aussi d'un autre *meeting* tenu à Turin, en faveur d'un mouvement insurrectionnel qui avait éclaté dans la Vénétie, et d'un comité que je formais dans ce but. Je me tais pour ne pas trop m'étendre.

Mais je vais dire quelques mots du *meeting* qui eut lieu quelques jours après les massacres de septembre 1864.... Ces faits horribles sont très-peu connus en Europe, car jamais la télégraphie officielle n'a menti avec plus d'impudence que pendant ces tristes jours. Il y a des pays où les conservateurs frémiraient à l'idée d'un *meeting* dans une ville où le sang vînt de couler. Pourtant les ministres italiens qui siégeaient au pouvoir en 1864, eurent le bon sens de ne pas s'y opposer.

Tout se passa dans un ordre parfait. Pas de phrases sur ces tristes massacres, pas de cris de vengeance. On

se borna à déclarer quel était l'esprit du peuple de Turin et à renouveler les votes pour Rome et pour Venise. D'ailleurs, si quelqu'un eût osé prononcer des cris séditieux, il y avait des gens préparés par les démagogues pour chasser les perturbateurs et leur administrer même, le cas échéant, une bonne correction.... Nous, les démagogues, nous étions les hommes d'ordre : les révolutionnaires étaient les ministres tombés, qui avaient fait verser le sang du peuple.

Je vais donner, en ma qualité de démagogue émérite, une leçon à l'usage des démagogues de l'avenir et même des hommes du gouvernement.

Les *meetings* sont à la fois une école pour le peuple et la meilleure soupape de sûreté pour les passions politiques. S'ils sont bien dirigés et fréquemment répétés, ils forment peu à peu l'opinion. Un gouvernement, même timide et peu libéral, a tort de les craindre. La discussion, quelque violente qu'elle soit, ne l'est pas autant que les cris de la place publique. Un vrai progrès serait celui d'admettre dans les *meetings* la contradiction et la discussion. Les *meetings* politiques devraient entrer dans les habitudes des populations civilisées, autant que les réunions religieuses, car l'église n'est qu'une espèce de *meeting*, et que les conférences scientifiques et littéraires. Un gouvernement qui les craint, doit les multiplier. La contradiction n'est qu'apparente. Ce qu'il y a de plus dangereux pour les gouvernements, c'est l'absence des *meetings*, l'absence de cette manifestation de l'opinion et de cette école du peuple. Toute force comprimée est menaçante et dangereuse. Beaucoup de réunions

publiques traitant de politique et dirigées par divers partis ou fractions de partis, se neutralisent et, tout en éclairant l'opinion publique, empêchent les excès. De la même manière un petit nombre de journaux qui exercent une espèce de tyrannie sur l'opinion, est plus dangereux pour un gouvernement qu'un grand nombre de journaux. Tous les partis, même celui qui peut faire dire le dernier mot au canon et au fusil Chassepot, devraient se servir de ce puissant moyen de propager leurs idées, des *meetings*.

Ce que les démagogues honnêtes doivent éviter autant que possible, ce sont les démonstrations tumultueuses sur la place publique. Elles sont très-dangereuses, surtout chez les peuples appelés néo-latins, qui s'enflamment si facilement, et dans les pays où tous les partis qui se sont trouvés au pouvoir, ont abusé des moyens de répression.

Plus il y aura de journaux libres, de réunions politiques libres, et plus il y aura de sûreté dans le pays et moins de danger que les partis, soit au pouvoir soit exclus du pouvoir, remplacent la discussion par la force brutale et l'ordre par le désordre.

Cette horreur des démonstrations, du tumulte dans les rues et sur les places publiques est née en moi le jour (5 mai 1849) où je vis le peuple de Venise, que moi et d'autres citoyens courageux avions inutilement tâché d'éclairer, envahir la place Saint-Marc et imposer l'Assemblée vénitienne la dictature de Manin, qui a été si fatale à la patrie.

Pas de dictatures!

Pas d'idoles ni en politique ni en religion!

Pas de tumulte dans les rues et sur les places publiques!

Comme Gœthe mourant s'écriait : « de la lumière, encore plus de lumière! » je m'écrie : « de la liberté, encore plus de liberté! » Mais la liberté d'un citoyen a pour bornes les droits des autres citoyens et ceux de l'État, ainsi que la liberté d'un peuple a pour bornes les droits des autres peuples.

J'ai joint la pratique à la théorie que je viens d'exposer, relativement à ces démonstrations dans les rues qui ne sont bonnes qu'au cas extrême, lorsqu'on est décidé à faire autre chose que de crier. A Turin, en 1864, après ces terribles nuits de septembre, pendant lesquelles plus de deux cents hommes avaient été tués, on allait ouvrir le Parlement. Il y avait un certain nombre d'agitateurs qui voulaient une démonstration, un mouvement à tout prix. Il fallait, disait l'un d'entre eux, habituer aux protestations, même aux luttes de la place publique, ce peuple qui avait été trop longtemps soumis. Il fallait du sang....

« Que voulez-vous faire de ce sang? m'écriai-je.... On en a assez répandu en septembre. On a beau laver cette tache au pied de la statue de Charles-Emmanuel : elle reparaîtra un jour. Mais à présent cette effusion serait inutile. Tout mouvement serait écrasé. Toute l'Italie est contre Turin. Il faut aussi habituer le peuple à respecter les autorités légales. Non! tant que Marco Antonio sera vivant, l'on ne répandra pas de sang à Turin à l'ouverture du Parlement. »

J'étais connu; j'avais de la popularité. J'étais décidé à empêcher le mouvement ou à en être la première victime. Je réussis à faire signer par plusieurs ou-

vriers ou anciens ouvriers qui avaient de l'influence, une proclamation engageant le peuple à se tenir tranquille, à respecter le Parlement et ses décisions.... Si la tranquillité fut alors maintenue à Turin, on le doit en partie à moi-même.

Oui, malheureusement, presque toute l'Italie était alors contraire à Turin. A présent les choses ont bien changé!

La grande majorité des libéraux italiens approuvaient la Convention du 15 septembre et en espéraient de grands bienfaits pour l'Italie. Quelle illusion! Les Italiens en sont bien revenus.

Comme en 1847 j'avais défendu les Vénitiens, en 1854 les Grecs, j'ai défendu en 1864 les Turinois insultés presque par tout le monde. On m'a bien dit que j'aurais dû être avocat. Je l'aurais été si la révolution n'eût brisé ma carrière.... J'aurais été l'avocat des malheureux.

Oui, j'ai défendu Turin méconnu, calomnié; j'ai fait cela dans une brochure que j'ai publiée à propos des événements de septembre, sous le nom de *Marco Veneziano*. Est-ce qu'on a tout à fait oublié sur la Dora que j'ai été presque le seul émigré qui ait levé la voix en faveur de cette noble ville, tandis que d'autres...? Mais il est inutile de faire des récriminations à propos de quelques événements qui malheureusement sont aussi peu et aussi mal connus à Paris que l'histoire de Venise, l'histoire vraie, en 1848-49.... Que dis-je, à Paris? Ils sont très-peu et très-imparfaitement connus en Italie même.... L'histoire fera justice à Turin et à ses défenseurs pendant cette crise terrible.

Digitized by Google

Il va sans dire que j'ai parlé de la Convention du 15 septembre, dans ma brochure.... Je l'ai considérée comme un acte dangereux pour l'Italie, du moins comme un acte inutile. Les régiments français allaient partir. Mais est-ce que l'ombre du drapeau français à Rome ne valait pas autant que plusieurs régiments?... Je vais citer un fragment de mon écrit :

« Dans deux ans, il y aura toujours en France des hommes puissants et de puissants partis intéressés à ce que l'état du Pape, tout petit qu'il est devenu, existe toujours, comme un éclat de pierre entre les bords d'une blessure, et qui en empêche la cicatrisation. Malheureusement il est encore assez grand le nombre de ceux qui croient que ce doit être un principe fondamental de tout gouvernement français absolu, constitutionnel ou républicain, d'empêcher la complète unité de l'Italie. Même après le départ des troupes françaises de Rome, on fournira indirectement des armes, des soldats et de l'argent, afin que le Pape ait une force suffisante pour qu'il soit très-difficile aux Romains de se délivrer. Les Catholiques du monde entier en feront de même. Si nous laissons le chemin ouvert aux volontaires accourant à l'aide des Romains, surtout si nous faisons entrer dans l'état du Pape nos troupes régulières, la France interviendra en vertu d'un traité qui, tout en ayant l'air de nier l'intervention, l'admet en réalité. L'intervention française à Rome, qui était auparavant une violation de droit, deviendra conforme au droit international accepté par nous-mêmes, si la Convention est violée par notre gouvernement ou s'il la laisse violer par d'autres. Cepen-

dant nous deviendrons les gardiens, les gendarmes du Pape. »

On voit bien que je n'avais pas perdu en 1864 cette clairvoyance que je possédais en 1847, lorsque j'annonçais qu'une révolution allait éclater à Venise, que des crises auraient lieu à Vienne et que l'Autriche mourante serait sauvée par la Russie.

Ici je m'arrête : le terrain est trop brûlant. Ce que je devrais dire ne serait agréable à aucun parti, car ce serait la vérité.

XXIX

J'ai pris part à la campagne du Tyrol en 1866, comme commissaire de guerre au 9e régiment des volontaires.

Parmi les bons patriotes qui perdirent la vie dans le Tyrol, je veux au moins rappeler deux hommes dont le souvenir doit être cher à tout cœur italien : le major Castellini et le colonel Chiassi.

Quel glorieux martyrologe que celui des officiers supérieurs et des officiers d'état-major de Garibaldi morts dans les campagnes d'Italie, depuis 1848 jusqu'à une date assez récente ! Oui, il n'est pas nécessaire d'avoir étudié à fond Machiavelli, pas même d'avoir étudié à

fond Jomini pour appartenir à l'entourage de Garibaldi; il n'est pas nécessaire pour cela d'être un grand politique ni un profond tacticien.... Mais on ne pourrait en faire partie sans être brave, très-brave. Je sais un maître dans l'art de la parole, qui, dans la fougue de l'improvisation, a mis en doute cela. Mais je suis persuadé que, s'il étudiait mieux l'histoire contemporaine, dans le silence du cabinet, cet éminent orateur français serait assez loyal pour avouer qu'il s'est trompé.

Après avoir parlé d'abord, comme il est juste, de ceux qui sont morts pour la patrie, je vais dire quelques mots de l'un de mes amis, qui a pris part à cette campagne du Tyrol, de M. Polidoro Casalta d'Ornano.

Polidoro Casalta est un Corse; il est neveu d'un général de ce nom au temps de Napoléon Ier. Il fit les campagnes d'Algérie en 1840-48 dans l'armée française. En 1848 il était de retour à Marseille, et allait devenir officier. Il quitta le service et s'engagea dans les garibaldiens, alors qu'il ne serait venu dans l'esprit de personne qu'une lutte pût avoir lieu entre les Français et les Italiens. Il souffrit les misères de l'exil avec courage et dignité, toujours étudiant avec passion l'art de la guerre et écrivant dans les journaux militaires. Il alla en Corse pardonner publiquement à un compatriote qui avait tué son frère à lui, à Casalta. Après avoir fait avec Garibaldi les campagnes de 1859-60, il devint lieutenant-colonel dans l'armée régulière italienne. Le général Fanti, ministre de la guerre, qui se connaissait en hommes de son métier, disait que l'armée italienne n'avait pas d'officiers plus braves et plus instruits que Casalta. Lorsqu'éclata la guerre entre les

États du Nord et ceux du Sud de l'Union américaine, Casalta donna sa démission en Italie; il sacrifia les restes de sa petite fortune pour se rendre en Amérique, où il offrit son épée au gouvernement de Washington. On croyait possible, peut-être prochaine, une guerre contre la France; on croyait que celle-ci allait prendre fait et cause pour les séparatistes. On demanda à Casalta s'il se serait battu contre les Français. Mon brave ami se prit à songer qu'il était Corse, par conséquent un peu Français aussi, qu'il avait porté le pantalon rouge, que les Français étaient ses anciens compagnons d'armes.... Il répondit qu'il ne se serait jamais battu contre les Français. On n'accepta pas ses offres de services : cela le ruina tout à fait. Au lieu de devenir général américain, il retourna en Europe. Il ne fut plus admis dans l'armée italienne. En Tyrol, le brave Casalta, sans avoir de grade militaire, était attaché au général Avezzana et rendit d'excellents services.

L'un des enseignements de mon livre est que les grands caractères sont rares dans notre temps, mais qu'il y en a encore, et que ces hommes à grand caractère sont ordinairement malheureux.

On s'étonnera, on me blâmera même de ce qu'au lieu de parler de moi, je m'étende trop longuement à parler d'autres hommes. C'est qu'en recueillant mes souvenirs, pour ne pas sentir mon cœur déborder d'amertume et de colère, j'ai besoin de m'entourer des images du petit nombre d'hommes vraiment bons, vraiment vertueux que j'ai connus. J'ai aussi une autre observation à faire. Autrefois, l'étude de l'homme, en tant de pays que j'ai visités, m'avait rendu misan-

thrope. Ce qui m'attristait par-dessus tout, c'était de voir la plupart de ceux qui prêchent la fraternité, sous une formule quelconque, bien peu fidèles à leurs théories dans la pratique de la vie. A quoi bon placer le nom de fraternité dans la loi religieuse ou dans la loi politique, si elle n'est pas dans les mœurs, si elle n'est qu'un vain mot?

J'ai été parfois tenté de partager les hommes en deux catégories, l'une formée de ceux qui sont plus sots que méchants et l'autre de ceux qui sont plus méchants que sots : je me résignais à me placer moi-même dans la première, qui est la plus nombreuse. Ces deux grandes catégories pourraient être divisées et subdivisées en plusieurs autres, de manière à former un système savamment compliqué. Mais j'ai connu un petit nombre d'hommes qui se soustraient à mes théories, que je ne peux faire entrer dans mes catégories, qui renversent mes systèmes. C'est donc avec un sentiment mêlé de bienveillance et de mauvaise humeur, que je nomme, que je dénonce publiquement quelques-uns de ces hommes, à cause desquels je suis réduit de nouveau à m'écrier : mystère que l'homme ! impénétrable mystère !

. . . . . .

Hélas !... moi-même et plusieurs autres patriotes nous avons inutilement travaillé pendant plusieurs années afin de démontrer que le moyen le plus sûr, le plus glorieux pour conquérir, pour compléter l'indépendance italienne était de porter la guerre au cœur de la monarchie autrichienne, en poussant les peuples contre le gouvernement. Nous nous sommes inutilement exposés

à tant de dangers.... Moi, je suis revenu de ces pays danubiens.... On m'a dit que d'autres n'en sont pas revenus.... Dans un discours que le général Lamarmora adressa à ses électeurs quelques mois après la fin de la guerre de 1866, il dit qu'il avait été un ennemi généreux pour l'Autriche et qu'il n'avait pas voulu « la combattre par la guerre civile!... »

. . . . . .

Est-ce qu'il y a dans l'histoire des pages plus glorieuses que celle des cinq journées de Milan en 1848, de la défense de Venise en 1849, et plusieurs autres de l'histoire italienne pendant la même époque?

Est-ce qu'il y a dans l'histoire d'Italie une page plus triste que celle de 1866?...

C'est pourtant le même peuple qui a fait la révolution de Palerme, les cinq journées de Milan, qui a défendu Rome et Venise, a fait Marsala.... Ce sont en partie les mêmes hommes.... Donnez d'autres chefs à ces soldats qui ont été malheureux.... Donnez à ce peuple une autre direction politique.... Ils feront des miracles.... Ils en ont fait autrefois, à une époque assez récente.

. . . . . .

Pendant l'automne de l'année 1866, Venise était dans l'ivresse de la délivrance. L'étranger était chassé de notre patrie : cela faisait oublier aux Vénitiens toute autre chose. Mon rêve, à moi, avait été de voir l'Italie glorieuse et jouant un grand rôle dans le monde; de voir le peuple italien profiter d'un mouvement national pour assurer ses droits politiques, même en confiant la garde de ces droits à un homme ou à une dynastie, si c'était là une nécessité politique, si c'était

la volonté de la majorité. Je trouvais exagéré l'enthousiasme des Vénitiens. Il est vrai que la désillusion le remplaça bien vite ! Je trouvais qu'ils avaient tort d'accueillir les bras ouverts, sans conditions, cette *mala signoria* (mauvais gouvernement) qui alors *mosse Palermo a gridar mora, mora* (força Palerme à crier : qu'ils meurent, qu'ils meurent ! DANTE). Les cris de joie dans les rues de Venise et sur la place Saint-Marc faisaient un étrange contraste avec les gémissements des mourants dans les rues et sur les places de Palerme. Où était la solidarité nationale ?... Lorsqu'un membre du corps est gravement malade, tous les autres sont plus ou moins souffrants.

J'avais une sorte de honte de paraître sur la place Saint-Marc, à côté de ceux qui avaient fait ou souffert plus que moi pour la patrie. Heureusement il y en a plusieurs à Venise. Je ne voulais pas non plus me trouver au milieu de l'essaim bruyant et pétulant des faux martyrs : cela m'eût agacé les nerfs. La joie de ce pauvre peuple m'aurait fait mal. Il ne savait pas qu'il allait être aussi malheureux qu'auparavant ! Je n'eus pas le courage, que j'avais eu en Grèce, de dire à une foule ivre de joie de dures vérités.... Je n'aurais pas eu non plus la force de me taire.... Je n'allai pas à Venise.

Il était alors impossible de fonder dans ma ville natale un journal d'opposition. Tout le monde était si content !... Presque tous les députés élus dans la Vénétie furent des modérés, des ultra-modérés, des conservateurs, des cléricaux....

Le dégoût de la politique m'avait pris.... On ne peut vivre en homme de lettres ni à Venise ni dans aucune

autre ville italienne. Il n'y a que Cantu qui puisse le faire.... Il est dévoué au parti clérical.

Je décidai de venir à Paris pour y vivre en obscur homme de lettres, pour y composer des livres que je croyais utiles.

C'était quelques jours avant mon départ pour Paris; je me trouvais à Florence....

« Vous souvenez-vous, dis-je à un député que j'avais vu en Tyrol, du 16 juillet, .lorsque nous nous sommes trouvés ensemble à un endroit (au pont de Storo) où des balles pouvaient nous frapper l'un à côté de l'autre....

— Oui, oui, dit-il en riant. Il vaut mieux qu'elles ne nous aient pas frappés.... »

Il avait raison pour lui. Il a une grande position sociale et deviendra tôt ou tard ministre. Pour moi, c'était bien différent. Pendant ce second exil, exil volontaire, la nostalgie me prend quelquefois. Surtout pendant l'hiver, sous le ciel gris, au milieu des pierres grises de Paris, je soupire après le beau soleil qui brille alors sur la place Saint-Marc ou sur le quai des Esclavons de Venise. Cette lumière est pourtant moins éclatante que celle des pays où j'ai passé une grande partie de ma vie, la lumière qui inonde le ciel des Cyclades, de l'Ionie, de Byzance.

Je prépare une édition française de mon dictionnaire étymologique (60 000 mots) et plusieurs autres travaux de philologie comparée. Je ne connais presque personne ici. Je vis parfois au milieu d'une société française à moi. C'est celle des grands écrivains de ce pays, dont j'étudie les œuvres; c'est celle de ses grands hommes, surtout des grands agitateurs, dont je lis les

hauts faits dans l'histoire.... Est-ce que cette société française n'en vaut pas une autre ?

Que d'occasions j'ai eues, moi aussi, de devenir un personnage, si j'avais voulu sacrifier mes principes, surtout si j'avais voulu me donner corps et âme au parti modéré qui est tout-puissant en Italie ! J'ai mieux aimé me résigner parfois à des rôles tout à fait subalternes.... En Italie, comme en Orient, on m'appelle partout *Monsieur le professeur*. Je ne le suis pas. Le député B.... me dit une fois : si je deviens ministre de l'instruction publique, je n'oublierai pas mon bon helléniste. Il est devenu ministre, et il a oublié son bon helléniste. Il est vrai que je n'ai jamais rien demandé.

Qu'est-ce que je recherche par un travail assidu, fiévreux ?... M. Gorresio, savant sanscritiste, membre de l'Institut de France, a écrit que j'ai ouvert de nouvelles et plus larges voies à l'étymologie, que la science peut profiter de mes travaux. Je sais pourtant que ces travaux faits au milieu des agitations de la politique, des luttes des partis, des dures nécessités de la vie, sont bien imparfaits ; qu'ils ne sont qu'une ébauche de ce que je veux faire.... Je ne travaille pas pour montrer que les paroles de M. Gorresio sont vraies, pour accroître ma renommée scientifique, pour répondre à mes ennemis littéraires, qui ne sont ni moins nombreux ni moins déloyaux que mes ennemis politiques. Je travaille pour mettre de côté quelques épargnes et aller mourir où je suis né, pour aller ouvrir dans une *calle* solitaire de Venise une modeste imprimerie, et travailler, moi ouvrier, avec d'autres ouvriers associés. Oui, je suis ouvrier aussi. J'ai publié en Grèce

des poésies italiennes, toujours des poésies nationales. C'est alors que, pour faciliter la publication de mes vers, je suis devenu moi-même compositeur-typographe. Hélas! je ne suis pas un bon compositeur.

Parfois, lorsque je me rappelle les diverses phases de ma vie romanesque, la tête me tourne, je me prends à douter de mon identité avec le héros de tant d'aventures et je m'interroge :

Suis-je bien le même individu qui a chanté les psaumes et les lamentations de Jérémie à l'église Saint-Cassien de Venise,... et qui a fait avec tant de dévotion son *namaz* dans plusieurs *djami* (mosquées) de l'Asie Mineure (25)? qui a composé au bagne une *Oratio* pour la Constituante italienne, a tué un consul autrichien par un discours grec dans un cimetière, et a été tant applaudi aux *meetings* de Turin? qui a été le premier à faire retentir le nom de Manin hors de la Lombardie et de la Vénétie, et que Manin a si cruellement persécuté?

Suis-je bien le même individu qui a mangé le pain et le fromage et a bu le vin résiné des brigands grecs, qui s'est promené une fois à Kalindji-koulouk avec Vistafina, a serré la main de quelques-uns des plus célèbres personnages du siècle et a dit à quelques-uns d'entre eux : « signez cela » et ils ont signé?... qui a demandé l'aumône dans les rues de Smyrne et qui, tout en restant presque aussi pauvre qu'alors, a hanté les palais des rois et les cabinets des puissants ministres?

Suis-je bien le même individu qui a prêché la fraternité des hommes aux chefs de plusieurs nations, même à celui des Rommi de l'île du Danube, ainsi qu'à

la belle Mihri, la fille de Suleyman effendi de Beylerbey?... Celui qui a joui de tant de popularité en Roumanie et qui a été ensuite chassé, persécuté et oublié par les Roumains?

Enfin suis-je le même qui a été empoisonné deux fois, qui a failli être assassiné cinq fois, qui a été au siége de Malghera, au siége de Rome, à la campagne du Tyrol; qui a visité, bien malgré lui, tant de prisons; qui a été homme de lettres et journaliste italien, grec, roumain et français, professeur, artilleur, compositeur-typographe, commissaire de guerre, pharmacien, matelot, marchand d'oignons et étymologiste?

Il y a une chose dont je ne puis douter.

C'est moi qui, en 1847, ai défendu Venise insultée par les cléricaux, par les mazziniens, par les modérés, par tout le monde, et en ai prédit la glorieuse renaissance. C'est moi qui ai travaillé pendant plusieurs années à remuer ciel et terre, afin qu'elle pût se délivrer glorieusement par une révolution simultanée à celle des autres peuples opprimés par l'Autriche.

Digitized by Google

XXX

On me dira peut-être : comment vous, un homme qui a fait ses preuves comme patriote, et qui s'était proposé comme but principal de sa vie politique la délivrance de Venise et l'indépendance italienne, comment avez-vous pu être sévère envers Manin qui a pris l'initiative du mouvement national unitaire en 1856? C'est ce mouvement qui a produit la délivrance de Venise et l'indépendance italienne. C'est ce qui a fait l'Italie.

Je commencerai par faire observer qu'un corps sans tête n'est pas encore fait.

Incedo per ignes suppositos cineri doloso.... Il m'est impossible de donner à l'expression de ma pensée tout le développement dont elle serait susceptible.

Je l'ai énoncé une autre fois. Je m'incline devant l'habileté immense dont Cavour a fait preuve dans l'accomplissement de son œuvre, surtout pour rallier autour de lui des hommes éminents qui avaient été hostiles à l'unité italienne ou à la forme monarchique ou à l'alliance française. C'étaient là les bases de sa politique. Cavour s'est servi de négociateurs et de convertisseurs habiles auprès des hommes qu'il voulait gagner. C'est M. Nigra qui seconda Cavour à Paris : c'est lui qui fut

le convertisseur de Manin à l'unité italienne, et déploya à cette occasion du talent et de l'éloquence. Il en fallait beaucoup : il s'agissait d'un pécheur endurci. L'Italie doit savoir gré à M. Nigra de cette belle conversion. Il s'est alors souvenu, qu'avant d'être un diplomate, il avait été un jeune homme de lettres distingué. Sans doute il a parlé comme un démagogue vénitien de 1848, un de ces démagogues que Manin persécutait et faisait flétrir dans l'histoire, parce qu'ils auraient mieux aimé un roi d'Italie qu'un doge de Venise.

Ce sont des négociateurs et des convertisseurs d'un autre genre que Cavour employa auprès d'autres hommes éminents, toujours avec le même tact et le même succès.

Les rôles furent distribués par l'auteur de la pièce, par le comte piémontais. C'est à Manin, l'ancien dissident rallié, qu'échut le rôle de proposer aux autres dissidents l'unité nationale monarchique. Le véritable initiateur de ce mouvement, Cavour, se tenait pour le moment à l'écart. C'est Manin qui eut l'air de marcher en tête, tout en se laissant remorquer . Cependant Cavour riait probablement et se frottait les mains, comme il avait l'habitude de le faire. M. Nigra se taisait modestement et s'effaçait. Ils savaient tous les deux que l'histoire met tout le monde à sa place.

Je ne conteste pas le mérite du repentir qu'a montré Manin de ses anciennes fautes en 1848-49, fautes qui avaient tant contribué à la chute de Venise et à la ruine de l'Italie. Mais ces fautes ne furent réparées qu'en partie. La situation en 1856 était bien différente de celle qui s'était présentée en 1848-49, lorsque

nous aurions pu, par la réunion de toutes les forces nationales sous un chef élu, sous un roi d'Italie, obtenir d'emblée trois choses d'une importance égale : l'unité politique, des institutions nationales démocratiques et de larges institutions municipales et provinciales.... En donnant la main à quelques-uns des peuples révoltés contre l'Autriche, l'Italie se serait *fatta da sé*.... Nous n'avons obtenu que la première de ces trois choses : encore est-elle incomplète.... L'Italie ne s'est pas *fatta da sè*, hélas!

Il y eut un moment où Manin traita de puissance à puissance avec le Piémont (1856-57). Il a été, comme l'a dit Tommaseo, plus que dictateur en exil. Je ne veux nullement accuser Manin de n'avoir pas imposé, comme condition de son adhésion, cette fameuse Constituante, dont il avait une telle horreur qu'il accusa comme émissaires autrichiens ceux qui en avaient demandé la convocation. En outre il eût été très-difficile d'obtenir la promesse d'une nouvelle constitution : il y a des nécessités politiques qu'il faut accepter. Mais comment l'ancien partisan des petits États en Italie ne prévit-il pas que la centralisation envahirait tout, qu'elle s'étendrait sur tout le pays, comme une plaie hideuse, et qu'il se trouverait un homme de malheur pour faire cette œuvre? Cet homme existait ; il s'est trouvé là à point nommé : ce fut l'homme aux trois désastres. Oui, c'est à Rattazzi que l'Italie est redevable de ce bon service aussi. Comment Manin n'a-t-il pas songé du moins à assurer au pauvre peuple le droit de suffrage, qu'il avait possédé en 1848-49, à Venise et ailleurs?...

Il est constaté qu'à Venise il y avait, en 1866, 40000

Digitized by Google

pauvres; depuis lors ce nombre est, dit-on, augmenté de 4000. Si j'étais là-bas, il y aurait donc à Venise 44001 pauvres.... Ces pauvres n'ont pas de droits politiques : c'est le *servum pecus*. J'ai travaillé pendant vingt ans pour devenir un paria politique! Ce qu'un paysan français peut faire dans sa commune, je ne pourrais le faire à Venise. Le suffrage universel, qui est la base du droit politique intérieur en France, est encore à conquérir en Italie.... Manin nous a oubliés, nous, les pauvres, les déshérités.... C'est qu'il avait plus de haine contre l'étranger que d'amour pour la liberté.

Qui sait si nous posséderons jamais, moi et les autres pauvres de Venise et d'Italie, ce précieux droit du suffrage universel, limité seulement par la condition de savoir lire et écrire! Oui, limité ainsi, car les droits politiques sont des devoirs aussi; et il faut prouver, de quelque manière, que l'on est capable de remplir ces devoirs.

Il faut pourtant être juste. Ce n'est pas Manin seulement qui avait le devoir d'assurer les droits du peuple italien avant de donner la main à Cavour. Ce qu'il eût dû faire lui qui n'était républicain qu'en apparence, qui était réellement un modéré, à plus forte raison les libéraux avancés, les anciens amis de Mazzini, qui se rallièrent au Piémont, auraient dû le faire aussi. Ce n'était pas tout d'éloigner l'étranger de Milan et de Venise. On l'a fait, et pourtant le peuple de ces villes, le peuple italien est aussi malheureux qu'auparavant, et il n'a pas plus de droits politiques qu'il n'en avait auparavant.

Il ne faut pas oublier que Cavour était un libéral,

mais toujours un comte libéral.... Oh! s'il avait été un avocat comme Manin, un petit bourgeois, presque un homme du peuple comme moi! Cavour a eu un tort, celui de naître comte.

Le malaise actuel de l'Italie est un fait dont les causes sont nombreuses et complexes. Il est dû en grande partie à l'apathie des classes qui possèdent : elles devraient développer les ressources du pays et ne le font pas ou du moins pas assez. C'est aussi la faute du système. Ce système est composé de plusieurs parties principales : gouvernement du pays par une bourgeoisie censitaire à l'exclusion des masses; centralisation excessive; admission des ci-devant réactionnaires aux emplois supérieurs et aux honneurs publics. Voilà les causes principales de la situation triste, menaçante de l'Italie, une situation qui empire tous les jours. Elle n'est nulle part aussi triste et aussi menaçante qu'à Venise. L'état de ce pauvre peuple est horrible!... Pas de droits politiques et presque pas de pain! (26)

Cependant, les Cappellari, les Bembo, les Cittadella Vigodarzere, fidèles serviteurs de l'Autriche jusqu'à Solferino ou à Sadowa, et d'autres hommes semblables à ceux-là, siégent ou siégeaient dans le même hémicycle avec quelques-uns des meilleurs patriotes, dans ce pandémonium qu'on appelle Chambre italienne. Les hommes qui gouvernent et administrent l'Italie unitaire, depuis dix ans, sont, en grande partie, d'anciens ennemis acharnés de l'unité italienne, associés avec quelques-uns parmi les hommes qui ont été le plus dévoués aux anciennes tyrannies.

Lauda finem! Lauda finem! Lauda finem!

Digitized by Google

Un homme que je plains beaucoup, est le roi Victor-Emmanuel, qui a eu parfois de bonnes idées et a su trouver de belles paroles. Il voit périr ce qui lui était le plus cher après la patrie : sa popularité. Je l'ai déjà dit, chaque jour en emporte un lambeau.

La presse n'a pas manqué à sa mission, à Venise : elle a excité les classes qui possèdent, à organiser le travail ; mais les résultats obtenus jusqu'à présent sont bien minces.

L'annexion politique de Rome au reste de l'Italie serait sans doute une bien belle chose : il est à désirer que le peuple romain même en prenne l'initiative. La république italienne serait la réalisation des rêves de notre jeunesse. Mais il y a une autre chose bien plus nécessaire, bien plus urgente que tout cela.

C'est du travail, du travail, du travail à donner au peuple. C'est le développement de la richesse nationale.

Les nations riches peuvent payer de gros budgets; les nations pauvres ne le peuvent pas.... Qu'arrivera-t-il si la majorité du peuple s'écrie : « L'Italie ne peut payer la monarchie ? »

Les ennemis de l'unité italienne ne doivent pas s'empresser à tirer de mes paroles des conséquences fausses. Les restaurations sont impossibles en Italie. Il s'agit de résoudre un problème. La bourgeoisie italienne qui gouverne, tandis que le roi règne, peut-elle présider aux destinées du pays, à sa régénération? Peut-être oui, si elle sait lui donner l'extension graduelle du suffrage, ainsi que des libertés nationales, provinciales et municipales plus étendues; si elle peut achever l'unité, sauvegarder les droits et la

dignité du pays même; surtout si elle veut organiser le crédit et le travail national? Il est à désirer que cela arrive. Autrement l'Italie devra passer par des crises pour compléter son unité et assurer sa liberté. Les hommes nécessaires dans ces crises ne manqueront pas au peuple, et le peuple ne manquera pas à ces hommes.

XXXI

Avant de finir, je vais dire quelque chose sur ce qui s'est passé à Venise le 22 mars 1868.

La mémoire de Manin doit être honorée. Malheur aux peuples qui oublient les citoyens qui ont rendu de grands services au pays, même s'ils ont commis des fautes dans la suite!... Je répète ce que j'ai dit une autre fois : « Du respect pour l'ombre de Manin, et de l'indulgence pour ses fautes.... » Mais pas de culte, pas d'apothéose, pas d'idolâtrie.... ni pour lui ni pour personne.... S'il y a eu un grand citoyen au monde, c'est Lincoln. Quand il fut tué, la douleur du peuple fut immense, mais digne. On n'a pas créé des fétiches là-bas. C'est que les Américains sont un grand peuple, mûr pour la liberté: nous sommes nés d'hier et portons encore aux poings les traces des chaînes. Les journaux vénitiens ont parlé de dépouilles adorées, de saintes reliques. On voit bien que nous sommes catholiques;

Digitized by Google

il nous faut des saints. Peut-être, parmi ces exagérateurs, y avait-il à Venise aussi quelques-uns de ceux qui insultèrent autrefois Manin dans ce qu'il avait de plus respectable, son honnêteté. Les insulteurs étaient devenus des thuriféraires, et agitaient l'encensoir devant le cadavre de celui à qui ils avaient jeté la boue.

Des blasphèmes ont été prononcés le 22 mars 1868 dans cette salle qui a pour plafond le ciel immense, la place Saint-Marc. On a prêché le mensonge à ces foules simples, et hélas! ignorantes, à qui nous devons dire la vérité; nous qui savons parler aux foules.

On a dit à ces foules qu'il y eut au dix-neuvième siècle un homme plus grand à lui seul que tous les saints du paradis ensemble, un homme qui a été la sainteté et la vertu personnifiée.

On avait tâché de me persuader autrefois qu'il y a eu un homme au monde qui fût tout cela, Jésus....

J'avais toujours entendu dire qu'il n'y a eu au monde qu'un Jésus et un Washington.

C'est le 22 mars 1868 que j'ai entendu dire qu'il y en a eu deux.

Je ne suis ni catholique ni chrétien. Mais j'avoue qu'il y a parmi les saints que l'Église vénère, au moins dix hommes que l'on doit compter parmi les génies, parmi ceux qui ont le mieux servi les intérêts de l'humanité. Je ne suis ni catholique ni chrétien, mais je crois qu'il y a plus de vertu chez l'humble prêtre qui va prêcher l'Évangile aux barbares et aux sauvages, que chez la plupart des grands ambitieux que j'ai connus et qui remplissent le monde de leur renommée.

J'ai vu, dans tous les pays que j'ai visités, la plupart des hommes dominés et corrompus par la force, par la superstition et par la rhétorique. On entend quelquefois la vérité sur le trône, près de l'autel, sur la place publique; mais c'est là le cas le plus rare. J'ai en horreur les hommes qui se font les corrupteurs du peuple, soit qu'ils portent le diadème royal, ou les insignes sacerdotaux, ou le bonnet phrygien.

Voici les conséquences de l'exagération. Le jour du triomphe de Manin, le 22 mars 1868, on a oublié à Venise deux autres citoyens éminents qui l'ont précédé, ou se sont associés à lui pendant les grands jours de 1848 : Tommaseo et Avesani. Un fleuve d'éloquence a coulé pendant deux heures sur la place Saint-Marc. Une rapide allusion à Tommaseo; une autre à Avesani, comme s'il était question d'un grand coupable à qui l'on pouvait enfin pardonner; d'habiles circonlocutions, pas de noms propres : voilà tout. J'avoue que surtout cette allusion à Avesani m'a profondément ému. Il y a un de ces orateurs vénitiens que j'estime, et dont j'aurais attendu quelque chose de mieux.

Comment a-t-on pu oublier Tommaseo? J'ai déjà parlé de lui.... Il est superflu que je parle de nouveau de l'éminent philologue pauvre et aveugle que mes ingrats compatriotes ont oublié pendant ce jour solennel. Il est assez connu, cet ouvrier de la première heure.... Que l'ouvrier de la dernière heure reçoive le même salaire que les autres, soit.... Mais est-ce que l'on doit dépouiller à son profit ceux qui ont travaillé depuis l'aube du jour?

Comment a-t-on pu oublier Avesani? Qui est-ce qui

a accompli le plus grand acte du 22 mars 1848? Est-ce Manin qui, entouré de quelques amis courageux et dévoués, est entré à l'Arsenal, qui était déjà aux mains des nôtres? Avant son arrivée, l'on avait braqué les canons sur les Autrichiens. Manin se trouva au milieu de soldats italiens au service de l'Autriche, mais déjà gagnés à notre cause, et d'un millier d'*arsenalotti* prêts à se battre et enivrés déjà par l'odeur du sang, cette odeur qui monte si vite au cerveau, hélas! N'est-ce pas Avesani qui, entraînant à sa suite quatre ou cinq hommes tremblants, entra au Palais-Royal plein de soldats autrichiens, pour ordonner au gouverneur civil et au gouverneur militaire de se démettre de leurs fonctions? Si ces deux Hongrois, ces deux enfants d'un pays de braves, n'avaient pas été des hommes faibles, Avesani ne serait pas sorti vivant de ce palais. Certainement Manin, allant constater et compléter la victoire du peuple, a risqué sa vie. Les Croates qui étaient à l'Arsenal de terre, quoique tenus en garde par les canons braqués sur eux avant l'arrivée de Manin, auraient pu essayer de faire une résistance désespérée. Manin, aussi bien que les autres, aurait risqué sa vie dans une mêlée. Mais Avesani, seul ou comme seul au milieu d'Autrichiens, devant les deux gouverneurs qui avaient encore en leur pouvoir le palais et les casernes pleines de soldats fidèles, a risqué de se faire fusiller. Si Avesani a eu quelque hésitation au commencement de l'œuvre, son courage au moment suprême doit faire oublier cela. J'ose dire que si les cinq journées de Milan sont dans leur ensemble supérieures à la révolution de Venise, elles n'ont pas d'acte aussi héroïque.... Pas un mot

sur ce grand fait au jour anniversaire du fait même!... M. Hérold, l'éloquent interprète du barreau de Paris, ignorait certainement ces détails de l'histoire de Venise: s'il les avait connus, il aurait sans doute prononcé quelques paroles sur Avesani, sur le premier avocat du barreau de Venise en 1848.... Oui, je voudrais pardessus tout faire rendre justice à Avesani, qui est mort et qui est moins connu. Tommaseo vivant et célèbre n'a pas besoin de moi.

Manin aurait été grand s'il eût tendu la main à cet ancien adversaire, qui au jour décisif avait rivalisé de patriotisme et de courage avec lui. Il ne l'a pas fait: c'était lui qui était le maître de la situation.... On dirait que nos misérables rancunes humaines nous poursuivent même au delà du tombeau. C'est triste! Manin vivant exclut son adversaire du pouvoir : mort, il lui enlève sa part de gloire!

Si j'avais été le 22 mars 1868 sur la place Saint-Marc, sur cette tribune, à côté de ce cadavre, j'aurais appelé les ombres de ces deux citoyens éminents devant cette foule immense, enthousiaste, devant ces illustres étrangers, qui représentaient, pour ainsi dire, le grand peuple qui a versé son sang pour la délivrance de l'Italie; je les aurais suppliées, ces ombres sévères, je les aurais sommées au nom de la patrie de déposer ces vieilles haines qui datent de quinze ans avant 1848 et de se donner le baiser de paix. Si je retourne un jour dans ma chère ville natale, je ne demanderai rien pour moi à mes concitoyens : je leur demanderai d'effacer la tache d'ingratitude qui depuis le 22 mars 1868 ternit le nom de Venise, en érigeant deux autres tom-

beaux à côté de celui de Manin, l'un pour Avesani (ne dût-ce être qu'un cénotaphe), l'autre, dans la suite, pour Tommaseo.

Venise a besoin d'hommes politiques nouveaux. L'un de ses jeunes gens, de ceux qui étaient enfants en 1848, aurait bien pu saisir l'occasion de cette grande solennité du 22 mars, pour faire, là sur la place Saint-Marc, son *maiden speech*. Ce sont ces discours-là que j'aurais voulu entendre. Qu'avons-nous à faire des hommes qui se sont assis au bord du chemin, tandis que d'autres marchaient, marchaient toujours?... Hélas! quelques-uns marchèrent à l'échafaud.... Qu'avons nous à faire des personnages secondaires et des comparses des vieux drames?... N'y a-t-il pas à Venise au moins un jeune homme de vingt-cinq ans possédant le talent et le courage nécessaires pour jouer un grand rôle politique? C'était bien là l'occasion de se montrer. J'aurais voulu qu'il sortît de cette foule émue, ce jeune homme, et que sa parole fût à la fois une juste appréciation du passé et une promesse pour l'avenir.... Place, place aux jeunes gens!... On me dit qu'au milieu de cette génération nouvelle que je ne connais pas, il n'y a personne qui allie les grandes qualités que Manin possédait, avec les autres, non moins grandes, qui lui manquaient tout à fait ... Cela ne peut, cela ne doit pas être.

Je vais conclure : il en est bien temps.

Parmi les hommes respectables auxquels j'ai communiqué mon intention de publier cet ouvrage, quelqu'un m'a conseillé de n'en rien faire, car je n'ai pas besoin, dit-il, d'apologie. D'autres, au contraire, m'ont encouragé à le publier, croyant qu'il peut être intéressant à cause des piquantes révélations qu'il contient. Quelqu'autre, tout en prévoyant que mon courage pourrait m'attirer des persécutions, a approuvé ce que j'ai dit relativement à l'histoire de Venise en 1848-49, comme parfaitement vrai et écrit d'une manière modérée. Enfin quelqu'un m'a annoncé que n'appartenant à aucune coterie et ne formant partie d'aucune société d'admiration mutuelle, le principal élément du succès me manquait et que ce qu'il pouvait m'arriver de moins désagréable, serait d'être peu lu.

Tout cela n'a ni confirmé ni ébranlé ma résolution de remplir un engagement que j'avais pris envers moi-même en quittant Venise en 1849. C'était de dire tôt ou tard la vérité sur certains faits de cette époque, en démontrant que le peuple de ma ville natale a été bien grand, et que ceux qui en ont dirigé les destinées ont été bien petits.

Digitized by Google

Ma vie politique est peut-être finie : je serais bien aise de consacrer ce qui me reste de temps et de talent à la science qui a formé les délices de ma première jeunesse, à la philologie. Ici je suis resté et je resterai toujours étranger à la politique militante. Mais si je devais entrer de nouveau dans la carrière politique, en Italie ou en Orient, je n'aurais pas besoin de lancer un programme : ma vie en est un.

Voici ce que je dis à un *meeting* de Turin en 1864 :

« Il y a un idéal du bon citoyen, un idéal dont nous devons tâcher de nous approcher autant que possible. L'homme éminent qui s'en approche le plus chez nous, est l'ermite de Caprera. En agissant pour sa patrie, le bon citoyen, satisfait de l'applaudissement de sa conscience, ne recherche pas de louanges, ne demande pas d'honneurs, ne se soucie pas de blâmes. Il brave les dangers et les calomnies : il supporte avec dignité les injustices des princes et des peuples. Il ne s'étonne pas de voir que d'autres recueillent où il a semé lui-même. Comme l'ermite de Caprera, il foule aux pieds les petitesses humaines. »

Le *Journal de Genève* a dit que l'on aurait cru que la salle où ces paroles furent prononcées, allait crouler sous les applaudissements. Ces applaudissements n'étaient pas pour moi : ils étaient un hommage au grand citoyen dont je venais de faire le portrait.

On dira que je suis en contradiction avec moi-même, que je me suis trop soucié des blâmes qu'on m'a infligés, que j'ai publié une trop longue apologie, que j'ai donné à ma personne une trop grande place au milieu de grands événements et d'hommes éminents.

Digitized by Google

Les principes énoncés par ces paroles prononcées au *meeting* de Turin, ont été la règle de ma conduite pendant ma vie entière. Presque toujours je me suis laissé accuser, calomnier sans répondre. En voici une preuve : je venais de retourner de ce dangereux voyage sur le Danube, en 1862, lorsqu'on publia dans le *Daily News* une correspondance bien perfide contre moi. L'honnête *editor* de ce journal a publié aussi ma réponse : mais elle disait que je ne voulais pas répondre.

J'avais commencé cet écrit en forme de lettre : il est devenu un volume. Si j'avais du temps, je le referais et j'en élaguerais ce qu'il y a de trop personnel ; mais je n'en ai pas.... J'ai été long, car je n'ai pas eu le temps d'être court.

Enfin, je l'avouerai, stoïque, insouciant, presque apathique par habitude, j'ai eu un instant de faiblesse. Voyant que la vie s'enfuit et que la justice ne vient pas, voyant que le panégyrique d'un homme a jusqu'à présent remplacé l'histoire d'une époque et a faussé l'opinion publique ici, au centre du monde intellectuel, j'ai craint que mon nom, le nom d'un obscur soldat de la démocratie, ne fût, je ne dirai pas oublié, ce qui m'importerait bien peu, mais tôt ou tard calomnieusement prononcé dans l'histoire. J'ai cru aussi que je pouvais dire des vérités bonnes à savoir, en France comme ailleurs, sur des questions très-importantes, et qu'il était de mon devoir de mettre en commun ma part d'expérience, une expérience bien chèrement acquise. J'ai écrit et publié ce livre.

Digitized by Google

NOTES.

1. « Un goût croissant pour la littérature m'attachait aux livres français, aux auteurs de ces livres et au pays de ces auteurs. Mes lectures, continuées et toujours tirées de la même nation, nourrissaient mon affection pour elle. J'ai eu, dans la suite, occasion de remarquer dans mes voyages que cette impression ne m'était pas particulière, et qu'elle agissait plus ou moins dans tous les pays sur la partie de la nation qu aimait la lecture et qui cultivait les lettres.... Les romans, plus que le hommes, attachent aux Français les femmes de tous les pays : leur chefs-d'œuvre dramatiques affectionnent la jeunesse à leurs théâtres. Enfin, l'excellent goût de leur littérature leur soumet tous les esprits qui en ont » J.-J. Rousseau, *Confessions*, 5.

2. On sait que le mot *démagogue* est grec et signifie à la lettre *celui qui conduit le peuple*, qui le dirige, qui acquiert par sa parole une influence dans l'État. Isocrate appelle Périclès un *démagogue*. Les Athéniens employaient ce mot dans le sens que les modernes donnent à *homme politique*. Mœris dit : les Attiques ne disent pas πολιτευτής *homme politique*, mais *démagogue*. Dans la suite, ce mot fut employé aussi pour désigner un agitateur qui flatte le peuple, qui se sert de sa parole pour exciter des désordres. J'emploie quelquefois le mot démagogue dans son vrai sens d'*homme politique*, *orateur*, *agitateur*.

3. J'ai demandé, relativement à ce portrait de Manin, l'avis d'un de mes anciens amis, qui a beaucoup fait et beaucoup souffert pour la patrie et n'a pas été persécuté par l'ancien dictateur de Venise. Voici ce qu'il vient de m'écrire :

« Le jugement que tu portes sur Manin, est plus indulgent que le mien. Il fut honnête, désintéressé : cela est beaucoup. Comme orateur, il posséda la faculté d'entraîner : c'est qu'il était persuadé que ce qu'il disait, était vrai. Mais il ne s'entendait nullement à gouverner ; il

manquait de pratique ; il ne connaissait pas les hommes. Étant médiocre et n'ayant pas de fortes convictions, il se laissait facilement tromper par des gens qui savaient le flatter. Il ne voulut pas s'associer des hommes indépendants; il avait même en suspicion ceux qui l'étaient. Il ne supportait pas la contradiction. Il y avait dans cet homme, qui n'était pas méchant au fond, la disposition latente à devenir tyran. Il s'obstina à garder auprès de lui, dans le triumvirat, Graziani, qui était incapable, et Cavedalis.... N'ayant pas de fortes convictions, ainsi que je l'ai dit, il n'était républicain que de nom. Il flotta toujours incertain, sans savoir ce qu'il faisait. C'est pourquoi (au commencement) l'armement fut négligé, ainsi que l'approvisionnement de la ville. Venise par sa position ne devait pas se borner à la défense, mais prendre l'offensive, tâcher de ranimer la révolution. Elle aurait par là forcé l'Autriche à garder toujours dans la Vénétie et la Lombardie au moins cent mille hommes. (Au contraire, n'ayant guère à craindre de notre côté, l'Autriche put réunir toutes ses forces contre Charles-Albert et l'écraser, en 1849). C'est par la bravoure de son armée, c'est par l'héroïsme de ses habitants que Venise a vécu, mais ainsi que vit un malade rongé par une gangrène.

« Si la justice régnait, Manin serait respecté seulement pour son patriotisme. Ce qui fut vraiment grand, ce fut le peuple de Venise pour son héroïsme et pour sa constance au milieu des malheurs. Ce fut le peuple qui imposa silence aux classes privilégiées, c'est-à-dire aux nobles et aux prêtres qui n'aspiraient qu'à une capitulation. »

4. « *Tout a été fait par l'argent.* » C'est une modification du passage de l'Évangile de saint Jean « *Omnia per ipsum facta sunt.* »

5. Pour être fidèle à la vérité historique, je dois dire que l'escalier au bout duquel on trancha la tête au doge Marin Faliero, était en bois. L'*Escalier des Géants* est en pierre et fut bâti au seizième siècle sur l'emplacement de l'ancien escalier en bois.

6. On n'a pas encore trouvé d'étymologie du mot *pallikari*, qui signifie *guerrier*. D'après mon système philologique, c'est une combinaison de deux racines équivalentes, ou presque équivalentes. En sanscrit *b'all* et *kar* signifient de même *tuer*. Le second élément de ce mot (*kari*) pourrait aussi se rattacher à la racine *kar* dans le sens de *faire*. Mais la première étymologie est préférable. Le latin *bellum* guerre, se rattache à la racine *b'all*, tuer.

7. Je ne peux m'abstenir de raconter une anecdote, toujours dans le but de prouver que les Grecs d'aujourd'hui sont bien les descen-

Digitized by Google

dants plus ou moins directs des Hellènes, et que l'esprit des anciens revit dans les contemporains qui habitent cette terre célèbre.

Il y a quelques années, il existait à Athènes un étrange personnage : on aurait dit un philosophe cynique du quatrième siècle avant Jésus-Christ ; c'était Diogène ressuscité.... Il était né dans l'île de Sériphe : c'est pourquoi on l'appelait Sériphios. Un jour, Sériphios, près du célèbre monument choragique appelé vulgairement *Lanterne de Diogène*, criait à tue-tête : ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἄνδρες Ἀθηναῖοι.... *Hommes Athéniens, hommes Athéniens!* » Un grand nombre de personnes s'étant réunies autour de Sériphios, on lui demanda : « Pourquoi nous as-tu appelés? que nous veux-tu?... — Comment! dit Sériphios.... Ce n'est pas vous que j'appelle.... Vous n'êtes pas des ἄνδρες (hommes) :... vous êtes de grosses bêtes.... Ce sont les ombres des anciens que j'appelle.... Allez-vous en au diable, bêtes.... Laissez-moi causer avec les grandes ombres des anciens.... Ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἄνδρες Ἀθηναῖοι! »

Sériphios, tout en niant que ses concitoyens soient les descendants des *hommes Athéniens*, tout en affirmant leur dégénération, donnait, par ses paroles, un démenti à ses paroles mêmes.... C'était là de Diogène tout pur.

8. Les myrologues sont des vers que l'on chante pour les morts. L'étymologie que j'ai proposée de ce mot est la suivante. Il est composé, à mon avis, de μυρέω, μύρομαι *pleurer, se lamenter*, et λόγος *discours*. On dit aussi *myriologue* (μύριον signifie *pleurs, lamentation*). D'autres croient que le premier élément de ce mot vulgaire est Μοῖρα, *Parque*, ou μυρίοι *dix mille*, c'est-à-dire *très-nombreux*.

9. J'ai traduit μυρίοι, à la lettre, *dix mille*. Ce mot est employé souvent dans un sens indéterminé et peut se traduire *beaucoup, en nombre infini*.

10. Les vers suivants font allusion à cette croyance des anciens. Ils appartiennent à une élégie d'Alexandre Soutzos, que j'ai traduite en italien :

...O mar di Salamina, echeggia
La notte il pianto de' Persiani in tuoi
Flutti romoreggianti, e allor che mette
Urla il demon delle procelle, scudi
Rigetti e cranii sui percossi lidi.

« O mer de Salamine, les pleurs des Persans retentissent au milieu du fracas de tes vagues, et lorsque le démon des tempêtes hurle pendant

la nuit, tu rejettes des boucliers et des crânes sur tes rivages hattus par les flots. » (On peut voir aussi les *Sepolcri* de Foscolo.)

Une anthologie des meilleures pièces des poëtes grecs modernes serait assez intéressante pour la France : l'Allemagne en a plusieurs. Je m'étonne qu'aucun des élèves de l'école française d'Athènes n'y ait songé. Ce serait surtout assez intéressant de donner une idée des deux écoles littéraires, que l'on pourrait appeler ionienne et athénienne.

11. C'est un arbre ou un arbrisseau de la famille des jasminacées, auquel Linné donna le nom de *nyctanthes arbor tristis*, et dont les fleurs exhalent une odeur agréable de miel frais aux approches de la nuit. — Rheede, *Hort. Malab.* I, 35. « Arbor grandis trium vel quatuor hominum altitudine.... Flores odore dulci et delectabili optimum mel aemulante,... interius et exterius albicante et aqueo colore.... Folia (florum) in sole valde coruscantia. » — Roxburg, *Flora indica*, I, 87. « The flowers of this tree are exquisitely fragrant, partaking of the smell of fresh honey. » — Le sanscrit *çvêtasurasâ* est composé de *çvêta* blanc, *su* bon, *rasa* saveur, suc. Cette belle plante a aussi plusieurs autres noms en sanscrit, p. e. *b'ûtavêçî*, *naipâlî*, *masika*, *çêpâli*, *suvaha*, etc. On l'appelle en malaharique, *manja-pumeram ;* en bramanique, *paria-tacu ;* en bengali et hindoustani *singahar*, *nibari*, etc.

12. On répandit dans la suite à Constantinople le bruit que P.... n'était pas mort : ses blessures, disait-on, n'avaient pas été mortelles ; il portait une cotte de mailles en fer. D'autres soutenaient qu'il était bien mort et qu'ils l'avaient vu enterrer au *Gran Campo*. Il se peut bien que mon ami, voyant emporter le cadavre d'un homme assassiné, ce qui était une chose très-commune à Péra en ce temps-là, ait cru que c'était celui de P.... Si celui-ci vit encore, si par hasard ce livre tombe sous ses yeux, il verra que Marco Antonio, qui avait refusé de lui faire l'aumône à Rome, quelques années après, a failli mettre en danger sa vie pour le sauver.

13. C'est une plainte que j'ai entendu répéter par d'autres révolutionnaires de vieille roche. A Rome, en 1849, il y avait un parti, peu nombreux mais très-audacieux, qui regardait Mazzini comme un modéré.

14. Le jardin botanique d'Athènes, occupe, dit-on, l'emplacement de l'ancienne Académie.

15. La *mamaliga* des Roumains est ce qu'on appelle *polenta* en italien, de la pâte de maïs. Les *bordei* sont des habitations souter-

raines, creusées dans la terre et couvertes d'un toit en bois. Une grande partie des paysans roumains n'ont pas d'autre habitation.

16. On avait fait espérer, dit-on, à la Russie, que les duchés de Parme et de Modène seulement seraient annexés au Piémont, et que la Lombardie et la Vénétie auraient formé un royaume pour le duc de Leuchtenberg. Lorsqu'elle s'aperçut que le mouvement était par-dessus tout unitaire, la Russie, ainsi que la Prusse, menaça.... de soutenir l'Autriche. Mais une révolution triomphante à Venise aurait beaucoup modifié la situation politique.

17. On fait allusion au proverbe roumain : *Dûmbovitza apa dulce; cine bee nu se mai duce.* Dumbovitza eau douce; qui en boit ne s'en va jamais (de Bucuresci).

18. Le journal d'Athènes Μέλλον (*l'Avenir*) a publié dans son numéro 454, le 4-16 juin de cette année, le décret suivant :

« L'Assemblée générale des Crétois :

« Vu la noble et chaude défense de la lutte Crétoise par l'illustre philhellène français M. Saint-Marc Girardin, qui a toujours soutenu avec énergie les droits de tous les Chrétiens d'Orient ;

« Vu que ces actes méritent, outre la profonde reconnaissance du peuple Crétois, aussi un témoignage d'honneur pour les généreux sentiments du susdit philhellène :

« Décrète :

« M. Saint-Marc Girardin est nommé citoyen Crétois, etc.

« Garaze de Melopotamos, le 22 mai-3 juin 1868. »

C'est en vain que les malheureux Crétois et les autres Grecs accourus à leur aide ont montré autant de valeur que les agonistes en 1821-28. La France, l'Europe est restée indifférente, apathique, tandis qu'en 1821-28 elle était pleine d'enthousiasme.... Où est-ce qu'il y a décadence, en Grèce ou ailleurs ?

19. D'autres pièces de vers composées par moi furent traduites en grec par Mme Euphrosyne Samartzidis, une femme poëte et philosophe que j'ai connue à Syra. Protégée, aidée par la sultane Validè, mère d'Abdul-Medjid, elle publia pendant un an, toute seule, à Constantinople, un journal mensuel, *la Ruche*, où elle abordait des questions difficiles de philosophie et de critique. Mme Samartzidis était aussi modeste qu'instruite. Elle s'était formée par elle-même, sans maîtres, sur les livres.

20. J'ai entendu la même phrase d'un martyr italien, le Père Ugo

Digitized by Google

Bassi. Il s'était trouvé à la bataille de Mestre, en octobre 1848, au milieu de la mêlée, en assistant les blessés, les mourants. Il pria ensuite M. Varè, rédacteur de l'*Indipendente*, de dire quelques mots là-dessus dans son journal. J'étais présent. « C'est, dit-il, pour ma mère : elle sera charmée de voir que son enfant est brave, qu'il est digne d'elle. » Je me souviens que lorsque Bassi fut parti, M. Varè me dit : « Si Jésus-Christ eut pour apôtres douze hommes semblables à Bassi, je ne m'étonne pas qu'il ait fondé une religion. » — On sait que le pauvre Bassi fut fusillé par les Autrichiens en 1849.

21. Afin que l'on ne m'attribue pas une bévue que je suis loin de commettre, je fais remarquer qu'Hérodote, dans ce fameux passage, ne parle pas du Danube, mais de l'Halys, fleuve de l'Asie Mineure.

22. Si je devais publier maintenant une brochure en grec, je lui donnerais, en faisant allusion à la révolution de 1862, le même titre que portait le dernier article que j'ai publié il y six ans, ὠδῖνεν ὄρος κ' ἔτεκε μῦν : *La montagne a accouché de la souris.* Les luttes des partis en Grèce, malheureusement, sont toujours des querelles de personnes, non pas des questions de principes. Si un parti sérieux, ayant pour drapeau des principes, se constituait en Grèce, il devrait avoir pour programme : « Armement de la nation, comme on a fait en Serbie, pour résoudre, d'accord avec celle-ci, la question orientale, avec proclamation de la non-intervention au commencement de la lutte contre les Turcs, et avec l'aide et l'arbitrage de quelque puissance occidentale, si l'alliance des Slavo-Hellènes ne pût triompher seule. »

Je conseille mon ancien ami Lombardos, qui a été ministre et qui se trouve maintenant dans l'opposition, de lever ce drapeau, de formuler ce programme.

Les Grecs du royaume ne doivent pas oublier une chose. A raison ou à tort ils ont perdu les sympathies de l'Europe. Il est possible qu'un mouvement révolutionnaire se fasse à Constantinople par l'accord de plusieurs hommes éminents, sans distinction de race et de religion, pour donner en réalité des droits égaux à toutes les races. Il est possible aussi que la Turquie ait tôt ou tard un ministre de génie, comme l'ont été autrefois les célèbres Keupresli, qui réalise ces grandes réformes par l'initiative du gouvernement. Tout cela est peu probable, mais est possible. Alors les Grecs du royaume perdraient à jamais l'initiative et la suprématie morale en Orient.

23. Ce mouvement était d'autant plus dangereux que les Muratistes avaient alors donné la main aux Bourboniens contre l'ennemi commun, le gouvernement italien, et voulaient descendre dans la rue, à

Naples et ailleurs. Tous les partis anti-unitaires préparaient une levée de boucliers. Ce qui fit tout échouer, ce fut l'emprisonnement de quelque agent bourbonien du faux prince...., ainsi que l'hésitation montrée au dernier instant par le chef d'un autre parti.

24. Il est à désirer que le mouvement qui vient de commencer en Bulgarie soit couronné de succès, mais cela ne paraît pas probable.

25. Pour prévenir toute fausse interprétation de mes paroles, je déclare que je n'ai jamais été musulman. L'un de mes amis, un émigré aussi, et moi, voulant voir toutes les cérémonies du culte mahométan, nous entrâmes quelquefois dans les mosquées, habillés en Turcs et faisant toutes les prostrations, toutes les ablutions, etc., que faisaient les vrais croyants en Dieu et son prophète.

26. Un de mes amis en Toscane ayant réussi à trouver un exemplaire de mon ouvrage, *Pie IX et l'Italie* (1847), vient de me l'envoyer. Je l'ai reçu lorsque l'impression de ce livre était presque achevée. Je vais publier un passage de la préface. Ce passage a, sous un certain point de vue, une espèce d'actualité. Après avoir défendu le peuple de Venise contre ceux qui l'accusaient de ne pas avoir de sentiments nationaux et d'être résigné à la domination étrangère, après avoir annoncé les symptômes de son réveil, j'ajoutais :

« Que peut faire de plus un peuple qui depuis des siècles a cessé de discuter les affaires publiques et de soutenir par les armes sa volonté? un peuple habitué à une obéissance aveugle par une rusée aristocratie? un peuple qui a reçu très-peu ou n'a point reçu d'instruction, qui est inerme, qui n'a pas d'industrie et vit pour ainsi dire de l'aumône des étrangers?

« Si l'on ôtait à Venise le concours des étrangers qui la visitent pour jouir de cet air salubre, de la vue de ce beau ciel et de ces admirables monuments, elle devrait se dépeupler. Il faut étudier les vraies causes de cet état affreux du peuple vénitien et en rechercher les remèdes. Le peuple de Venise n'a pas de capitaux; il ne peut en former par l'épargne, car il ne peut faire d'épargnes. Lorsque Venise était florissante, les nobles s'étaient réservé non-seulement les magistratures, mais aussi la direction des principales entreprises commerciales: ils s'associaient quelques plébéiens, mais les plus gros bénéfices étaient pour eux. Au seizième siècle les riches capitalistes, dont une grande partie étaient nobles, abandonnèrent le commerce et l'industrie. Les voies du commerce avaient changé après la découverte du Cap de Bonne-Espérance. Les Espagnols avaient inoculé aux Italiens leur orgueil et leur dédain du négoce. Le peuple consomma bientôt ses petites épar-

gnes, s'il en avait, et tomba dans la misère. Les nobles, les riches négociants, en général, s'étant retirés des affaires, achetèrent des terres dans la Vénétie, ailleurs, et vécurent en propriétaires.

« Le commerce et l'industrie de Venise sont presque nuls : ce sont le concours des étrangers et la petite industrie nourrie par un certain nombre de nobles et de bourgeois aisés dépensant à Venise les revenus de leur propriétés, qui empêchent ce pauvre peuple de périr de faim.

« Voilà, à mon avis, la cause principale de la ruine de Venise sous le point de vue économique.

« Pour restaurer la prospérité d'un pays, il faut le ramener à ses origines. Il faut donc ouvrir de nouveaux commerces, fonder des établissements industriels. Il faut associer les capitalistes avec les ouvriers, de manière que ceux-ci participent aux bénéfices et puissent faire des épargnes. Pour cela il est nécessaire d'avoir un gouvernement dont les intérêts se concilient avec ceux des gouvernés : il n'y a qu'un gouvernement national qui puisse être tel. Il est nécessaire de posséder la liberté des discussions publiques, de vive voix et par écrit, afin que ces utiles institutions puissent être proposées et discutées. Mais les étrangers qui occupent notre pays, regardent cette liberté comme très-dangereuse. Ceux qui voudraient un gouvernement libéral, soutenant les droits sacrés de leurs concitoyens, s'exposeraient à être persécutés, emprisonnés et tués. »

APPENDICE.

J'ai parlé dans cet ouvrage, au chapitre XIX, d'une poésie que je composai en Grèce en 1849, pour une jeune Athénienne morte, et qui fut traduite par le poëte Zallocosta. J'ai dit aussi qu'elle est populaire en Grèce.

J'avais l'intention d'en publier l'original italien à la fin de ce volume. Cela m'a donné l'idée de reproduire aussi d'autres vers parmi ceux que j'ai publiés il y a longtemps.

Ceux qui furent imprimés à Lucques en 1847, n'étaient rien moins que parfaits. Pouvait-il en être autrement? C'étaient trois mille vers composés en trois mois!

J'ai publié à Athènes, en 1852, d'autres vers sous le titre: *Mente, Fantaisia e Cuore*, en reproduisant aussi une partie de ceux qui avaient été imprimés en Toscane.

En 1847, j'avais loué Pie IX. Il ne faut pas s'étonner qu'un jeune homme ait partagé l'engouement général pour ce pape, un engouement que des hommes comme Giordani et Mazzini ont partagé aussi. En 1848, je retirai moi-même de la circulation et détruisis plusieurs exemplaires de mon livre (*Pie IX et l'Italie*).

Mon ouvrage *Mente, Fantasia e Cuore* fut publié hors d'Italie (1852): peu d'exemplaires ont pu s'y intro-

duire. Cependant plusieurs journaux en ont parlé avec éloge.

Pendant quinze ans (1853-1868), je n'ai composé d'autres vers qu'une poésie sur la Roumanie, que l'on trouvera dans ce recueil, avec la traduction roumaine dont était accompagnée l'édition que j'en fis à Jassy en 1859.

J'ai donc choisi quelques-unes de mes poésies, en tâchant de faire ce que les orages et les malheurs de ma vie m'avaient empêché de faire auparavant, c'est-à-dire de les corriger, d'en perfectionner le style. Cependant quelqu'une d'entre ces compositions poétiques est reproduite ici telle qu'elle a été publiée pour la première fois, comme, par exemple, la *Conclusione* à la fin du volume.

On remarquera le sentiment religieux qui règne dans ces vers. C'est qu'ils ont été composés presque tous il y a vingt ans ou à peu près. Je ne sais s'ils seront goûtés dans un temps où le matérialisme a fait des pas de géant. Le matérialisme atrophie l'âme et tue la poésie.

J'avais aussi l'intention d'ajouter la traduction de ces vers en prose française. Je ne l'ai pas fait, car cela aurait trop grossi le volume.

Digitized by Google

IL RISORGIMENTO

D'ITALIA.

Sopra gli aërei colli ove Petrarca
Ebbe pace da'suoi duri pensieri (1),
Bello mirar quanta di suol ferace
Indi all' Adriaco mar distesa corra,
Pria che fiammeggi il sollïon, ondosa
Di colme spiche, e poi di carchi tralci
Lungo i colti ed i tramiti rigata!
Oh quante volte da que' poggi a' miei
Lidi volò il pensiero, e i piani immensi,
Liquidi piani imaginai, presenti
Sì alla mente che figger mi parea
Nel tremolo splendor de' flutti il guardo
Abbagliato!... E qual mare isole cinge
Belle al par delle mie dall' Adria cinte?
Da' torridi venite o algenti climi,
O da quei che temperie han più benigna,
Ad ammirar l'isole mie sporgenti
Dall'onda il capo di palagi e torri
Incoronato.
O bella patria mia,
O Venezia, da secoli eri fatta
Immemore de' tuoi splendidi giorni,
Allorquando un gigante Italo accorso
Dalle Galliche terre a' liti nostri
Tuo stato antico ruïnò. L'Europa
Ti beffò tutta ed il Leon di Marco

Digitized by Google

Boccheggiante insultò.....

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

O tradita Venezia!... Fuggitivi
Dalle natie lagune, a te l'estremo
Sguardo volgendo col saluto estremo,
Forse augurato avran Dandolo e Spada (2),
Che dal padule che ti regge svelta
Te, per gl' immensi pelaghi, natante
Mole spingesse un procelloso vento
Verso que' lidi che trovò Caboto,
Liberi lidi.... Ma de' nuovi Stati
Sariano accorsi i vigilanti Genii,
E « inutilmente (avrian gridato) queste
A noi dilette Americane rive
Tenti acquistar.... Lunge di qua :... coi servi
Che ha già ghermito l'Aquila grifagna,
La fiacca tua plebe rimanga, e il volgo
Patrizio e i tuoi deliri demagoghi. »
E tu indegna di libero consorzio
Rinavigato avresti l'Oceàno
Verso le sponde della vecchia Europa
Insultatrice della tua vecchiaja :
Le tue vezzose ed impudiche donne
Velato avrian le faccie e i molli seni
Che andavano mostrando, e tappezzati
Di gramaglie sariansi i tuoi palagi,
La bella unica Piazza e il mio San Marco.
Tergi, o Venezia, alfin l'atra sozzura
De' tristi tempi.... Ad altri peccatori
E più infelici popoli lavacro
Fu sangue di lor vene : altri implacata
Sperse l'ira di Dio, colonne e busti

Ma Clio, l'austera
Musa, compagna del guerrier famoso
Per gesta, per delitti e per sventure,
Il cipiglio aggrò, nel libro eterno
"Onta eterna a lui" scrisse, e voltò faccia.

Digitized by Google

Eretti un giorno ne' superbi fori
Disseminando per l'erboso spazzo.
Striscia la serpe ove intrecciâr carole
Giovinetti e donzelle, e gli ampii alberghi
Caduti al suolo echeggian d'ululati.
Come son le tue vie deserte e mute,
Ove un giorno, come onda incalza altra onda,
Tanto popol movea, Gerusalemme
Deïcida!... Or sovente, in alta notte,
Quivi insatolla ancora ombra s'aggira
Colei che diè nel suo parto di morso.
Dalla mugghiante bocca del Vesevo
Quanta eruttata fu piova di foco!
Come suol tigre andar, con lenti passi,
O colla rotta foga della jena
Sceser di lava gl'infocati fiumi
Per lo dichino; e dall'onde bollenti,
Poscia impietrite, invasi i magni fori
E' teatri e' palagi e' templi e l'are
Sono sgabello a casolari e ville
Che l'ostinata man dell'uomo eresse.
  Riposa dunque sul tuo letto d'alga,
Bella figlia dell'onda, or che dall'ira
Tremenda del Signor sei perdonata;
E il cielo a te sorrida, e baci il mare
Tuoi marmorei palagi armonïoso.
Ma cingi, o patria, il tuo valore antico.
  Spenta non è d'anime belle e grandi
Questa di grandi e belle alme nutrice
A' più longinqui liti e a quattro e dieci
Secoli nota, mia Venezia bella.
Non pochi cuori la magnanim'ira
Serbano per lo dì del gran riscatto,
E le memorie di speranza altrici.
La vaga sposa dell'Adriaco mare

A dì migliori agogna.... A dì migliori
Con potente volere agogni Italia.
Oh sei pur bella, Italia, e a dir de' tuoi
Monti e de' piani e di tue vaghe donne
Non sono stanche tante carte e tante
Loquele ancora; e non ancora il cielo
A' tuoi monti, a' tuoi piani ed a tue donne
È stanco di largir tanta bellezza!
Ahi! di provincie non sei più tremenda
Donna:... provincia è la tua bella parte
Che chiudon Po, Ticino ed Alpe e mare.
I tuoi Comuni in sì gran stato eretti
Caddero fratricidi, e al duro giogo
Han sottoposto la cervice altera.
Ahi! sopra i figli siede un' ira ultrice,
Provocata dai padri, come siede
Sull' Ebrea gente, che qual pula è spersa,
Del gran delitto la vendetta antica....
Forti eran gli avi nostri!... Da' sepolcri
Li vidi erger le destre palleggiando
L'aste di guerra.... Ma di noi nepoti
Le degeneri destre ozio disusa.
Già troppo i vivi tuoi, misera terra,
Lunghi dormir profondi sonni, involti
Negli ozii vili dell'età codarda.
Giusti son pochi, e poco sono intesi;
Nè li conosci tu che gemme ed oro
Profondi a mimi, e a tali nieghi il pane
Che non li merti, Italia, per tue vie.
Ma una fossa ed oblìo s'avranno i mimi,
E color ch'hanno a mimi e gemme ed oro
Profuso; e i grandi buoni un giorno avranno,
Là dove chiave d'oro non disserra,
Nel tempio della Fama, eterno scanno.

. . . . . .

Ma qual grido sonò che Italia sorge
Dell'antico sopore a sciôrre i lacci!
È ver: non basta scuotere nel sonno
Un forte neghittoso, allor che deggia
Ardua vetta salir; nè così tosto
Sorger potrà se le palpebre ancora
Gl'impecia il sonno ed il garretto inferma.
Ma dileguati della notte i tetri
Vapor, la lena torna, e l'ardua vetta
Niun gli può tôrre se acquistarla vuole.
Chi sa intendere, intenda le figure
Di cui s'adombra l'ispirata mente.

Sovrasta (sacro il vaticinio!) il tempo
Sospirato in che destre Itale il ferro
In pro d'Italia impugneran: dai talami
A' campi, per furor d'inclite geste,
Giovani sposi voleran, deserte
Le consorti lasciando e i cari nati.

Torrente a cui dall'aride
Ghiaje poppata è l'onda,
Se poi da cento rivoli
Cresciuto ancora abbonda,
Più fragorosa mena
La gorgogliante piena,
E più lontano margine
Discorre a flagellar.

Così è risorta l'Itala
Virtù che un Dio ci rende,
E generosa ad ardui
Grandi proposti intende:
Chiamar all'armi, all'armi,
E di guerreschi carmi
Itale piagge ed Itale
Cittati odo sonar.

Digitized by Google

Intenti sono i popoli,
Sul trono intenti i regi,
Ed all' Italia serbano
Alti onori o dispregi.
Dell' antico valore
Il nuovo non minore
Vedranno intenti i popoli,
Vedran sul trono i re.
Vedranno Italia simile
A un generoso avvinto,
Che s'abbia membra valide,
Ma non sia d'armi cinto....
Scrollasi :... tutte guizzano
Le giunte; e i franti lacci,
Al suo cammino impacci,
Rimove indi col piè.

. . . . . .

(Padova-Firenze, 1847).

Digitized by Google

I DESTINI D'ITALIA.

Gli astri danzanti per lo spazio immenso
Armoniose ridde, una vaghezza
Destano in me di sollevarmi al cielo
E d'aleggiar per l'etere sereno
Interminato. Ed io mi levo solo :
Non i tuoi vanni, o vento, e non invidio
Te che, qual tratto di pennello, i cieli
Trascorri ad or ad or, subita luce,
Folgore o lampo; chè l'uman pensiero
D'aere commosso e d'elettrico foco
È più veloce.... E al verso, o fantasia,
L'ale ripresta che al pensiero hai dato.
Di mondo in mondo mi tragitta un passo;
Ed è mestieri che lo sguardo aguzzi,
Se mirar di quassù voglio il terrestre
Picciolo globo che ne fa superbi.
Le fiammeggianti sfere un' armonia
Producon traversando i campi eterei;
Ma ogni dir saría poco alla dolcezza
Di que' miri strumenti. Ignota forza
Per iscalee di stelle mi saëtta
All'eccelso; ma quel ch'eccelso pare,
È l'imo d'altri e altri infiniti gradi,
Nè il sommo per salir mai si guadagna.
Tanto giova montar di soglia in soglia,
Che d'una in altra più s'acconcia l'occhio
A contemplar gli altri gradini eterni,

Onde ciascuno è a quel che a lui sovrasta,
Qual povera lucerna a candelabro
Lungi-splendente. E s'appuntando fisa
In quella luce fulgurante a gradi,
La mia pupilla s'è capace fatta
Di veder tanto che il pensarlo solo
La vista in terra abbaglia. Onde percossa
Da' rai più in alto sfavillanti, a un tratto
Subita e nova visïon comprende.
Appar talvolta ad occhio umano il sole
Infra pendenti d'arbore, interposte
Fronde mosse per vento. Ad ora ad ora
Le fronde inaura, e per li brevi entrando
Vani il folgoreggiante astro projetta
Sprazzi di luce.... E sì un fulgor lassuso,
Fra il quale e me fan tenda altri splendori,
Che si commovon scintillanti in moti
Numerosi, eppur sembrano sbiaditi
Verso di quello, Ed ivi credo certo
Che dell'essenza l'infinito mare,
Che flutti ovunque e in nullo luogo ha sponde,
Abbia il gurge più vasto.... A un tratto scorgo
Molte bilance pendere nell'aere,
E fulcro non appar che le sostenga.
Sotto ciascuna, in lettere di foco,
È un nome scritto; ed uno dice : « Italia!... »
Ed una voce risonò « il destino
Qui si tratta d'Italia, e son pesati
I meriti di lei coi lor contrarii. »
Siccome quando il faraon alcune
Carte discopre ed altre ne ricopre,
Stannosi i giocator sospesi e intenti;
Così, d'intorno alle supreme lanci,
Veggo atteggiati in disïoso aspetto
Coloro a cui l'amato nido Italia

Ha dato, e gloria l'opre e il cielo Iddio.
Altri spada trattâr, altri pennello,
Scalpello o sesta, altri compasso o penna.
E un d'essi sclama: « Deh! Signor, pietate
Ti volga al tuo diletto almo paese. » (3)
E un altro; « Italia, pugnerai tu ancora
Per servir sempre o vincitrice o vinta? »
Un altro tace, e col silenzio solo
Pur dice più che l'eloquenti labbra;
Ed è colui dallo sdegnoso carme
« Ahi! serva Italia, di dolore ostello..... »
Gravasi or l'una or l'altra lance, e nullo
Dei duo gran pesi ancor trabocca. Intanto
Un de' ministri angelici in disparte,
Carco la fronte d'incertezza, siede
Picciol volume meditando, iscritto
« Il Principe »; nè so quale l'aspetti
Delle due lanci.... Come in ciel sereno
Candida e lieve nugoletta appare,
Tale da lungi venir miro un nuovo
Drappello di beati.... Un d'essi impone
La man sull' una incerta lance; e tosto
Dà in pro d'Italia cigolando il tratto,
Ed un' arcana melodia celeste
Intorno echeggia: « siam novella schiera
Di martiri.... Non più derisa ancella
Fia l'antica signora delle genti;
E seppure a' magnanimi conati
Pronto l'effetto non risponda, certo
Fia benchè tardo.... » E la melode tace,
Ed i volti celesti una letizia
Fulgurante dipinge: i' non la dico,
Chè parola mortal vince d'assai;
Ma dico sol che mie gote di pianto
Sento rigate, eppur m'è il pianger dolce.

E alla gioja de' sommi primipili
Delle sante coorti, è più corusco
Tornato il riso dell'eterno Amore.
Ma l'alta visïon dispar, siccome
Acqueo vapor quando del sol la spera
Entra per esso e lo disperde. Il mio
Nuovo vïaggio si continua ancora
Per quella infinitate di splendori,
Così spessi come atomi di polve
Che in mille guise all' occhio appajon trepidi,
Quando un raggio di sol li fiede entrato
Per breve foro in tenebrosa stanza.
Come talor vedi schizzar da un foco
Artificiato colorati fochi,
E così veggio projettati i mondi
Da altri mondi; e seguir tosto li miro
Le care tracce de' parenti, intorno
Avvolgendosi a lor che ad altri intorno
S'avvolgon fiammeggianti astri maggiori.
Ed io tanta acquistai della pietate
Che trae concordi quell'eterne luci,
Che se potesse la mia man sul ciglio
D'un mortale infelice anche una sola
Terger di pianto stilla, i' vorrei tosto
Scender l'altezza ov' essere mi parve
« Cotanto gloriosamente accolto. »

(Venezia, 1847.)

I FRATELLI BANDIERA.

. . . . . .

Che cuor fu il tuo quando l'alata Fama
Dalle Calabre terre a' nostri lidi
Arrecò la tristissima novella,
Che cuor fu il tuo, misera madre!... Allora,
Se vere voci ho udito, o donna, sparte,
L'ago e un tessuto abbandonando, caddero
Tue mani a' fianchi e le ginocchia al suolo
Piegasti.... Era un tessuto che dovea
D'un caro figlio tuo vestir le membra:
Ed aggelasti in ripensar che quelle
Membra aveva un carnefice snudato....
Forse augurato avrai che i dolci figli,
Se lor dal fato un' immatura morte
Era prescritta, un molle sonno a un tratto
Vinto avesse per sempre allor che il primo
Sorriso ti sorrisero bambini;
O che piuttosto per la patria morti,
Sovra un' Itala nave combattendo,
Fosser da prodi fra gli scoppii e l'urlo;
Chè se gavazza il cor nella delira
Voluttà della pugna, ai nati all'odio
È il dar morte o il morir gioja suprema.

In quell'ora che il lembo flüente
Raccogliendo dell'umido velo,
Trae ne' campi infiniti del cielo
Altre piagge la Notte a coprir;

Nè per anco l'estremo oriente
Della rosea cintura s'adorna,
Onde nunzii del sol che ritorna
Fratti raggi lo soglion vestir:

Oh quante volte, dopo lunghe in pianto
Ore trascorse, le tue affrante membra
S'assopir nelle piume ove a' tuoi nati
Avevi porto il latte, e di mendaci
E care fantasie ti fu ministro
Il sonno!... Udir di frettolosi passi
Un noto suon ti parve, e « madre » udisti
Note voci chiamar « diletta madre; »
Ed a' reduci figli incontro corsa
Protendesti tue braccia, e le tue braccia
Tornâr, serrando i dolci figli, al petto.

Si dileguan le gioje sognate:
Torna il duol, nè più il sonno l'attuta....
Così pianta per sete sparuta,
A cui l'onda ristoro fornì,
Poi le fronde sul cespo levate
Lenta e china, per novo seccore,
Quando il sole n' emunge l'umore
Che negli arsi meati salì.

In un de' templi della cara mia
Terra natal pingea Bellin stupenda
L'imagin di colei che Tuttasanta,
Nostra Signora, Vergine nomaro
Le moderne loquele. E l'infelice
Madre prostrata a quell'altar dinanzi
Vidi una volta; e gli occhi intenti e il pianto
E le tremole labbra mormoranti
Mandaron prece che nel cor mi suona (4).

Digitized by Google

« Deh! pietosa inchina,
O del dolor regina,
Il tuo sguardo benigno al mio dolore.
« Con sette spade nel materno core
Dagli affanni straziato,
Il figlio tuo rimiri,
O addolorata, tanto addolorato;
E lo sguardo e i sospiri
Per ambedue sollevi al Padre Eterno!
« Quale il dolor di me faccia governo
Dentro frugando, ohimè! chi sente mai?
Oh! gli affanni, i dolori,
I desiri e i timori
Del mio povero cor tu sola sai.

« Dovunque i passi miei, misera, io movo,
Ahi! che dolor! che dolor! che dolore
Qui dentro, sempre antico e sempre novo!
« Son lungi appena dall'altrui aspetto,
Ch' io piango, piango, piango, e il triste core
Io mi sento spezzar dentro del petto.

« E allor che il sole a illuminar la mia
Solinga stanza i primi raggi invia,
Mi trova sopra il mio letto sedente,
Sempre gemente.
« Quando dai vasi all' ora mattutina
Questi fiori per te colsi, o regina,
I vasi che al balcon sono davanti,
Bagnai di pianti.

« Io di due figli orbata:
D'un solo tu sei stata.
Del figlio tuo diletto
Hai contemplato i moribondi lumi,

E la salma cosparso di profumi.
Nè l'un nè l'altro mio
Figlio s'ebbe da me nell' ultim' ora
Un bacio ed un addio.
Ahi! se dirlo mi lice,
Son di te più infelice!
Ma tu divina, ed io mortale sono...
Delle mie preci, o madre, ascolta il suono.
« Madonna, dammi aïta....
Questa terrena vita
Toglimi, e l'altra vita in ciel mi dona.
Con que' diletti a' quali io posi amore
Che, come vedi, ancor non li abbandona.
« Deh! pïetosa inchina,
O del dolor regina,
Il tuo sguardo benigno al mio dolore. »

(Firenze, 1847.)

Digitized by Google

LA VEDOVA

DEL VOLONTARIO.

Oh! chi mi leva in alto e chi mi porta
Dagli ellenici liti ad altre terre
Per l'ampio liquido etra?... Oh quanto flutto
Sottoposto al mio volo!... E non è questa
Città dal mar, siccome nave, cinta
La dolce mia Venezia?... I torreggianti
Palagi e i templi e le memorie invito
Mi fan ch'io pieghi inverso terra il nuovo
Viaggio e posi al mio nido nativo.
Sento l'aura mia antica, e i dolci luoghi
Veggio apparir ove fanciullo impresi
Ad amare e a soffrir, fatal vicenda!
Grande in aere seren splende la luna;
Ed io m'assido ancor, qual mille volte
Mi sono assiso, ad un marmoreo scanno
Onde, per quanto il guardo io volga, miro
Uno specchio di bruna onda tranquilla,
Cui dall' Adriaco mar partono i lidi,
Qual sottil riga, ed in suoi seni accoglie
Della Veneta terra il margo estremo.
È questa parte della mia cittade
A Borea volta; e incontro sorgon l'isole
Di San Michele ov'hanno ultima stanza
I morti, e di Murano ove si foggia
L'ardente soda in variopinte perle,

Digitized by Google

Ed in vasi eleganti ove il lavoro
Vince d'assai della materia il pregio.
Fluttüanti sull'onda i verdi fuchi
Commisti alle purpuree floroidee,
Che la tempesta da profonde svelse
Adriache valli, e in larghi strati accolti,
Veggo d'intorno; ed il marino ispiro,
Con tese nari e dilatato petto,
Aere salubre e pien del grato olezzo
Che dall'ulva latissima si spande,
Dal croolepo odoroso al par d'intatta
Mammola e dal fragrante protonema.
Mista all'aura che levasi da' flutti,
È talora la molle aura che i fiori
Della vicina terraferma e l'erbe
Han profumato.... Altre accomanda a' venti
Grate fragranze il suol d'ingiardinate
Vaghe isolette, onde la mia laguna
È tutta seminata: il navigante
L'una all' altra succedersi le mira,
Come lieti pensier d'ore serene.
Un venticello sull'ondoso piano
A buffi a buffi spira e lo commove
E l'aspetto ne muta, or l'increspata
Onda eguagliando ed or tremole crespe
Sul liscio specchio suscitando a mille,
Sovra di cui si frange e salta il raggio
Della luna imminente. Avvien talora
Che addensati vapor facciano tenda
Al rilucente disco: il bel pianeta
In un tratto sparito ne inargenta
Gli orli; o li squarcia, e per lo strappo manda
Vivi sprazzi di luce. Irradiante
D'anima bella in cotal guisa appare
L'almo splendor da ineleganti forme.

Talor di vario e lungo ordine cinta
D'argentee nuvilette argentea ride
Trivia : così vaghissima fanciulla
Già matura agli amplessi infra compagne
Minori appar della futura aventi
Bellezza in volto e nel sorgente petto
I primi segni.... Alto è il silenzio, e solo
Rotto di tanto in tanto.... Ad ostro echeggia,
Or sì or no come lo porta il vento,
Un lontano strosciar di flutti infranti
Nelle scogliere che opponeva industre
Mano all'Adria irrompente. Ad ora ad ora
Trilli di flauto su per l'aere intendo,
O note rapidissime di cembali;
O, se la nota non è intesa, incerto
Un tremolio.... Bocian talor da lunge
Delle navi i custodi, e i rauchi accenti
Odo echeggiar di quarto in quarto d'ora.
Un tintinnio d'oriuoli, o un lungo e acuto
Scampanellar nell' Arsenale, o i guizzi
Sento de' pesci che fendono l'acque,
Un dietro l'altro, le leggere pinne
Tutte aprendo alla luna ed a vicenda
Rincorrendosi in guerra o per amore.
Amore e guerra è l'universo; amore
E guerra è tutta la terrestre mole,
Ove a noi pare e in suoi recessi ascosi;
E il fragoroso d'animali muti
Brulicante Oceàn, guerra ed amore.
E questa pure in ciel perpetua vece
Alternasi fatal.... Spesso la traccia
D'un astro amato con eterni giri
Un altro astro persegue, al par d'amico
Che ricercar si veggia e premer l'orme
Di dolce amico; e quelle belle luci

Favellano ammiccando infra di loro
Parole al rozzo de' mortali orecchio
Mute, incomprese. Ma talora i mondi
Obvii in un punto delle immense curve
Cozzano, e infranti per lo spazio immenso
Con orrendo boato si disperdono
In polve. Avvien talor che quella polve
Del cielo i campi espellano, e in ardenti
Atomi sottilissimi si sparga
Nell'aere nostro, come pula sperde
Il villan faticoso.... Allor cadenti
Appajon stelle dall'eterea volta,
Come cincinni che da bella chioma
Si disciolgano penduli lambendo
Una soave faccia.
Ed or ch' io miro,
Come l'accesa fantasia li pinge,
Luoghi che forse non vedrò più mai,
Mi rappresenta il memore pensiero
Tempi mai più non redituri, e bagno
Il macro volto d'infinito pianto.
O bella patria a me dal ciel sortita,
E dagli uomini tolta !... O cari luoghi!
S'i' v'oblio, risonar mai più non oda
La melodia dell'Italo sermone
Al disïoso orecchio, e all'infelice
Esule amor mai rida, e oblii per sempre
Questa bella de' carmi arte divina,
Solo conforto all'affannosa vita.

Ma non contemplo io sol la bella notte....
Ed ecco.... il Genio ch' apre a me le case
E gli occulti pensieri de' mortali,
Vaga donna in pensoso atto m'addita,

Che al davanzal d'una finestra il niveo
Braccio posa, e la luna e l'onda guarda.

D'un bianco ammanto ha il bel corpo velato,
Che invece di coprir le sue perfette
Forme, le scopre, sparso ed agitato
Dalle lascive vespertine aurette....
Semiaperte ha le labbra ed abbassato
Il ciglio sulle luci languidette:
Le spalle e il colmo sen le bacia l'onda
Della sottil prolissa chioma bionda.
Oh sventura, sventura!... È l'infelice,
Ahi! derelitta e vedova consorte
Del guerriero onde il mio carme ridice
Gli addii pietosi e celebra la morte;
E la vera cagione il cor le dice,
Onde avvien che nessun novella porte
Di lui o scritto, e (quel ch'altri le tace)
Che il suo diletto già fra' morti giace.

Improviso la mesta vedovella
Assal dislo di credere a soavi
Note la pièta del cor suo.,.. La mano
Stende all'arpa da gran tempo negletta,
E la polve ne scuote onde coperte
Son le corde vocali,... e suona e canta.

Come allora che i molli venticelli
Di primavera vengono soffiando,
Tra cespugli di floridi arboscelli
Sta tenerello rosignuol cantando,
E in peregrini modi e tutti belli
La moltisona voce variando,
L'innamorata donna in metri sposa
Diversi il canto all'arpa dolorosa.

« O luna, fonte aëreo
Di vaghi rai d'argento,
Di pure linfe candide
Inondi il firmamento;
Tutte le cose pingi
E di molle ricingi
Sottile, fluido vel.

« Luna, pensoso e vigile
Occhio superno, il guardo
Dalla tua sede eterea
Conduci mesto e tardo
Nelle terre e nei mari
Che di tua luce schiari,
E ne' campi del ciel.

« Bell' astro, ed io t'invidio...
Oh! forse tu l'aspetto,
Che gli occhi miei non veggono,
Vedi del mio diletto;
E forse ei tiene fiso
Nella tua faccia il viso
Che mi solea bear.

« Ahi! forse invece il pallido
Miri sparuto volto,
E ne vesti il cadavere
Disfatto ed insepolto,
Là dove, in monte o in piano,
Coll' archibugio in mano
Ei cadde nel pugnar.

« Molle auretta — lascivetta,
A' bei fiori — rubi odori;
E un olezzo — si diffonde
Sulla terra — e sovra l'onde.

« Deh! quel raggio di luna foss' io:
Morto o vivo, amor mio, ti vedrei.

Digitized by Google

« Se più non sei,
E spento in guerra
Se' fatto terra;
« Almen vorrei
Entro una fossa
Chiudere l'ossa.
« Baciar del tumulo
Vorrei l'erbetta....
Fossi un auretta!

« O dolce sposo mio,
Da quel giorno che m'hai abbandonata,
D'allor quest'occhi miei
Chiudere non si ponno
Altro che a breve sonno.
Da molte notti posa
Non m'hanno dato i vigili dolori
Là sul letto de' nostri dolci amori. »

Tace il canto ed all' ultime risponde
Note dell' arpa un tremolìo che muore;
E per le vaghe membra si diffonde
All'infelice un provido sopore.
Un denso vel che tutto le nasconde,
Su' begli occhi è disteso; eppur d'amore
Gl'irrequïeti spiriti non ponno
Nel molle sen posar vinti dal sonno.

« Non piangere, amor mio....
Ci rivedremo un dì:
Unisce in cielo Iddio
Quelli che in terra unì (5). »
Così nel sonno ella fra sè discorre,
E s'incolora il bel pallido aspetto;
Le labbra agita e sporge, e quasi occorre
Al dolce amplesso d'un amato oggetto;

Un tremor tutta la persona corre,
E i lini ricompon sul nudo petto;
Quando a un tratto si scuote e s'alza.... e intende
L'orecchio a un suon che per l'aere si stende (6).

Lugubre è lenta
Campana spande
Un cupo suon....
E se la corda — allenta,
Un [illegible] fremito
Mandando dondola
Il cavo bronzo,
E prolungando — il suon.

È la campana che invita la sera
Dal camposanto
Per li poveri morti alla preghiera
E a mesto canto....
A quel suono che in cuore le rimbomba,
In pianto rompe ed in ginocchio cade
La vedova infelice,
E la preghiera per li morti dice.

« Dal profondo gridai del dolore:
O Signore!
« Deh! la voce ed il pianto alto mio
Senti, o Dio.
« Il mio cor della voce sull'ale
A te sale:
« Deh! ti prego, l'orecchio vi tendi,
E m'intendi.
« Se i peccati tu scruti severo
E il pensiero,
« A star contro il tuo sguardo il mortale
No, non vale.

Digitized by Google

« Ma tua legge è una legge clemente
A tua gente :
« Ond' io spero che ascolto mi doni
E perdoni.
« Sì, lo spera il mio core : tu stesso
L'hai promesso.
« Come scolta notturna che attenda
Che il dì splenda,
« Il tuo popolo aspetta, o Signore,
Nel dolore.
« E in te fidi : di grazie, o pietoso,
Sei copioso.
« Nella guerra de' mali ove giace,
Dagli pace.
« Soccorrevole mano gli porgi:
Digli « sorgi. »

« Ed or che per la misera
Patria pregai, Signore,
Dal fondo del dolore
Ancora io griderò.
« Concedi a' morti requie
Eterna ove riluce
Una perpetua luce,
Ove annottar non può.

(Atene, 1849).

Digitized by Google

GLI SPOSI DI ZAGAROLO (7).

Era sgombro in Vaticano
Il funesto antico soglio,
Ed il popolo Romano
Salutava in Campidoglio
Sventolante all'aere il simbolo
Dell'Italico avvenir.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Santo, santo era colui
Di cui dice esser vicario....
Diè la vita per altrui,
Ed a trono ebbe il Calvario:
Di sua legge il mite codice
Odiar vieta e insegna amar.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

Invocò le spade un Dio,
E gridò „ lo vuole Iddio,
Ch'io lo voglio; ed è negl'Itali
Detti santa opra ferir.

Sopra un trono di velluto
Sufrì principi seduto
Tanto sangue e tante lacrime
Fece il rio prete versar.

Qual delirio fu maggiore,
Od averlo noi sperato
Della patria redentore,
Od aver lui rifiutato

Digitized by Google

Tanta gloria?.. Stas di popesi
Lo diramio.. So non lo so.

Di quel Pio sì amato allora
Havvi alcun de' bugi ancora?
Io lo voglio.. All'aer la polvere
Imprecando spesderò.

Digitized by Google

. . . . . .
. . . . . .

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Quante madri e quante spose
Faran eco alla mia voce!...
E fra l'alme generose
Di color che un fato atroce
Scrisse al numero de' martiri,
Or mi giova di cantar

Due bell'anime beate,
Che in perpetuo innamorate
Fra' sublimi cori angelici
Nel Signore si posâr.

Di recente un dolce imen
Consacrando i giuri santi
Di carissime catene
Cinto avea due cuori amanti,
Fecondato il molle talamo
Che i felici accolse e unì.

Nell'ebbrezza dell'amore,
Come in dì festivo l'ore
Fra' diletti si succedono,
Succedeansi i loro dì.

In quel tempo il suol Romano
Calpestâr genti straniere....
Contro un popolo sovrano
Spagna anch'essa le sue schiere

Inviò.... L'iniquo imperio
Insolenti esercitâr.

Un villan Spagnuol malnato
La gentil sposa incontrato
Ebbe un dì.... L'afferra e brancica
Per sue voglie in lei saziar.

Mentre stride invan la donna,
E riempie l'aer di pianti,
E pudica entro la gonna
Si ravvolge e scherma, innanti
Le si fa lo sposo.... Un gemito
Ella ed egli un urlo fêr.

Metter mano ad un pugnale,
Assestar colpo mortale
Fu un istante.... A piè dell'Italo
Stramazzava lo stranier.

Di salvar la sua diletta,
Di fuggire ei tenta invano:
Del caduto a far vendetta
Molti accorron di lontano....
Lei trafigge e quindi impavido
Il pugnal s'immerge in sen.

Avvinchiati in un amplesso,
Ambedue nel punto stesso
D'atro sangue ondanti caddero
Moribondi sul terren.

Proferiro ne' lamenti
I soavi estremi addio:
Mormorâr con rotti accenti
« Ci vedremo in grembo a Dio. »

Digitized by Google

Bocca a bocca essi congiunsero
In un bacio e poi spirâr:

Indi l'anime beate
In perpetuo innamorate
Fra' sublimi cori angelici
Nel Signore si posâr.

Oh felici! ...Insiem morendo
Non provarono i dolori
Di quel dì, del dì tremendo
Che due parte amanti cuori,
E un consorte lascia a piangere
Quel che scese nell'avel.

Vedovetta colombella,
O deserta tortorella
Tutto il giorno in vani gemiti
Così chiama il suo fedel.

Oh felici!... Almen vedute
Le sventure Itale estreme
E' non hanno, e di salute
Venir men l'ultima speme,
Quando a Roma ed a Venezia
Giacque spenta libertà.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Ricco, ricco pur foss'io!
I' vorrei que' corpi santi
Abbracciati in atto pio,
Come caddero spiranti;

E vorrei di marmi candidi
Una tomba ad essi alzar.

Rinserrato in urna d'oro
Bramerei quel mio tesoro
fra' sculti marmi candidi
mia mano collocar.

O la fossa che li serra
Con quest' occhi almen vedessi!
Un gentil su quella terra
Gelsomin piantar potessi,
E il novello cespo tenero
Educar con molto amor!

Quando l'aere mattutino
Agitasse il gelsomino,
Pioveria la molle polvere
Dagli stami in grembo a' fior.

Dona ai corpi eterna vece
Nuovi sensi e nuove norme:
E se morte le disfece,
Ravvivarsi in altre forme
Le due salme ancor potriano,
Ed olezzi al cielo alzar,

Ove l'anime beate
In perpetuo innamorate
Fra' sublimi cori angelici
Nel Signore si posâr.

(*Roma*-Atene, 1849.)

Digitized by Google

LA RUMÂNIA.

Come elettrico fluido percorra
L'ampia valle bagnata dall' Istro,
Dalla Tissa diffondasi al Nistro (8)
La mia voce « i dì tristi passâr,
« Rumânía.... Tempo è alfine che innostri
Una splendida aurora i Carpati,
E sian gli orridi nembi fugati
Che il tuo ciel troppo a lungo oscurâr.
« Pingui zolle, alti monti selvosi
Ti concesse natura, bei clivi,
Vasti campi bagnati da rivi....
Ahi! sinora fu inutile don. »
Spiega i vanni ed i tempi che furo
Si figura il mio genio presenti,
Ed intuona i fatidici accenti
L'ispirata italiana canzon....
Procelloso dal ponte Trajano
Ve'... si slancia sonante nell'armi,
Tra le grida ed i bellici carmi,
Nella Dacia il Romano invasor.
L'aspro Daco resiste: lo stermina,
Sta ne' campi deserti e cruenti,
E le donne del vinto dolenti
Rende madri il crudel vincitor.
Ecco mura di cento cittati,
Ed altari d'incenso fumanti;
Ecco messi qual or biondeggianti....
Furon belli ma pochi que' dì!...

Hai veduto famelici stormi
Di locuste che invadono i campi?
Od un foco i cui subiti vampi
Canna od arida stoppia nutrì?
Così dense barbariche turbe
E di nome e d'aspetto diverse
Sulla terra Rumâna disperse
Strage, lutto, ruina portâr.
Qual canneto che al suolo s'adegua
E dispar sotto i buffi del vento,
Quando il soffio diviene più lento,
Suol di nuovo le cime levar:
Così quando dal Nistro e dal Volga
Mille irrupper barbarici sciami,
Fe' il Rumân.... Regnatori e reami
Sparver tutti: egli solo riman;
Chè la santa semenza di Roma
In quel suolo ove messo ha radice,
Si perpetua.... Se visse infelice,
Almen visse;... non pere il Rumân....
Chi mi toglie all'età de' codardi,
All'etate de' fiacchi epuloni?
Quali son queste belle regioni
Ove un popol di bravi m'appar?
Da' Carpati disceser due prodi
Conduttor di guerriere coorti....
Dopo Dragos e il Negro altri forti
A' Moldavi e a' Munteni imperâr.... (9)
Odo un carme: « La tromba risuoni;
Preparate son l'armi e il furore:
Il Rumâno ha una festa nel core
Se chiamare alla pugna s'udì.
« Altri posi, non esso, tra' lini,
Benchè il sole già in alto riluca;
O fra danze le notti produca,

« E in tripudi consumi i suoi dì. »
Forti tempi!... Qual poi fu costume
Turpe viver tra i fiacchi ed i pravi,
Per la patria e la fede degli avi
In que' tempi fu bello morir.
Rinunciava il feroce Ottomano
Alla bella agognata conquista,
E la luna falcata fu vista
Nel sentier della fuga sparir....
Maledetto chi primo chiamato
Ha nel suolo Rumân lo straniero!
Maledetto colui che primiero
Passò il Milcov e uccise un fratel!
Le discordie la patria han perduto,
Non il Turco, il Magiaro o il Polono;
Ed il servo sudor del colono
Ha chiamato vendetta dal ciel....
E comincia un'etate di ferro,
Di nequizie, di turpi mercati,
Di lordure, di patti esecrati,
Di stranieri abborriti signor (10).
Ma le vergini Muse il bel peplo
Han raccolto e son lungi fuggite:
Son di Temi le lanci sparite....
Veggio ovunque miseria e squallor!...
Ho sentito profeti bugiardi
Bestemmiar « Rumânía morta giace »....
Ma chi disse quel detto è un mendace:
Ella vive, ella grande sarà,
Se da' monti Poloni al Danubio
Stringa un patto le genti vicine,
E le miste entro un solo confine
Leghi un nodo di santa amistà.

(Jassi, 1859).

TRADUCTIUNE.

Vocea mea sa curra, ca fluidulu electricu, prin intinsa valle udata de Dunare, sa se respândésca de la Tissa pîna la Nistru.... » Zilele triste au sfîrsitu pentru tine,

« Rumâni'o.... Infine e timpulu cô o aurora straluciósa sa coloreze Carpatii, si sa dispare timpestile celle infricosate care pré multu timpu au intunecatu cerulu tûu.

« Natura te a daruitu cu brasde manóse, cu munti inalti si padurosi, cu dealuri frumóse, cu câmpii intinse si udate de riuri.... Vai ! Pîna acumu acestu daru fu nefolositoru ! »

Geniulu meu deschide aripile sale si isi figuréza timpurile trecute, casi sa fie de façia ;... si cânticulu Italianu cellu inspiratu intona vorbe profetice....

Écca.... navalitorulu Romanu se arrunca, ca o vijelie, de la podulu lui Traianu in Dacia printre sgomotulu si cânticile resbellice.... Armele sale resuna infricosatu.

Asprulu Dacu se oppune :... invingatorulu cruntu illu stermina, se aséza pe câmpii pustiite si sângerose, si face cô femeile duióse alle invinsului sa devie mame.

Écca muri a sute de cetati ! Écca altare fumându de tâmêie ! Écca holde stralucitóre ca aurulu !... Zile frumóse, dar vai ! furê puçine....

Vezutu-ai ceti flamânde de locuste pe câmpii ?... Vezutu-ai flacare ce mistuirê trestii uscate ?....

Astu-felu nisce desse turme barbare, de nume si de aspectu deosebitu, respândite pe pamêntulu Rumânu, adduserê pretutindeni macellu, plânsu si ruina.

Ca o trestie ce se pléca la pamêntu si dispare sub suflarea vêntului, dar cându suflarea adiaza, éra se ridica catre ceru;

Astu-felu facù Rumânulu cându mii de órde barbare navalirê în térra rumânésca de la Nistru si de la Volga.... Domnitorii si domnii au disparutu : ellu singuru a remasu.

Sfânta semintia a Romei nu se póte stîrpì din pamêntulu unde a prinsu radacina.... Rumânulu a traitu neferice, dar cellu puçinu a traitu.... Rumânulu nu pere....

Cine me trage afara de etatea marsaviloru, de etatea strabogatiloru?.... Care sunt aste terri frumóse ce vedu pline de unu populu de bravi?

Doi vitezi conducatori de voinici se cobora de la Carpatii. Dupa Dragosu si Radu Negru altii bravi sunt domni ai Moldoveniloru si ai Munteniloru....

Audu unu cânticu » Trûmbitia resune. Armele si resbellica mânie sunt gata. Este o zi de serbatóre pentru Rumânulu acea în care se aude chiamându la bataie.

« Altii sa se odichnésca pe asternutu cu tóte cô sórele stralucesce : altii sa petréca nopti întregi în jocuri si se consume zilele loru în desfrenari, éra nu Rumânulu. »

Timpuri de barbatie!.... Precumu peurma a fostu obiceiulu de a traì russinatu cu marsavi si cu scelerati, în acelle timpuri era frumosu de a murì pentru patria si legea strabuniloru.

Ferosulu Ottomanu renuntià la frumósa conquista ce dorisse; si semiluna s'a vezutu disparêndu pe callea fugei....

Blestematu fie acella care ântêiu a chiamatu pe streinu în térra Rumânésca!.... Blestematu fie acellu d'ântêi care a trecutu Milcovulu si a omoritu pe unu frate allu sûu!

Discordiile, nu Turculu, nu Magiarulu, nici Polonulu, au stricatu patria; si serva sudóre a terranului a strigatu resbunare la Dumnezeu....

Acumu incepe o etate de ferru, de sceleratetie, de precupetii russinóse, de murdarii, de pacte esecrate, de uriti domni streini.

Ma virginile Muse s'au strinsu vestimintele frumóse si au

fugitu departe : cumpanile Temei au disparutu. Vedu pretutindeni saracie si intristare....

Am auditu falsi profeti blastemându « Rumânia zace mórta....» Cine a rostitu acea vorba, este unu mincinosu. Ea traesce, ea va fi mare,

Daca de la muntii Póloni pina la Dunare unu pactu va stringe populii vecini, si daca o sfânta amicitie va unì aceia cari locuescu intr' acellasi confinu.

LA NOTTE DI PASQUA

FRAMMENTO DEL POEMA « LAMBRO »

DI DIONIGI SOLOMOS (11)

(*Traduzione dal greco*).

Dolce è la notte, nè le stelle asconde
La luna... Milïoni, innumerevoli,
Altre splendono sole, altre congiunte,
In tutta grazia : celebrano anch' esse
Pasqua, e del mare nell' immenso specchio
Quella festa superna si riflette (12).

. . . . . .

« Traggo i capelli sovra il mencio petto,
E incrocicchio le mani.... Astri del Cielo,
Dite a colui ch' oggi è risorto, ch' abbia
Pietate della povera Maria (13).
Giorno è d'amore... Vinto fu l'inferno :
Rïardono le viscere del mondo
E gli elementi; levasi l'incendio,
E verso lui le sue faville innalza.
Suona il ciel d'alleluja, ed alla terra
Volgesi innamorato... Anche la goccia,
La goccia d'acqua che al bicchier s'apprende,
Oggi s'avviva, ed alleluja anch' essa
Meco grida.... Allorchè si spalancò
La porta dell' inferno, oh! qual fragore
S'udì nel mondo di laggiù... L'abisso
Gioisce e imbianca; e l'aer fiammeggia e sibila,
Mentre il divino Salvator lo fende. »

. . . . . .

. . . . . .

Sta Lambro in chiesa finchè più respiro
D' uom non si sente, e d'un pensiero in altro
Pensier trapassa, ed è sua mente un mondo
Deserto in cui si perde... Dallo stallo
Esce lento alla fin, sospir mettendo
Dall' imo petto. Le fragranti sparse
Foglie d'alloro sotto a' piedi suoi
Scricchian :.... altro per l'aer cheto non suona.
Ed il volto gialliccio al par di zolfo
Chinando, ei sì prorompe a bassa voce :
« Sordi, immobili a guisa di sepolcri
I santi !... Fino a mezzanotte invano,
Invan pregai, gridai... Checchè prescriva
Il fato, l'uomo di sè stesso è Dio,
E sa mostrarlo in le miserie estreme.
Disperazion, t'annida in core e dormi. »
Va finalmente per uscir di chiesa
Ad una porta e l'apre...; e una vocina
« Cristo è risorto » dice... A un' altra corre,
Ed una voce pur sottil si sente
« Cristo è risorto »... Per la terza porta
Tenta fuggire, ed una terza voce
« Cristo è risorto » dice... E da sè sole
S'aprono e chiudon sempre le tre porte
Senza romore... Ed ecco tre fantasmi
Apparir, tre fratelli alle sembianze,
Tenendo in mano una candela spenta.
Lambro s'arretra e fugge ; ma i fantasmi,
Ovunque egli si volga, senza posa,
Rincorrono i suoi passi frettolosi.
Sono vestiti d'abiti di festa,
Ma scuciti, strappati ed a brandelli.
Negli stalli dinanzi e in quei di dietro
S'avvolgon frusciando a lui dappresso

Que' cenci, e gli stan sopra e indietro e intorno;
Ed otto piè battono pari il lastrico,
Ma odi sol quei di Lambro... Per sottrarsi
Spicca invan lungo un salto, a guisa d'astro
Che nell' estate vorticosamente
Cinque projetta, dieci astri precipiti....
Fan trenta volte il giro della chiesa,
Che ne rimbomba; ed un odor d'incenso,
Qual di trenta turiboli, si spande.
Si chinano e fra lor parlan sommesso
Le larve : rimenar vedi per bocca
La bambagia e diresti che si stacchi (14).
Fatto è il corso più rapido; ed il vivo
Infine presso al pulpito s'inciampa,
E ginocchion dinanzi ai morti casca.
Spaventato li guarda e loro grida :
« Vi conosco... Miei siete : a me ciascuno
Di voi somiglia; il veggo... Or che volete?
Scostatevi da me... Deh! perdonate.
O figli miei, le mie mani lasciate.... »
Labbra con labbra appiccicarsi vedi (15)...
Quanti baci gli danno, ed altrettante
Si figgono coltella in cor del misero :
Da quando in cielo splendon gli astri, mai
Si dieder tali spaventosi baci.
La bambagia dei morti entragli in bocca;
E invan, come veleno fosse, sputa.
Resta, qual marmo, infino a giorno, e sono
Già dileguati i giovinetti morti.
Allor solleva l'atterrito viso,
Respira il grave mortüario incenso,
Alle foglie d'allor volge lo sguardo,
E molto dopo « vanne (grida), vanne,
Segno di gioja; » e contro il crocifisso
Con ambedue le man le gitta ed urla:

Digitized by Google

« L'inferno!... Ci cred' io : c'è, c'è l'inferno,
E dentro le mie viscere fiammeggia.
Stanotte un tal che fa tutto che vuole,
Dal sepolcro mandommi i figli miei :
Jeri mi spinse sozzamente in braccio
Mia figlia... Ed or che far altro gli resta,
Che sè stesso disfar poichè m' ha fatto? »
Si lancia.... e via per la campagna.... Fende
Campi, montagne, valli e boschi... Negra
È la verzura agli occhi suoi; son negri
Gli alberi e l'acque... Va precipitoso,
Ed inseguito ancor si crede ; ancora
La bambagia dei morti in bocca sente.
Così se avvien che gli occhi al sonno chiuda
Un assassino di delitti carco,
Pieni di sangue i trucidati in frotta
Gl' incombono sul petto... » Ajuto, ajuto »
Grida a gran voce, e fuor del letto slanciasi
Nudo; e così la mente in lui vaneggia,
Che ad occhi aperti se li vede innanzi.

(Atene, 1850.)

Digitized by Google

ATENE

FRAMMENTO DI UN CARME

DI ALESSANDRO SUTZOS (16)

(*Traduzione dal greco*).

. . . . . .

Allorquando la cheta aura notturna
Molcendo il sonno de' grandi avi posa
Sovra i sepolcri, e a' prischi dormïenti
La serena del ciel volta sovrasta,
Misterïosa un' armonia diffonde
La Cecropia cittade... A me sovente
L'antico genio tutelar ne appare,
Qual gigante fantasma aëreo, e il miro
Di nebbia in guisa vagolar d'intorno,
Mentre ne' Propilei stommi solingo,
E risplendente di tranquilla luce
Espero sorge... Un palpito ed un brivido
M' assalgono; e ver lui tendo le braccia,
E i cari lineamenti ne contemplo,
Come di dolce madre lacrimoso
Contempla un figlio l'effigiato volto,
E le forme di lei riduce in mente.
  Nell' universo tutto pere e muta!
Colassù gli astri, i soli impallidiscono
E freddansi : quaggiù muojono i popoli;
E il Tempo struggitor di tutte cose
Del mondo per gli spazii ampii vïaggia
Intatto ei solo... Ma de' brevi giorni
Dimentico che a lui sono prescritti,
I secoli abbracciar crede il mortale
Quando fra sparsi ruderi s'avvolge.

O d'Aristogiton cenere, salve!
Salve, cener d'Armodio!... Ed a voi tutti
Manda il carme un saluto, avi famosi,
I cui avanzi questo suolo accoglie.
Mentre agli anni per noi succedon gli anni
Tristi del pari, e ancora Ellade serva
Rimane ed orba di valenti figli,
I vivi fuggo e a voi, ombre, ricovro;
E sospirando a' patrii numi impreco,
Che de' grandi avi hanno a' nepoti l'alta
Mente, il core, la gloria e la dia lingua
Negato, sol l'invidia ohimè! lasciando.
Terra delle grandi opre, inclita culla
Di scïenza, era un dì ciascun tuo sasso
Un altare del genio, e più contavi
Statue d' eroi che abitator non conti.
A tue genti, a tua gloria or succedette
Solitudine... Ancor, come una volta,
Molli color purpurei il tuo bel cielo,
Siccome dorso di delfino, ancora
Cangia; ma non t'invia con la rugiada
Oggi la gloria... Odii oggi e dolori
Ciascun raggio di sole in te produce;
Ma non una mai più mente sovrana,
Come le antiche, genera, una sola.
Academia e Liceo, sono in voi sorte
Qual duo regali dinastie scettrate,
Regnatrici del mondo due famiglie
D'idee... Que' grandi dell'uman pensiero
Hanno i termini posto; e dopo tanto
Mutar d'etadi e popoli, non anco
Trapassato ha que' termini nessuno.

. . . . . .

(Atene, 1850.)

SOLILOQUIO E CORI

DI PANAGIOTI SUTZOS (17)

(Traduzione dal greco).

Vedi tu quel fiume torbido
Che nel mar devolve l'onde?
Quella canna curva e tremola?
Quelle sabbie che infeconde
Mai d' un fiore si vestir?
Ahi! son io la canna tremola;
È quel fiume la mia vita :
Son le sabbie di quest 'arida
Solitudine romita
Il mio squallido avvenir.
Consuetudine non hai,
O viaggiator, tranne con balze e nubi
Che in sulle balze siedono... Deserto
T' hanno gli amici tuoi... Morte le labbra
Chiuse per sempre alla tua dolce amante.
Tutto cangiò, natura, uomini e tempi;
E solo Iddio non si mutò, Dio solo.
Tutti a gara t' ingannarono :
T'hanno teso reti al piede;
Ma sperasti nell' Altissimo,
Che premiando la tua fede
Ti fu padre e protettor.
Come grato incenso innalzati.
O mortale, al suo cospetto;
Ed al par d' ardente lampana
Che risplende in sacro tetto,
Brilli in te di Dio l'amor.

CORO DI SPIRITI CELESTI.

Dio!... la tua gloria esaltano
Dì e notte in lor favelle :
Di fior la terra, e l'etere
Hai sparso tu di stelle.
In mille lingue varie
I popoli discordi
Inneggiano concordi
Al sommo crëator.
Tutti, o Signore, gli esseri
Misuri immensurato :
A te che segni i termini,
Niun termine è segnato :
Tu vedi non visibile
Tutto, ed è tutto noto
A te che resti ignoto,
Non fatto e sol fattor.

ALTRO CORO.

Il Tempo le stelle — nei campi del cielo
Produce e distrugge, — quai fiori nel prato.
Per mano del Tempo, — vicenda tremenda!
Natura s'adorna — di splendido velo :
Per mano del Tempo — è quel vel lacerato.

ALTRO CORO.

Versando alla terra — di luce un torrente,
Il sole indefesso — percorre sua via.
Sebbene sian tanti — suoi corsi già scorsi,
Ciascuna novella — aurora sorgente
L'aurora sua prima — diresti che sia.
È l'opra divina — splendente com' oro
Da grave martello — di fresco battuto;
E quale dapprima — fu fatta ed intatta,
Or noi la veggiamo, — chè il magno lavoro
Per volger d'etadi — ha nulla perduto.

(Atene, 1850.)

LA GIOVINETTA ATENIESE

MORTA.

Quando romito e pallido
Al meditar m'involo,
Ed all'uman consorzio
Cogitabondo e solo
Entro, argomento occorremi
Sempre di sdegno o pianto,
Onde or severo ed ora mesto io canto (18).
Dall' erma landa reduce
Che intorno cinge Atene,
Salmeggi intesi e gemiti
Nel tempio sacro a Irene....
Il piè vi misi, e apparvemi
Un' avvenente estinta
Verginetta da morte dianzi vinta.
Le membra avea d' un candido
Lungo ammanto coverte:
In santo atto le braccia
Sul petto eran conserte;
E tal parvenza aveano
Le bellissime forme,
Ch'i' detto avrei « morta non è, ma dorme. »
Dunque a te, Greca vergine,
Ahi! veramente morta
Pietosi eletti numeri

Il verso Italo porta:
Più dell'usato flebile
L'elegia si disposa
Alle corde dell'arpa dolorosa.
  Mirar la bella spoglia
E la soave faccia
Lasciami pria che in polvere
La morte ahi! le disfaccia:
Il primo istante e l'ultimo
Ch'io ti contemplo, è questo
Per te, per chi t'amò, cara, funesto.
  Sul molle seno tumido,
Sul dilicato viso
Impallidito e languido,
Siccome fior succiso,
Fia che s'appasti l'umida
Terra e di tue s'informe
Vaghe fattezze alle stupende norme.
  Forse chi più sen doglia
Sarà chi nodi santi
Teco bramò di stringere,
E in delirati istanti
Te dal suo collo pendere
Sognò veder, beato
D'un bacio, un detto, un guardo innamorato!
  O troppo bella imagine
E troppo fuggitiva,
Verrà notturno a piangerti
Là, dell'Ilisso in riva,
Invido a chi nel talamo
Il capo intanto posa
Sovra il tenero sen di vaga sposa.
  Forse hai provato il palpito
D'amor che l'alme regna
Gentili, e a triste apprendersi

Villane alme disdegna;
E preparato il candido
Velo e la nuzial veste
Avea tua madre, e le corone inteste (19).
  Or procombente, in lacrime,
Sul tuo deserto letto
Danni farà la misera
Al volto antico e al petto;
Rammemorando il turgido
Grembo che t'ha portata,
E il dì che han detto, « una fanciulla è nata. »
  Io dal Danubio al Tevere
E all'Ilisso dall'Arno
Trascino lento e squallido
La cura onde mi scarno:
Ognor d'affetti vedovo,
Solo di gente in gente,
Finchè Morte m'arresti, andrò fuggente.
  Deh! tu salita agli angeli
In vita eterna e lieta
Non esser, cara, immemore
Dell'Italo poeta,
Che trovator di lugubri
Versi al leggiadro frale
Armonioso diede ultimo vale.

(Atene, 1849).

Digitized by Google

AMALIA

(MORTA ALL' USCIRE DA UN BALLO.)

E ancor ti veggo, di tua voce ancora
Io sento il dolce suon, vaga fanciulla,
Che le splendide sale ed i festosi
Favellari hai cangiato in sì poc'ora
E crudel modo negli oscuri eterni
Silenzii del sepolcro !... Ahimè che appena
Il limitar di gioventù varcato
Securamente avevi ; e rincorrendo
Le levi orme de'piedi agili e belli,
Morte per sempre li arrestava a un tratto !
Oh come presto fu succiso il caro
Fiore degli anni tuoi ! Oh come presto
Fu il vaghissimo velo in polve sparto !...
Ed or vicino a te vinta da guerra
Ahi ! così breve, forse un vecchio posa,
Cui lento morbo e tetro ebbe disfatto ;
E un fiore dalle due salme nutrito
Segna il confine delle vostre tombe....
Fieri contrasti e gravidi di pianto !
Ti rimembri que' giovani eleganti
Che a' dilettosi balli, o Amalia, a gara
Si contendean l'aurato libriccino
Serbante i nomi di color che in grata
Vece annodando alle tue belle braccia

Le braccia lor, teco moveano in danza?...
Altri sotterra sono scesi anch' essi:
Teco talor per vedova di luna
Alta notte, ombre scarne, in cimitero
La polka e la galoppa tempestosa
Ripeteranno, e i vorticosi valsi.
Altri obliato avran la bella morta,
Ad altre danze convolando, tutti!...
Io sol non t'obliai, cara fanciulla;
E in quell'ora che all'anima s'apprende
Una vaghezza di mestizia, e invita
Funebre squilla a rimembrar chi è gito
In quel vïaggio onde non è ritorno,
Oh quante volte imaginai le tue
Forme leggiadre e i vaghi piè volubili
Per entro il turbo della danza, e ancora
Dell' ambrosio tuo crin l' aura odorata
Molle passare mi sentii sul viso!
E or questa fogliolina che involai,
Te annüente, alla rosa che posava
Nel novissimo dì sul bianco seno,
E che serbo qual gemma, io miro e bacio;
E poi la man che la soppesa e il guardo
Tendo all'eterno padiglion de' cieli,
Che mi ricopre, e ad alta voce sclamo
« Questo di tanta speme ecco mi resta! »
O giovinette a cui ride l'aprile
Degli anni, il piè da procellose danze
Deh! rattenete.... Fia il pentirvi tardo!
Ve' come serpe sui teneri volti
Il pallor della veglia, e per lo freddo
Che nell' uscir dalle affollate stanze
V'assale, il petto agita anela tosse!
Ahimè! volonterose a voi togliete
L'alma salute, ed è delitto; e date

Digitized by Google

Fiacchi figli alla patria, altro delitto.
  Raro addivien che il piede entro alle sale
Dalla danza agitate io ponga, e spiani
Per poco almen la corrugata fronte.
E quando l'aere mattutino rigido
Entra gli usci ad un tratto e induce brividi;
La folla scema, ed i lumi si spengono
O gli abbronzati stami lenti lambono,
E la luce ne appar rossiccia o livida
Verso quella del giorno ancora pallida;
Accincignate le ghirlande cadono;
Pallidicce le guance e sciatte appajono
Le pria nitide vesti;... io sclamo « pera,
Pera colui che i procellosi numeri
Primo ha trovato ed al femineo piede
Insegnò l'arte!... Ai casti Amori in ira,
E alle Grazie decenti esoso pera! »
  Ed or seduto in sulla riva d'Arno
Romita, io penso e piango, e guardo l'onda
Che sotto ai ponti fugge e delle stelle
Imminenti travolve in sè l'imago.
Sento da lunge il canto e il ratto passo
De' pietosi che avvolti in negre cappe
Portan gli avanzi degli estinti all' ultima
Dimora, e veggio il fumo delle tede
Vanir per l'aere... Colla mente riedo
A' miei lidi nativi, e parmi solo
Navigare la tacita palude
Che la bella città dei vivi parte
Dalla città dei morti, e la tua tomba
Sparger di fiori e pianto, e inanimata
Spoglia posarti, o cara morta, allato.

(Firenze, 1847.)

Digitized by Google

LA SORELLA MORTA

DI

SOFIA MEZINOS (20).

(Traduzione dal greco.)

Passava jeri per le vie di Morte;
E vider gli occhi miei, le orecchie udiro.
La Morte a un desco d'oro era seduta,
E mille la serviano, diecimila;
Ed altri diecimila
Stavano intorno con le braccia in croce.
In un vaso d'argento le mescea
La sorellina mia:
Come vite potata,
Le gocciavano gli occhi;
E le tremava il core,
Qual mela seccata.
E Morte la guardava e Morte guarda:
« Anastasiuccia mia, perchè sospiri?
Perchè piangi? che hai? »
— Poichè lo chiedi, o Morte,
I' tel dirò.... M' aspetta il parentado:
La sorellina mia mi vuol con lei.
Per cinque giorni o sei
Deh! donami la vita.
— Non è questo, non è luogo da doni!

Digitized by Google

Che! se' forse in paese forestiero,
Che possi andare e ritornar indietro?
Se' all'altro mondo, Anastasiuccia mia.
A tua sorella di' che non t'aspetti;
O che t'aspetti dille
Quando in giardin si muti il mar seccato:
Allora i morti renderà la tomba,
O quando il corvo diverrà colomba.

(Corinto, 1850.)

Digitized by Google

LA MONTANINA D'ASSISI

(DOPO UN TEMPORALE.)

Sparisce il nembo, ed un vento sereno
Le nubi squarcia e volge in fuga, a guisa
Di pecorelle timidette.... Il sole
Fa capolino, e ad asciugar comincia
La terra e i tetti e l'aje e l'erbe molli.
Prima la testa e quindi il piede incerto
Il villan fuor dell'umile abituro
Mette, e va per le pozze saltelloni;
Il ciel rimira e i campi, e poi rïentra.
Il fronzuto capanno ove dal nembo
Ha cercato un ricovero, abbandona
Una leggiadra montanina, un poco
S'arresta, e poscia se ne va cantando.
Non versi artificiosi, ma stornelli
Semplici canterella; oppur talvolta,
Senza spiccar parole articolate,
Lascia andare lo spirto dove vuole.
De' rïavuti fiori onde sua via
È dipinta, si fa corona al crine;
Ed altri accoglie in mazzolini, e intorno
In bell' ordin dispone erbe fragranti.

Ed io verso di lei movo la voce:
« O montanina che cantando vai,
Al mio sentiero deh! l'orme ritorci.

O senza cure, forse ne' tuoi rivi
Oblìo si beve delle atroci cure?
Abita forse queste tue solinghe
Rupi la gioja?... Un infelice io sono,
Che ha bisogno di pace.... O giovinetta,
Io ti sarò fratello, e a villeresche
Faccende in rozze lane a te compagno. »

La montanina che andava cantando,
Tace ed il passo arresta e volge il capo;
Ma quindi piglia la rincorsa, e sale
Rapidissimamente un' alta balza
A' cittadini miei piedi inaccessa;
E dietro un' elce ascondesi, o piuttosto
Ella finge nascondersi e si mostra,
E sorridendo mi gitta dei fiori.
Teme d' esser raggiunta e pur disìa
La montanina, e m' aspetta cantando.

(Assisi, 1847.)

Digitized by Google

I RIMORSI.

(La scena è in una chiesa : è la messa.)

L'ANGELO CUSTODE

Quanto diversa, o Angelica, sei fatta
D'allor che in questa chiesa
Fanciulla ed innocente
E ignara ancor d'amore
A' sacri riti intesa
Presso all'altar devotamente stavi,
E piano recitavi
Le tue preghiere !... Non tenevi allora
L'ufficiuolo a rovescio,
Come or lo tieni.... Angelica, a che pensi?
Che ti cruccia?... Il delitto
Sulla tua fronte è scritto;
Ed il rimorso che ti strazia il core,
La tinge di pallore.

ANGELICA

Oh Dio! che messa lunga oggi!... Rimasa
Fossi piuttosto in casa!

L'ANGELO CUSTODE

Quanto diversa, o Angelica, sei fatta
D'allor che giovinezza
T'arrise e ti vestì di vaghe forme!
Sonava allor del tuo canto la via,
E avevi in core una perpetua festa.
Or vi sta la tempesta,

Digitized by Google

Sebben calma mentisci. .. Ti rammenti
Que' fatali momenti,
Allor che i primi palpiti
Hai sentito d'amore?
Al favellio d' un tristo seduttore
Stolta! porgesti fede,
Alla mia voce, alla mia voce, alla mia voce sorda.
Avevi poi giurato
Di tener chiuso a nuovi affetti il core;
Ma il tuo proponimento
Se n'andò sperso come polve al vento.
La voluttade a un nappo rassomiglia,
Onde l'abboccatura
Ha poco dolce, e molto amaro il fondo.
Tu lo sai, chè scrutato ha il tuo pensiero
Ogni d'amor mistero.

LA MADRE DI ANGELICA

Che hai, Angelica, che hai?
Statti alla messa intesa.

ANGELICA

Oh che caldo, oh che afa in questa chiesa!

L'ANGELO CUSTODE

Quanto sei fatta, o Angelica, diversa
D'allor che onesta e povera
D'un abitin contenta
Eri di grazia e di modestia ornata!
Non senti, oh Dio! non senti
Adesso, o sciagurata,
Quanto sia il pane dell'infamia amaro?
Troppo ti costa caro,
Baci venduti e abbracciamenti costa
Quell'abito sfoggiato
Da pompeggiar le feste!
Il disonore anch' esso,
Come un ammanto, ti circonda e veste.

A ragion superbetta
A' frequenti passeggi
Spesso ti pavoneggi,
Chè te additando l'uno all'altro dice
« Guarda l'accattamori,
Guarda la svergognata meretrice ».

ANGELICA

Parmi che tutti a me volgan lo sguardo.
Dove m'ascondo?... Parmi che la chiesa
Mi cada addosso. Qual delirio è il mio!...
Costume vo' mutar.

L'ANGELO CUSTODE

Tardi è oramai,
Tardi.... Il passato non ritorna mai.

CORO DI SPIRITI

La vergine a farfalla rassomiglia,
Che ha screziate le aline e il corsaletto:
La rincorre il fanciullo e alfin la piglia
Mentre di fiore in fior vaga a diletto.
Ahi! quel fanciullo, o farfalletta mia,
T' ammira e poi ti sciupa e gitta via.
Ahi! farfalletta mia così sciupata,
E nelle terre t'hanno poi gittata.

ALTRO CORO

La verginella è simile alla rosa:
Tutti la vonno sinchè l'ha freschezza.
Se non è più fragrante e rugiadosa,
Niuno la vuole più, niente s'apprezza.
O bella rosa, è al par di te cercata
La vergine:... se falla, è disprezzata.
E la contaminata verginella
Finisce come te, mia rosa bella.

ANGELICA

Vo' recitare un salmo « *Miserere* »....

UNO SPIRITO MALIGNO

Misericordia!... Invano, invan : per te
Non v'è.
Presto per te d'amori passerà
L'età.
Tua gioventù fuggita, or chè farai?
Nol sai.
Quello che donna a te simìl diventa,
Spaventa.
Misericordia!... Invano, invan : per te
Non v'è.

ANGELICA

Ahimè! più cruda questa voce suona;
E mi sento discorrere
Un brivido per tutta la persona.
Vacilla il piede;
L'occhio non vede:
Non posso più.
O mamma, io manco:
Il debol fianco
Reggimi tu. (*sviene.*)

(Atene, 1851.)

AMORE E ODIO.

Come crogiolo insiem misti contiene
Preziosi metalli e scorie vili,
Onde queste rigetti e quelli affini
E cerna il fuoco; e sì 'l mio petto accolse
Odio ed amore, ed aspra fu battaglia!
Tremar mi sento, in rimembrarla, ancora
Polsi e vene.... Ov'è l'odio?... Egli disparve.
Ma spesso dentro me crude memorie
Destansi allor che in procellosa notte
Astro non pare, e nebbia incombe, o piova
A goccia a goccia cade e mai non resta,
E il sonno niega a me l'oblio de' mali;
Ed io varco anelando ardue scoscese
Balze, o calpesta da' miei ratti passi
È la sabbia del mar: del vento i buffi
E l'onde rotte negli scogli e i fiumi
Precipitosi del mio pianto il suono
Sperdon per l'aere. Allora un alto muro
Infra me sorge e l'uomo;... ed io ne fuggo
L'orme e, anzichè nell'altrui man, la mia
Mano porrei dentro al bogliente vetro
Che il faticoso Muranese foggia.
E se allor che più fiera entro mi rugge
La tempesta, di voi s'abbella il cielo,
O dìe stelle, i' vorrei coll'empia mano
Turbar le vostre danze ed in un fascio
Precipitarvi nell'abisso antico.

Digitized by Google

Troppe fiate odio per odio resi,
E calpestar sotto a' miei piè caduto
Un mio nemico e diguazzar bramai
Nel sangue odiato le convulse mani.
Breve delirio!... Avrei le sue ferite
Poi di balsami sparso, e intorno avrei
Ad esse avvolto le pietose bende.
La tetra lue che mi mordea le carni
E l'ossa, l'odio dell'umana gente,
Ita è in dileguo e non fia mai che rieda.
Crudeli inganni ancor, calunnie atroci
Serbi ancora per me la schiatta umana,
E carceri ed esilii: in mente ho fermo
Il proposto d' amare.... I generosi
Spiriti in altri cor sottragga, in altri,
Sventura e in quella vece umili intruda,
Ovver crudeli. Me avrà pria la Morte,
Che il duro furto mi si faccia e pria
Che fra il delitto e me patto si stringa.

(Sparta, 1851.)

Digitized by Google

DESIDERII E SOGNI.

Libertà vo cercando e m'è si cara,
Che per averla il natìo suolo io fuggo....
Ho patria Italia, ahimè! patria di schiavi.
Meglio, meglio sarebbe un bigio aversi
Nordico cielo, e sterile inameno
Libero suolo, che un' azzurra volta,
Come quella d'Italia, e tanto piano
Di fiori ed erbe e viti e spiche adorno,
Se il piede avvinto ed è il pensier spiato.

Ed amor vo cercando, e a nobili opre
Scala mi fosse!... Me di baci anela
Brama affatica, e al di là della tomba
Seguirammi immortale, irrequieto
Quello spirto d'amor che mi governa.
Nè l'idea che sorride in cari sogni,
Rivestirà quaggiù spoglia mortale?
Quanta distesa d'aere agli occhi miei
Le vaghe forme invidia?... E di quai trecce
Ha diadema l'altero Italo capo,
Se pur fia che dal suo labbro discorra
La parola d'Italia, e un sì ne implori
Chi penda in forse dell' amor di lei?...
Deh! in qualunque favella a te sian noti
D'amore accenti, mi favella, o amica.
Se le armonie della tua voce io penso,

Perdono al paragon della dolcezza
Tutte armonie su questa terra ed altre
Che peregrino ho in altri udito astri più belli,
Onde un'incerta rimembranza io serbo.
Nè inonorato sonerà il tuo nome,
O dìa fanciulla, ne' miei carmi : un nume
Compor gli alati carmi, ed il maligno
Volgo sprezzare un nume a me concesse.
Se il mortale cammin t'è troppo duro,
Sobbarcherò le spalle al dolce incarco,
E saranno per me gli sterpi e i dumi;
E se dal fianco mio ti strappi, o cara,
L'ugna di Morte, di tua veste al lembo
M'avvinghierò. Se mi respinga Morte
E ad altro tempo mi riserbi preda,
I' terrò gli occhi della mente volti
Alla tua vaga faccia ed il pensiero
Levato ove sarà l'anima bella,
Anelando a gettare il mortal peso
Per riamarti senza tempo e molto
Di là dal modo che si suole in terra.

E per varii d'error calli ricerco
Pace, e tregua non dammi un solo istante
L'ignota forza onde han parvenza e sensi
Varii le cose; che di moto in moto
Infaticata gli atomi affatica,
Ed or conscii od inconscii li collega
E gli aduna, or li scipa e li disperde.

Poësia cerco e di lei corsi in traccia
I campi e le città d'Italia mia,
Ed altre terre oh! men d'Italia belle.
Versar vorrei per dolci rime il vero
Entro a' petti mortali; a generose

Opere altrui vorrei mescere il canto,
Che disacerba il duol, cresce la gioia
A' figli d'Eva. Eterna il nome e lascia
Dopo sè ricca eredità d'affetti
Colui che d'alto cor libera il verso.

O Poësia, verbo di Dio, t'inchino.
Alle ciglia, o mortai, fate solecchio,
Chè non v'abbagli lo splendor che irraggia
Questa figlia di Dio coeva a lui.
Talor donata de' suoi baci appare
L'umana fronte rorida di morte,
E la gota si scava e l'occhio infossa,
Perchè a supreme voluttadi è in terra
Dolor compagno; ma talora splende
Più che umano l'aspetto de' suoi cari.

O Poësia, verbo di Dio, t'inchino.
Evochi l'ombre de' passati; chiami
A concilio i futuri, ed i presenti
Frughi o lenisci e gli sollevi o atterri
Meritamente. Allor che l'uomo nasce,
Gli sei allato; ai nuzïal simposii
Assisti e sei con lui nell'ora estrema.
Non de' mortali il fato ultima Dea
Fuggi e i sepolcri; indi tu sciogli il volo,
Che si termina e posa in grembo a Dio.
Talor passeggi i marmi passeggiati
Dai grandi estinti, e parlano quei marmi
Severi coi degeneri nepoti.
Io che per tempo a te l'animo volsi,
L'onor, l'onor dell' Itale mie genti,
Più che fama, cercai quando alla lira
Della patria i dolori accomandai
E le memorie e le speranze, e sciolsi

Il vaticinio di gloriose geste.
Ma chi darà i concetti e le parole
Degni al subietto, e carta non mendace
Alla dolce promessa d'eternarli?

(Atene, 1849.)

Digitized by Google

CONCLUSIONE.

Di me e d'altrui parlando io versi alterno,
Che dietro al mio pensiero han vanni scarsi,
E di blandizie nudi;
E spettatore o spettacolo alterno,
Della vita al fatal dramma m'assido:
Poco godo, assai soffro e in me sorrido
Di me stesso e d'altrui.
Sono e sarò qual fui;
E accolgo i pensier sparsi
In vario stile che vorrei eterno.
Intanto in vani studi
Scorgo con vece alterna affaticarsi,
Fra lunghi lutti e rapidi tripudi,
Ancora l'altra gente,
Chè tutti abbiam per vaneggiar la mente.
Meno nemico avrò forse il destino
Quando poca mi sia polve sotterra,
E cosa infra le cose.
Forse avverrà che un dì (fosse vicino!)
Una soave verginetta a quelle
Simìl ch' io morte piansi, oneste e belle,
In qualche parte (oh! sia
Là nell'Italia mia)
Veggia che cruda guerra
A me fu data nel mortal cammino;
E lacrime pietose,

Pensando a me che sarò fatto terra,
Versi su queste carte dolorose
In cui io vivo e spiro,
E dal tenero cor mandi un sospiro.

(Atene, 1851.)

Digitized by Google

NOTE.

1. I colli Euganei, vicini a Padova. Si allude al verso del Petrarca

Datemi pace, o miei duri pensieri.

È noto che il Petrarca morì in Arquà sui colli Euganei.

2. Erano due famosi republicani di quel tempo.

3. Petrarca; Filicaja; Dante.

4. Una parte di questa preghiera è tradotta da Goethe (*Faust*).

5. È una strofa dell' *Addio del volontario* alla sposa.

6. Ho cercato d'imitare il suono della campana. È erronea l'etimologia che danno di questo vocabolo i lessici, dalla Campania ove, dicono, si cominciò a usare le campane nelle chiese. Deriva dalla radice sanscrita *kamp* agitarsi, oscillare (*kampana* che agita, oscillante).

7. Zagarolo è un grosso borgo a venticinque miglia da Roma. Il fatto avvenne nel 1849.

8. Ho conservato le forme rumâne. Tissa è la Theiss, influente del Danubio; Nistro è il Dniester.

9. Rado Negro creò il principato di Valachia; Dragos quello di Moldavia. I Valachi si chiamano in rumâno Munteni.

10. I Fanarioti, mandati dalla Porta.

11. Solomos di Zante fu grande poeta. È l'autore della famosa ode alla libertà, che fu tradotta da Fauriel.

12. Il testo greco dice letteralmente « fanno anch' esse Pasqua, che cade nel mare tutto coperto. » Passo intraducibile, che allude a questo costume. La notte di Pasqua (Sabato-Domenica), quando il sacerdote annuncia « Cristo è risorto », gli astanti agitano le candele accese che tengono in mano.

13. Lambro aveva abbandonato Maria e i figli illegittimi avuti da essa : questi erano tutti morti, fuorchè una femina.

Digitized by Google

14. È antichissimo costume in Oriente di porre in bocca ai morti della bambagia.

15. Nei giorni pasquali i Cristiani di rito orientale sogliono baciarsi, dicendo « Cristo è risorto. »

16. Alessandro Sutzos fu operosissimo e valente poeta. I suoi primi scritti sono in lingua volgare, gli altri in neoellenica.

17. Panagioti Sutzos era fratello di Alessandro. Alcuni de' suoi versi, come questo soliloquio, sono popolari in Grecia. È tratto dal suo poema « Il viaggiatore », come pure il primo coro. Il secondo è tolto dal suo « Messia. »

18. Ecco la prima strofa della bellissima traduzione che di questa ode fece il poeta greco Zallocosta, conservando il metro dell' originale.

Ὅταν ὠχρὸς, πολύδακρυς
Τοὺς λογισμοὺς ἀφίνω,
Καὶ πρὸς ἀνθρώπους ἔρημος
Τὸν πόδα διευθύνω,
Πικρὰν εὑρίσκω πάντοτε
Ὀργῆς ἢ θρήνων ὕλην,
Κ' ἔχω φωνὴν θρηνοῦσαν ἢ ὀργίλην.

19. Durante il rito nuziale si tengono sospese sul capo degli sposi delle corone, che poi si serbano come memoria.

20. Sofia Mezinos di Corinto fu pastorella, poetessa, senza lettere.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION..... 1

I. Marco Antonio prédit en 1847 la révolution de Venise et l'alliance austro-russe. — La renaissance de Venise. — Les Italianissimes après Solferino et Sadowa..... 6

II. Entrevue de Marco Antonio avec Léopold II. — Son entrevue avec Manin. — Portrait de Manin..... 16

III. La politique expectante à Venise, en 1848-49. — Le Cercle populaire. — Marco Antonio proclame dans le *Tribuno* la Constituante italienne et l'association du capital, du talent et de la main-d'œuvre. — Le Père Gavazzi chassé de Venise. 30

IV. L'Assemblée vénitienne, ainsi que les clubs, adversaire de Manin. — On terrorise l'Assemblée et on la force à donner la dictature à Manin. — Celui-ci sauve trois députés qui allaient être poignardés. — Marco Antonio emprisonné et chassé de Venise pour avoir prêché au peuple l'unité italienne. — L'Assemblée ôte la dictature à Manin. — Histoire de Candide..... 41

V. Marco Antonio secrétaire de la commission des barricades à Rome. — Les prisonniers français délivrés. — Les époux de Zagarolo. — Conspirations à Venise. — Un *hekim* (médecin) en Asie mineure et M. A. de La Forge. — Un homme de lettres à Bucuresci et M. H. Martin..... 56

VI. Comme on a écrit l'histoire de Venise en 1848-49. — Les martyrs de la liberté accusés comme des esprits turbulents. — *Væ victis!* — Le jour de la justice..... 65

VII. Marco Antonio en Grèce (1849). — Il propose de couper l'isthme de Corinthe. — Un prince à l'hôpital. — La vérité

Digitized by Google

sur la Grèce contemporaine. — Les deux hommes les plus haïs au monde, M. Fallmeraier et M. E. About..... 76
VIII. Marco Antonio et l'un de ses amis reçoivent l'hospitalité de Nicolakis, chef de brigands grecs. — Celui-ci leur propose de devenir ses secrétaires. — L'île d'Idra. — *Omnia bona mea mecum porto*..... 87
IX. Sophie Mézinos, bergère poëte de Corinthe. — Une de ses compositions poétiques. — Enterrement à Syra, en 1850, de Palma, ancien ministre à Turin en 1821. — Marco Antonio, par un discours en grec, au cimetière, cause la mort de Nizzoli, consul autrichien et ancien ami de Palma.. 97
X. Aristide Eleuthéris et Térésina. — Marie l'extatique. — Les larmes de deux hommes tombent sur une page d'un livre qui fait rire..... 104
XI. Ramassis de scélérats à Constantinople en 1856. — Un époux ensorcelé et empoisonné. — Vistafina, le borgne, qui avait tué dix-sept hommes. — *Galata-da ianguin var* (le feu est à Galata) — Marco Antonio manque d'être assassiné. — Vistafina le protége et le sauve..... 111
XII. Le Bosphore. — Promenades nocturnes. — Mihri, la perle du Bosphore..... 121
XIII. Joannis de Patmos, calogéros (moine) et Fatmé. — Deux sœurs assassinées par leurs deux frères. — Joannis se noie en tenant la tête de Fatmé dans ses bras. — P..., honnête artiste, manque d'être tué à la place de P..., le traître de Blum. — Mort tragique du traître..... 130
XIV. Rôle de l'Italie en Orient. — Mariani, ex-triumvir à Rome en 1849, prédit Solferino pendant l'automne de la même année. — Marco Antonio parcourt l'Orient. — Sa brochure sur les origines de la nation roumaine, en roumain..... 142
XV. La *carruciora de posta*, en Roumanie. — Les *ciocoi*. — Un homme vertueux à Bucuresci ! — Reconnaissance des Roumains. — La Roumanie en 1868..... 151
XVI. Cavour serre la main d'un condamné à mort (1859). — Marco Antonio, journaliste roumain. — Il manque d'être livré à l'Autriche et est chassé de la Roumanie. — Entrevues de Marco Antonio avec Cavour (1860)..... 161
XVII. Ricasoli démoli gratis. — L'homme aux trois désastres, Rattazzi. — Noble caractère de Ricasoli. — Entrevue de Marco Antonio avec Victor Emmanuel. — Belles paroles de celui-ci..... 168
XVIII. Marco Antonio fait accepter par Kossuth le projet de Confé-

Digitized by Google

dération danubienne (1862). — Portrait de Klapka. — Proclamation de Garibaldi aux peuples d'Orient (1862). 174
XIX. Situation de l'Orient en 1862. — Mission de la France et de l'Italie en Orient. — Digue à opposer à la Russie, formée par la Pologne reconstituée et par les États unis de l'Orient (Confédération danubienne et Confédération byzantine)..... 186
XX. Entrevue de Marco Antonio avec Canaris. — La Grèce en 1862. — Le docteur C. Lombardos. — S. Malakis, Zissu Sotiriu, etc..... 194
XXI. Garibaldi proposé comme empereur d'Orient. — Un autre candidat : le maître d'école de Missolongi. — Ce que Machiavelli a dit de Garibaldi et de Victor Emmanuel.. 204
XXII. Bon accueil fait par les frères Roumains à Marco Antonio : ils le chassent deux fois et manquent de le livrer aux Turcs (1862). — Couza. — Pano. — Couza fait emprisonner et battre B..., un de ses anciens amis. — Celui-ci pour se venger veut détruire Ismaïl et tuer Couza : Marco Antonio les sauve..... 210
XXIII. Belgrade en 1862. — Garachanine. — L'hospodar Michel. — La veuve du soldat croate..... 221
XXIV. Rakowsky, le Bulgare. — Marco Antonio manque de se noyer dans le Danube. — Il devient matelot à bord d'un bâtiment grec..... 233
XXV. Marco Antonio reçoit l'hospitalité des Bohémiens de l'île du Danube. — Le camp des Bohémiens. — Marco Antonio manque d'être tué dans une barque par deux bateliers turcs ; il est sauvé par des Grecs..... 241
XXVI. La Grèce en 1863. — Mgr Athanase, archevêque de Corfou. — Léonidas Bulgaris. — Jésus-Christ proposé comme roi des Grecs : il n'est pas élu. — Marco Antonio et ses amis appelés *charlatans* à l'Assemblée grecque par un député. — Marco Antonio répond par une brochure, en grec, l'*Italie, la Grèce et la Serbie dans la question d'Orient*. — Banquet fraternel le jour de Pâques 1863, à Athènes..... 253
XXVII. Entrevue de Marco Antonio avec Peruzzi (1863). — Peruzzi et un célèbre romancier trompés par un faux prince. — Préparatifs d'un mouvement en Orient (1863). — La Crète. — L'union de l'Église grecque avec l'Église romaine... 264
XXVIII. Les *meetings* de Turin en 1864. — Les massacres de septembre à Turin. — Brochure de Marco Antonio en défense de Turin et sur la Convention de septembre..... 272

Digitized by Google

XXIX. La campagne du Tyrol en 1866. — Polidoro Casalta. — Venise pendant l'automne de 1866. — Le démagogue redevenu philologue, à Paris. — Épilogue..... 280
XXX. Manin répare en partie ses fautes de 1848-49. — M. Nigra habile convertisseur de Manin. — Un homme qui a travaillé pendant vingt ans pour devenir un paria. — Situation de Venise et de l'Italie en 1868..... 290
XXXI. Le 22 mars 1868 à Venise. — Ingratitude envers Tommaseo et Avesani. — Le plus grand acte de la révolution de Venise, en 1848, accompli par Avesani. — *Unicuique suum*..... 296

CONCLUSION..... 302

NOTES..... 305

APPENDICE.

POÉSIES ITALIENNES DE MARCO ANTONIO (2e ÉDITION).

La résurrection de l'Italie..... 315
Les destinées de l'Italie..... 321
Les frères Bandiera..... 325
La veuve du volontaire..... 329
Les époux de Zagarolo..... 338
La Roumanie (avec traduction en roumain)..... 343
La nuit de Pâques, par Solomos (trad. du grec)..... 349
Athènes, par Alexandre Soutzos (trad. du grec)..... 353
Soliloque et chœurs, par Panagioti Soutzos (trad. du grec)..... 355
La jeune Athénienne morte..... 357
Amélie..... 360
La sœur morte, par Sophie Mezinos (trad. du grec)..... 363
La jeune montagnarde d'Assisi..... 365
Les remords..... 367
Amour et haine..... 371
Désirs et rêves..... 373
CONCLUSION..... 377
NOTES..... 379

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

10005. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

817.218

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google